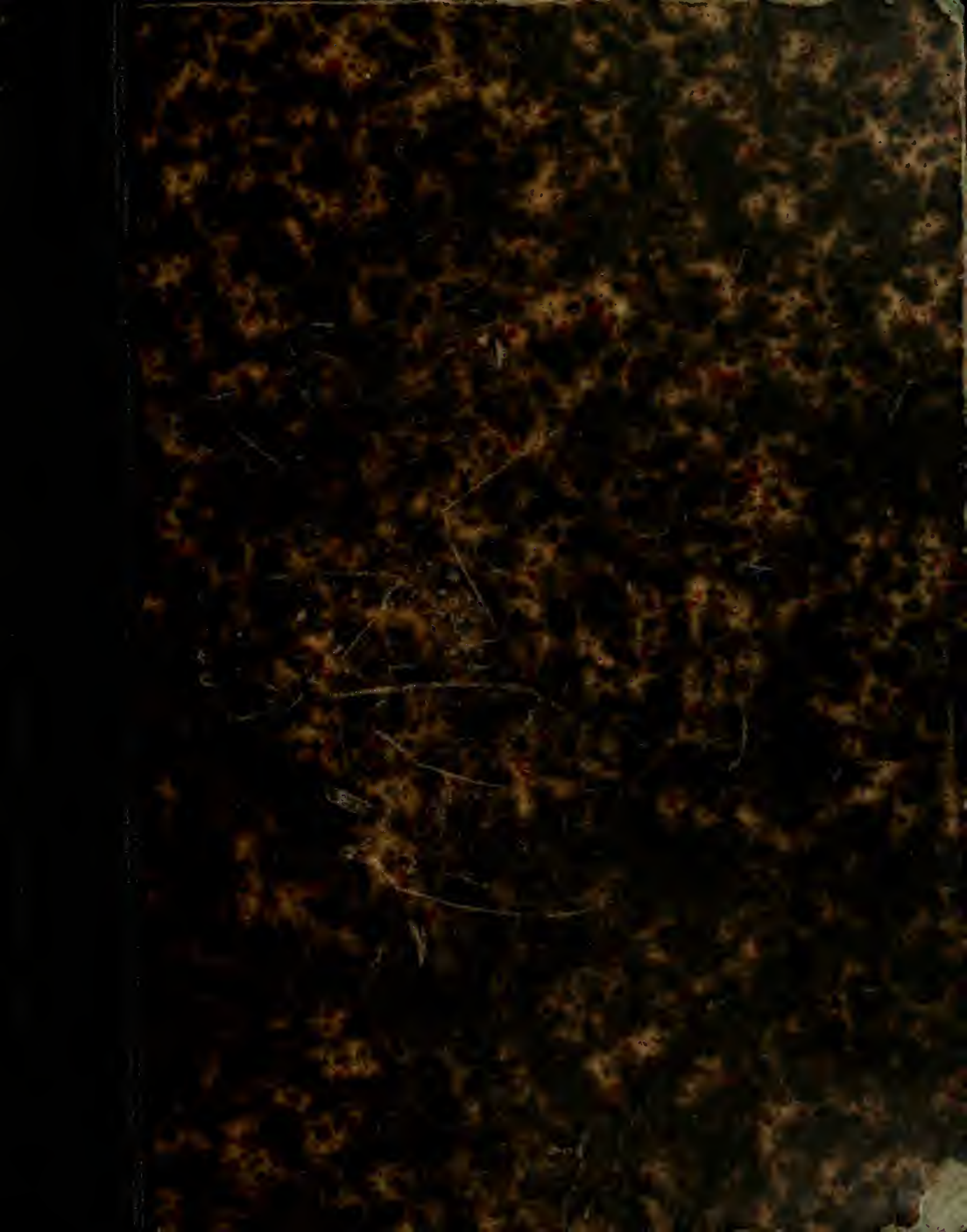
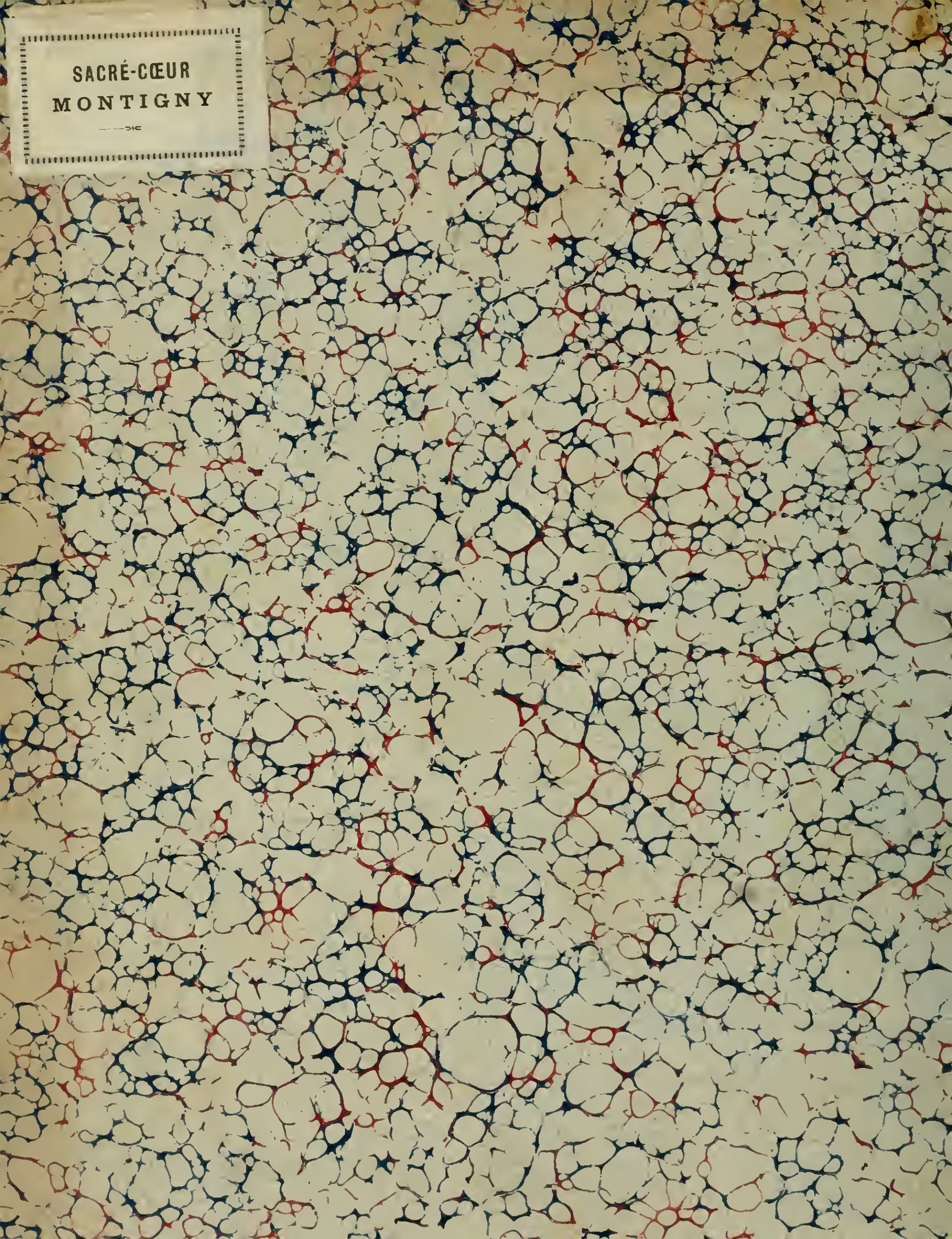
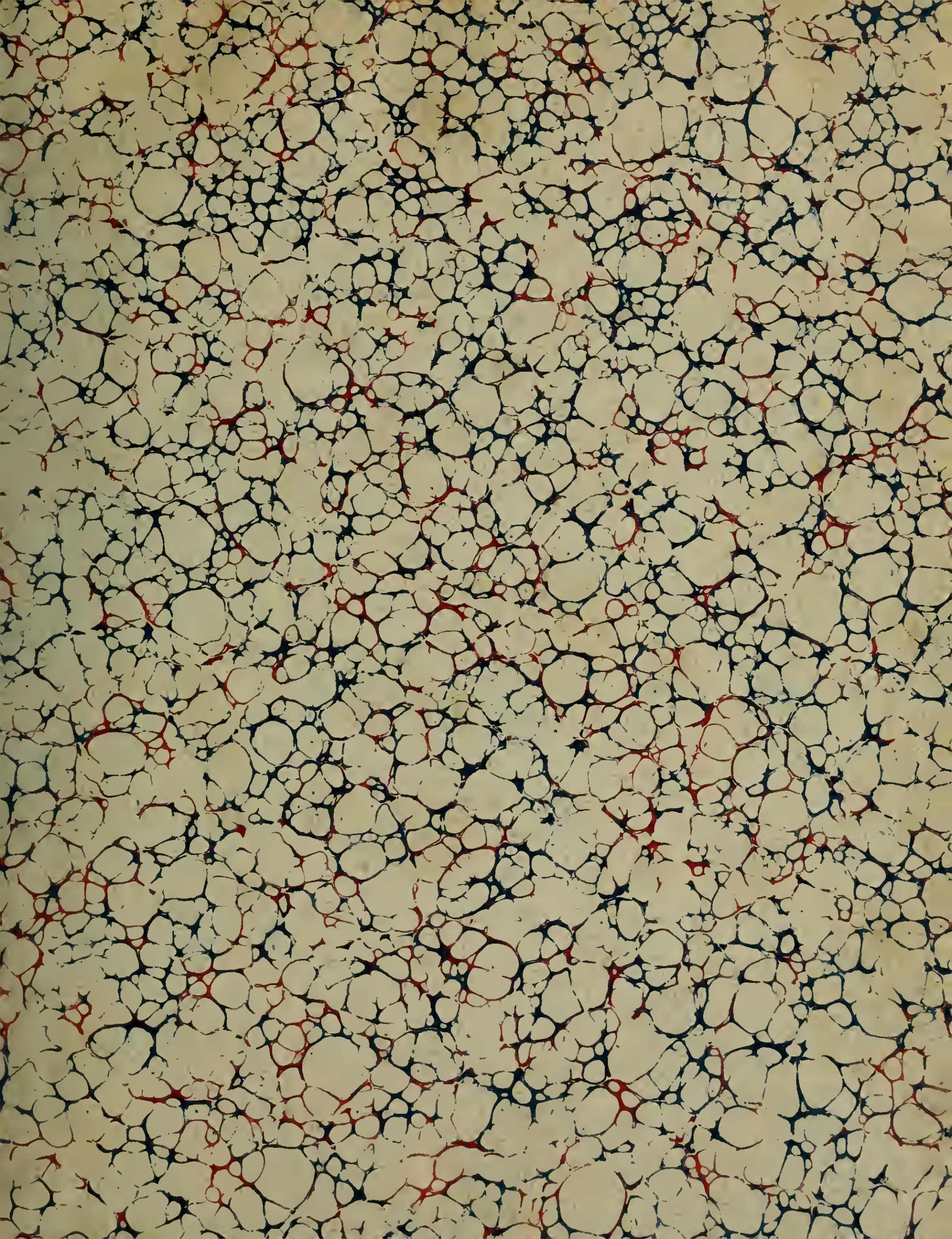



SACRÉ-CŒUR
MONTIGNY



MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ELESBAN DE GUILHERMY

DE LA MÊME COMPAGNIE.

ASSISTANCE DE PORTUGAL

COMPRENANT LES PROVINCES ET MISSIONS DU JAPON, DE LA CHINE, DU BRÉSIL, DES INDES ORIENTALES, DE L'ÉTHIOPIE ET DE LA GUINÉE.

SECONDE PARTIE.



POITIERS

DE L'IMPRIMERIE. DE HENRI OUDIN.

1868

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

Ier JUILLET.

—

Vers le premier jour de juillet de l'an 1643, périrent près de l'embouchure du fleuve des Amazones, douze religieux de la Compagnie, les uns ensevelis au milieu des flots, les autres massacrés et dévorés par les anthropophages du Maragnon, auxquels ils apportaient la bonne nouvelle, sous la conduite du P. Louis de Figueyra. Cet intrépide serviteur de Dieu s'était consacré, depuis déjà plus de quarante ans, au salut des pauvres sauvages du Brésil; et pour prémices de son apostolat, il avait accompagné, dès 1608, le Vénérable Père François Pinto, durant ses onze mois de courses, pieds nus, sans abri et sans viatique, jusqu'à la gorge inaccessible d'Ibiapaba, où son cher compagnon eut la tête brisée à coups de massue. Louis

de Figueyra parut n'avoir échappé au même traitement que par une protection de Dieu, toute miraculeuse; et trente-cinq années d'héroïques travaux lui firent encore acheter bien cher la glorieuse palme des martyrs. A l'exemple du bienheureux Ignace d'Azévédo, il venait, en dernier lieu, de franchir pour la troisième fois l'Océan, ramenant avec lui quatorze jeunes et vaillants missionnaires, destinés à la difficile conquête des tribus sauvages du Maragnon, lorsqu'au moment d'atteindre le port, son vaisseau, irrésistiblement poussé par la tempête, se brisa contre les écueils du rivage. Cependant, après les premiers moments d'épouvante, on crut pouvoir gagner la terre ferme, et le gouverneur du Maragnon, Pierre d'Albuquerque, voulut faire descendre, avant tous les autres, dans son canot, le P. Louis de Figueyra. Mais l'intrépide apôtre lui répondit que tant qu'il resterait un seul naufragé en péril de mort, à réconcilier avec Dieu ou à consoler, il ne s'éloignerait pas d'un seul pas. Parmi ses compagnons, trois seulement, après de longs efforts, sortirent vivants du milieu des eaux; deux expirèrent de froid et de faim, après avoir été durant plusieurs jours le jouet des vagues, sur un débris de mât auquel ils s'étaient liés; lui-même enfin, avec les neuf autres, jeté sur les bas fonds d'une île voisine, devint aussitôt la proie de quelques barbares, qui, après avoir mis en pièces et rôti les corps de leurs victimes, en firent un affreux festin.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 871. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 372. — Id., *Synops. Annal.*, p. 284. — Vieyra, *Vozes Saudosas*, *p.* 4, 8. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes*, *t.* 3, *p.* 489 — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 563. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 94. — Patrignani, *Menolog.*, 1 *Lugl.*, *p.* 3.

Echappé à grand peine du milieu des flots, le P. Nicolas Teixeyra était réservé à bien d'autres épreuves : et quand il se fut, durant dix-huit ans, dévoué au salut des colons portugais et des indigènes du Maragnon, il reçut, pour salaire de ses travaux, la récompense promise par le Sauveur aux hommes apostoliques, la croix, l'outrage et la calomnie. Jeté dans les fers, non par les sauvages, mais par les Européens, trafiquants d'esclaves, qui, de toute part, dans le Nouveau-Monde, ne trouvaient pas d'ennemis plus déclarés de leur infâme traite que les missionnaires de la Compagnie, et venaient de porter leurs mains jusque sur Antoine Vieyra, le P. Nicolas Teixeyra se vit au moment de périr de faim; puis, condamné à la déportation, il lui fallut quitter sans retour ses chers néophytes. Mais de retour en Portugal, il reçut en échange, peu d'années après, l'humble emploi de catéchiste et de confesseur aux Iles Açores, et mourut saintement au collége d'Angra, l'an 1683.

Franco, *Ann. Glor.*, p. 315. — Id., *Synops. Annal.*, p. 330. — *Cf.* De Barros, *Vida do Apost. P. Ant. Vieyra*, p. 314.

II JUILLET.

—

Le deuxième jour de juillet de l'an 1588, mourut en véritable prédestiné, dans la Maison Professe de Lisbonne, le jeune Frère Coadjuteur Jérôme Gonçalvès, admis, depuis seize mois à peine, parmi les novices de la Compagnie. Il se faisait remarquer entre tous par son amour pour la très-sainte Vierge et par une pureté de cœur vraiment angélique. Malheureusement ses forces ne répondaient pas à sa ferveur; et une maladie de poitrine le réduisit bientôt à l'extrémité. Mais comme le seul moyen de prolonger sa vie semblait être, lui disait-on, de retourner au plus tôt dans sa famille : « Que m'importe de vivre? répondit-il. Et suis-je venu ici dans un autre espoir que d'y mourir, quand Notre-Seigneur le trouvera bon? » Puis s'adressant à la Reine des Anges, il la supplia humblement de l'appeler au ciel pour la prochaine fête de sa Visitation. Cependant on put croire qu'au lieu des délices du Paradis, la très-sainte Vierge s'était contentée d'obtenir au F. Gonçalvès un redoublement de ferveur et de patience; et le beau jour de la Visitation allait s'achever pour lui en transports d'amour et en saints désirs, sans toutefois que sa bienheureuse mort parût approcher; lorsque onze heures et demie du soir venant à sonner : « O ma bonne Mère, s'écria-t-il, permettrez-vous donc que ce jour finisse sans que je sois auprès de vous? » Puis serrant d'une main son crucifix, de l'autre le cierge béni des mourants, il déclara hautement

à Notre-Seigneur qu'il lui remettait sa vie et son âme; et tandis qu'un de ses frères, qui l'assistait durant cette nuit, l'invitait à se résigner doucement au bon plaisir de Dieu, plutôt que de se bercer encore d'une aussi vaine et trompeuse espérance, Jérôme Gonçalvès rendait en souriant le dernier soupir, quelques minutes à peine avant minuit.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 310. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 374.

III JUILLET.

—

Le troisième jour de juillet de l'an 1669, mourut au collége d'Evora, en odeur de sainteté, le P. Gaspard Moreyra, presque toujours infirme, durant plus d'un demi-siècle de vie religieuse, sans qu'on l'eût vu reculer une seule fois devant la souffrance ou la fatigue, dès qu'il s'agissait de procurer la gloire de Dieu. Il avait appris de bonne heure à ne jamais faire à demi ce que les règles de son office et ses supérieurs lui demandaient. Aussi, dès la première année de ses études littéraires, fut-il en état de servir de maître à ses condisciples, comme il leur avait déjà servi de modèle, par sa générosité à se vaincre, durant ses deux années de noviciat. Par malheur, la faiblesse de son tempérament ne répondait pas à son courage, et elle inspira bientôt les plus vives craintes. Mais Dieu voulait, une fois de plus, montrer ce que peuvent les saints qui s'oublient eux-mêmes, n'aspirant qu'à souffrir et à mourir pour l'amour de lui. Le P. Gaspard venait d'achever sa théologie et faisait à Lisbonne son troisième an, lorsqu'un jour le Père Provincial, cherchant deux nouveaux ouvriers pour les rudes missions des îles de l'Afrique, jeta les yeux sur lui et sur un de ses compagnons. Celui-ci, dont la vigueur semblait pouvoir braver impunément un pareil climat, fit néanmoins valoir tant d'excuses, que le Père Provincial n'osa insister; et quand il vit entrer le P. Moreyra, frappé de son air de souf-

france : « Mon Père, lui dit-il avec tristesse, je n'ai plus rien à vous demander. » Toutefois, sur les vives instances du saint religieux qui se déclarait prêt à tout : « Comment vous proposerais-je, ajouta-t-il, un fardeau qui paraît trop lourd aux plus vigoureux ? » — « O mon Père, soyez sans crainte, reprit alors le serviteur de Dieu : rien ne saurait m'être plus cher ni plus doux que de vivre et mourir dans l'exercice de l'obéissance. *Ecce ego, mitte me!* » Il partit en effet, plein de joie, peu de jours après, et ne revint en Portugal que sur un nouvel ordre, au bout d'environ quatorze ans, laissant dans l'île de Madère un merveilleux parfum de zèle apostolique et de sainteté. Notre-Seigneur le favorisa même, dès cette époque, d'éclatantes grâces miraculeuses ; et plusieurs témoins, très-dignes de foi, assurèrent qu'ils l'avaient vu de leurs propres yeux élevé de terre, à l'autel, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice. En même temps ses désirs de sauver des âmes, au prix de n'importe quelles souffrances, étaient si ardents, qu'à son retour, il supplia très-instamment Notre-Seigneur de le faire tomber seul, par quelqu'une des voies admirables de sa Providence, entre les mains des pirates barbaresques, pour qu'il pût ainsi consacrer le reste de ses jours à soutenir la foi et à consoler les derniers moments des pauvres esclaves d'Alger ou du Maroc, en partageant leurs fers et leur dénuement. De retour à Lisbonne, Gaspard Moreyra fut envoyé aux grossiers habitants des campagnes d'Ourique, et fit refleurir parmi eux toutes les pratiques de la vie chrétienne. Or entre les abus que l'ignorance et l'affaiblissement de la vieille foi portugaise y avait introduits, l'un des plus enracinés était que les derniers sacrements rendaient infaillible la mort des malades : et il n'en triompha que par la guérison miraculeuse et instantanée d'un gentilhomme à l'agonie, auquel

il persuada de les recevoir. Tel était son amour pour l'obéissance que, lors même qu'il remplissait la charge de ministre, il ne s'accordait à lui-même aucune permission, aucune dispense, et n'en acceptait pas même de générales, mais allait en chaque rencontre demander à son supérieur celles dont il croyait ne pouvoir se passer, pour le plus grand service de Dieu. Recteur du collége de Coïmbre, il n'eut point d'arme plus puissante que sa charité, pour inspirer aux jeunes religieux un dévouement sans bornes à tous leurs devoirs; et le seul reproche qui lui fut parfois adressé ne tombait que sur sa libéralité à l'égard des pauvres. Mais Dieu lui-même le justifia : et le seul désir d'élargir un peu le cœur d'un ou deux de ses frères força le P. Gaspard de leur avouer un jour, que pour subvenir à ses aumônes, Dieu lui avait fait trouver dans la même bourse vingt fois autant qu'il y avait mis. Bien d'autres merveilles du reste firent éclater à tous les regards la merveilleuse vertu du P. Moreyra ; et il n'y eut pas jusqu'aux démons qui ne lui rendissent hommage, soit en prenant la fuite à son approche, soit en déchargeant sur lui leur colère, comme on en vit bien souvent les traces sanglantes sur son visage. Mais leurs tourments ne l'effrayaient pas ; et jusque dans ses plus douloureuses infirmités, le corps tout couvert de plaies vives, il ne laissait pas de le ceindre encore d'une chaîne de fer ou d'un cilice, jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 586.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 374. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 346.—Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh. t.* 4, *p.* 33,39.— Patrignani, *Menolog.*, 3 *Lugl.*, *p.* 35.

IV JUILLET.

—

Le quatrième jour de juillet de l'an 1623, mourut très-saintement, sur le vaisseau qui l'emportait aux Indes, le P. Jacques Séco, évêque de Nicée, compagnon et coadjuteur du P. Alphonse Mendès patriarche d'Ethiopie. Ces deux grands hommes passaient, l'un et l'autre, pour n'avoir pas alors d'égaux, parmi leurs compatriotes, dans la connaissance des lettres sacrées et profanes; et l'on peut voir en détail, dans l'histoire d'Ethiopie du P. Tellez, la haute estime qu'avaient fait paraître les meilleurs juges de Lisbonne et de Rome pour les talents et la sainteté du P. Séco. Mais, au milieu des applaudissements universels, il semblait seul ne pas soupçonner son mérite; et rien n'était plus touchant ni plus admirable, dit un historien portugais, que son humilité, sa modestie angélique et sa charité. « Je n'ai jamais vu d'homme, ajoute son biographe, plus au service de tout le monde, ni plus au-dessus d'un manque d'égards et de toute question d'intérêt propre, ou dont on pût mieux dire qu'il ne servait Dieu que pour Dieu! » Son temps, sa plume, ses connaissances ne semblaient pas tant lui appartenir qu'à ceux qui en réclamaient le bénéfice; et il n'était pas d'œuvres de miséricorde si humbles, ou si ingrates, dont il ne parût faire ses délices, jusqu'à réclamer comme un privilége l'honneur d'ensevelir le corps de ses frères, après les avoir soignés de ses mains et préparés à une sainte mort.

Il était professeur de théologie au collége romain, quand expira le bienheureux Jean Berchmans. Et le parfum de son humilité respire jusque dans le témoignage qu'il rendit aux vertus de ce saint jeune homme, se reprochant d'avoir si froidement offert le saint sacrifice, lorsque Jean le servait lui-même à l'autel, avec tant de ferveur; bien qu'à vrai dire, ils parussent alors également pleins, l'un et l'autre, d'un feu tout divin. En un mot, dit l'historien de ce grand homme, qui avait eu le bonheur d'être son élève, nul à nos yeux n'était plus capable d'aller convaincre les hérétiques des bords du lac Tsana et de gagner leurs cœurs à Jésus-Christ. Le P. Séco s'était fait remarquer durant toute sa vie, à Rome et en Portugal, par de nombreux témoignages du plus tendre amour pour les mystères de la naissance et de la crèche du Verbe Incarné, et pour la glorieuse reine sainte Elisabeth. Or Notre-Seigneur parut vouloir, par une double et surprenante coïncidence, montrer combien ces deux dévotions de son serviteur le lui avaient rendu merveilleusement cher. Car il lui accorda, selon ses désirs, de partir pour le ciel le même jour que sainte Elisabeth; et la nuit de sa bienheureuse mort, il demanda tout à coup à l'un de ses compagnons si l'heure où était né le divin Enfant de Bethléem n'allait pas sonner, comme s'il n'eût attendu qu'elle pour exhaler le dernier soupir; et comme elle sonnait, il expira.

Tellez, *Hist. da Ethiopia*, *p.* 387-396. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 347. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 377. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 237. — *Lettere Annue d'Etiopia*, 1620-1624, *p.* 300. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 395. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 391, 603. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 693.

Vers le même temps de l'année, mais on ne sait au juste quel jour, mourut en odeur de sainteté, dans la ville de Han-Tchéou, l'an 1630, le jeune Frère scolastique Louis Gonçalvès, né à Macao, d'une Chinoise chrétienne et d'un Portugais. Encore tout enfant, lorsqu'il étudiait les premiers éléments de la grammaire au collége de Macao, souvent il se levait la nuit pour prier, et passait presque chaque jour, dans les hôpitaux, au chevet des malades et surtout des lépreux, le temps consacré au jeu par ses compagnons. Parfois il rentrait chez lui presque nu, s'étant dépouillé de ses vêtements pour couvrir un pauvre, et l'inspiration divine était si visible dans la manière d'agir de ce petit ange, comme l'appelaient à l'envi tous ceux qui le connaissaient, que ses parents, saisis d'un saint respect, n'osaient s'opposer à sa ferveur, ni même la modérer. Novice à l'âge de vingt ans, il mit une nouvelle ardeur à se dompter lui-même, les yeux toujours fixés sur l'image du Sauveur pauvre, humilié et crucifié. Rien n'était à ses yeux trop vil ou trop incommode pour son usage; et jamais il ne paraissait plus joyeux que quand il manquait de tout. Or ses vœux étaient souvent satisfaits; car dans la mission naissante de Han-Tchéou, nos Pères et Frères n'avaient parfois pour tout repas qu'un morceau de pain et un verre d'eau. « Oh! que je voudrais, disait-il encore, dans son ardeur à embrasser la croix, me voir quelque jour en esclavage pour l'amour de Notre-Seigneur, afin de n'avoir plus même le libre usage de mes membres et de ma vie! » En attendant, et de ses propres mains, il réduisait son corps en servitude par de si cruelles flagellations que le sol et les murs de sa pauvre cellule étaient à la lettre rougis de son sang, et l'on ne saurait être plus ingénieux pour chercher ses aises que ne l'était Gonçalvès pour se torturer. Mais les délices du ciel

lui rendaient infiniment doux ce traitement si rude à la nature; et un étranger, qui avait reçu l'hospitalité dans la résidence de Han-Tchéou, dit en partant, au bout de quelques jours, que la ferveur et la sérénité du Frère Gonçalvès, ses soupirs enflammés et ses perpétuels colloques avec Notre-Seigneur, Notre-Dame et les saints, lui avaient fait goûter, par avance, ce dont il espérait jouir éternellement au milieu des anges, dans le paradis. La vigueur toute surnaturelle de cet héroïque jeune homme allait si loin que, durant les sept jours entiers qui précédèrent sa sainte mort, en proie déjà à d'affreuses douleurs, il n'interrompit aucun de ses exercices, et ne s'arrêta que deux heures avant de rendre le dernier soupir. Enfin telle était l'idée merveilleuse que les plus anciens missionnaires avaient conçue du Frère Gonçalvès, qu'un d'eux, témoin de sa sainte vie, durant deux années entières, n'hésitait pas à dire hautement : « La ville de Macao, n'a jusqu'à ce jour, offert le nom d'aucun de ses enfants pour être inscrit au catalogue des saints. Mais si Dieu ne la juge pas indigne d'un pareil honneur, l'angélique Frère Louis Gonçalvès a bien mérité, sans aucun doute, d'être placé sur les autels et de devenir un de ses patrons. »

CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 413. — BARTOLI, *Cina*, *l.* 4. — PATRIGNANI, *Menolog.* 23 *Lugl.*, *p.* 89.

V JUILLET.

—

Le cinquième jour de juillet de l'an 1609, mourut dans le voisinage du Cap Vert, presque au début de son apostolat parmi les tribus nègres, le P. Jean Delgado, dont le nom est demeuré longtemps en bénédiction sur les rives du Cachéo. Il enseignait, avec honneur, la théologie dans l'Université de Coïmbre, et n'avait pas encore quarante ans, lorsque les récits des souffrances qui venaient d'épuiser si rapidement la vie des premiers missionnaires de la Compagnie, sur ces plages malsaines et dévorantes, lui inspirèrent le plus vif désir d'aller, loin des applaudissements de ses auditeurs et de toute consolation humaine, prendre sa part de cet obscur martyre, au service de populations ignorantes, grossières et délaissées. Sa délicate et frêle complexion semblait toutefois un obstacle presque insurmontable à l'accomplissement d'un si saint désir; et comme on l'engageait à ne pas tenter Dieu par une pareille demande : « A mes supérieurs seuls, répondit-il, appartient de juger si le bon plaisir de Notre-Seigneur est que je parte ou que je reste; et l'on ne m'a pas fait examiner, au jour de ma profession, si j'aurais assez de santé pour m'engager par vœu à porter le nom de Jésus chez les infidèles, quand l'obéissance le trouverait bon ! » Envoyé vers les stupides et sensuelles tribus des rives du Cachéo, le P. Jean Delgado y trouva une croix plus rude et plus pesante encore que toutes les intempéries du

climat, dans l'indifférence de ces pauvres barbares pour toutes les choses de Dieu. Aussi, bien souvent, même en leur présence, il ne pouvait retenir ses larmes; et comme le roi de Bicongor, dit son biographe, voulait en apprendre un jour le motif : « Comment pourrais-je donc, répondit au prince l'homme de Dieu, ne pas pleurer, en pensant à ces feux, où vous brûlerez éternellement, si vous ne renoncez enfin à vos vices et au culte de vos démons? »

Litteræ Annuæ Soc. Jesu, A. 1610, *p.* 111 ; *et A.* 1611, *p.* 62.—Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 2, *p.* 571. — Id., *Ann. Glor., p.* 378. — Id., *Synops. Annal., p.* 194,199. — Nadasi, *Ann. dier. memor., Part.* 1, *p.*284. — Drews, *Fasti Soc., p.* 199.

VI JUILLET.

—

Dans les premiers jours du mois de juillet de l'an 1597, mourut au collége de Goa le P. Melchior de Figueiredo, l'un des premiers apôtres du Japon, qu'il ne quitta que par obéissance, après vingt-sept années d'incroyables travaux. Dans l'espoir d'attirer à la culture de ce champ si fertile en croix, les plus généreux de ses frères, par l'appât même des injures et des souffrances, voici comme il terminait l'un des récits de ce qu'il en avait déjà goûté, à sa grande joie : « Vraiment, il ne nous a manqué que le tranchant du glaive. Mais Dieu sans doute n'a pas voulu que ces vastes royaumes vissent diminuer, par notre mort, le nombre si petit de ceux qui leur annoncent la bonne nouvelle. » Longtemps en effet, au lieu du martyre, les enfants de la Compagnie devaient se contenter de ce que le P. de Figueiredo appelait de simples piqûres d'abeilles, c'est-à-dire des outrages et des calomnies, des chaînes, des coups de bâton et des coups de pierre, « fruits très-doux et très-savoureux, ajoute-t-il, surtout quand ils sont joints à celui du salut des âmes, et qui faisaient la joie des saints apôtres, battus et outragés pour le nom de Jésus ». Les lettres du P. de Figueiredo sont également pleines des plus touchants détails, et sur le grand nombre d'infidèles qu'il eut le bonheur de convertir, et sur leurs vertus dont il était lui-même dans l'admiration, et sur les saintes industries qu'il mettait en œuvre pour les arracher

à l'idolâtrie ou les affermir dans la vie chrétienne. Mais entre toutes les conversions dont il eut ainsi le bonheur d'être l'instrument, la plus célèbre et la plus féconde pour la gloire de Notre-Seigneur, fut celle d'un des premiers médecins de Méaco, appelé Dosan. Ce malheureux, plongé dans le plus abject matérialisme, ne croyait pas même à une autre vie. Toutefois, en soignant le P. de Figueiredo, réduit à un épuisement presque absolu par les fatigues de l'apostolat, il se trouva bientôt changé lui-même en un autre homme, par la vue et les entretiens du saint missionnaire, pour qui toutes les choses de la vie présente n'étaient rien, mais les choses de Dieu et de l'éternité étaient tout. Il se déclara donc hautement l'humble disciple de son malade; et huit cents jeunes gens, qui recevaient chaque jour ses leçons, n'hésitèrent point, après lui, à demander le saint baptême, entraînant à leur tour, en peu de temps, une multitude presque innombrable, sous l'étendard de Jésus-Christ.

Cartas do Japao (*Coll. de D. Theotonio*, *t.* 1, *f.* 203, 224, 242, 276, 296, 316, 368, 474; *et t.* 2, *p.* 157. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 521, 583. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 3, *t.* 4, *p.* 32,39. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 491. — Ginnaro, *Saverio Orient.*, *Part.* 2, *p.* 298. — *Litt. Ann. Soc. A.* 1597. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 607. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 687. — Guzman, *Hist. de las Miss.*, *t.* 2, *p.* 125. — Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 298, 330, 381, 400, 477. — Patrignani, *Menolog.* 1 *Lugl.*, *p.* 30.

VII JUILLET.

—

Le septième jour de juillet de l'an 1575, mourut à la fleur de l'âge, parmi les scolastiques de Coïmbre, le Frère Léonard de Lémos, en si haute réputation de vertu, malgré sa jeunesse, qu'il parut avoir mérité d'être averti par Notre-Seigneur du bienheureux moment de sa mort. Durant les sept années qu'il vécut dans la Compagnie, rien ne parut plus admirable en lui que sa vigilance à ne laisser jamais s'affaiblir l'ardeur de ses premiers désirs pour la perfection. Une de ses industries les plus fécondes avait été, dès ses débuts, et à l'exemple de notre bienheureux Père Ignace, d'examiner au moins à la fin de chaque exercice, comment il venait de s'en acquitter, et s'il pouvait sans honte l'offrir à Dieu. Une autre pieuse pratique du F. de Lémos, justement signalée par son biographe, comme lui ayant été d'un puissant secours, fut de se choisir, pour modèles et protecteurs des différents jours de la semaine, quelques saints ou saintes dont les vertus lui inspiraient plus de dévotion, et semblaient le provoquer plus vivement à les imiter. Attaqué d'une maladie de langueur, qui fit briller d'un nouvel éclat sa conformité sans réserve au bon plaisir de Dieu, et sachant que ses supérieurs voulaient essayer si l'air natal n'apporterait pas quelque adoucissement à ses maux : « Je suis prêt, leur dit-il, à tout ce que voudra l'obéissance. Mais une vie plus longue au sein de ma famille me sera moins

douce mille fois que la joie de mourir ici, près de mes Pères et de mes Frères ». Et ses pieux désirs furent exaucés.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 380. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 108.

La même année, mourut, au collége de Bragance, après vingt années de vie religieuse, le P. Jacques Coelho, l'apôtre, l'infirmier, le nourricier des pauvres qui vinrent longtemps en foule prier et pleurer sur son tombeau. Durant un pieux pèlerinage qu'il fit à Santarem, avant son élévation au sacerdoce, le Sauveur s'était fait voir à lui dans la sainte Hostie miraculeuse, mais lui tournant le dos. Saisi de douleur à cette vue, il s'écria en pleurant, à plusieurs reprises : « Seigneur, je vous en prie, montrez-moi votre face ! » Alors Notre-Seigneur daigna se retourner et le bénit. Depuis ce moment le jeune Coelho parut transformé en un autre homme. Il s'engagea bientôt, même par vœu, avec l'autorisation de ses supérieurs, à de grandes et journalières austérités, puis obtint d'eux l'humble privilége de laver les pieds des pèlerins et de rendre bien d'autres services plus répugnants à ses chers pauvres, souvent couverts de fange et de plaies. Il ne laissa plus passer un seul jour sans se purifier des taches les plus légères, par la confession. Enfin parmi tant de fatigues inséparables de ses ministères, son plus doux repos fut dès lors, tous les jours ou toutes les nuits, de demeurer longtemps, parfois jusqu'à sept heures de suite, à genoux, en prière, auprès du Saint-Sacrement.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 541. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 319. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 107.

VIII JUILLET.

—

Le huitième jour de juillet de l'an 1597, mourut saintement à Nagazaqui le P. Louis Froès, qui ne le cédait, disent les historiens de la Compagnie, à aucun des plus illustres apôtres de l'Orient, où depuis près d'un demi-siècle il travaillait au salut des âmes. Après avoir quelque temps préludé à ce glorieux ministère, dans la province de Goa, son zèle lui fit obtenir la belle mission du Japon; et bien peu de vies pourraient offrir d'aussi étranges et d'aussi fréquentes vicissitudes. Elevé tour à tour presque jusqu'au ciel, ou traité comme l'opprobre du genre humain; tantôt reçu à la cour des plus grands princes avec la même pompe qu'autrefois saint François-Xavier dans le palais du roi de Bongo; admis dans la familiarité du magnifique et redoutable Nobunanga, qui laissait jusqu'à six cents princes et seigneurs attendre à sa porte, pour conduire lui-même l'humble religieux à travers ses appartements, le faire asseoir à sa table, s'entretenir avec lui jusqu'à cinq heures de suite, et lui rendre des honneurs dont étaient jaloux même des rois; tantôt foulé aux pieds, couvert de boue, meurtri à coups de pierres, forcé de s'enfuir tout tremblant de fièvre, devant l'incendie que venaient d'allumer les torches des bonzes; n'ayant pour lit que la terre nue et pour aliment quelques raves séchées à la fumée; attendant chaque jour la captivité ou la mort durant des années entières; puis faisant sortir bientôt des

ruines de la plus furieuse persécution les belles chrétientés de Méaco ou de Firando ; voyant accourir de quinze et vingt lieues sur son passage, rien que pour recevoir sa bénédiction, et dans la plus rude saison de l'année, d'innombrables troupes de vieillards et de femmes portant dans leurs bras leurs petits enfants ; spectacle inouï jusqu'alors et qui faisait dire aux bonzes : « Jamais homme n'a entraîné de telles multitudes par d'aussi irrésistibles enchantements. » Les églises cultivées par le P. Froès étaient regardées en effet comme des églises de saints. Lui-même ne pouvait contenir son admiration, en voyant le feu tout divin dont ses nouveaux enfants dans la foi étaient embrasés. « Vous pourrez vous faire, écrivait-il, une juste idée de la ferveur qui transporte ici nos chers néophytes, en apprenant qu'ils ont coutume de se lever, pour la plupart, deux fois chaque nuit, afin de prier et de méditer sur les souffrances et la mort du Sauveur. Bien souvent même, beaucoup d'entre eux se rassemblent dans la soirée pour unir leurs prières aux pieds des autels ; et il n'est pas rare alors que l'heure de minuit les surprenne encore tout absorbés dans ce saint exercice et dans un oubli absolu d'eux-mêmes. Durant la semaine sainte, écrit-il ailleurs, nous les avons vus accourir en foule, vêtus d'une simple tunique, malgré les intempéries de la saison, voulant tous prendre part à la flagellation de Notre-Seigneur ; et la route qu'ils parcoururent fut, à la lettre, arrosée de leur sang ; tandis que, réunies à part, mais toutes brûlantes du même amour, les femmes se traitaient, dans la maison de l'une d'entre elles, avec une égale rigueur. » Ces touchantes et nombreuses relations du P. Froès sont à bon droit considérées par tous les historiens comme le plus précieux moment des origines de l'Église japonaise. Aussi le P. Claude Aquaviva, ne jugeant aucun homme, dans tout l'Orient, plus capa-

ble de retracer l'héroïque tableau des cinquante premières années de luttes et de victoires de la Compagnie dans ce vaste empire, lui ordonna-t-il de consacrer ce qui lui restait de force et de vie, à ce travail si glorieux à Dieu, et si propre à embraser ses frères du feu des apôtres. Mais l'épuisement et bientôt la mort ne permirent pas au P. Froès de mettre la dernière main à ce grand ouvrage ; et après cinq années d'un travail opiniâtre, adouci par la prière et l'obéissance, le saint vieillard s'endormit de la mort des justes, après quarante-neuf ans d'un si laborieux apostolat.

Cartas do Japaõ (*Coll. de D. Theotonio*), *passim.* — GINNARO, *Saver. Orient.*, *Part.*, 2, *p.* 303. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 201-254. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 380. — TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 393. — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, *Jan.* 8, *t.* 1, *p.* 82, 86. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 98. — SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 424. — NIEREMBERG, *Hon. del Gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 679. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 297, 335, *et Part.* 3, *p.* 43, 260. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 604. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 1, § 50, 57; *et l.* 2, § 64. — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 287, 296, 315. — CHARLEVOIX, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 299, 309, 337, 363, 371, 394, 429. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 564. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 17. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 260. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 8 *Lugl.*, *p.* 63.

IX JUILLET.

—

Dans la nuit du huitième au neuvième jour de juillet de l'an 1583, mourut sur mer, à vingt ou trente lieues au delà du Cap de Bonne-Espérance, le P. Pierre da Sylva, qui venait d'obtenir, après de longues instances, d'échanger les premières charges de sa Province contre les laborieuses missions de l'Orient. Il avait gouverné successivement les trois grands colléges de Lisbonne, de Coïmbre et d'Evora, avec une égale réputation de prudence et de sainteté. On crut que la rigueur avec laquelle il traitait son corps, sans égard pour toutes les autres douleurs qu'entraînait alors une si longue et si pénible navigation, avait été la cause de sa mort. Car dans les lenteurs même de la traversée, croyant trouver un loisir précieux et qui ne reviendrait peut-être jamais, pour se livrer sans distractions aux exercices de la vie intérieure, il passait d'ordinaire, au fond de son étroite et brûlante cabine, jusqu'à trois ou quatre jours de suite, sans dire un seul mot, ni faire pour ainsi dire un seul mouvement, tout absorbé dans la prière. Malheureusement cette sainte haine de lui-même épuisa ses forces, en peu de semaines; il reçut bientôt de Notre-Seigneur la révélation de sa mort prochaine; et la nuit où il allait rendre le dernier soupir, appelant près de lui, quelques moments avant d'expirer, les autres missionnaires dont il était le chef, il leur adressa, de la part de Dieu, ces paroles qui ne tardèrent

pas à se vérifier de point en point : « Je vais, mes très-chers frères, rendre mon âme à Notre-Seigneur ; mais bientôt vous arriverez à Mozambique, où vous trouverez le P. Jérôme Cotta qui doit y aborder trois jours avant vous ; et la volonté du Révérend Père Général et de Dieu lui-même est que vous le reconnaissiez à ma place pour supérieur et que vous lui obéissiez fidèlement. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 373. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 382. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 527. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 180.

X JUILLET.

—

Le dixième jour de juillet de l'an 1682, mourut, parmi les novices d'Evora, le jeune Frère coadjuteur Joseph Fernandès, auquel sa merveilleuse simplicité avait fait donner le surnom de Frère Junipère, tant elle rappelait admirablement celle de cet humble et obéissant disciple de saint François. Notre-Seigneur, qui aime à combler de ses faveurs les âmes simples et dévouées, e scommuniquait à lui sans mesure, et répandait sur les moindres actions de son serviteur un si doux reflet que les plus anciens religieux en étaient ravis; de son côté le saint novice ne trouvait pas sur terre de plus grand bonheur que de se fatiguer du matin au soir, en travaillant pour l'amour du Sauveur, et en s'entretenant doucement avec lui, ou avec sa très-sainte Mère, ses anges et ses saints. Aussi les novices d'Evora répétaient-ils, après la bienheureuse mort de Fernandès : « Assurément le Frère Joseph a dû se présenter au trône de Dieu, comme nous avions coutume de le voir ici, remplissant son office de réfectorier, chargé de ses bouteilles et de sa vaisselle, mais le cœur déjà dans le paradis. »

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 383. — Id, *Synops. Annal.*, *p.* 373.

Le même jour, en 1639, mourut au collége de Macao le P. Emmanuel Dias, surnommé l'Ancien pour le distinguer de deux autres qui, dans le même temps et sous les mêmes noms, travaillèrent comme lui au salut des âmes, dans les royaumes infidèles de l'Orient. Il les avait précédés tous deux au delà des mers ; et dès ses débuts, en compagnie de l'intrépide P. Pierre Martins, jeté par la tempête sur les rochers de la Cafrerie, il y avait fait en deux mois un apprentissage si douloureux de la faim, de la soif, de la nudité et de l'esclavage, que des six missionnaires victimes de ce lamentable naufrage, quatre succombèrent, au milieu des sables, de souffrance et d'épuisement. Ainsi Dieu semblait-il vouloir préparer son serviteur à plus d'un demi-siècle d'apostolat, dans des temps et dans des contrées où l'attendaient épreuves sur épreuves ; mais plus elles se multiplièrent, dit le P. Alegambe, plus elles firent éclater la largeur de cœur du P. Dias et son inaltérable confiance en Dieu. Supérieur d'abord de quelques missions sur la côte de Malabar, puis du collége de Macao, il obtint enfin, vers l'an 1603, d'aller partager les travaux du P. Matthieu Ricci, et cultiva presque jusqu'à sa sainte mort les chrétientés du midi de la Chine, dans les trois provinces du Kiang-Nam, du Kiang-Si et du Kouang-Tong. Dès la seconde année de son apostolat, au mois de décembre 1605, il amenait au pied de la crèche et baptisait de ses propres mains trois jeunes frères, du sang des empereurs, prémices des confesseurs, des vierges et des martyrs que les deux dynasties chinoise et tartare devaient donner à l'Église de Jésus-Christ. Il ne tarda pas non plus toutefois à prendre aussi une large part au calice des hommes apostoliques : appelé bientôt à confesser le nom de Jésus devant les mandarins, au fond des cachots, attendant avec une sainte joie d'être soumis aux plus

cruelles tortures, condamné à mourir lentement de faim et de soif, et s'immolant encore de ses propres mains, par les plus rudes exercices de la pénitence, pour obtenir de Notre-Seigneur que nul de ses enfants ne faiblît sous les efforts de la persécution. Ce fut alors aussi que le P. Dias offrit aux mandarins sa belle apologie de la foi et de la morale chrétienne, pour laquelle il devait combattre jusqu'à la mort; et dans l'inépuisable ardeur de son zèle, voulant satisfaire une dernière fois à sa charge de Visiteur, il écrivait encore, à soixante-seize ans, une lettre que nous ont conservée ses historiens, où il fait l'appel le plus touchant et le plus désintéressé aux enfants de la Compagnie, de tout pays et de toute langue, pour soumettre la Chine à l'empire de Jésus-Christ.

TRIGAUTIUS, *De Exped. Christ. apud Sinas*, *p.* 474, 500, 571, 606.—FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 872.—ID., *Ann. Glor.*, *p.* 413.—BARTOLI, *Cina*, *l.* 4, §§ 206, 253. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 189. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 246. — COUPLET, *Cat. Patr. S. J. in Imper. Sin.*, *p.* 10.

Le P. Emmanuel Dias, surnommé le Jeune, était entré huit ans plus tard dans la même carrière, l'année même de la mort du Père Ricci; et par une ressemblance encore plus frappante avec le précédent, dont il partagea les épreuves et les travaux durant près de trente ans, il mourut comme lui, dans une extrême vieillesse, en pareille réputation d'apôtre et de saint, après avoir rempli jusqu'aux mêmes charges de visiteur et de supérieur des missions de Chine. Aussi, bien souvent n'est-il pas facile de discerner, dans les relations de

l'Orient, ce qui appartient à chacun de ces deux grands serviteurs de Dieu, également dignes de mémoire. Le second toutefois conserve encore aujourd'hui un titre spécial à la reconnaissance de toutes les églises de la Chine. Car non content des fatigues ordinaires de l'apostolat, il y joignit la composition de plusieurs ouvrages de piété pour ses néophytes, tels que sa belle explication des saints évangiles, ses opuscules sur saint Joseph et sur les saints anges, et sa traduction chinoise de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Sotuellus, *Bibl. Script. Soc*, *p*. 189. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t*. 3, *p*. 246. — Couplet, *Catal. Patr. S. J. in Imper. Sin.*, *p*. 13.

Enfin le troisième Père Emmanuel Dias, après avoir travaillé quelque temps, comme le premier, au salut des peuples du Malabar, eut l'honneur de porter la foi aux plus sauvages tribus du Népaul, et mourut de pure fatigue, au milieu des jungles et des marais, infestés de brigands et de bêtes fauves, où il lui fallait s'ouvrir un passage avec des peines inconcevables, plongé dans l'eau souvent jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à la ceinture et à la poitrine, dans l'unique espoir de gagner quelques pauvres barbares à Jésus-Christ.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p*. 495.—Id., *Ann. Glor.*, *p* 680. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p*. 189. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t*. 3, *p*. 245.

XI JUILLET.

—

Le onzième jour de juillet de l'an 1639, mourut en Chine, dans la résidence de Han-Tchéou, le P. Jean Froès, un des plus saints et des plus illustres apôtres du Kiang-Si. Il se consumait tout entier, depuis quatorze ans, à la conversion des infidèles; et les idolâtres eux-mêmes ne pouvaient lui refuser leur admiration, tant il unissait merveilleusement, aux œuvres de zèle et de charité, le détachement des choses créées, le recueillement de l'oraison, et l'amour de toutes les douleurs de la Croix. On sait combien dès lors les Églises naissantes de la Chine se distinguaient par leur amour pour les souffrances du Sauveur. Leurs florissantes congrégations en l'honneur de la Passion et de la croix semblaient faire revivre toute la ferveur de celles du Japon. Le P. Jean Froès eut, dans le midi de la Chine, une grande part au développement de cette belle œuvre, non-seulement par sa prédication et par les exemples de sa sainte vie, mais aussi, et d'une manière plus durable, par ses opuscules de piété en l'honneur des cinq plaies et de toutes les douleurs de Jésus flagellé et crucifié. Quand il eut rendu le dernier soupir, les fidèles de Han-Tchéou, pour lui témoigner leur vénération, consacrèrent solennellement sept jours entiers à ses funérailles; et quand ils portèrent son saint corps à la sépulture des missionnaires, à une distance de cinq milles, les soldats païens des postes de garde, qu'ils rencon-

trèrent sur leur chemin, se mirent à genoux, pour lui rendre hommage, proclamant tous à haute voix que pareil honneur était bien dû à ce saint bonze de l'Occident.

Bartoli, *Cina*, *l.* 4, § 250. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 451. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 264.

XII JUILLET.

—

Le douzième jour de juillet, mourut en 1622, au collége d'Evora, le P. Antoine de Vasconcellos, un des orateurs et des historiens les plus renommés du Portugal. Sa pieuse mère, bienfaitrice insigne de la Compagnie, ne l'avait élevé, dès sa plus tendre enfance, que pour le ciel, ne comprenant pas elle-même qu'une âme, créée pour Dieu seul, pût chercher ici-bas d'autres biens que lui. Fidèle à de si saintes leçons, Antoine de Vasconcellos entra au noviciat à l'âge de seize ans; et toujours dans la suite, durant ses études, son enseignement, ses travaux littéraires, son apostolat auprès des grands et du plus pauvre peuple, à la tête de nombreuses communautés, au chevet des mourants parmi les horreurs de la peste, il eut surtout à cœur de ne jamais rien faire à demi pour Dieu, et fut véritablement grand dans les moindres choses, selon l'expression de son biographe. Mais, parvenu à près de soixante ans, et pouvant à peine se retourner sur un lit de douleur, pendant les dix dernières années de sa vie, il parut plus grand que jamais : car, ne voulant pas même alors demeurer oisif, ni cesser, autant que ses forces le lui permettaient, de travailler directement au salut des âmes, après avoir sanctifié les plus affreuses crises de son mal par la patience et par la prière, il consacrait les quelques moments de calme qu'elles lui laissaient, à la composition de son bel ouvrage en l'honneur des saints Anges gardiens.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 855. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 385. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 202, 235. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 87. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 411. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 386.

Dans le courant du même mois de l'an 1575, mourut saintement, à Goa, le P. Jean Bravo, Portugais, la plus ferme colonne de cette mission, disent les annales des Indes, après la mort des deux illustres Pères Antoine de Quadros et Gonsalve de Silveyra. Nous savons, par les lettres mêmes de saint François Xavier, de quel parfum les vertus héroïques du P. François Perès avaient rempli la ville de Malaca. Or Jean Bravo, dans la fleur de l'âge et des plus riantes espérances, fut si vivement touché d'un si bel exemple, qu'à l'âge de dix-neuf ans, sans autre but que d'entrer dans la Compagnie, sous les yeux mêmes de ses parents et de ses amis aussi distingués par leurs dignités que par leur fortune, il s'habilla en pauvre, ne pouvant encore porter l'habit religieux; et durant trois mois, son inébranlable humilité à servir les pauvres de l'hôpital, et à mendier de porte en porte, recueillant moins d'aumônes que de dérisions, lui mérita de voir ses vœux exaucés, dès l'arrivée du glorieux apôtre des Indes, que ravit la ferveur d'un pareil candidat. Tous les historiens de Xavier nous ont conservé la forme de vie qu'il traça lui-même pour Jean Bravo, dans la chapelle de Sainte-Marie-du-Mont, peu d'heures avant de quitter Malaca. Elle se résumait en ces deux mots : ne jamais négliger un iota du saint livre des *Exercices*, et travailler sans relâche à se vaincre, en ne refusant rien et ne cachant rien à ses supé-

rieurs. Grâce à de si puissantes armes, dont saint Ignace avait jadis enseigné lui-même l'usage à Xavier, Jean Bravo, appelé, jeune encore, à former les futurs apôtres de l'Orient, en qualité de Maître des novices et de Recteur du collége de Goa, mourait au bout de vingt-six ans, non-seulement après avoir mené une vie toute sainte, mais avec la consolation d'avoir inspiré ce même esprit à un grand nombre de ses frères et de ses enfants en Jésus-Christ.

SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 402 ; *et t.* 2, *p.* 96. — DU JARRIC, *Hist. de choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 241.—SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 94.

XIII JUILLET.

—

Le treizième jour de juillet de l'an 1695, mourut au collége d'Evora le saint Frère infirmier Jean Fernandès, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé près de cinquante-six dans la Compagnie. Son humble et infatigable dévouement au service des malades montrait combien lui était familière la vue de Jésus-Christ souffrant en leur personne et réclamant les soins de sa charité. Mais on n'était pas moins surpris de son zèle et de son adresse toute surnaturelle à leur parler de Dieu, et à leur faire ainsi tirer des plus vives douleurs d'admirables fruits de patience et de perfection. Choisi pour accompagner, à la cour de Londres, le confesseur de la jeune Infante Catherine de Portugal, devenue reine d'Angleterre par son mariage avec Charles II, Jean Fernandès devint bientôt lui-même le médecin, l'infirmier, le consolateur de tous les pauvres catholiques anglais. La plus large part de ce qui lui était donné par la reine pour son propre usage semblait ne lui avoir été confiée que pour eux; et le bon Frère ne goûtait jamais de plus douce joie que quand il lui était permis de se réduire, en leur faveur, aux plus dures privations de la faim et de la pauvreté. Rentré dans sa patrie, après de longues années d'absence, Jean Fernandès y parut bien plus admirable encore qu'avant son départ pour l'Angleterre, par sa fidélité à toutes les observances de la vie commune, que ni l'air ni la liberté des cours

n'avait altérée; et sa générosité à se vaincre lui mérita, dans ses dernières années, la grâce insigne de recevoir tous les jours le corps de Notre-Seigneur, dont la seule présence lui rendait aimables toutes les amertumes de la vie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 737. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 386. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 398.

Vers le même jour, l'an 1613, mourut, dans le même collége d'Evora, le Frère Coadjuteur François Rodriguez, merveilleusement consolé, à sa dernière heure, par la présence visible de la très-sainte Vierge. D'atroces calomnies, semées contre la foi de ses pères, qu'on accusait d'être de race juive, avaient décidé les supérieurs à le renvoyer. Mais, bien loin d'en garder au cœur le plus léger ressentiment, l'amour que Rodriguez avait conçu pour la Compagnie ne fit que s'accroître; et dès qu'il eut rassemblé, non sans peine, les preuves incontestables de l'antique foi et de l'honneur sans tache de sa famille, il revint aussitôt réclamer ses humbles fonctions de Coadjuteur, où il donna, jusqu'à son dernier jour, les plus beaux exemples de travail, de ferveur et d'abnégation.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 544. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 385. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 208.

XIV JUILLET.

—

Dans la nuit du quatorze au quinze juillet de l'an 1579, mourut en merveilleuse odeur de sainteté, dans la Maison Professe de Lisbonne, le Père Simon Rodriguès, l'un des neuf premiers compagnons de saint Ignace, très-justement proclamé depuis trois cents ans, par toute la Compagnie, dans le *Ménologe Romain*, le vrai père de la belle Province de Portugal, et en grande partie des Provinces du Brésil et de l'Orient. La vie de ce grand homme est pleine de traits admirables et mériterait d'être connue dans ses moindres détails. L'histoire en offre peu d'aussi instructives, soit par les efforts et les ruses que mit en œuvre contre lui, dès les premiers jours, l'ennemi du genre humain, pour le détourner de sa vocation ; soit par sa générosité à se vaincre lui-même dans des combats terribles pour la nature ; soit enfin par le don spécial que lui accorda Notre-Seigneur, de communiquer à ses enfants ce même héroïsme, que la première génération portugaise, formée sur ses leçons et sur ses exemples, porta si loin. A peine Rodriguès se fut-il donné à saint Ignace, qu'il parut digne des deux premiers disciples du saint fondateur, Lefebvre et Xavier. Presque aussitôt, et pour mieux graver en son cœur le souvenir que son unique chef était désormais Jésus crucifié, il imprima en caractères sanglants, sur sa poitrine, le signe adorable de la croix, par de si profondes incisions, qu'après plus de quarante années, sur

son lit de mort, il lui fallut en avertir deux de ses enfants, et leur découvrir ce qu'il appelait sa trop indiscrète ferveur; de peur qu'après son dernier soupir on ne soupçonnât, dans cette plaie encore si vive, une intervention miraculeuse de Notre-Seigneur. En vain, dès qu'il fut tout à Dieu, le démon essaya-t-il de le vaincre d'abord par la violence : tous ses efforts tournèrent à sa honte; et comme il ébranlait un jour, avec fracas, la chambre où reposait le vaillant soldat de Jésus-Christ : « Que peux-tu me faire, lui dit Rodriguès, sinon ce que Dieu Notre Seigneur jugera bon de te permettre? Et si son bon plaisir est que tu puisses à l'instant me tuer, que sa volonté s'accomplisse! » Puis, sur-le-champ, sans plus d'inquiétude, il se rendormit. Aussi les puissances de l'enfer n'eurent bientôt contre lui d'autre ressource que de se transformer en anges de lumière, pour l'entraîner loin d'Ignace, dans la solitude, où il pourrait mieux, lui semblait-il, se livrer sans réserve à la pénitence et à l'oraison. Car telle était sa ferveur et son héroïque mépris de lui-même, qu'à Venise il ne craignit point de partager son lit avec un lépreux. Le lendemain matin le lépreux avait disparu, et Rodriguès était couvert de lèpre; mais il fut, dès la nuit suivante, guéri par le Sauveur, qui avait ainsi voulu tenter en personne, selon toute apparence, l'abnégation et la charité de son serviteur. Après de tels débuts, il faudrait maintenant suivre Rodriguès à Lisbonne, et voir tout ce qu'il y accomplit pour la gloire de Dieu : faisant régner hautement Jésus-Christ à la cour et dans le palais de Jean III; tour à tour instruisant de ses devoirs l'héritier du trône, et portant humblement sur ses épaules, à travers les rues de Lisbonne, la marmite des malades et des prisonniers; puis arrachant au monde et formant à la plus sublime perfection les Silveyra, les Azevedo, les Anchieta, et tant d'autres, qui devaient porter si ma-

gnifiquement sur toutes les plages le nom de Jésus. Voilà ce que nous pouvons indiquer à peine et ce qu'il faut voir en détail, surtout dans les récits des Pères Tellez et Franco, aussi bien que les rudes épreuves de Rodriguès. Celles-ci lui avaient été du reste manifestées, longtemps à l'avance, par une révélation expresse de Notre-Seigneur; et nous pouvons juger de quel cœur il les accepta, par les merveilles qui les accompagnèrent : par exemple, lorsque, aux yeux de ses compagnons, dans la solitude de San-Fins, pendant qu'il chantait les louanges de Notre-Dame, il fut subitement ravi en extase, élevé de terre, et admis à contempler la gloire ineffable de la très-sainte Mère de Dieu. Il est enfin permis de douter qu'en aucun lieu du monde, à la mort de ce grand serviteur de Dieu, la Compagnie possédât une province plus féconde et plus florissante que celle dont il avait été le père. Car le Portugal, à lui seul, avait dès lors donné, sans s'appauvrir, plus de deux cents apôtres et près de soixante martyrs aux missions naissantes de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie. Mais aussi, nul plus que Rodriguès n'avait mis en honneur cette maxime si recommandée par saint Ignace à tous ses compagnons, de ne pas craindre que jamais Dieu se laissât vaincre en générosité. Et telle était encore, un siècle plus tard, la noble réponse qu'à son exemple la Province de Portugal faisait à Jean IV, lorsque, en faveur des sauvages du Brésil, elle consentait à se priver du prince de ses orateurs sacrés, Antoine Vieyra.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 20-130. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 388. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 1-34, 100, 118. *Cf. p.* 312, 467. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 15, *t.* 4, *p.* 161, 180. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 572-578. — Vasconcellos, *Chron. da Comp.*, *p.* 3-7. — *Imago primi sæc. S. J.*,

p. 292. — D'OULTREMAN, *Elog. des Pers. sign. de la Comp.*, *p.* 64. — TANNER, *Soc. Jesu Apost. Imit.*, *p.* 161. — NIEREMBERG, *Hon. del gran. Patr.*, *t.* 3, *p.* 538. — ALCAZAR, *Chrono-Hist. de la Comp.*, *t.* 1, *p.* XXXII, LXXII, 243, 251 ; *et t.* 2, *p.* 118, 198, 454, 637. — ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1 *passim.*—SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 13, 67 *; et Part.* 4, *p.* 234-244. — BARTOLI, *Uom. e Fatt.*, *t.* 4, *p.* 372. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *p.* 28.—DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 270. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 15 *Lugl.*, *p.* 109.—FRANCISCO DE SANTA MARIA, *Ann. Hist. Diar. Part.*, *Julh.* 15.

N. B. Nous regrettons vivement de ne pouvoir mettre ici en pleine lumière la vie du Père Simon Rodriguez, qui mériterait de trouver enfin parmi nous un historien. Il nous semble avoir été parfois mal jugé, sur plus d'une frivole conjecture ; et quelques auteurs étrangers ont tourné contre lui certains faits que nous croirions plutôt à son honneur, du moins par l'humilité héroïque et la docilité dont il y fit preuve. Mais en tout cas, pour l'apprécier sainement, il est indispensable de comparer et de discuter les témoignages, sans oublier surtout de recourir à ses biographes portugais.

XV JUILLET.

—

Le quinzième jour de juillet de l'an 1570, périrent glorieusement pour la foi, les quarante Bienheureux Martyrs du Brésil, massacrés et jetés à la mer par les Calvinistes, près des Canaries, en vue de l'île de Palma. Le chef de cette vaillante troupe, Ignace d'Azévédo, était déjà, depuis bien des années, vénéré comme un saint digne des autels, par les plus admirables serviteurs de Dieu, en Portugal, à Rome, au Brésil; partout, en un mot, où l'avait appelé tour à tour le service de Notre-Seigneur : tant ses héroïques vertus l'avaient fait reconnaître, selon la belle expression du grand archevêque de Braga, comme un apôtre sur lequel était vraiment descendu le Saint-Esprit. Mais entre toutes ses entreprises pour la gloire de Dieu, nulle n'offrit peut-être un plus beau spectacle que les cinq derniers mois avant son départ de Lisbonne pour le Brésil, dans la solitude bénie du Val-de-Rosal. Ce fut là qu'au milieu de soixante-dix jeunes religieux, il leur apprit à se rendre dignes de l'apostolat et du martyre. En vain chercherait-on quelque chose de comparable dans toute l'histoire des noviciats; et rien, nous disent les historiens de la Compagnie, ne saurait rendre la sainte joie et la dilatation du cœur de ces Bienheureux, parmi tant d'exercices d'humiliation, de dénuement, de prière et de pénitence, où, sur les traces de leur cher maître, ils cherchaient l'avant-goût de ce qu'ils espéraient trouver au delà

des mers, en travaillant et en mourant pour l'amour des âmes et de Jésus-Christ. Aussi le Bienheureux Ignace écrivait-il : « Nous jouissons vraiment ici, par avance, des délices du paradis, dans la douce conversation de Dieu Notre Seigneur et de ses saints anges. » Le seul jour du martyre devait être plus doux pour eux. Honorée dès l'année suivante d'un culte public, dans les Provinces d'Espagne et de Portugal, et bientôt même dans la capitale du monde chrétien, cette héroïque troupe devait offrir ainsi sur les autels, presque dès l'origine, des modèles et des patrons à tous les degrés de la Compagnie. Des trente-neuf compagnons de gloire du Bienheureux Ignace, un seul partageait avec lui l'honneur du sacerdoce; mais seize allaient exercer au Brésil, parmi les colons ou les sauvages, tous les emplois des Frères Coadjuteurs; tandis que les vingt-deux autres étaient destinés à l'apostolat. Et parmi ces derniers on comptait dix jeunes novices, dont un, le Bienheureux Alexis Delgado, fils d'un pauvre aveugle d'Elvas auquel il avait longtemps servi de guide, n'était encore âgé que de quatorze ans. Abreuvés d'outrages par les vainqueurs, puis frappés, les uns à coups de mousquets, les autres à coups d'épées ou de poignards; quelques-uns bras et jambes brisés ou la tête écrasée; tous enfin lancés dans les flots; ils y consommèrent avec joie leur sacrifice, confessant à haute voix le nom de Jésus jusqu'au dernier soupir; et le Sauveur, auquel ils remettaient leurs âmes victorieuses, les faisait voir au même instant à sainte Thérèse, dans sa solitude d'Avila, montant au ciel, couronnés de lumière, et la palme des saints martyrs à la main.

Lettere del P. Pietro Diaz sopra i quaranta ammazzati per la religion catholica

dalli Heretici Calvinisti. — *De publico cultu erga* 40 *Martyres ante decreta S. M. Urbani VIII*, *Romæ* 1671. — *Summarium additionale*, *de sanctitate vitæ P. Ignatii de Azevedo et sociorum, et religiosissima præparatione ad apostolicam prædicationem*, *Romæ*, 1671. — *Decretum redintegrationis cultus ven. servorum Ignatii de Azevedo et sociorum*, *Romæ*, 1854.—*Les vies du B. Ignace d'Azevedo et de ses compagnons.* (*Cf.* CARAYON, *Bibliogr. Hist. de la Comp.*, *p.* 212.)—SOUSA, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 15, *t.* 4, *p.* 152,175.—TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 303 ; *et t.* 2, *p.* 24-47. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 63. — ID., *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 214. — ID., *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 301. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 394. — ID., *Synops. Annual.*, *p.* 88. — VASCONCELLOS, *Chron. da Comp.*, *p.* 439. — NIEREMBERG, *Ideas de virtud*, *t.* 1, *p.* 244.— DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes*, *t.* 2, *p.* 278. —ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 279, 433.—SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 136,166,331 *et Part.* 3, *p.* 84,146,199,265,312..—ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 49. —GUERREIRO, *Glor. Cor d'esforc. Relig.*, *p.* 301-379. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 166. — D'OULTREMAN, *Elog. des Pers. sign. de la Comp.*, *p.* 423. — BARTOLI, *Uom e Fatt*, *l.* 4, *p.* 63-114. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 26. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 270. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 15 *Lugl.*, *p.* 100. — FRANCISCO DE SANTA-MARIA, *Ann. Hist. Diar. Part.*, *Julh.* 15.

Treize ans plus tard, dans l'île de Salsette, à l'instant même où leurs frères de Goa célébraient solennellement la fête de ces Bienheureux, le Portugal donnait au ciel deux autres glorieux martyrs, presque aussitôt honorés d'un culte semblable : le Père Antoine Francisco, et le Frère Coadjuteur François Aranha, massacrés l'un et l'autre par les Indiens idolâtres, en compagnie du P. Rodolphe Aquaviva.

C'était uniquement dans cette espérance qu'Antoine Francisco, douze ans auparavant, à la nouvelle du bienheureux martyre d'Azévédo, avait conçu le premier désir et sollicité le bonheur d'être

reçu parmi les novices de Coïmbre; et depuis son élévation au sacerdoce, il n'avait pas manqué un seul jour, à l'autel, en tenant dans ses mains le corps du Sauveur, de lui demander humblement la grâce d'être immolé lui-même à son tour, comme une hostie d'agréable odeur. Or le matin même de son sacrifice, le sang de Jésus-Christ avait bouillonné tout à coup dans le calice qu'il allait porter à ses lèvres, pour lui faire connaître que ses saints désirs allaient être enfin exaucés.

Le bienheureux Frère François Aranha comptait parmi ses plus proches parents le primat des Indes; mais, préférant à tous les honneurs l'humble vie du Sauveur à Nazareth, il s'était offert à la Compagnie en qualité de Coadjuteur, et travaillait de ses propres mains à élever, sur ces terres infidèles, de nouveaux temples au vrai Dieu. Il en reçut pour prix, non-seulement l'honneur de répandre son sang, mais un redoublement tout particulier d'outrages et de supplices, qui firent vraiment de lui comme une victime de choix, sur laquelle voulut s'épuiser la rage et la cruauté de ses bourreaux. Un coup de cimeterre à la tête et un coup de lance dans le côté l'avaient renversé, tout sanglant, près de ses compagnons. Mais, pleins d'une joie féroce en voyant qu'il avait encore assez de force et de vie pour souffrir, les barbares le traînèrent d'abord par deux fois autour de leur idole; puis le relevant et le contraignant de se tenir debout, sur un seul pied, devant la statue du démon, comme les criminels du pays étaient contraints de le faire devant leurs juges, ils tentèrent de lui arracher par la douleur au moins quelque signe de vénération. Et comme le saint martyr ne cessait de confesser hautement le nom de Jésus, ils l'attachèrent enfin étroitement à un arbre voisin, puis se firent un jeu de hérisser son corps de leurs

flèches, et d'appeler leurs petits enfants à déchirer ses membres avec des poignards, qu'ils en retirèrent tout sanglants pour les offrir à leurs faux dieux.

---

* *Acta Beatific. seu declarat. Martyr. Ven. Serv. D. Rodulphi Acquavivæ et sociorum.* — VALIGNANI, *Relat. della felice morte di cinque religiosi della Compagnia.*— SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 187, 191.—FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 147. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 403. — GUERREIRO, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 253. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 151. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 148. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 238. — D'OULTREMAN, *Elog. des Pers. sign. de la Comp.*, *p.* 446. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 352 — NIEREMBERG, *Ideas de virtud*, *p.* 421.—SOUSA, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 15, *t.* 4, *p.* 159,178.—BARTOLI, *Missione al Gran. Mogor. del P. Rid. Acquaviva, sua vita e morte, e d'altri quattro compagni.*—ID., *Uom. e fatt. della Comp.*, *t.* 5, *p.* 202,221.— * BUDRIOLI, *Segni Maravigl. co' quali si è Comp. Iddio di autorizz. il Mart. de' Ven. Servi di Dio Ridolfo Acquaviva ecc.* — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 29. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 15 *Lugl.*, *p.* 113, 131.

XVI JUILLET.

—

Vers le milieu du mois de juillet de l'an 1693, mourut saintement à Lisbonne le P. Antoine de Macédo, âgé de quatre-vingt-un ans dont il avait passé soixante-sept dans la Compagnie. Il venait de préluder à peine aux travaux de l'apostolat, dans les colonies portugaises des côtes d'Afrique, et n'avait pas encore quarante ans, lorsque Dieu se servit de lui pour préparer l'une des conversions les plus célèbres et les plus étranges des derniers siècles. Agréé par Jean IV, en 1650, comme confesseur et conseiller de l'ambassadeur que ce prince envoyait à la cour de Stockholm, il entra en Suède cachant avec soin son caractère de prêtre et de religieux, sous le titre et les vêtements de secrétaire d'ambassade. Présent à toutes les audiences que l'héritière de Gustave-Adolphe accordait au représentant du roi de Portugal, il leur servait seul d'interprète : car la reine Christine s'exprimait en latin, et l'ambassadeur n'était pas de force à traiter des affaires d'Etat en cette langue. Mais bientôt la science et la modestie d'Antoine de Macédo le trahirent. Christine, qui avait entendu parler des frères et des successeurs de Canisius, et peut-être se rappelait que Possevin avait paru jadis en officier à la même cour, finit par soupçonner que le prétendu secrétaire pourrait bien appartenir à la Compagnie de Jésus. Interrogé par elle, Macédo avoua sans peine ce qu'il était; et après plusieurs conférences intimes, Christine lui déclara que, dût son abjuration du luthéranisme entraîner la perte de sa cou-

ronne, elle était décidée à se soumettre au vicaire de Jésus-Christ. Puis l'ayant chargé d'un double message secret pour le Saint-Père et le Général de la Compagnie, elle acheva de tout disposer pour le grand jour où, descendant du trône, elle revint à la vieille foi de ses pères, dont un enfant de saint Ignace avait fait briller l'éclat à ses yeux. Elle crut alors ne pouvoir mieux reconnaître un pareil service qu'en demandant au Souverain Pontife et au successeur de Jean IV, les honneurs de l'épiscopat pour Antoine de Macédo. Mais l'humble religieux lui opposa un refus invincible ; et jusqu'à la plus extrême vieillesse, il ne voulut d'autre dignité que celle de faire le catéchisme aux petits enfants, de s'asseoir fréquemment au milieu des pauvres, pour partager avec eux les restes de ses frères qu'on leur distribuait à la porte, et de prendre ses récréations avec les novices, auxquels il tâchait d'inspirer surtout un ardent amour pour la très-sainte Vierge. Dès sa jeunesse, il s'était engagé par vœu à jeûner tous les samedis en l'honneur de cette divine Mère : vœu dont il ne voulait pas même accepter la dispense à quatre-vingts ans, malgré ses infirmités, et qu'il observait encore avec joie durant la maladie qui le conduisit au tombeau. Et la plus douce récompense de ses services, quand il revint de Rome à Lisbonne, fut de pouvoir apporter aux novices de sa Province, la pieuse et célèbre image de la Reine du ciel, appelée Notre-Dame de la Modestie, aux pieds de laquelle ils ne cessèrent plus, jusqu'aux jours de Pombal, d'aller demander la perfection de cette angélique vertu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 677. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 404. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 300, 392. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 77. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 314. — Patrignani, *Menolog.*, 15 *Lugl.*, *p.* 138.

XVII JUILLET.

—

Le dix-septième jour de juillet de l'an 1562, mourut au collége de Coïmbre, avec la réputation d'un parfait enfant de la Compagnie, le jeune Frère Scolastique Martin Affonso. Né à Lisbonne, d'une des familles les plus distinguées de cette grande ville, il était entré dans la Compagnie avec l'intime et inébranlable persuasion qu'en tout la dernière place lui était due ; et cette pensée, loin de l'attrister, le comblait de joie. « Je veux et je dois, disait-il, tendrement aimer mon abjection, et me réjouir très-sincèrement des succès, des talents, des vertus ou de la louange de mes frères. » Et tout ce qui de leur part pouvait lui déplaire, l'humilier, le faire souffrir, il s'efforçait de l'accueillir avec le même sentiment d'allégresse, et en bénissait Dieu. Car il ne cherchait et n'estimait qu'une chose au monde : et c'était, selon la belle parole de saint Ignace, ce qu'il pouvait acquérir de grâce et témoigner d'amour à Notre-Seigneur, dans chacune de ses actions. Durant sa dernière maladie, le seul nom, la seule pensée de l'obéissance le faisaient triompher à l'instant des plus vives répugnances de la nature. Et dans le temps même où il ressentait un extrême dégoût pour n'importe quel aliment, il acceptait de si bonne grâce tout ce qui lui était offert, qu'on eût pu le croire plutôt empressé à satisfaire sa faim ou sa soif. Dans un premier mouvement de trouble involontaire que lui fit ressentir un jour son sang

qui venait de jaillir sous un coup de lancette et ruisselait le long de ses joues, au seul souvenir de l'obéissance : « Oh! s'écria-t-il vivement en soulevant la tête, si l'obéissance le désire, me voici tout prêt, égorgez-moi! » Et l'on peut dire de lui qu'il mourut en obéissant.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 488.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 407.

Le même jour, mourut, en 1714, le P. Louis Fragozo, chancelier de l'Université d'Evora, âgé de soixante-treize ans, dont il avait passé près de soixante dans la Compagnie. Au milieu des spéculations continuelles de la philosophie et de la théologie, sa première ardeur pour la perfection ne se refroidit jamais. Sa fidélité à faire toujours à genoux, malgré la fatigue de l'étude, tous ses exercices de piété, à visiter souvent les malades pour les consoler et leur parler de Notre-Seigneur, à ne laisser passer aucun jour sans se flageller rigoureusement, l'aidait puissamment à se maintenir dans une continuelle union d'esprit et de cœur avec Dieu. Cette alliance si rare et si difficile de la science et de la sainteté décida les supérieurs du P. Fragozo à le nommer en même temps Père Spirituel des jeunes scolastiques d'Evora, dans l'espoir qu'il leur communiquerait son double esprit; et cet espoir ne fut point trompé. L'une de ses industries les plus efficaces consistait à leur rappeler fréquemment le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur; et il leur donnait presque toujours pour pénitence sacramentelle, quelques prières en l'honneur des clous et des cinq plaies de Jésus en croix, ou de la blessure

de son cœur sacré. On crut que Dieu lui avait révélé, plus de dix ans d'avance, le bienheureux moment de sa mort. Quand on lui apporta les derniers sacrements, son supérieur lui ayant demandé s'il éprouvait quelque sentiment d'inquiétude : « Ah ! mon Père, répondit-il, qui donc voudrait attendre une pareille heure, pour se mettre en paix avec Dieu ? » Puis comme on semblait se flatter encore d'un faible espoir de le rendre à la vie : « Non, dit-il ; j'ai assez vécu, pour moi, pour le monde et pour mes péchés ! Il est temps que je meure enfin, pour vivre éternellement tout à Jésus-Christ. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 761. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 408. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 448.

XVIII JUILLET.

—

Le dix-huitième jour de juillet de l'an 1697, mourut au Maragnon, après soixante-quinze ans de vie religieuse, le saint et illustre Père Antoine Vieyra, que la voix unanime de ses compatriotes, dans l'Ancien et le Nouveau Monde, et celle des ennemis mêmes de la Compagnie, honora, dès avant sa mort, du surnom de Grand. Peu d'hommes en effet semblent avoir jeté un pareil éclat ; et nul peut-être ne l'égala par l'universalité dans la grandeur. Comme orateur et comme écrivain, la littérature portugaise ne lui reconnaît point d'émule ; et pour l'éloquence, plus d'un critique de nos jours, d'ailleurs peu bienveillant à l'égard des fils de saint Ignace, n'hésite pas à le mettre en parallèle avec Bossuet. Dieu lui avait donné en même temps cette hauteur de vues, cette merveilleuse connaissance des cœurs et des affaires humaines, qui font par excellence les hommes d'État et les plus illustres conducteurs d'empire, comme il en donna tour à tour la preuve en Portugal, en Hollande, au delà des mers, parmi les plus habiles et les plus redoutables ennemis de la sainte Eglise romaine et du nom portugais. Sa science de la sainte Écriture et des saints docteurs, des lettres et des histoires sacrées ou profanes, des langues anciennes et modernes, et même des idiomes sauvages de six nations au moins du Nouveau Monde, eût pu faire croire qu'il n'avait jamais quitté ses livres, ni sa cellule; et d'autre

part, ses ambassades, ses traités de paix, ses prédications à la cour des rois, ses années de captivité, ses conquêtes apostoliques, ou même ses seules courses sur terre et sur mer, ses traversées alors si lentes de l'Océan, ses visites onze fois répétées de toutes les missions du Maragnon, ses vingt-deux navigations sur des fleuves aussi longs que des mers, et qu'il fallait, durant des mois entiers, remonter à force de rames, enfin ses quinze mille lieues à pied parmi les déserts, et les limites de la civilisation humaine, aussi bien que du royaume de Jésus-Christ, portées à plus de six cents lieues, par delà les conquêtes de ses glorieux devanciers, jettent l'esprit dans la stupeur, et laissent à peine imaginer un seul jour libre pour l'étude ou pour le repos. Mais tout cela est encore peu de chose auprès des luttes de Vieyra pour la sainte Église et les droits de l'humanité, ou de ses triomphes sur leurs ennemis. Rien n'est plus beau que de le voir, non-seulement dans les palais, enseignant à Jean IV de Portugal ou à Christine de Suède leurs devoirs et les droits de Dieu; mais bien plus encore parmi les barbares, en face, par exemple, de cet humble autel, où il allait célébrer le saint sacrifice, environné de cent mille sauvages, dont tous les chefs venaient déposer leurs arcs et leurs flèches aux pieds du grand Père, comme ils l'appelaient; ou bien à Bahia, prisonnier des marchands d'esclaves, jeté par eux dans un vaisseau et chassé du Brésil; ou suspect enfin jusque dans sa foi, et détenu vingt-six mois entiers par l'Inquisition portugaise, avec si peu de fondement que le Souverain Pontife, Clément X, le déclara soustrait à toute recherche ou juridiction des inquisiteurs, et ne relevant plus, en cas de nouvelles accusations, que d'un tribunal de cardinaux. Parvenu à travers tant et de si étonnantes alternatives à la plus extrême vieillesse, ce grand homme ne devait voir finir ses épreuves qu'avec

sa vie. Un de ses supérieurs, dont la bonne foi s'était laissée surprendre étrangement, le privait de voix active et passive, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans; et pour lui faire plus saintement consommer sa vie sur la croix, Notre-Seigneur permettait que son innocence ne fût proclamée qu'après sa mort; mais il daignait joindre en même temps, à cette éclatante justification, et pour la consolation de ses frères, des signes manifestes du bonheur et de la gloire de son héroïque serviteur dans le paradis.

Barros, *Vida do Apost. P. Ant. Vieyra chamado por antonomasia o grande.— Breve Resumen de la Vida del V. P. Ant. de Vieyra.* — Lopez de Arbizu, *Catal. Script. Soc. Jesu Prov. Brasil.* — Niceron, *Mém. pour serv. à l'hist. des hommes illustres, t.* 34, *p.* 270.—Franco, *Synops. Annal., p.* 304, 312, 324, 330, 401. —Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 416. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp., t.* 4, *p.* 106; *et t.* 5, *p.* 90. — Magnin, *Causeries et Médit. littér., t.* 2, *p.* 372-393. — * Alex. Lobo, *Disc. hist. e crit. acerca do P. Ant. Vieyra.* — Ferd. Denis, *Résumé de l'Hist. litt. du Portugal et du Brésil, p.* 380. — Silva, *Diccion. Bibl. Portug., t.* 1, *p.* 287. — Figanière, *Catal. dos Mss. Portug. exist. no Museo Britannico, p.* 297, 300, 302, 313. — *Cf. Documents nouveaux et inédits sur l'inquisition portugaise* (*art. du Correspondant, Juillet* 1859).—Bern. Pereira de Berredo, *Ann. Hist. do Est. do Maranhaô, p.* 422-510. — *Petiç. que o P. Ant. Vieyra fez ao tribunal do Cons. do Santo Officio; sentença do P. Ant. Vieyra.* (Ces deux pièces du procès de Vieyra, et quelques autres qui se rapportent au même sujet et n'ont peut-être jamais été publiées, se trouvent parmi les manuscrits portugais de la Bibliothèque Impériale, N. 17.—Francisco de Santa-Maria, *Ann. Hist. Diar. Part., Julh.* 18.

XIX JUILLET.

—

Dans le courant du mois de juillet, mais on ne sait au juste quel jour, mourut glorieusement au Japon, l'an 1639, le saint martyr Pierre Cassui, formé dès sa plus tendre enfance à toutes les vertus chrétiennes, dans un des séminaires fondés par le Père Valignani. Pierre Cassui, simple catéchiste, avait partagé l'exil des hommes apostoliques proscrits et déportés en 1614 par l'empereur Daïfusama. Il en profita pour entreprendre à pied, au prix de fatigues et de privations presque inconcevables, le pèlerinage de Jérusalem, à travers les royaumes inconnus des Indes et de la Perse, entraîné par le seul désir d'aller vénérer les saints lieux où le Sauveur était mort pour lui. Puis quand il s'y fut animé à tout souffrir lui-même pour Jésus-Christ, il se rendit à Rome, et alla frapper à la porte du noviciat de Saint-André, où le Père Mutius Vitelleschi le reçut au nombre de ses enfants. Peu d'années après, élevé à l'honneur du sacerdoce, Pierre Cassui tentait de rentrer au Japon, devenu durant son absence la plus sanglante arène de martyrs qu'eût vue l'Église depuis plus de mille ans; et rien que pour y pénétrer, il lui fallut recourir à un artifice tel que l'amour de Dieu seul peut en inventer. Durant deux années, sous le plus humble et le plus pauvre déguisement, pieds et tête nus, il passa les nuits et les jours à ramer presque sans relâche, en compagnie de pêcheurs et de matelots. Mais ne

pouvant, même à ce prix, franchir les obstacles que lui opposaient la rage et l'astuce des persécuteurs, il en vint à vendre sa liberté, rentra comme esclave dans sa patrie, et non content d'y soutenir, par sa ferveur et par la grâce des sacrements, le courage des saints confesseurs de Jésus-Christ, il eut la joie de relever bon nombre d'apostats, que la cruauté des tourments, surtout des eaux brûlantes du Mont Ungen, avaient fait tomber. Puis, s'éloignant de Nagazaqui, et se dirigeant vers le nord, il parcourut avec le même succès un grand nombre d'églises, ravagées par le feu de la persécution; mais, découvert enfin par les infidèles, dans l'exercice de ce glorieux apostolat, conduit dans la ville de Yedo, et soumis sans faiblir aux plus effroyables tortures, il y fut enfin suspendu dans la fosse, et y rendit à Dieu son âme victorieuse, à l'âge de cinquante et un ans.

Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 229. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 474. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 437. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 7, *t.* 4, *p.* 81, 84. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 540. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad Sang.*, *p.* 404. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 5, § 31. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 649.—Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 429.—Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 15. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 258. — Patrignani, *Menolog.*, 7 *Lugl.*, *p.* 62.

XX JUILLET.

—

Le vingtième jour de juillet de l'an 1585, mourut, à Evora, le jeune Père Alexis Alvrès, victime de sa charité au service des malades, moins de treize mois après son entrée au noviciat, mais vénéré cependant déjà comme un saint. Il travaillait depuis quelques années au salut des âmes, dans la petite ville de Bragance où il était né, et passait à bon droit pour un excellent prêtre, d'une pureté de vie vraiment angélique. Mais, pressé intérieurement par le Saint-Esprit d'embrasser la vie religieuse, il n'avait pas eu le courage de consommer encore le sacrifice de sa liberté; lorsque dans une simple visite de politesse qu'il faisait au Père Provincial Sébastien de Moraïs, la vue et les paroles de cet admirable serviteur de Dieu lui laissèrent au cœur une impression si vive, que tout le reste du jour et la nuit suivante, il n'eut plus un seul moment de repos. Les prétextes les plus spécieux dont il s'était flatté jusqu'alors, pour échapper à la grâce de sa vocation, s'évanouirent jusqu'au dernier, durant cette longue veille; et bien convaincu désormais que résister un seul jour de plus c'était mettre son âme en danger, il s'offrit sur-le-champ à Notre-Seigneur, et dès le lendemain matin courut se jeter aux pieds du Père Provincial, le suppliant de l'admettre, sans plus de délais, dans la Compagnie. Cette générosité à se vaincre ne demeura pas sans récompense : à partir de ce moment, le jeune prêtre parut

entrer dans une carrière toute nouvelle, où ses anciennes défaillances ne le ressaisirent jamais. Son unique désir était de racheter le temps que ses résistances passées lui avaient fait perdre. Pas un des plus jeunes ne se montrait plus obéissant ni plus humblement joyeux d'être méprisé ou repris, soit en particulier, soit en public; mais surtout nul ne se montrait plus ami de la croix; et il n'était pas de douleurs qu'Alvrès ne sollicitât et n'embrassât, pour faire de son corps une perpétuelle victime de la pénitence; ne s'arrêtant que devant la seule crainte de désobéir à ceux qui lui tenaient la place de Jésus-Christ. Parfois il passait jusqu'à sept heures, en un seul jour, prosterné aux pieds de son crucifix. Mais comme cette ferveur n'était gâtée par aucune attache à sa volonté propre, aucun air de mélancolie ou de contrainte, ni par ces alternatives d'empressements et de relâchements qui trahissent bien plus le feu de l'imagination que de l'Esprit-Saint, ses supérieurs, après l'avoir éprouvé en toute manière, lui permirent de suivre un attrait qui s'alliait en lui merveilleusement à la plus douce amabilité. Durant son unique année de noviciat, Alexis Alvrès avait obtenu d'aller, à deux reprises différentes, en pèlerinage, à pied, sans viatique, mendiant son pain; et il y trouva des privations bien propres à satisfaire tous ses désirs : surtout dans les plaines d'Ourique, où régnait alors la famine, et où le manque absolu de nourriture lui arracha plus d'une fois les larmes des yeux. Mais il répandait tellement sur son passage la bonne odeur de Jésus-Christ, qu'au témoignage d'un gentilhomme, frère du baron d'Alvito, qui, n'ayant pu lui faire accepter une trop brillante hospitalité, alla le visiter à l'hôpital et l'accompagna le jour suivant à une assez grande distance, « on l'eût volontiers suivi jusqu'au terme de son voyage, rien que pour l'entendre parler de Dieu ». Le P Alvrès venait d'obtenir encore, à force d'instances,

la permission d'aller consoler et soigner les pauvres malades ; et il choisissait de préférence les plus abandonnés, les plus dégoûtants, pour les laver, les panser, les assister jusqu'au dernier soupir et les ensevelir ensuite de ses propres mains; lorsqu'un de ces malheureux, atteint d'un érésipèle contagieux, le lui communiqua ; et elle le réduisit en peu de jours à l'extrémité. Les vives douleurs de son agonie ne lui semblèrent alors elles-mêmes qu'un nouveau motif de joie et d'action de grâces. « Si je pouvais avoir, disait-il, un sujet de tristesse à ma dernière heure, ce ne serait en vérité que de ne pouvoir plus souffrir pour l'amour de mon Dieu ! » Aussi ne témoignait-il de répugnance pour aucun remède, aucun aliment, malgré l'enflure et l'irritation de sa gorge, brûlante comme une fournaise. Après qu'il eut reçu le saint Viatique, le Père Maître des novices lui apporta une pieuse image de l'Enfant Jésus. Oubliant alors tout le reste, le saint mourant la prit avec d'ineffables transports de joie et ne fit plus que s'entretenir avec son Seigneur, jusqu'au dernier souffle de ses lèvres, qu'il lui rendit en invoquant et en bénissant encore son saint nom.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 348. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 411. — *Litteræ Annuæ Soc. A.* 1585. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 20, *t.* 4, *p.* 240, 249.

XXI JUILLET.

—

Le vingt et unième jour de juillet de l'an 1573, mourut, en vue des côtes du Japon, le P. Gonsalve Alvrès, nommé par saint François de Borgia Visiteur de tout l'Orient, surpris par un typhon et enseveli dans les flots avec ses quatre compagnons d'apostolat, les Pères Emmanuel Lopès, Jacques Fernandès, Antoine Nunès et Jean Velho. Gonsalve Alvrès avait été l'un de ces premiers novices de Coïmbre dont la ferveur causait tant de joie à Notre Bienheureux Père Ignace; et nous lisons dans l'histoire du Portugal un trait de sa jeunesse, tout à la fois bien propre à nous faire juger de son amour pour l'obéissance, de sa mortification portée jusqu'à l'héroïsme, et de sa merveilleuse familiarité avec Dieu. Le Frère chargé de donner les signaux à la communauté ayant omis un jour de sonner la fin d'un exercice de dévotion, Gonsalve Alvrès, alors convalescent, ne resta pas moins de huit heures à genoux, près du saint tabernacle, sans interrompre sa prière, jusqu'au signal de l'exercice suivant. Nommé, presque aussitôt après son élévation au sacerdoce, Maître des novices, et bientôt Recteur de Coïmbre, le Père Gonsalve ressentit la plus douce consolation d'être ainsi chargé par Notre-Seigneur lui-même de travailler à former des saints; et l'on peut dire qu'il y mit tout son cœur. « Il n'était pas, dit excellemment le P. Tellez, de ceux qui pour le malheur et parfois pour la perte de

leurs inférieurs, ne font rien pour qu'on vienne leur ouvrir son âme, et dont on évite jusqu'à la présence. » Aussi ses biographes nous le montrent-ils, non-seulement comme le parfait modèle de ceux qu'il gouvernait, et le premier à tous les exercices d'humilité ou d'abnégation; mais, ce qui leur semblait à juste titre bien plus édifiant et bien plus rare, comme toujours accessible et toujours affable pour n'importe qui, jour et nuit, frappait à sa porte; ne laissant jamais s'éloigner sans consolation un pauvre affligé; d'une discrétion à toute épreuve, et d'une admirable délicatesse à remercier et encourager tous ceux qui se dévouaient avec plus de zèle, aussi bien au plus humble office des coadjuteurs qu'aux fatigues du confessionnal ou de la chaire : « sachant, disait-il, combien la reconnaissance d'un supérieur anime, réjouit et sanctifie même, le cœur de ceux que Dieu lui a confiés » ; enfin d'une charité si tendre pour les malades, qu'à l'exemple de saint Ignace, il voulait être informé chaque jour, par le Frère infirmier, du moindre mal de ses enfants, et se levait souvent la nuit pour les visiter. Toutefois cette merveilleuse bonté du saint Recteur ne connaissait ni respect humain ni mollesse; et s'il cherchait à se faire aimer, c'était uniquement pour mieux faire aimer et honorer Dieu. Il voulait en particulier que toute occasion de scandale fût prévenue avec une extrême sollicitude; que toute infraction publique à la discipline religieuse fût publiquement réparée; que tout remède jugé par lui, devant Dieu, nécessaire pour la guérison des maladies spirituelles de ses enfants, fût accepté par eux de bonne grâce; et comme, un jour, l'un de ceux-ci, sous le frivole prétexte de quelque malaise, essayait d'échapper à une pénitence assez rude, mais différée longtemps et indispensable : « Mon cher Frère, lui répondit le P. Alvrès, mieux vaut être malade et mourir, s'il le faut, pour servir et glorifier Dieu, que de continuer

à vivre en lui déplaisant ! » Choisi pour Visiteur des Indes, en 1568, il parcourut, non sans de grandes fatigues, et même au péril de sa vie, les églises de plusieurs pays infidèles ; et il y tomba au pouvoir d'un prince indien qui le maltraita cruellement et le retint quelque temps dans les fers. Un des principaux fruits de sa visite fut l'élan et le développement qu'il donna partout au rachat des petits enfants, vendus à vil prix par leurs parents en temps de famine. Prêchant la rénovation des vœux, au collége de Goa, peu après les fêtes de Noël, il y parla du dénuement de l'Enfant Jésus dans la crèche, avec tant de force et d'onction, qu'à l'envi tous les renouvelants vinrent d'eux-mêmes lui apporter ce qu'ils avaient de plus commode ou de plus précieux à leur usage. Enfin ce grand serviteur de Dieu ne reculait devant aucune souffrance pour le service de son Maître, comme nous en avons une dernière et touchante preuve, dans la lettre qu'il adressait à saint François de Borgia, au moment de quitter les Indes pour visiter l'Église du Japon. « Beaucoup de nos Pères, lui écrit-il, me détournent de ce voyage, et m'opposent le mauvais état de ma santé. Elle ne pourra, me disent-ils, résister à la rigueur d'un climat et d'une saison si rudes. A la vérité, depuis quelques mois, s'est jointe à toutes mes autres infirmités une douleur de côté très-vive ; et je suis si faible en ce moment, qu'à peine ai-je la force de me tenir debout à l'autel. Cependant, appuyé sur la sainte obéissance, et prêt à tout ce que Notre-Seigneur voudra, je pars, bien persuadé, comme me l'a écrit Votre Révérence, que si je meurs dans cette entreprise, ma vie n'aura pas été mal employée pour la gloire de mon Dieu ! »

Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 42, 242, 250.— Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 661. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 414. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 481. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 389. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 21, *t.* 4, *p.* 250, 254. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 192,253; *et Part.* 4, *p.* 26. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 43. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 278. — Patrignani, *Menolog.* 21 *Lugl.*, *p.* 176.

XXII JUILLET.

—

Le vingt-deuxième jour de juillet de l'an 1569, mourut à Lisbonne, victime de sa charité, presque au début de la *grande peste*, le P. Alphonse Gil, le premier de la Compagnie qui reçut du peuple portugais le beau nom de *Père des Pendus*. Né d'une famille si pauvre que sa mère se vit quelquefois réduite à vivre d'aumônes, Alphonse Gil parvint cependant à étudier, pressé du désir et de l'espérance de monter un jour à l'autel ; et dans ces temps de foi, où bien souvent les pauvres savaient aimer leur indigence comme une bénédiction de Dieu, le dénuement de cette généreuse femme ne fut point un obstacle à la vocation de son fils. Mais celui-ci n'oublia jamais de vénérer sa mère en toute rencontre, jusqu'à lui demander humblement, à genoux, sa bénédiction, devant les plus grandes dames de Lisbonne, en leur disant : « Ne vous étonnez pas ! c'est ma mère ! » Confesseur des externes, au collége de Saint-Antoine, et bientôt après Maître des novices, le P. Gil montra dans ces deux emplois tant d'oubli de lui-même et de charité, que malgré la faiblesse naturelle de sa complexion, accrue par des austérités presque sans bornes, on le jugea de force à porter le faix d'un apostolat, bien autrement pénible, celui des prisonniers. Ce fut en effet l'œuvre gigantesque dont la Providence lui réservait le développement et l'organisation. Elle devint même si florissante que, plusieurs fois l'année, pour préparer ces pauvres gens à une communion générale, les confesseurs de la Maison Professe, sans

en excepter le Supérieur, et à leur tête le Père Provincial, se rendaient aux prisons publiques ou sur les galères, et y demeuraient de longues heures à faire le catéchisme et à entendre les confessions. Tous les soulagements que la justice permettait de prodiguer à ces malheureux leur gagnaient alors sans peine le cœur ; et quelques bienfaiteurs insignes assurèrent même par leur testament la perpétuité d'un secours aussi salutaire. Mais c'était, entre tous, pour les condamnés au dernier supplice, que le P. Gil montrait un dévonement et une miséricorde inépuisables. Après avoir assisté, près d'eux, à la lecture de leur sentence, il ne les quittait plus ni jour ni nuit; il les embrassait tendrement et leur faisait contempler le ciel que l'expiation de leurs crimes, généreusement acceptée, devait leur ouvrir. Il montait avec eux jusque sur le gibet; et aussitôt après leur dernier soupir, il exhortait la multitude à prier pour le pauvre supplicié, et à se préserver des tourments éternels par la fuite de tout péché et par une sincère pénitence : exemple de zèle imité depuis par tous ceux qui lui succédèrent dans ce ministère de charité, jusqu'à la destruction de la Compagnie. Enfin les ravages de la grande peste devaient pour ainsi dire mettre le sceau à ce perpétuel sacrifice de sa vie au soulagement de toute souffrance. On peut le voir, dans les lettres de ses compagnons que nous a conservées le P. Franco, allant au-devant du fléau avec le radieux visage d'un ange, et ne fuyant que les bénédictions dont le poursuivaient ceux même qui n'avaient pas besoin de son secours. Puis à son tour mortellement frappé, au chevet des mourants : « Mon frère, dit-il à son compagnon en empruntant une expression de saint François d'Assise, voici que notre sœur la peste vient aussi de me visiter ! Dieu m'appelle : qu'il soit béni ! »

Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 204. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 238. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 415. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 84. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 22, *t.* 4, *p.* 260,267. — Alegambe, *Vict. Charit.*, *p.* 41. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 246. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 280. — Patrignani, *Menolog.* 22 *Lugl.*, *p.* 179.

XXIII JUILLET.

—

Le vingt-troisième jour de juillet de l'an 1709, mourut saintement, à Lisbonne, le Père Sébastien de Magalhaens, confesseur du roi de Portugal Pierre II. L'amour des vertus les plus rares au sein d'une cour, joint au zèle des âmes et de la gloire de Dieu, qu'il ne tenta pas en vain d'inspirer à son royal et docile pénitent, suffirait seul à faire son éloge. Aussi tous les apôtres de l'Occident et de l'Orient appelaient à l'envi Sébastien de Magalhaens le père de leurs missions et de leurs églises; et Pierre II, dans une de ses lettres au vicaire de Jésus-Christ, put se rendre à lui-même ce beau témoignage, que ses colonies d'outre-mer ne lui payaient pas une cruzade qui ne fût consacrée à leur salut. Cet exemple eut même autour de lui une influence si merveilleuse que, pour nous borner à deux traits, sa sœur la reine d'Angleterre et l'amirante de Castille, auquel il donnait l'hospitalité, voulurent, en mourant, fonder à Lisbonne un noviciat et un collége pour les missions de la Compagnie. Mais tandis que le Père de Magalhaens travaillait si activement au service de Notre-Seigneur, il s'oubliait si pleinemnt lui-même, et avait tant d'horreur de tout éclat et de tout bien-être, qu'on l'eût pris pour le plus obscur religieux. Au témoignage d'un de ses compagnons, sa cellule était remarquable par l'ordre et la propreté qui y régnaient : « car, disait-il, ainsi nous l'ordonnent nos règles. » Mais nulle n'était plus pauvre et plus nue; sans que ni le roi, ni les grands, ni tant d'hommes apostoliques jaloux de lui témoigner leur reconnaissance, pussent lui faire accepter le moindre

présent. Tout était sur-le-champ renvoyé par lui à ses supérieurs ; et s'il croyait parfois du service de Dieu, de distribuer quelques chapelets ou autres objets de dévotion, il aimait mieux les demander alors à titre d'aumônes. Avait-il besoin pour lui-même de quelque objet, de quelque vêtement : on ne parvenait pas à lui faire dire en quel état ou de quelle forme il les préférait ; et tout ce dont il lui était possible de se servir, sans blesser les yeux et la plus stricte convenance, se trouvait parfois dans un état de délabrement, qui avait à ses yeux le grand avantage d'humilier l'esprit, sans provoquer ni la répugnance d'une part, ni de l'autre l'admiration. A cet amour de la pauvreté, si rare au milieu des grandeurs, le Père de Magalhaens joignait l'usage habituel du cilice et de toutes les autres armes de la pénitence, des jeûnes fréquents et rigoureux, la visite des prisonniers dans les plus infects cachots, l'humble assistance des pauvres et des malades. Car le séjour et l'éclat d'un palais ne doivent jamais, disait-il, détourner les regards d'un homme apostolique, du Dieu qui seul doit être l'objet de son amour et sa récompense. Recteur et Provincial, Sébastien de Magalhaens exhortait surtout les prédicateurs à prendre, pour sujet ordinaire de leurs sermons, la haine du péché et la pratique des plus solides vertus chrétiennes. « Les autres discours, leur disait-il, ressemblent trop souvent à ces coups de canon tirés à poudre seulement, pour amuser la multitude en un jour de fête, mais ne sauraient faire craindre leurs ravages à l'ennemi des âmes et de Jésus-Christ. » Pendant qu'il gouvernait la Maison Professe de Lisbonne, les religieux de la Très-Sainte-Trinité se virent contraints de fuir à l'improviste leur magnifique monastère, devenu en peu d'heures la proie des flammes. Un de leurs premiers soins avait été de sauver le Saint Sacrement, qu'ils se hâtèrent de porter dans

notre église. Puis aussitôt le Père de Magalhaens, leur offrant une fraternelle hospitalité, se chargea de pourvoir, durant plusieurs mois, aux vêtements, à la nourriture, à tous les besoins de cette vénérable communauté, et trouva même des aumônes pour célébrer magnifiquement la fête de leur saint patron, comme il avait coutume de célébrer celle de saint Ignace. Aussi l'année suivante, quand il remit sa sainte âme à Notre-Seigneur, les Pères de la Très-Sainte-Trinité vinrent-ils lui rendre deux jours de suite les honneurs funèbres, et demeurèrent-ils dans la suite attachés tendrement à la Compagnie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 603.— Id., *Ann. Glor.*, *p.* 418. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 430, 434.

Vers le même jour, à Coïmbre, mourut en 1600 le P. Georges de Contreyras, laissant une si haute réputation de sainteté, que tous ses frères vinrent à l'envi lui baiser les mains et les pieds, dès qu'il eut rendu le dernier soupir. Il s'était depuis dix-huit ans consacré à Dieu dans la Compagnie et enseignait alors avec succès la philosophie au collége de Coïmbre. Mais son application aux études les plus arides n'avait ni altéré la délicatesse de sa conscience, ni refroidi en lui l'amour et le sentiment des choses de Dieu. Néanmoins il se jugeait lui-même avec une extrême sévérité ; et la prétendue imperfection de toutes ses œuvres était pour son cœur un cruel tourment ; bien que nul ne se rappelât avoir entendu de sa bouche un mot capable d'attrister le dernier de ses frères, et qui ne parût dicté par l'esprit de Dieu. L'histoire de la Compagnie nous a conservé le récit détaillé de

sa dernière maladie et de sa mort, écrit par le P. Antoine de Abreu, qui gouverna plus tard la Province de Portugal, et rédigea ces touchantes pages, pour ne pas avoir à se reprocher, disait-il, de laisser périr la mémoire des saints. Car Notre-Seigneur, ajoutait-il, donna vraiment au Père de Contreyras, et enseigna par lui à tous ceux qui le virent, durant les cinq dernières semaines de sa vie, la science de mourir en saint ! Et ce fut pour eux bien moins une mort que le commencement radieux d'une vie nouvelle. « Aussi puis-je affirmer, écrit-il encore, qu'entre beaucoup d'excellents religieux que j'ai vu partir, pleins de joie et de confiance, pour le ciel, aucun ne m'a jamais offert l'image d'un pareil épanouissement. » Tout scrupule de sa vie passée, toute sollicitude avait disparu. « Mon confesseur m'a recommandé, disait-il, de ne plus songer désormais à me purifier, mais à aimer uniquement mon Dieu ! Et j'obéis. » Des hymnes d'allégresse, d'amour, d'actions de grâce, s'exhalaient seules de ses lèvres. Paraissait-on surpris de le voir si riant : « Ah ! qu'il serait étrange, répondait-il, de ne pas me réjouir dans cet état, puisqu'il plaît à mon Dieu ! » Enfin lui conseillait-on de ne pas épuiser ses forces par de si vifs transports : « Parler à mon Dieu, reprenait-il, ne m'épuise ni ne me fatigue, mais est au contraire pour moi un très-doux repos ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 477. — Id., *Ann. Glor.*, p. 412. — Id., *Synops. Annal.*, p. 174.

XXIV JUILLET.

—

Le vingt-quatrième jour de juillet de l'an 1602, mourut en odeur de sainteté, au collége d'Evora, le célèbre P. Jean Rebello, l'un des plus grands missionnaires des villes et des campagnes du Portugal, qu'il évangélisa durant près de trente ans. Son entrée dans la Compagnie, lorsqu'il avait à peine quinze ans, fut signalée par un trait de mépris du monde, qui fait assez voir tout ce que promettait dès lors sa ferveur. Pensant qu'une maison dont les habitants paraissaient si pauvres, pourrait bien manquer de l'ameublement le plus nécessaire, il y avait fait transporter son lit par un de ses serviteurs; mais le jour même, il recevait l'ordre de le rapporter sur ses épaules à travers les rues de la ville, et embrassait avec autant de joie que de courage cette première humiliation, pour l'amour de Jésus crucifié. Le souvenir et la continuelle méditation des douleurs de la croix et des ignominies de son Seigneur fut toujours en effet le secret de sa force d'âme presque incomparable. Ainsi le soir, avant de se flageller (ce qu'il faisait toutes les nuits, et souvent à plusieurs reprises), il commençait par s'armer de son crucifix, et contemplait quelque temps le corps adorable de Jésus tout couvert de plaies. Puis lui adressant ces paroles : « O mon Seigneur, quel sera donc le traitement dont moi je suis digne, pour vous avoir mis en cet état? » il se déchirait à son tour, avec une rigueur vraiment inouïe. Condamné un jour par

les médecins à une opération des plus douloureuses, comme on se préparait à le lier : « Non, cela n'est pas nécessaire, et soyez sans crainte, répondit-il; mais donnez-moi mon crucifix! » Puis appliquant doucement ses lèvres sur la plaie entr'ouverte du cœur de Jésus, pendant tout le temps qu'on mit à ouvrir et à couper sa propre chair, il n'accorda pas à la douleur le plus imperceptible mouvement. Appliqué au saint ministère, Jean Rebello obtint sur les âmes une puissance à laquelle rien ne résistait. Au lendemain d'un de ses sermons contre le péché, on vit une pauvre pécheresse mourir de douleur. A la suite d'une de ses exhortations contre la vengeance, un gentilhomme gravement offensé n'attendait pas que son insulteur vînt lui demander grâce, mais la demandait lui-même à genoux. Mais un seul témoignage, celui du saint Père Ignace Martins, fait mieux comprendre encore toute l'excellence des vertus et des œuvres apostoliques du Père Rebello, et l'admiration qu'il inspirait longtemps avant sa mort. « Mes chers frères, disait Martins, les exemples du Père Jean Rebello seront notre confusion devant Dieu; et croyez que l'on devrait partout rendre à sa personne les mêmes honneurs qu'aux plus vénérées images des saints! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 706.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 421. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 180.—Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 14, *p.* 142, 151. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 494. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 730. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 24. — Patrignani, *Menolog.* 14 *Lugl.*, *p.* 96.

Le même jour, mourut non moins saintement, l'an 1590, dans l'île de Terceira, le P. Louis de Vasconcellos, longtemps maître des novices en Portugal, dans les trois maisons de Lisbonne, d'Evora, de Coïmbre, et à deux reprises, pendant quatorze ans, Recteur du collége d'Angra. Sa charité lui avait gagné tous les cœurs; mais il n'en profitait que pour les embraser de l'amour de Dieu. Or Notre-Seigneur voulut faire voir par un éclatant miracle combien la charité du saint Recteur lui était agréable, quand, à la fin d'une année de famine, durant laquelle Antoine de Vasconcellos avait fait, sans interruption, distribuer aux pauvres d'Angra d'innombrables mesures de blé, les greniers du collége furent trouvés par ses inférieurs aussi pleins que le premier jour. Du reste les témoins de sa sainte vie n'étaient pas surpris de pareilles grâces; et lui-même, rendant un jour compte des secrets de son âme, dut faire humblement cet aveu : « Voici environ trente-cinq ans que, par la grâce de Notre-Seigneur, je ne me rappelle pas avoir commis sciemment un péché véniel; et je me crois prêt, par la même grâce, à mourir mille fois, plutôt que de consentir à déplaire à Dieu. » Aussi celui qui reçut plus tard les derniers aveux de ce saint homme sur son lit de mort ne put contenir son admiration; et il déclara n'avoir jamais pu jusqu'alors, non-seulement découvrir en aucun autre, mais soupçonner même dans les Bienheureux que l'Église élève sur les autels, une si merveilleuse sainteté. Enfin les habitants de l'île d'Angra, qui durant les troubles du Portugal avaient autrefois pillé le collége et chassé les Pères de la Compagnie, s'étaient laissé tellement gagner le cœur par les vertus du P. de Vasconcellos, qu'à peine eut-il rendu le dernier soupir, d'abord toutes les maisons religieuses célébrèrent aussitôt pour son âme l'office des morts; puis après avoir présidé solennellement à ses funérailles, l'évêque d'Angra revint le

lendemain, avec tout son chapitre, célébrer dans l'église de la Compagnie une messe solennelle : touchant hommage de vénération et de gratitude, que renouvelèrent, les trois jours suivants, le Gardien des enfants de saint François avec toute sa communauté, le Chapitre en son propre nom et en celui des soldats et des capitaines de la citadelle, et enfin le dernier jour les étudiants de la ville d'Angra.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 2, *p.* 573. — ID., *Ann. Glor., p.* 420. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 154. — SACCHINUS, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 1, *p.* 200, 471, 528.

XXV JUILLET.

—

Le vingt-cinquième jour de juillet de l'an 1567, mourut au collége de Goa, dans une vieillesse heureuse et féconde, le P. Louis de Goès, visité à sa dernière heure par la très-sainte Mère du Verbe incarné. Ennemi juré des démons, il était parvenu à faire abattre, dans sa mission de Salsette, un grand nombre d'idoles, publiquement exposées, presque à chaque pas, sur des autels champêtres, à l'ombre des arbres ou au bord des eaux; mais il avait surtout encouru la haine des idolâtres, en détruisant le culte de la célèbre et infâme déesse de Margor, servie par une troupe de bayadères, n'épargnant rien pour faire consacrer le temple et l'autel d'où il la chassait, à la Conception immaculée de la Vierge Mère de Dieu. Aussi la Reine des cieux voulut-elle lui en témoigner sa reconnaissance. Et comme, peu d'instants avant qu'il rendît le dernier soupir, ses frères, le voyant fixer tout à coup des yeux rayonnants de joie vers l'autre côté de son lit, le priaient de les ramener vers eux, et de rendre pour ainsi dire son âme entre leurs bras: « Laissez-moi, laissez-moi, leur répondit-il, avec la très-douce Mère de mon Dieu. »

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 25, 8, 4, *p.* 288, 306. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 25.—Bartoli, *Asia*, *l.* 7, §§ 12,39.—Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 142.

Le même jour, mourut en 1714, au collége d'Evora, le Père Sébastien Vidigal, savant théologien et très-habile directeur des âmes dans toutes les voies de la vie intérieure, mais qui n'en fut pas moins, jusqu'à sa dernière maladie, en proie au cruel martyre des désolations spirituelles et des scrupules, presque sans trêve et sans adoucissement. Telle était cependant la pureté du cœur de ce saint homme, que depuis son entrée au noviciat, et durant les quarante-cinq années de sa vie religieuse, nul ne se rappelait lui avoir vu échapper ou une parole, ou un mouvement de vivacité, que l'on pût taxer de faute vénielle. Mais c'était vraiment une âme héroïque; et Dieu semblait vouloir lui donner l'éclat et la pureté de l'or dans la fournaise, en le faisant ainsi passer par le feu des tribulations. Ce martyre intérieur ne suffisait même pas à la sainte passion du Père Vidigal pour se rendre semblable à Jésus en croix. Il se flagellait d'ordinaire deux fois par jour; et bien souvent toute sa nourriture ne consistait qu'en un morceau de pain et un verre d'eau. Quand il s'adressait, pour quelque objet que ce pût être, à ses supérieurs, peu lui importait une permission ou un refus. Il ne se retirait pas moins joyeux; et comme un jour quelqu'un de ses frères lui en témoignait son étonnement : « Ne suis-je donc pas Religieux? reprit le saint homme; et me réjouirai-je d'autre chose que de la volonté de Dieu? » Blesser devant lui l'honneur de la Compagnie, c'était le blesser au cœur; et interrogé une fois, par son propre frère, sur les motifs qui avaient fait renvoyer deux membres de sa Province, et dont on parlait du reste en public assez librement : « Mon cher frère, aimeriez-vous, lui répondit-il, à parler de ce qui se serait passé d'affligeant dans la maison de votre mère? Eh bien! songez que ma mère c'est la Compagnie de Jésus! » Le Père Vidigal avait un attrait

tout particulier pour faire le catéchisme aux ignorants, aux pauvres, aux petits enfants, et terminait toujours par ces paroles : « Perdons tout, s'il le faut ; mais ne risquons pas de perdre notre âme. » Dans les *Exercices* de saint Ignace, il avait appris, disait-il, non-seulement à ne jamais perdre la sainte présence de Dieu, mais à faire chacune de ses actions avec le même amour et la même ferveur que si elle eût dû être la dernière. Pendant la maladie du Père Vidigal, qu'un témoin très-digne de foi assura n'être qu'une défaillance d'amour divin, Notre-Seigneur fit en un moment succéder aux tempêtes et aux scrupules qui avaient tant affligé son serviteur, la plus radieuse sérénité. « Quoi donc ! répétait doucement alors le saint vieillard, les yeux et les mains levés vers le ciel ; quoi donc ! moi pécheur, moi misérable, moi fils si indigne de la Compagnie de Jésus, je m'en vais éternellement jouir de mon Dieu ! » Et il semblait entrer en extase. Enfin son agonie parut elle-même un véritable ravissement ; et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on vit encore longtemps, avec stupeur, ses yeux brillants de joie et doucement fixés sur une sainte image, placée à peu de distance, au pied de son lit.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 756. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 424. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 448.

XXVI JUILLET.

—

Le vingt-sixième jour de juillet de l'an 1644, mourut glorieusement pour la foi, dans le voisinage de Faïfo, le Vénérable André, premier martyr de la Cochinchine, disciple, compagnon et catéchiste du Père de Rhodes qui recueillit, avec ses précieux restes, les actes de son apostolat, de sa sainte mort, de ses miracles, et vint les déposer lui-même aux mains du vicaire de Jésus-Christ. L'Église de Cochinchine, écrit ce grand homme, n'avait point encore versé les prémices de son sang pour Jésus-Christ; mais « Dieu réservait cette gloire à un jeune homme de dix-neuf ans »; et « je voudrais de tout mon cœur, ajoute-t-il, faire connaître cet admirable serviteur de Dieu à autant de nations qu'il y en a sur la terre, afin de les inciter à la connaissance et à l'amour de celui pour lequel ce jeune homme est mort. » Surpris dans l'exercice de la charité, pendant qu'il soignait de ses mains quatre pauvres malades, il fut lié par les soldats et « les suivit avec bien de la joie », prêchant, durant tout le trajet, « à ceux qui le conduisaient en prison, le moyen d'éviter l'enfer et d'aller au ciel ». Visité dans son cachot par le Père de Rhodes, « quand il me « vit, raconte son saint maître, après qu'on lui eut prononcé son « arrêt de mort, il entra dans de merveilleux transports de joie. Il « disait à tous les chrétiens, qui le vinrent visiter en foule, tout ce que « leur eût pu dire un saint Laurent, quand il était sur le point d'être

grillé. » Puis retraçant le dernier combat du jeune martyr, après l'avoir représenté au milieu d'un cercle de satellites, « à genoux, les yeux « élevés au ciel, la bouche toujours ouverte pour prononcer le nom de « Jésus; un soldat venant par derrière, ajoute-t-il, le perça de sa « lance, laquelle sortait par devant au moins de deux palmes. Alors le « bon André me regarda fort aimablement, comme me disant adieu. « Je lui dis de regarder le ciel où il allait entrer, et où Notre-Seigneur « Jésus-Christ l'attendait. Il leva les yeux en haut et ne les en détourna « plus. Le même soldat, ayant retiré sa lance, l'enfonça une seconde « et puis une troisième fois, comme lui cherchant le cœur. Cela ne « fit pas seulement branler ce pauvre innocent : ce qui me sembla tout « à fait admirable. » Enfin deux coups de cimeterre ayant tranché la tête du martyr, elle tomba sur le côté droit, « ne tenant plus qu'à un peu de peau »; et alors, « fort distinctement, le sacré nom de Jésus, qui ne pouvait plus sortir par sa bouche, sortit par sa plaie. » Depuis cette bienheureuse mort, dont on ne saurait dire si elle causa plus de joie ou de douleur aux compagnons d'André, « le feu, la mer et la terre ont donné témoignage à ce fidèle ami de Dieu ». Et, malgré les étranges vicissitudes subies bientôt après en Cochinchine par la Compagnie, et auxquelles devaient s'ajouter tant d'autres désastres, la cause du Vénérable André figure encore parmi celles qui nous donnent le plus juste espoir de voir un jour son nom au catalogue des Bienheureux.

De Rhodes, *La glorieuse mort d'André, catéchiste de la Cochinchine, qui a le premier versé son sang pour la querelle de Jésus-Christ dans cette nouvelle Église.* — *Voyages du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres royaumes de l'Orient* (*Paris*, 1666), *p.* 184. — Boero, *Sancti, Beati et Servi Dei e Soc. Jesu*, *p.* 14. —

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, 26 *Julh.*, *t.* 4, *p.* 218.— *Notic. Summ. das Perseguiç. da Miss. de Cochinchina*, *p.* 50. — De Montezon, *Voyages et travaux des Miss. de la Comp.*, *Missions de la Cochinchine et du Tonkin*, *p.* 206.—Patrignani, *Menolog.*, 26 *Lugl.*, *p.* 207.

Le même jour, mourut saintement en 1627, au collége de Coïmbre, le Frère Coadjuteur Antoine Joam, âgé de quarante ans, dont il avait passé un peu plus de quinze dans la Compagnie. Toutes les vertus de son degré, mais en particulier son obéissance, le faisaient proposer à l'imitation de nos autres Frères; et Notre-Seigneur parut vouloir honorer cette obéissance du Frère Joam par un miracle. Envoyé dans la mission d'Angola et traversant un jour une forêt tout infestée de bêtes féroces, le serviteur de Dieu vit subitement l'un de ces animaux s'élancer sur lui pour le mettre en pièces. Alors, sans se troubler : « Va-t-en, lui dit-il : car je ne suis pas venu ici par ma volonté, mais pour obéir »; et l'animal s'éloigna sur-le-champ. Antoine Joam se distinguait aussi par une tendre dévotion envers son Ange gardien; et il lui rendait surtout mille actions de grâce pour le bienfait de sa vocation. Car lorsqu'il se rendait au noviciat, de jeunes libertins le rencontrèrent, et vinrent à bout, non de le corrompre, mais de le faire renoncer à son projet. Il allait donc retourner vers sa famille, quand un jeune homme inconnu s'approcha de lui, dissipa en un moment son trouble et toutes ses répugnances, raffermit sa première résolution de suivre le Sauveur dans la Compagnie; et jusqu'à sa mort, le bon Frère ne douta jamais que son invisible mais fidèle ami ne l'eût

sensiblement assisté en cette rencontre, où il avait couru un si grand danger.

CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 122.— FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 427. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 248.

XXVII JUILLET.

—

Le vingt-septième jour de juillet de l'an 1585, mourut à l'âge de dix-neuf ans et après dix-huit mois seulement de vie religieuse, au noviciat d'Evora, le Frère Michel Alvrès, victime de sa charité au service du Père Alexis Alvrès qui le précéda de sept jours dans le tombeau. Michel Alvrès était aimé et vénéré par ses supérieurs et par ses frères, comme l'ange du noviciat : tant la pureté virginale et la ferveur qui brillaient sur ses traits lui donnaient un air angélique. Mais il se distinguait peut-être encore plus de tous ses compagnons, au jugement du Père Maître des novices, par son obéissance absolue, sans interprétation comme sans réserve, jusque dans les plus petites choses, et par son insatiable amour des abaissements. Qu'on le reprît en particulier ou en public, avec ou sans l'ombre d'un prétexte, il se montrait toujours également joyeux ; et plus on semblait avoir pour lui de mépris, de sévérité ou d'indifférence, plus il laissait éclater, dans tous ses rapports, d'aisance et de douce amabilité. Ce saint jeune homme avait vraiment le cœur plein de Dieu et ne soupirait qu'après sa divine présence. Comme on témoignait devant lui quelque espérance de le voir guérir : « Ah! quel cruel tourment, répondit-il, pour une âme qui aime, de demeurer plus longtemps en exil loin de son Seigneur! » Durant sa courte maladie, le Frère Alvrès fut visité par son Ange gardien, qui lui promit de l'introduire bientôt dans le ciel, après

qu'il aurait toutefois achevé de purifier son âme de quelques légers restes d'imperfections ; et ce fut là sans doute ce qui fit répéter au jeune mourant : « Oh ! mes chers frères, combien notre vie serait différente, si nous savions comprendre la mort! « En souvenir de cette visite, l'humble cellule fut désormais appelée la chambre de l'ange : nom qu'elle conservait encore au temps du Père Franco, près d'un siècle et demi après la mort de Michel Alvrès. Enfin, parvenu à son dernier jour et presque au moment d'expirer, sortant d'un ravissement de deux heures : « Mon Père, dit-il tout à coup à celui de ses supérieurs qui l'assistait, mon Père, adieu ! Voici la très-sainte Vierge qui m'ouvre ses bras et m'attend. Voici saint Michel et saint Gabriel qui viennent au-devant de moi ! Je pars ; mais je ne vous oublierai pas auprès de Notre-Seigneur, dans le paradis. »

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 27, *t.* 4, *p.* 324, 330. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 6, 357.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 427.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 141. — Patrignani, *Menolog.*, 27 *Lugl.*, *p.* 211.

Le même jour, à Evora, mourut en 1684, après cinquante et un ans de vie religieuse, le Père Louis Cardeyra, que son amour pour Notre-Seigneur avait fait résister aux plus violents assauts contre sa vocation. L'historien de sa vie et de ses travaux ne nous a pas fait connaître en détail les épreuves auxquelles fut soumis le Père Cardeyra ; mais il assure qu'elles avaient été très-douloureuses ; et les religieux d'un ordre étranger en profitèrent, pour lui faire en secret les offres les plus

séduisantes, s'il voulait demander à entrer chez eux. Mais en vrai fils de saint Ignace, et profondément indigné qu'on espérât le trouver si lâche : « A Dieu ne plaise, répondit-il, que je refuse de porter ma croix ! Et sachez que je me sens prêt à vivre, s'il le faut, jusqu'à mon dernier jour, foulé aux pieds de tous dans la Compagnie de Jésus, plutôt que de me laisser élever, loin d'elle, au-dessus de toutes les têtes du plus illustre monastère de la chrétienté ! » Dieu bénit dès cette vie, par d'insignes faveurs, la patience héroïque de ce généreux enfant de saint Ignace ; et l'on put constater, entre autres merveilles, qu'au moins une âme du purgatoire était venue le remercier des pénitences et des saints sacrifices qu'il avait offerts pour la délivrer.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 429. — Id., *Synops. Annal*, *p.* 377.

XXVIII JUILLET.

—

Le vingt-huitième jour de juillet de l'an 1596, mourut saintement à Lisbonne le Père Jacques Alvrès, humble et patient religieux, d'une très-haute contemplation, et dont la longue vie s'écoula presque tout entière dans l'ombre d'un confessionnal. Le matin même de sa mort, il y était encore venu, pour animer une dernière fois quelques âmes à la perfection, et réconcilier quelques pauvres pécheurs avec Dieu. Or Notre-Seigneur fit voir, même du vivant de son serviteur, par plusieurs miracles signalés, combien lui était agréable l'obscur travail du Père Alvrès. Par une simple imposition des mains et la lecture d'un évangile, plus d'une fois l'humble confesseur avait subitement rendu la santé à ses malades; et toute la ville, riches et pauvres, accourue à ses funérailles, le proclama le digne héritier des Pères François Xavier et Simon Rodriguès, qui n'avaient pas trouvé jadis, écrivaient-ils eux-mêmes à saint Ignace, de moyen plus sûr ni plus prompt que le sacrement de pénitence, pour renouveler à Lisbonne le peuple et les grands.

Litteræ Annuæ Soc., A. 1596, *p.* 621. — Franco, *Ann. Glor., p.* 430. — Id., *Synops. Annal., p.* 163. — Nadasi, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 3. — Sousa, *Agiolog Lusit., Julh.* 1, *t.* 4, *p.* 10, 16.

XXIX JUILLET.

—

Le vingt-neuvième jour de juillet de l'an 1585, mourut en odeur de sainteté, parmi les scolastiques d'Evora, le Frère Balthasar Gonçalvès, âgé seulement de vingt-trois ans, dont il avait passé un peu plus de sept dans la Compagnie. Une de ses oraisons jaculatoires les plus ordinaires était celle-ci : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de bien me connaître et de me mépriser sincèrement. » Il semblait qu'un ange dans un corps mortel n'aurait pu parler et agir, vivre et mourir d'une autre manière : tant il se portait avec promptitude à tout ce que la charité, l'obéissance ou la dévotion lui suggérait. Ce n'était pas néanmoins sans combat, qu'il était parvenu à cette sublime perfection; mais il expiait avec une telle sévérité les plus légers oublis en ce genre, par le jeûne, le cilice et la discipline, que la nature domptée n'osait plus, pour ainsi dire, lui rien demander, de tout ce dont elle devait être si promptement et inexorablement châtiée. Cette docilité à la grâce lui était devenue si familière, qu'au milieu du délire même de ses derniers jours, elle ne fit que briller d'un plus vif éclat. Et dans une de ces crises les plus violentes, comme il venait subitement de se lever : « Mon frère, lui dit un de ses compagnons, quelle est la plus belle vertu d'un enfant de la Compagnie ? — L'obéissance, reprit Gonçalvès. — Eh bien ! l'obéissance ne vous permet pas de vous lever »; et à l'instant même il se recoucha.

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 29, *t.* 4, *p.* 349, 357. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 361. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 431.

La même année, mourut au Brésil le Père Balthasar Alvrès, encore presque à la fleur de l'âge, mais épuisé, bien avant le temps, de pure fatigue, au service et pour le salut des pauvres Indiens. Trop faible désormais pour une simple course de quelques heures, mais s'inquiétant peu de la souffrance, il avait fini par prier ses dévoués et robustes néophytes, de l'emporter, couché dans un hamac, à plusieurs centaines de lieues, au centre des montagnes et des forêts : car tout repos lui eût paru trop lâche devant l'espoir d'ouvrir le ciel à de nombreuses tribus sauvages, abandonnées sans lui, faute d'hommes apostoliques, au risque trop certain de leur damnation. A mesure qu'il rencontrait un campement de ces pauvres barbares, il s'arrêtait près d'eux, ne tardait pas à leur gagner le cœur, et voyant que la crainte d'être faits esclaves en empêchait seule un grand nombre de le suivre aux Réductions fondées près des côtes, il s'offrait d'être leur ôtage et le garant de leur liberté. Nul ne les contraindrait de renoncer ni aux usages de leurs ancêtres, ni à la licence même de leur vie; et leur libre choix les soumettrait seul, individuellement, à toutes les prescriptions de la loi divine, même à celles qui condamnaient leur polygamie, à mesure que chacun d'eux se déciderait à demander la grâce du baptême. Sur cette assurance, au bout de six mois, le Père Alvrès, suivi de sept cents indigènes, put reprendre la route des bords de l'Océan. Mais au passage des monts Orgaos, peu s'en fallut qu'il ne mourût de faim, avec toute sa nouvelle et chère famille.

Pour comble de malheur, le fils d'un grand chef, grièvement blessé par la chute d'un arbre, excita les plaintes et les murmures de son père, dont l'exemple, en une heure, pouvait rentraîner vers le désert tous ses compagnons. Mais, plein de confiance en Dieu, Balthasar Alvrès se fit aussitôt amener l'enfant, versa sur ses plaies un peu de vin, et le remit à l'instant, parfaitement sain, dans les bras de son père, qui peu de jours après demandait le baptême et devenait un fervent chrétien.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 652.

XXX JUILLET.

—

Le trentième jour de juillet de l'an 1632, mourut, après cinq années seulement de vie religieuse, au collége d'Evora, le Frère scolastique Antoine da Cruz, appelé au ciel, comme on eut tout lieu de le croire, pour y jouir de la fête de saint Ignace, ainsi qu'il le déclara lui-même à son supérieur, peu d'heures avant d'expirer. D'une santé très-délicate, mais qui lui semblait toujours assez forte pour prendre une très-large part aux souffrances de Jésus-Christ, Antoine da Cruz avait obtenu la permission de ne passer aucun jour sans se flageller, et de s'armer au moins trois fois par semaine d'un rude cilice. Mais c'était peu pour son amour : et dans l'unique désir de suppléer aux autres saintes rigueurs qui lui étaient refusées par l'obéissance, il s'attacha du moins à ne laisser perdre aucune occasion d'abaissement et d'humiliation, se faisant, à la lettre et comme sans effort, l'aide, le serviteur, le suppléant du dernier de ses frères. Aussi conserva-t-il jusqu'à la mort cette fleur si délicate de piété, de pureté d'esprit et de cœur, et d'attention à la présence divine, que sa vive ardeur pour l'étude n'altéra jamais. Son travail en effet n'avait d'autre but que de plaire à Dieu, et il goûtait une joie très-douce à se rappeler la parole de saint Ignace, qu'il ne pouvait rien faire alors de plus agréable à Notre-Seigneur. Sa fidélité n'était pas moins grande à prier souvent et avec ferveur, pour le succès de ses études; et l'une

de ses oraisons jaculatoires les plus ordinaires était de bénir le Sauveur, ou sa sainte Mère, toutes les fois que dans un travail littéraire il rencontrait la pensée ou le mot qui s'adaptait le mieux à son sujet. Quand revenait chaque année le temps des vacances, Antoine da Cruz demandait humblement et sans respect humain la grâce de passer ces deux mois avec les novices, pour se renouveler, disait-il, dans sa première ferveur; et il obtenait le consentement de ses supérieurs avec d'autant plus de facilité, que l'Eprit-Saint semblait lui avoir donné une grâce particulière, pour affermir les plus jeunes de ses frères dans l'amour de leur vocation, et les enflammer du désir d'être de vrais saints. Parmi les pieuses pratiques du Frère da Cruz, celles qui s'adressaient à la Reine des anges avaient pour lui un charme incomparable. A l'exemple de son cher patron saint Stanislas, il ne pouvait contenir ses transports en pensant à cette divine Mère, et en parlant de son amour ou de ses grandeurs. Rien à ses yeux n'était indifférent, de tout ce qui pouvait la faire aimer ou lui rendre hommage; et il avait obtenu ainsi, à sa grande joie, le soin de balayer un des escaliers d'Evora, où se trouvait une des images les plus vénérées de la Reine du ciel, *Nossa-Senhora-da-Gloria*. Heureux, durant cet obscur travail, de la voir et de la bénir, à chaque fois qu'il tournait vers elle ses yeux, il lui répétait avec l'Église : « *Monstra te esse matrem*, Montrez que vous êtes ma mère » ; en ajoutant ces touchantes paroles : « *Et fac me esse filium humilem, castum et devotum!* Et faites que je sois votre enfant, humble, chaste et dévoué! » Il ne se montrait pas moins fidèle à l'une des recommandations les plus pressantes de son saint et habile maître des novices, le Père Jacques Monteyro : que pour marcher sans cesse en la présence de Notre-Seigneur, un des moyens les plus efficaces est de se rappeler, à toutes les heures de la journée,

les mystères qui, d'après l'Évangile ou la tradition, se sont accomplis au même instant. Atteint d'une maladie de langueur, il passait la plus grande partie du jour assis, dans une chapelle du collége, en face d'un crucifix, du saint tabernacle, et d'une image de Notre-Dame, s'entretenant sans aucune fatigue avec Jésus et sa sainte Mère. Quand il n'eut plus la force de se lever, il continua dans son lit ce pieux exercice; et l'un de ceux qui veillaient près de lui, l'entendit répéter à son crucifix : « Vous savez bien, Seigneur, que mon unique désir n'a jamais été de faire autre chose que votre divine volonté, et de tout mon cœur. » Lui demandait-on parfois comment il se trouvait : « Bien », répondait-il d'un air souriant; et si l'on semblait étonné d'une telle réponse : « Ne suis-je pas, ajoutait-il, dans l'état où Notre-Seigneur me veut? » Enfin la veille de sa mort, les médecins, qui lui donnaient encore plusieurs jours de vie, proposèrent de différer la cérémonie du saint viatique jusqu'à la fête de saint Ignace; mais le Frère da Cruz pria aussitôt son supérieur de ne pas consentir à un pareil délai : « Car alors, lui dit-il, je ne serai plus vivant ici au milieu de mes frères; et j'espère bien contempler, ce jour-là, le triomphe de mon père dans le paradis! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 476. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 332 — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 261

XXXI JUILLET.

—

Le trente et unième jour de juillet de l'an 1633, mourut au royaume de Figen, dans les tourments de la fosse, le Vénérable Frère Nicolas Keyan Fucunanga, première victime de cet affreux supplice, que venaient d'inventer pour lui les bourreaux, furieux de se voir vaincus jusqu'au milieu des flammes par des milliers de jeunes enfants et de faibles femmes. Pour épuiser et réunir dans une plus lente mort tous les raffinements de la douleur, « on fit une fosse en forme de puits, dit un des historiens du Japon, et l'on y pendit le serviteur de Dieu, la tête en bas, les mains liées derrière le dos, et le corps serré avec des bandes, de peur qu'il ne fût étouffé ou ne se disloquât trop promptement. Puis on ferma l'ouverture avec deux ais serrés autour de la poitrine du martyr et qui lui dérobaient entièrement le jour. » Dans la suite on laissa aux patients une main libre afin qu'ils pussent donner quelque signe, en agitant une sonnette, qu'ils renonçaient au christianisme, et aussitôt on les retirait. Souvent la fosse était pleine d'immondices, qui exhalaient une infection insupportable. Mais il n'était pas besoin de ce surcroît pour rendre ce tourment le plus cruel de tous. Bientôt les entrailles se renversaient sur l'estomac, et le sang, se précipitant avec violence, cherchait à sortir par les yeux, par la bouche, par les oreilles et par le nez, tandis que les nerfs et les muscles se tendaient et se déchiraient sans un seul

moment de relâche, avec des douleurs inouïes. Et néanmoins cet affreux état se prolongeait, non comme les autres genres de mort durant quelques heures, mais jusqu'à neuf ou dix jours entiers. Le Vénérable Frère Keyan Fucunanga, malgré ses soixante-trois ans, dont plus de quarante s'étaient usés au service de la Compagnie et des âmes, demeura là, suspendu et vivant jusqu'au quatrième jour, ne cessant de bénir Notre-Seigneur; et quand ses bourreaux lui demandaient s'il ne souffrait pas cruellement : « Ma plus vive douleur et qui m'afflige extrêmement, leur répondait-il, c'est de ne pouvoir convertir l'empereur et tous les infidèles du Japon ! » Ceux qui retirèrent son saint corps, quand il eut rendu le dernier soupir, furent étrangement surpris de trouver au fond de la fosse un vase plein d'eau fraîche et limpide que nulle main humaine n'avait pu y mettre : ce qui leur fit croire et publier, à la grande joie des fidèles, une merveille dont le saint martyr leur avait à plusieurs reprises donné l'assurance : à savoir que la très-miséricordieuse Mère de Dieu était venue elle-même le consoler et le rafraîchir dans ses tourments.

Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, p. 159. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'Esforç. Relig.*, p. 530. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 31, *t.* 4, *p.* 378, 383. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 333.—Bartoli, *Giappone*, *l.* 5, §§ 2, 7, 9.—Alegambe, *Mortes Illustres*, *p.* 417.—Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 345.—Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 605. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 376. —Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 72 —Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 293. — Patrignani, *Menolog.*, 31 *Lugl.*, *p.* 254.

La même année 1633, mais on ne sait au juste quel jour, mou-

rurent non moins glorieusement, pour le très-saint nom de Jésus, les Pères Ignace Fialho, Michel Pineda, et les quatre Frères Coadjuteurs Thomas Riocan, Louis Cafucu, Denis Yamamoto et Jean Yama. Le P. Ignace Fialho trouva la couronne du martyre dans les États du Grand-Mogol, où le fanatisme mahométan venait de rallumer les persécutions. Des centaines de néophytes avaient été circoncis de force, et les missionnaires jetés au fond des cachots et cruellement maltraités. Le Père Joseph de Castro, flagellé trois fois, et dont le corps n'était qu'une plaie, avait de plus reçu cent coups de bâton sous les pieds, et cent soufflets des mains de quatre bourreaux. Enfin le Père Ignace Fialho tomba lui-même percé de plusieurs coups d'épées, au moment où, sans crainte de la mort, et le crucifix à la main, il exhortait généreusement les fidèles à tout souffrir plutôt que de renoncer à Jésus-Christ.

Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 416. — Patrignani, *Menolog*, *Sett.*, *p.* 184.

Le Père Michel Pinéda, Japonais, travaillait depuis sa jeunesse au salut de ses chers compatriotes; et ses bras, selon la belle expression du Père Cardim, s'étaient lassés jusqu'à l'épuisement, rien qu'en baptisant les multitudes auxquelles il avait fait connaître et adorer le saint nom de Jésus. Martyr du zèle et de la charité, il succomba au milieu d'un désert, dans le voisinage de Nagasaqui, après trois jours d'atroces douleurs : car, pour ne pas exposer la vie et la famille du

dernier de ses hôtes, que faisaient trembler les menaces vraiment effroyables d'un nouvel édit de l'empereur, le serviteur de Dieu sortit de son asile, au milieu d'une nuit d'orage, sans autre lit désormais que la terre, ni autre abri que la voûte du ciel, ni autre nourriture que celle des animaux; et dès le lendemain, le corps trempé d'une pluie glaciale, mais le cœur plein d'une sainte joie, avec son crucifix pour toute consolation et pour tout remède, il entrait dans une agonie d'environ soixante-douze heures, digne d'un aussi fidèle imitateur de François Xavier.

Les trois Frères Thomas Riocan, Louis Cafucu et Denis Yamamoto, élevés tous les trois dans les séminaires du Japon, avaient longtemps partagé, comme catéchistes, les travaux, les courses errantes, les périls incessants, les privations et jusqu'à l'exil de leurs héroïques pères dans la foi. Pris tous les trois, vers le même temps, traînés devant les tribunaux, également fermes contre les séductions, les menaces et les tortures, ils furent enfin conduits ensemble à la ville de Cocura, et y consommèrent leur martyre, lentement brûlés à petit feu.

Enfin le Frère Jean Yama, livré aux persécuteurs par un traître, qui, pour mieux le vendre, feignit d'embrasser le christianisme et fut baptisé de ses mains, avait langui au fond des cachots quatre années entières; et l'on peut voir dans la vie du Bienheureux Charles Spinola ce qu'était une pareille captivité. Le Frère Yama n'en sortit que pour marcher au supplice de la fosse. Mais quand on lui eut prononcé son arrêt de mort, voulant, en digne fils de saint Ignace, consacrer ses derniers moments au salut des âmes, le martyr écrivit une exhortation pleine de feu, où il suppliait ses compatriotes de ne pas sacrifier la vie éternelle à la vie présente, et leur développait les plus puis-

sants motifs de se soumettre à la loi du vrai Dieu. Remis au gouverneur de Yédo, cet écrit du Frère Yama le frappa de stupeur, et il ordonna de suspendre encore le supplice du saint captif. Les jours suivants, beaucoup de païens, même parmi les plus illustres, vinrent visiter et entendre ce nouveau Paul; et Notre-Seigneur lui donna la joie d'en baptiser plusieurs dans son cachot. Mais, à cette dernière et désespérante nouvelle, l'empereur, plein de rage, ordonna de le traîner, sans plus de retard, à la fosse, où Jean rendit enfin son âme glorieuse, à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait consacré plus de quarante à l'apostolat.

Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, *p.* 175-184. — Alegambe, *Mort. Illust. p.* 426, 427. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 355. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 3, *p.* 608. — Charlevoix, *Hist. et descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 381. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 178, 190. — Drews, *Fasti Soc.* — Patrignani, *Menolog.*, *Sett.*, *p.* 59, 190.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

1er AOUT.

—

Le premier jour d'août de l'an 1645, mourut au collége d'Evora, en odeur de sainteté, le Frère Coadjuteur Antoine Pereyra, dont l'histoire est peut-être la plus étrange qu'aient jamais offerte jusqu'à cette heure toutes les annales de la Compagnie. Cinq ans après son entrée au noviciat, il fut atteint, en 1599, d'une maladie mortelle, dans l'île de Saint-Michel, l'une des Açores; et peu d'instants après qu'il eut reçu les derniers sacrements, sous les yeux de toute la communauté qui assistait à son agonie, il sembla rendre l'âme et devint bientôt froid comme un cadavre. L'apparence presque imperceptible d'un léger battement de cœur, comme celui qui avait jadis fait suspendre les funérailles de notre Bienheureux Père Ignace à Manrèse, empêcha seule de l'ensevelir sur-le-champ. Il demeura ainsi, raide et immobile, trois jours entiers, sur son lit de mort; et l'on découvrait déjà dans son corps des signes évidents de décomposition,

lorsque tout à coup, le quatrième jour, il ouvrit les yeux, respira et parla. Il lui fallut bien alors, par obéissance, raconter à son supérieur, le Père Louis Pinheyro, tout ce qui s'était passé en lui, depuis les dernières transes de son agonie; et voici l'abrégé de la relation qu'il en écrivit de sa propre main : « D'abord je vis, dit-il, de mon lit « de mort, mon Père saint Ignace, accompagné de quelques-uns de « nos Pères du ciel, qui venait visiter ses enfants malades, cherchant « ceux qui lui sembleraient dignes d'êtres offerts par lui et par ses « compagnons à Notre-Seigneur. Quand il fut près de moi, je crus « un moment qu'il m'emmènerait, et mon cœur tressaillit de joie; « mais bientôt il me déclara que je n'étais pas encore prêt, et me « signala ce dont il fallait me corriger, avant d'obtenir un si grand « bonheur. Puis je le vis en choisir quelques autres, comme des « fruits mûrs pour le ciel, et je demeurai dans un regret et une « tristesse impossibles à exprimer. » Alors néanmoins, par une disposition mystérieuse de la Providence, l'âme du Frère Pereyra se détacha momentanément de son corps; et aussitôt la vue d'une hideuse troupe de démons se précipitant vers elle la remplit d'effroi. Mais en même temps son Ange gardien et saint Antoine de Padoue, son compatriote et son patron, descendant du ciel, mirent en fuite ses ennemis, et l'invitèrent à venir, en leur compagnie, entrevoir et goûter un moment quelque chose des joies et des douleurs de l'éternité. « Ils me conduisirent donc tour à tour, ajoute-t-il, vers un lieu « de délices, où ils me montrèrent une couronne de gloire incomparable, mais que je n'avais pas encore méritée; puis, sur les bords « du puits de l'abîme, où je vis les âmes maudites tomber dans le « feu éternel, aussi pressées que les grains de blé jetés sous une « meule tournant sans relâche; et le gouffre infernal était comme un

« de ces fours à chaux, où par moments la flamme est comme étouf-
« fée sous l'amas des matériaux qu'on y précipite, mais pour se
« relever, en s'en nourrissant, avec une plus effroyable violence. » Mené de là au tribunal du souverain Juge, Antoine Pereyra s'entendit condamner au feu du purgatoire : et rien ne saurait ici-bas, assure-t-il, faire comprendre ce que l'on y endure, ni l'état d'angoisse où l'on est réduit par le désir et le délai de la jouissance de Dieu et de sa bienheureuse présence ! Aussi lorsque son âme eut été de nouveau réunie à son corps, par le commandement de Notre-Seigneur, ni les nouvelles tortures de la maladie, qui acheva, pendant six mois entiers, de faire tomber par lambeaux, avec le secours journalier du fer et du feu, sa chair irremédiablement attaquée par la corruption de cette première mort; ni les effrayantes pénitences auxquelles il ne cessa plus de se livrer, autant que l'obéissance le lui permettait, durant les quarante-six ans de sa nouvelle vie, ne purent apaiser sa soif de douleurs et d'expiations : « Tout cela, disait-il, n'est rien, auprès de ce que la justice et la miséricorde infinies de Dieu m'ont fait non-seulement voir, mais endurer. » Enfin, comme sceau authentique de tant de merveilles, le Frère Pereyra découvrit en détail à son supérieur les secrets desseins de la Providence, sur la future restauration du royaume de Portugal, encore éloignée alors de près d'un demi-siècle. Mais on peut, sans crainte, ajouter que la plus irrécusable garantie de tous ces prodiges, fut la surprenante sainteté à laquelle Antoine Pereyra ne cessa plus un seul jour de s'élever.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 651. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 438. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 289.

II AOUT.

—

Le deuxième jour d'août de l'an 1580, mourut, dans un des faubourgs de Coïmbre, le Père Antoine Mendès, victime de son dévouement au service des pestiférés. Le fléau qui frappait coup sur coup, dans le même temps, treize de nos Pères et Frères, au chevet des pauvres mourants de Lisbonne et d'Evora, ne prit qu'une seule victime, sur les quatre-vingts religieux de la Compagnie retenus à Coïmbre par leur charité; et l'on eut lieu d'attribuer une si étonnante préservation à la ferveur de cette sainte communauté et de son supérieur, Léon Henriquès. Car, sans parler ici des autres œuvres de piété ou de pénitence offertes pour apaiser la colère de Dieu, durant un mois entier le Très-Saint Sacrement demeura exposé dans une chapelle du collége, où tous nos Pères et Frères se succédaient sans interruption et imploraient la divine miséricorde. Ce fut là qu'Antoine Mendès, avec plusieurs autres, s'offrit humblement à Notre-Seigneur comme une victime de propitiation; et la ferveur de sa prière lui mérita d'être exaucé. Plutôt que de laisser un seul mourant descendre dans la tombe privé des derniers secours de l'Église, il épuisa sa vie en quinze jours par un travail vraiment surhumain; mais il n'en eût point cédé la fatigue, répétait-il avec joie sur son lit de mort, pour dix années des plus brillants succès; et les magistrats de Coïmbre lui en témoignèrent leur reconnaissance par une inscription solennelle qui

devait transmettre aux âges futurs le nom et le dévouement du saint religieux.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 344. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 443. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 124. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 286.

Vers le même jour, à Goa, l'an 1553, mourut en odeur de sainteté le P. Emmanuel de Moraès, premier missionnaire de la Compagnie dans l'île de Ceylan. Il était parti de Lisbonne, moins de trois ans auparavant, sur la même flotte qui portait aux Indes Melchior Nunès Barreto, avec neuf petits orphelins, élevés presque sous l'aile de la Compagnie, dans le célèbre orphelinat de Pierre Domenech. C'était là une précieuse pépinière destinée à fournir de zélés auxiliaires pour le salut des peuples de l'Orient; et sur un ordre de Jean III, ceux qui semblaient annoncer dès lors plus de générosité et de piété furent confiés au Père de Moraès, pour le suivre aux Indes, et terminer à Goa leurs études dans le séminaire de Sainte-Foi, en y relevant par leurs chants et leur assistance à l'autel, la pompe des cérémonies catholiques, jusqu'au jour où l'épreuve de leur vertu et de leur science les ferait juger dignes de catéchiser les Indiens et d'aspirer au sacerdoce, si Dieu leur conservait de si saints désirs. Dès le départ, ils semblèrent offrir, selon la touchante expression d'un de nos vieux historiens, l'image des neuf chœurs des anges. Et tous les jours, sur le pont du vaisseau, interrogés en public sur tous les points de la doctrine et de la vie chrétienne, puis chantant tous en chœur de pieux cantiques, tantôt en l'honneur de Notre-

Dame, tantôt pour les âmes du purgatoire, ou pour les passagers en état de péché mortel, ils furent d'un merveilleux secours au Père de Moraès qui les dirigeait, et firent comme une mission perpétuelle de tout le cours de la traversée. A peine débarqué aux Indes, le serviteur de Dieu fut envoyé vers les Portugais et les infidèles de Cochin. Mais, ne pouvant suffire à l'excès du travail, il ne tarda pas à tomber dans une cruelle désolation : car il ne trouvait plus une heure, du matin au soir, pour s'occuper en paix de Dieu et de lui-même, comme il l'avait fait jusqu'alors. Tout à coup Dieu lui fit la grâce de posséder pour quelques jours saint François Xavier, qui revenait alors de planter la croix au Japon. Le saint lui eut bientôt enseigné, par ses leçons et par son exemple, l'art qu'il avait appris lui-même de saint Ignace, de toujours travailler et de toujours prier. Aussi quand, peu de mois après, lors de son départ pour Ceylan, les Pères de Goa le prièrent de leur adresser quelque instruction, Emmanuel de Moraès choisit avec empressement le même sujet qu'il avait entendu si merveilleusement développer par le saint apôtre, l'incessante union, indispensable à tout missionnaire, de l'action et de la contemplation. A Colombo, capitale de Ceylan, la colonie portugaise, soldats et marchands, étalait sans pudeur aux yeux des indigènes un tel débordement de mœurs, que rien dans leur vie, même aux plus saints jours, ne les distinguait des hérétiques ou des idolâtres ; et les premières exhortations de l'homme de Dieu ne furent accueillies que par des blasphèmes ou des sifflets. Peu à peu cependant, à force de patience et de charité envers les pécheurs, de prières et d'austérités pour attirer sur eux et sur lui la bénédiction de Notre-Seigneur, il vint tellement à bout de vaincre les plus rebelles, que du matin au soir il était accablé par la multitude des pénitents. « Et je n'en connais pas un seul, écrivait-

il au bout de quelques mois, qui, pour expier ses fautes passées, ne se soit flagellé en particulier ou en public. » Les infidèles, à un pareil spectacle, comprenant enfin la pureté de la loi chrétienne, accoururent bientôt à leur tour, suppliant Moraès de les instruire et de les baptiser. Mais un travail aussi excessif, qui lui faisait donner de toute part le surnom d'ange et de nouveau Xavier, eut bientôt par malheur épuisé sa vie. Rappelé au collége de Goa pour y réparer ses forces brisées, le Père Emmanuel y survécut à peine quelques jours. Et tel était cependant, même alors, son invincible amour de la croix, malgré sa faiblesse, que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on le trouva encore étroitement ceint d'une chaîne de fer hérissée de pointes, dont les angoisses de l'agonie n'avaient pu l'engager à se dépouiller.

Sousa, *Orient. Conquist.*, t. 1, p. 78, 295. — Tellez, *Chron. da Comp.*, t. 1, p. 543, 551. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 551. — *Avvisi dall'India*, t. 1, p. 203. — Bartoli, *Asia*, l. 5, § . — Orlandinus, *Hist. Soc.*, Part. 1, p. 417, 439. — Patrignani, *Menolog.*, 5 *Ag.*, p. 57.

III AOUT.

—

Le troisième jour d'août de l'an 1605, mourut, dans la Maison Professe de Lisbonne, le P. Jérôme Cardozo, Procureur général des trois provinces du Portugal, des Indes et du Brésil, pour lesquelles il se dépensa tout entier, jusqu'à l'épuisement complet de sa vie. Les supérieurs de la Compagnie, témoins du travail excessif que lui imposait cette triple charge, l'avaient pressé, à plusieurs reprises, d'accepter au moins une mule, pour le soulager dans ses longues courses; mais le Père Cardozo s'estimait trop heureux d'avoir ainsi quelque part, disait-il, à la fatigue des apôtres, en s'efforçant de leur procurer toutes les ressources nécessaires à leurs travaux ou à leur soulagement. « Et que Dieu me garde, répondit-il, de donner jamais un si lâche exemple! » Il obtint donc de porter vaillamment, jusqu'à ses derniers jours, cette croix dont la pesanteur même faisait sa joie. Mais en même temps, et au milieu de son incessante préoccupation des affaires temporelles, le saint procureur, dit son biographe, avait le cœur toujours uni à Dieu; sans laisser échapper aucune occasion favorable, dans ses rapports avec tant de personnes de tout caractère et de tout rang, pour les amener doucement au soin de leur âme et à la pratique des vertus chrétiennes de leur état.

———

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 571.—Id., *Ann. Glor.*, p. 443. — Id., *Synops. Annal.*, p. 188.

Le même jour, mourut non moins saintement, en 1629, dans la même Maison Professe, le Père Procureur des prisons de Lisbonne, Melchior Teixeyra. Ce ministère de zèle et de miséricorde, confié en plusieurs royaumes aux religieux de la Compagnie, durant près de deux siècles, imposait à tous ceux qui en était chargés un renoncement à eux-mêmes de toutes les heures : soit par la perpétuelle nécessité de vivre chaque jour avec ces malheureux au fond de leurs cachots les plus infects; soit par les démarches humiliantes qu'il fallait tenter en leur faveur, vis-à-vis de leurs créanciers ou de leurs juges, et en mendiant de porte en porte pour les soulager. Mais dès qu'il s'agissait de ce qui pouvait servir à consoler les membres captifs de Jésus-Christ, tout semblait au Père Teixeyra également facile et délicieux; et l'amour dont il était embrasé pour Notre-Seigneur lui faisait trouver à l'autel et l'aliment perpétuel et la récompense de son dévouement. Aussi, dans sa dernière maladie ceux qui le soignaient l'entendirent demander instamment au Sauveur la grâce de mourir un jeudi, en l'honneur du divin sacrifice institué à pareil jour; et son pieux désir fut exaucé.

Franco, *Ann. Glor.*, p. 444. —Id., *Synops. Annal.*, p. 254.

La même année 1629, mourut, parmi les novices de Lisbonne

après cinq mois seulement de vie religieuse, le jeune Frère scolastique Pierre Delgado, consolé dans ses derniers jours par la visite et par les promesses de la très-sainte Mère de Dieu. Il avait toujours eu pour elle, dès sa plus tendre enfance, une dévotion vraiment filiale, et se levait dès lors bien souvent, la nuit, pour lui offrir à genoux quelques *Ave Maria*. Vers l'âge de neuf ou dix ans, il récitait déjà tous les jours le chapelet et le petit office de Notre-Dame, célébrait toutes les fêtes de sa bonne Mère en s'approchant de la table sainte, et jeûnait même en son honneur tous les samedis. Il désirait aussi très-vivement, sur son lit de mort, que ce dernier jour fût celui de son prochain départ pour le ciel; et comme il en renouvelait souvent la demande : « Ce sera, lui répondit la Reine des Anges en se montrant un jour à ses yeux et, en le couvrant de son manteau, ce sera pour le jour bienheureux où mon divin Fils est ressuscité »; et en effet, le dimanche suivant, après avoir fait part à son supérieur de cette promesse si douce, Antoine Delgado quittait la terre pour le paradis.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 474. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 417. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 254.

IV AOUT.

—

Le quatrième jour d'août de l'an 1578, périt au champ d'honneur, d'un coup de cimeterre, l'héroïque Père Maurice de Serpa, aumônier en chef de l'armée chrétienne à la fatale journée d'Alcazar-Kébir, où la gloire et la puissance du Portugal furent, en quelque sorte, frappées au cœur et ensevelies dans la défaite du jeune et intrépide roi Don Sébastien. Neuf autres Pères et cinq Frères Coadjuteurs marchaient aussi, depuis le débarquement, avec les différents corps de bataille, et les animaient à combattre généreusement jusqu'à la mort pour la gloire de Dieu et de leur patrie. Une captivité plus dure que le glaive devait être leur récompense. Mais pour le Père Maurice, leur digne chef, après des prodiges de zèle, afin d'ouvrir du moins le ciel aux mourants, il fut massacré vers la fin du jour, pendant qu'il entendait la confession d'un pauvre soldat. Ce fut le juste couronnement de ses travaux apostoliques et d'une charité qui ni périls ni fatigues n'avaient jamais effrayée. Dès les premiers jours, en effet, de cette funeste campagne, voyant l'armée en proie aux ravages d'un ciel et d'un sol de feu, il ramassait de ses mains les soldats malades ou épuisés, tombés à terre le long du chemin, et s'attelait comme une bête de somme au chariot sur lequel il les déposait, les traînant ainsi jusqu'aux ambulances. Et du reste il ne faisait là que soutenir sa vieille réputation d'homme qui n'avait jamais su ce que c'était que

de reculer, quand il s'agissait de dévouement à Dieu et à son prochain. Dans l'espoir de se rendre plus propre à toutes les exigences de l'apostolat, il s'était fait comme une seconde nature de la mortification et de la fatigue; ne laissant passer, disent les auteurs de sa vie, aucune heure de ses journées sans quelque souffrance particulière; et il endurcit tellement son corps à l'usage des plus rudes armes de la pénitence, que la fatigue même de ses longs voyages à pied ne le décidait pas à quitter jamais le cilice. Ayant obtenu de se déguiser en mendiant, avec un autre de ses frères, pour son pèlerinage de novice, afin d'essuyer plus d'humiliations et de rebuts, ils furent tous deux arrêtés par les paysans, et pris pour de jeunes coureurs sans aveu comme sans ressource, vivant dans une honteuse fainéantise, et faisant sans doute partie d'une dangereuse troupe de pillards qui ravageait tous les environs. On les enferma donc dans un cachot, où ils demeurèrent deux jours entiers; et ils risquaient fort, tous les deux, suivant un édit de Jean III contre les vagabonds, d'être flagellés en public, sans vouloir cependant dire, ni l'un ni l'autre, un seul mot pour leur délivrance. Mais Notre-Seigneur permit qu'au milieu de la foule accourue pour les voir, un de nos élèves de Coïmbre les reconnût, à la grande édification des magistrats et de tout le peuple qui leur demandèrent pardon.

Les compagnons du Père Maurice de Serpa, à la journée d'Alcazar-Kébir, n'y trouvèrent pas, comme lui, la mort, mais la servitude et toutes ses horreurs durant plusieurs mois, ainsi qu'on en peut voir les tristes détails dans la vie de l'illustre Père Pierre Martins. Mais Dieu leur donna la consolation d'y soutenir le courage et la foi de ceux dont ils partagèrent l'esclavage, contre les séductions et les tortures des infâmes sectateurs de Mahomet.

Enfin, à la nouvelle d'un si grand désastre, tous les enfants de saint Ignace payèrent un juste tribut de reconnaissance au jeune roi, si héroïquement tombé sous les coups des ennemis implacables de Jésus-Christ; et chaque Père eut ordre, dans le monde entier, de célébrer vingt-cinq fois le saint sacrifice, chaque Frère de réciter vingt-cinq fois le chapelet pour l'âme de Don Sébastien, en mémoire des six colléges qu'il avait fondés avec une libéralité vraiment royale, et de ses immenses aumônes pour soutenir toutes les missions et plusieurs Provinces de la Compagnie, en Europe, au Brésil, en Ethiopie, aux Indes et au Japon.

Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 308. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Julh.* 1, *t.* 4, *p.* 422,431.—Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 76. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 444. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 113. *(Cf. p.* 59.*)* — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 193-197. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 76. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 181. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 81. — Patrignani, *Menolog.*, 22 *Ag.*, *p.* 42.

Le même jour, à Lisbonne, mourut, en 1569, le Père Emmanuel Godinho, premier novice de la Compagnie en Portugal, et martyr de la charité au service des pestiférés. Ce fut à la cour de Jean III et parmi ses pages, que Simon Rodriguès et François Xavier firent cette brillante conquête; et le jeune Emmanuel, après avoir fait une confession générale de toute sa vie au glorieux apôtre des Indes, ne tarda pas à déclarer qu'il ne voulait désormais servir d'autre maître que Jésus-Christ. Le Père Simon Rodriguès lui fit faire alors en

entier les *Exercices* de saint Ignace ; et, plein d'admiration pour sa fidélité à toutes les grâces de l'Esprit-Saint, il comprit bientôt que ce jeune candidat lui allait être un puissant auxiliaire pour l'œuvre dont Notre-Seigneur l'avait chargé. Il donna donc à Godinho, l'ordre de se rendre d'abord en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, à pied, sans viatique, en mendiant son pain ; puis de revenir ensuite à Coïmbre, vêtu comme l'étaient alors les étudiants, et partageant leur vie sans se faire connaître, pour les affectionner plus facilement à Notre-Seigneur et à la Compagnie qui se présentait sous son nom. Emmanuel Godinho demeura là en effet une année entière, menant en secret la vie religieuse, mais en public celle d'étudiant, sans exciter le plus léger soupçon ; et il gagna si efficacement l'esprit et le cœur des plus influents de ses condisciples, qu'il fit tomber toutes les préventions semées parmi ces jeunes gens contre les premiers compagnons d'Ignace. Aussi dès l'année suivante, Gonsalve de Silveyra, Melchior Nunès, Rodrigue de Ménézès et plusieurs autres offraient en leur personne à Simon Rodriguès l'élite de cette brillante université. On sait quels exemples presque inouïs de mortification et de mépris du monde donnèrent en public dès ces premiers temps les plus jeunes religieux deCoïmbre. Or nul en ce genre ne surpassa l'héroïque ferveur du Père Godinho. N'attribuant qu'à ses seules fautes l'injuste répulsion d'une partie des habitants pour la Compagnie, il parcourut en habit de pénitent les principales rues de Coïmbre, arrosant la terre de son sang, et s'arrêta jusqu'à douze fois, pour faire, à genoux et à voix haute, amende honorable, de tout sujet de plainte qu'il avait donné, disait-il, comme procureur : exemple de pénitence et d'humilité qu'imita ce jour même le collége entier de Coïmbre. Et lorsque saint Ignace crut devoir mettre un frein, par son admirable

lettre sur l'obéissance, aux entraînements d'une ferveur qui n'eût pris conseil que d'elle-même, il ne dissimula pas cependant son admiration pour cet amour sans bornes de toutes les divines folies de la croix.

TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 88, 106; *et t.* 2, *p.* 2, 14. — SOUSA, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 4, *t.* 4, *p.* 419,429. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 136. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 444. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 6, 834. — ALEGAMBE, *Heroes et Vict. Charit.*, *p.* 44. — ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 94, 399. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 247. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 4 *Ag.*, *p.* 40.

V AOUT.

—

Le cinquième jour d'août de l'an 1665, mourut à Evora le P. Benoît do Valle, dont tout l'éloge, dans notre histoire, se borne à peu près à ces quelques mots : que durant soixante-trois ans de vie religieuse, dans tous les ministères où l'avait placé l'obéissance, auprès de ses frères et des étrangers, il s'était toujours et partout acquis la réputation d'un vrai saint. On ne pouvait assez admirer son oubli de lui-même et sa charité pour tous les membres souffrants de Jésus-Christ : tant il semblait vouloir soulager en eux le Sauveur lui-même ; et nul ne savait parler plus aimablement de Dieu ou des saints, dans ses conversations familières, dont il faisait, sans aucune trace d'effort, et au grand plaisir de ses auditeurs, un très-efficace apostolat.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 447. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 339.

Vers le même jour, mourut à Coïmbre, en 1649, le Père Antoine de Lémos, qui, dès les années de son juvénat, avait reçu de

ses supérieurs comme de ses frères, le nom de Louis de Gonzague du Portugal : tant il s'attachait héroïquement à reproduire toutes les vertus de son saint patron. Lui seul gémissait toutefois sur ce qu'il appelait sa dureté de cœur et sa lâcheté au service de Dieu ; et dans le mémorial des fautes prétendues qu'il se reprochait et des moyens qu'il mettait en œuvre pour s'en délivrer, on trouve de touchants détails sur les industries que lui suggérait l'Esprit-Saint. « J'ai connu par expérience, disait-il, que pour chasser la tiédeur dont je suis trop souvent atteint, un excellent remède est de me mettre aux pieds de Notre-Seigneur et d'y demeurer deux ou trois heures de suite en oraison. » Ailleurs, au souvenir de tel acte héroïque du bienheureux Louis, « il s'est senti pressé de ne pas montrer à Dieu moins d'amour, et s'y est engagé avec beaucoup de joie et de larmes ». Sans cesse il revenait demander à son confesseur la permission d'affliger son corps par quelques nouvelles pénitences, heureux lorsque ses pieux désirs étaient exaucés, mais ne dépassant jamais les bornes que lui avait prescrites l'obéissance. Professeur de grammaire ou de rhétorique, il conserva le même renom de sainteté près de ses élèves; et beaucoup d'entre eux embrassèrent la vie religieuse, touchés surtout de son exemple et de ses catéchismes. Il semblait avoir, en effet, un don de Dieu tout particulier pour enseigner la doctrine chrétienne, et pour y rattacher les plus beaux traits de la vie des saints. Enfin après les fatigues de sa classe, durant la semaine, il sortait d'ordinaire de grand matin, les jours de fêtes ou de dimanches, et parcourait à pied les campagnes voisines, pour instruire les enfants et le pauvre peuple ; sans accepter jamais, nulle part, ni rafraîchissement ni nourriture; et bien souvent, le soir, épuisé d'avoir sans relâche parlé ou marché tout le jour, il regagnait à jeun le collége, s'estimant toujours trop bien payé

du peu qu'il avait fait et souffert, en propageant ainsi la connaissance et l'amour de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 744. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 457. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 298.

VI AOUT.

—

Le sixième jour d'août de l'an 1653, mourut, parmi les juvénistes de Coïmbre, le Frère Pierre Tinoco, fidèle imitateur de l'innocence, de la ferveur et de la mortification du Bienheureux Louis de Gonzague, pendant les quatre années qu'il vécut dans la Compagnie. Arrêté au début de ses études littéraires par un violent flux d'humeurs corrosives, qui lui attaquèrent d'abord la tête, et s'ouvrant de force un passage, lui creusèrent sur les deux joues de profondes et cruelles plaies, il eut à souffrir durant neuf mois entiers des douleurs presque intolérables ; et le seul remède, pour en retarder tout au plus les progrès, était l'application plus douloureuse encore du fer et du feu. Mais tandis que les médecins lui brûlaient ou lui arrachaient des lambeaux de chair, le saint jeune homme remerciait affectueusement Jésus crucifié, et consolait ses frères, en répétant : « N'est-ce donc pas là le moyen choisi par Notre-Seigneur lui-même pour accomplir ma prédestination, suivant sa très-aimable et très-adorable volonté ? » Dès son entrée au noviciat, et pour que ses moindres actes, du matin au soir, pussent mériter les regards et les complaisances du Sauveur, le Frère Tinoco se rappelait, à chaque exercice, la grande maxime de son saint modèle : « Que vaut cette action pour l'éternité ? » Et dans son ardent désir de se vaincre, et de se corriger plus efficacement de ses légères imperfections, il usait

avec un égal succès d'une autre pieuse industrie, conseillée par saint Ignace lui-même à quelques-uns de ses premiers enfants : celle de montrer humblement chaque jour à son directeur, ou à ceux que l'obéissance lui désignerait pour anges gardiens, le résultat fidèle de son examen particulier.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 447. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 307.

Vers le même jour, à Evora, mourut, l'an 1585, le Frère Coadjuteur François Vaz, victime de sa charité au service des malades du noviciat. Il unissait dans un degré bien rare le travail des mains et la prière : ce qui faisait dire de lui qu'on le trouvait toujours travaillant et toujours priant. Chaque fois qu'il entendait sonner l'horloge, il renouvelait fidèlement son union de cœur avec Dieu, et répétait pour ainsi dire à chaque moment, mais avec une grande ferveur, l'adorable nom de Jésus : conjurant le Sauveur de venir à son aide, de bénir et de sanctifier son travail, et d'en appliquer la fatigue aux saintes âmes du purgatoire, pour qu'elles allassent plus promptement le louer et le glorifier dans le paradis.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 364.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 460.

VII AOUT.

—

Le septième jour d'août de l'an 1607, mourut, dans la Maison Professe de Lisbonne, le Frère Coadjuteur Dominique Fernandès, vénéré, pendant sa vie et après sa mort, comme un vrai saint. Il avait une dévotion extraordinaire pour la Passion du Sauveur ; et, prosterné aux pieds de son crucifix, il conjurait souvent Notre-Seigneur de lui accorder une large part de ses souffrances. Or un jour qu'il se plaignait amoureusement à Jésus en croix de ce qu'il ne l'exauçait pas selon ses désirs, un horrible cancer l'attaqua soudain au visage, et lui rongeant bientôt le nez et l'orbite des yeux, le réduisit en un tel état que les chirurgiens même, tout habitués aux plus affreux ulcères, pouvaient à peine en supporter le spectacle et l'infection. Le remède unique du fer et du feu, qu'on lui appliquait fréquemment, était plus douloureux encore ; et néanmoins le Frère Fernandès ne cessait pas de travailler, avec la même ardeur ; ou lorsque la charité de ses supérieurs lui imposait quelques heures de repos, il les passait aux pieds du saint tabernacle, avec une joie si vive et si douce, qu'à la fin de sa vie, quand l'épuisement de ses forces ne lui permit plus de bouger, il priait quelqu'un de ses frères de le porter là où était son trésor et son cœur. Pour mettre le comble à ses tourments, les démons, enragés de ne pouvoir vaincre ce nouveau Job, en vinrent jusqu'à l'attaquer visiblement, sous mille

formes effrayantes, et en particulier sous celle de chiens furieux. Mais l'invincible athlète de Jésus-Christ les mettait en fuite, comme sans effort, avec les mêmes armes dont il se servait contre les plus violents assauts de la douleur, en prononçant avec amour les noms sacrés de Jésus et de Marie.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 449 — ID, *Synops. Annal.*, *p.* 192. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1607, *p.* 92.

La même année 1607, entrait à Bangkok le Père Balthasar de Séqueyra, l'un des vieux apôtres de l'Inde, et le premier missionnaire de la Compagnie dans le royaume de Siam, où il venait de pénétrer en traversant la presqu'île de Malacca. Nous pouvons suivre encore, dans le naïf récit du vieil historien français de nos missions, le Père du Jarric, les origines de cette première mission si peu connue, qu'interrompirent tant de fois les révolutions de palais, et relevée par l'Espagne ou par la France. Mais c'est au Père de Séqueyra que revient la gloire de l'avoir fondée. Il s'ouvrit une voie de Ténassérim aux bords du Mé-Nam, « cheminant par des monta-« gnes fort âpres, écrit du Jarric, et des forêts qui foisonnent de « tigres, d'éléphants, de rhinocéros, et autres bêtes sauvages, non « sans grand danger de sa vie. Car devant ses yeux propres, il vit « un tigre se ruer sur un homme de leur compagnie, fort puissant « et robuste, lequel il déchira et mit en pièces avec ses ongles, « sans que personne lui pût donner secours, quoiqu'il le deman-

« dât instamment à ses compagnons. C'était lors le temps du carê-
« me; et quoique le Père fût encore convalescent d'une maladie
« qui lui avait duré un mois, il jeûnait tous les jours, marchant à
« pied, et n'avait pour sa nourriture qu'un peu de riz et de pois-
« son salé. Mais Dieu lui augmentait les forces et le courage mer-
« veilleusement, comme il le dit en une lettre, avec la douce souve-
« nance des voyages que ce grand apôtre des Indes, le Bienheu-
« reux François Xavier, faisait parmi le Japon, à pieds nus, cou-
« rant après les chevaux de ceux en la compagnie desquels il allait;
« mais principalement avec la très-dévote mémoire de la douloureuse
« Passion du Sauveur que l'Eglise célébrait en ces jours-là. »

Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 3, *p.* 887.— Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 512. — Guerreiro, *Relaç. Ann.*, 1607-1608, *p.* 79.

VIII AOUT.

—

Le huitième jour d'août de l'an 1713, mourut, dans l'île de Terceira, au collége d'Angra, l'un des plus saints et des plus laborieux apôtres de cette mission, le Père Thomas Arnao, travaillant et se crucifiant encore avec toute l'ardeur d'un jeune homme, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé près de soixante dans la Compagnie. Entré à quinze ans et demi au noviciat, il remerciait très-affectueusement Notre-Seigneur de l'avoir gardé pur des vices de la jeunesse, en lui donnant un vertueux père, qui n'aimait en lui, disait-il, rien tant que son âme; et dont la tendresse, toujours vigilante, n'hésitait pas à le châtier, jusqu'à lui faire expier, ajoutait-il, par huit jours au pain, à l'eau, et aux verges, ses premières fautes de paresse ou de désobéissance; mais après lui avoir fait comprendre combien elles pouvaient déplaire à Dieu. Les quarante années d'apostolat du Père Arnao le firent surnommer le François Xavier des Açores. Il était, à la lettre, sur pied, jour et nuit; parfois réduit à une si grande faiblesse qu'il fallait le porter en chaire. Mais en parlant de Dieu au peuple accouru pour l'entendre, il semblait retrouver soudain la force et la vie. Nul ne voulait mourir sans s'être confessé à lui; et l'on disait qu'expirer dans ses bras, c'était sans aucun doute partir pour le ciel. Aussi le réveillait-on souvent quatre

et cinq fois dans une seule nuit. Le voyant un jour tout épuisé, son supérieur jugea devoir, en conscience, répondre enfin par un refus au quatrième messager, qui venait interrompre le sommeil du Père Arnao. Mais dès que l'homme de Dieu en fut instruit, le lendemain matin : « O mon Père, lui dit-il les larmes aux yeux, ma santé est bien peu de chose auprès du salut d'une âme pour l'éternité ! » Dans ses courses apostoliques, la foule qu'il venait d'évangéliser l'accompagnait d'ordinaire d'un village à l'autre, hommes et femmes chantant le saint rosaire qu'il leur avait appris à méditer. Il enseignait la même dévotion aux ouvriers du collége d'Angra, et aux maçons dont il aimait à partager le pénible travail, quand il en trouvait le loisir, portant la chaux, le sable et les pierres sur ses épaules, à la grande édification de tout le peuple. Aussi ne l'appelait-on que l'homme de Dieu, et lui rendait-on le beau témoignage de n'avoir jamais cherché que des âmes. A peine eut-il rendu le dernier soupir, qu'on se partagea ses pauvres dépouilles comme les reliques des saints; et bientôt, dit son biographe, de nombreux miracles attestèrent la puissance et la gloire dont jouissait dans le ciel, auprès de Notre-Seigneur, le Père Arnao.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 701. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 452. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 445.

Le même jour, l'an 1607, mourut, dans la mission du Cap-Vert, après trois années seulement de vie religieuse, le Père Pierre Neto, âgé de 28 ans, mais d'une perfection déjà consommée. Il avait donné,

dès les premiers jours, à ses jeunes compagnons de noviciat, de si beaux exemples d'humilité, de dévotion, d'abnégation et de régularité, que l'un d'entre eux dit un jour avec stupeur au Maître des novices : « Assurément, ô mon Père, dans peu d'années, le Père Néto deviendra un grand saint! » — « Mon Frère, il l'est déjà », répondit à l'instant le Père Maître, qui connaissait à fond les vertus héroïques du serviteur de Dieu. Dès lors en effet le P. Pierre Neto marchait toujours en la présence de Notre-Seigneur ; et, se rappelant qu'il avait le bonheur d'habiter sous le même toit, il aimait à considérer sa pauvre cellule comme un tabernacle où, près de lui et pour son amour, Jésus était caché, mais vivant jour et nuit. Il s'endormait chaque soir dans cette pensée ; et vers minuit il avait coutume de se réveiller, pour adorer le Verbe fait chair, et méditer affectueusement sur quelqu'un des mystères de la Passion. Tout ce qu'il pouvait trouver de plus vil, en fait de travail, de nourriture, ou de vêtements, faisait ses délices ; et comme on lui avait confié la charge de sous-ministre, il se chargeait bien souvent lui-même de balayer la chambre et de faire le lit des nouveau-venus. A toutes les heures, et à la fin de chaque exercice, il examinait avec soin, comme Notre Bienheureux Père Ignace, si ses moindres actions avaient été faites purement et parfaitement pour l'amour de Dieu. Nul n'était plus ingénieux pour allier en sa personne les livrées humiliantes de la pauvreté à tout ce qu'exigeaient de lui les règles de la propreté ou des convenances. Aussi non-seulement il n'acceptait rien de superflu, mais il portait avec joie sous sa soutane de vrais haillons, dont il recousait lui-même les lambeaux, et qu'un esclave ou un mendiant n'eût pas acceptés à titre d'aumône. Quant à son corps, il eût voulu pouvoir le crucifier avec Jésus-Christ, et il le traitait avec toute la sainte haine que n'en-

chaînait pas l'obéissance; mais sans aucune singularité. Et les jours où l'usage de la Compagnie lui faisait un devoir d'aller prendre un peu de repos et de distraction à la campagne, nul n'était plus aimable au milieu de ses frères. Seulement il savait, sans affectation, s'écarter de temps en temps, pour quelques minutes, afin d'entretenir du moins en son cœur, par de courts et affectueux colloques avec le Sauveur et sa sainte mère, les flammes de l'amour divin.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 490. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 450. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 191.

IX AOUT.

—

Le neuvième jour d'août de l'an 1548, mourut en odeur de sainteté, à Lisbonne, cinq années seulement après son entrée dans la Compagnie, le Frère scolastique Rodrigue de Ménézès, de l'illustre famille des comtes de Tarouca. Il achevait ses premières études à l'Université de Coïmbre, lorsque les héroïques vertus des premiers Pères et Frères, envoyés de Rome par saint Ignace, l'attirèrent invinciblement à partager leur vie pauvre et crucifiée. Mais bien peu de novices, pour demeurer fidèles à la voix de Dieu, eurent jamais, en aucun lieu du monde, à repousser autant et d'aussi terribles assauts. Le frère aîné du jeune Rodrigue accourut d'abord à Coïmbre, suivi d'une troupe de cavaliers en armes, pour l'enlever du noviciat ; mais il ne put y réussir ; et comme son père, indigné de le voir bientôt revenir seul, lui en faisait d'amers reproches : « Ah ! répondit le jeune homme encore frémissant, si vous aviez entendu de vos oreilles par quelles raisons vives et puissantes Rodrigue me pressait de rester avec lui, vous béniriez Dieu bien plutôt, comme d'un miracle, que je sois moi-même revenu vers vous ! » Plusieurs fois encore, des hommes armés épièrent et poursuivirent à outrance dans le même but, mais sans plus de succès, Rodrigue de Ménézès, à la nouvelle qu'on l'avait vu sortir de Coïmbre et se diriger, à pied et en mendiant, vers quelques pieux pèlerinages, tel que Notre-Dame

de Guadalupe, ou le Saint-Enfant Jésus d'Evora. L'un de ces émissaires l'ayant atteint, mais sans pouvoir s'emparer de sa personne, n'obtint de lui qu'une lettre admirable, où le saint jeune homme écrivait à sa propre mère, en vrai compagnon de Jésus : « Considérez, ma mère, je vous en supplie, ce que vous prétendez faire, en m'arrachant des bras de mon aimable et divin Rédempteur ! Jésus m'appelle à sa Compagnie, et vous me rappelez au monde; Jésus, au travail, et vous, au plaisir; Jésus, à me dévouer au salut des âmes, et vous, à risquer de perdre la mienne. Votre amour vous aveugle et, jusqu'à un certain point, je l'espère, peut vous excuser : car loin de vous a été la pensée que vous faisiez une injure à Jésus; mais ne tardez pas plus longtemps à la reconnaître et à la pleurer ! » Cette mère, pleine de foi, pleura en effet son erreur; et quand elle vit, cinq années plus tard, ce cher fils rendre son âme à Notre-Seigneur, avec le plus doux sourire sur les lèvres : « O mon Seigneur et mon Dieu, s'écria-t-elle en baisant les pieds de Rodrigue sur son lit de mort, ô mon Dieu, quel bonheur pour moi d'avoir été la mère d'un si saint enfant ! » De son côté le Père Simon Rodriguès était lui-même transporté de joie et d'admiration, et ne cessait de remercier très-affectueusement Notre-Seigneur, d'avoir donné à la Compagnie naissante une âme si divinement passionnée pour la sainte folie de la croix. Souffleté un jour en public et à l'improviste, Rodrigue de Ménézès n'en avait pas même laissé voir un simple signe de surprise : tant les traitements les plus vils semblaient répondre à tous ses désirs. Il avait même obtenu, à force d'instances, qu'un de ses frères du noviciat reçût l'ordre exprès de l'humilier et de le mortifier en toute manière : emploi dont celui-ci s'acquittait à merveille et à la grande joie de l'humble imitateur de Jésus-Christ. Ne trouvant pas

encore assez douloureux un très-rude cilice dont il avait coutume de se revêtir, il y joignait l'usage assidu de faisceaux d'épines et d'orties, dont la douleur ne faisait qu'augmenter la sérénité angélique de son visage : car toutes les délices de son cœur étaient en Jésus crucifié. Ce fut surtout dans les *Exercices* de saint Ignace que le Frère de Ménézès puisa cet amour si fort et si constant pour Notre-Seigneur. En ce temps-là, il n'était bruit, à la cour de Lisbonne et à l'université de Coïmbre, que des prodigieuses transformations opérées par ce livre mystérieux du saint fondateur de la Compagnie; et le cardinal infant Don Henri, cédant à la rumeur publique, avait résolu de soumettre à l'enquête la plus sévère ces méthodes nouvelles de perfection, que leur nouveauté même rendait suspectes. Plusieurs jeunes religieux de la Compagnie furent donc appelés devant les juges de l'Inquisition, et parmi eux Rodrigue de Ménézès. Mais comme ses examinateurs lui demandaient si, durant ces longs jours de solitude et de méditation, il n'avait pas été assailli de quelque vision étrange : « Oui, sans doute, répondit-il : j'ai vu alors un émouvant spectacle, dont je n'avais jamais eu l'idée : l'état de mon âme, le néant du monde, et le malheur de perdre Dieu éternellement! »

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 9, *t.* 4, *p.* 487, 490. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 114, 142. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 729. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 454. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 9, 16, 26. — Nieremberg, *Hon. del Gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 767.—Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 118, 139, 158, 245.—Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 83.—Patrignani, *Menolog.*, 9 *Ag.*, *p.* 88.

X AOUT.

—

Le dixième jour d'août de l'an 1622, mourut glorieusement au Japon, dans l'île de Firando, le bienheureux Frère Augustin Ota, novice et catéchiste du saint martyr Camille Costanzo, dont il avait partagé tour à tour les rudes travaux, la captivité, la généreuse confession du nom de Jésus en face des tortures, et qu'il ne précéda au ciel que de quelques semaines, après vingt années de dévouement au service de la Compagnie.

Decretum Beatif. CCV. MM. Jap., Romæ, 1867.— Boero, *Relaz. della Glor. morte di CCV. BB. MM.*, *p.* 41. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 10, *t.* 4, *p.* 508, 513. — Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, *p.* 71. — Bartoli, *Giappone, l.* 4, § 55. — Alegambe, *Mort. Illust. p.* 321. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 402. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 503, *etc.*

Le même jour, mourut, au collége de Goa, l'an 1571, le Père Melchior Nunès Barreto, appelé, par la mort de saint François Xavier et du Père Barzée, au gouvernement de toutes les missions des Indes, et le premier prêtre européen qui eut l'honneur, au seizième siècle, de mettre le pied sur le sol chinois. A l'âge de vingt-trois ans,

Melchior Nunès achevait sa théologie dans l'Université naissante de Coïmbre, lorsque les exemples de nos premiers Pères et Frères envoyés de Rome par saint Ignace le gagnèrent à la Compagnie. Déjà il était à la veille d'obtenir solennellement le titre de docteur en droit canon ; mais, plein d'une sainte impatience pour les humiliations de Jésus-Christ, il suppliait le Père Simon Rodriguès de ne plus différer à le recevoir, lorsque, un jour, ce grand serviteur de Dieu le congédia sans autre réponse que ces paroles de Notre-Seigneur à saint Pierre : « *Quod ego facio tu nescis modo ; scies autem postea !* Vous ne comprenez pas à cette heure ce que je fais ; mais plus tard vous le comprendrez. » Melchior se soumit, non sans quelque regret. Mais à l'issue même de la séance où il avait été couvert d'unanimes applaudissements, comme il se rendait, sans plus tarder, encore environné d'un brillant cortége, des salles de l'Université au noviciat de la Compagnie, à peine en eut-il franchi le seuil que Simon Rodriguès vint à sa rencontre; et, lui montrant un quartier de mouton fraîchement écorché, encore tout sanglant : « Mon fils, lui dit-il, prenez et portez ceci, comme un hommage de reconnaissance, à l'illustre docteur et professeur Marc Roméo, qui tout à l'heure a bien voulu vous servir de parrain. » Nunès comprit alors l'application des paroles évangéliques citées par Rodriguès, qui prétendait bien enfin satisfaire ses désirs si vifs et si sincères d'être méprisé. Il obéit donc sur-le-champ, et souriant à la stupeur de Roméo, quand celui-ci le vit arriver pliant sous un si étrange fardeau : « Ne soyez pas surpris, lui dit-il : car voici maintenant l'examen que me font subir les Pères de la Compagnie de Jésus, pour me graduer en l'école de l'humilité et de la croix ! » Peu de temps après, Simon Rodriguès ayant voulu savoir de Nunès à quel degré, de Coadjuteur ou de Profès, il désirait être élevé

dans la Compagnie : « Mon Père, lui répondit aussitôt Melchior, Notre-Seigneur, par sa miséricorde, a mis mon âme dans l'indifférence la plus absolue, et prête à tout ce que l'obéissance voudra de moi. Mais puisque vous m'ordonnez de choisir, voici ma réponse : Si la profession doit m'ouvrir l'accès des honneurs, de la faveur des grands ou des rois, d'une vie douce et où je pourrais mieux trouver mes aises, je demande à me voir chargé bien plutôt des derniers travaux de la cuisine, et à demeurer, jusqu'à ma mort, l'aide et le serviteur de nos plus humbles Frères. Mais si la profession peut faire espérer plus de croix, de déshonneur et d'ignominies pour le nom et l'amour de Notre-Seigneur; si elle doit me dévouer à plus de travaux, de fatigues et de périls de mort pour sauver plus d'âmes, alors j'aspire de grand cœur à un pareil degré. » Les vingt années que Melchior Nunès consacra au salut des âmes et à la propagation de la foi dans tout l'Orient offrirent en effet un spectacle digne des plus saints apôtres, et lui méritèrent, au fond des Indes, les noms de nouveau Paul et de nouveau Xavier. Quand il annonça du haut de la chaire au peuple de Goa, qu'il allait partir pour le Japon, beaucoup de Portugais et plusieurs dames des plus distinguées s'offrirent à l'accompagner au delà des mers, pour lui servir de catéchistes près des Japonais et des Japonaises : tant son discours les avait embrasés du feu dont il était consumé lui-même. Enfin rien n'est plus beau qne ses nombreuses lettres, dignes pareillement d'un Xavier ou d'un Paul, et qui nous le montrent ne se glorifiant que dans ses souffrances : car Dieu, qui veut des saints pour faire des apôtres, ne fait, disait-il, des saints que par la croix, en leur détachant le cœur de tout bien créé!

Cartas do Japaõ (*Coll. de D. Theotonio*), *f*° 30,32.—*Avvisi d'all'India, Part.* 3. —Sousa, *Agiolog. Lusit., Ag.* 10, *t.* 4, *p.* 500, 511.—Tellez, *Chron. da Comp., t.* 1, *p.* 109, 542. — Orlandinus, *Hist. Soc., Part.* 1, *p.* 361, 439, 488, 535, 562. — Sacchinus, *Hist. Soc., Part.* 2, *p.* 38, 73, 103; *et Part.* 3, *p.* 79, 191, 364. — Sousa, *Orient. Conquist., t.* 1, *p.* 79, 106, 425, 696, 704, *et t.* 2, *p.* 56. —Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 361-391. — Id., *Ann. Glor., p.* 458. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 495. — Alegambe, *Bibl. Script. Soc., p.* 609.—Andrade, *Varones Ilustres, t.* 6, *p.* 21.—Nadasi, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 92. — Drews, *Fast. Soc., p.* 306. — Francisco de Santa-Maria, *Ann. Hist. Diar. Part., Ag.* 10. — Bartoli, *Asia, l.* 7, §§ 23; *et l.* 8, §§ 7-12. — Patrignani, *Menolog.* 10, *Ag., p.* 92.

XI AOUT.

—

Le onzième jour d'août de l'an 1579, mourut, à Lisbonne, le Frère Coadjuteur Jean Nogueyra, délivré depuis peu de jours des prisons de Fez, après onze mois environ de la plus dure captivité. A la bataille d'Alcazar-Kébir, il avait été percé d'un coup de lance et réduit en esclavage par les vainqueurs. Forcé en cet état de faire à pied, tout sanglant et à bout de forces, une course de plus de cinquante lieues, il se vit, au terme, accueilli si brutalement par les projectiles, les crachats, les soufflets de la populace de Fez, qu'à peine arriva-t-il vivant jusqu'à l'espèce d'antre où les sectateurs de Mahomet entassaient leurs captifs. Le nouveau maître de Nogueyra le chargea des soins les plus vils, de ses écuries ; puis quand il eut reçu le prix de sa rançon, il le dépouilla des vêtements qu'il lui avait du moins laissés jusqu'alors, et le jeta dehors, couvert uniquement d'un lambeau de chemise. Mais le bon Frère, en racontant, dans une de ses lettres, tous les honteux et cruels traitements que lui avaient fait subir les barbares, pour le contraindre à renier sa foi, ou l'empêcher de soutenir et de servir les autres captifs, protestait que Notre-Seigneur l'avait consolé magnifiquement, parmi tant de maux : « Et je m'estime bienheureux, ajoutait-il, d'avoir été conduit ici par la main de Dieu ! Car si, jusqu'à présent, je ne m'étais pas rendu digne du nom de religieux et de compagnon de Jésus, j'espère avoir appris à le devenir

désormais. » Malheureusement les forces du Frère Nogueyra avaient été trop cruellement brisées par la souffrance ; et un mois seulement après son retour, il expirait, bénissant Dieu jusqu'à son dernier souffle de vie.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 461. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 119.

Le même jour, près de Lisbonne, mourut en 1766, après quarante années de travaux apostoliques et quatre années de captivité sur terre et sur mer, couronnées par vingt-deux mois d'agonie dans les affreux cachots du fort Saint-Julien, le Père François da Costa, vénérable vieillard de soixante-seize ans, l'une des plus illustres victimes de Pombal, et le dernier Provincial du Japon, lorsque les missionnaires de la Compagnie se virent arrachés à toutes les missions portugaises de l'Orient. Beaucoup des compagnons du Père da Costa n'avaient pu résister aux seules rigueurs de la traversée : tant la plupart de leurs geôliers mirent de barbarie et d'acharnement à les priver même d'air et de nourriture, après les avoir entassés dans la partie la plus brûlante et la plus infecte du vaisseau, au milieu d'une véritable fourmilière d'insectes et de vermine. Le Père Louis de Sequeyra, recteur du collége de Macao, succomba le premier, après trente-huit jours d'agonie, dans le port de Talicheri, sur la côte de Malabar. Plus tard, expirait, en pleine mer, le Frère Coadjuteur Emmanuel Gonsalvès, vrai prodige de patience, au témoignage de ses compagnons; et à Bahia, le Père Antoine Simoens, encore à la fleur de l'âge, mais consumé par tant et de si poi-

gnantes douleurs : heureux encore auprès de tant d'autres qui, enlevés aux mêmes missions, devaient prolonger leur martyre dix années entières, dans les trop fameux sépulcres que leur préparait le bourreau de la Compagnie en Portugal. Parmi ces derniers, le Père Joseph da Sylva, bien avant de tomber entre les cruelles mains de Pombal, avait déjà glorieusement confessé Jésus-Christ pendant plus de vingt mois, chargé de fers et souffleté à coups redoublés dans les prétoires de la Chine, puis condamné à mort par les mandarins. Mais alors son supplice avait été changé par l'empereur en une simple déportation ; et Dieu lui réservait, avant de le couronner, un plus lent martyre de quinze années entières pour son saint nom.

Murr, *Journal zur Kunstgeschichte*, *t.* 8, *p.* 257. — Carayon, *Les prisons de Pombal*, *p.* 121, 239. — De Montezon, *Missions de la Cochinchine et du Tonkin*, *p.* 388.

XII AOUT.

—

Le douzième jour d'août de l'an 1624, mourut au collége de Coïmbre, à l'âge de soixante-dix-sept ans et après soixante-trois ans de vie religieuse, le Père Jérôme Dias, l'un des plus insignes modèles d'esprit intérieur et de dévouement, offerts aux hommes apostoliques et aux supérieurs de la Compagnie. Son éloquence, qui ne respirait que l'esprit de Dieu, le fit inviter jusqu'à sept fois, par le tribunal de l'Inquisition, à porter la parole devant le plus vaste et le plus imposant auditoire de tout le royaume, dans la grande solennité annuelle de l'Auto-da-fé. Quand la superbe flotte de Philippe II fut prête à faire voile vers l'Angleterre, Jérôme Dias eut pareillement l'honneur de se voir choisi pour exhorter, une dernière fois, les trente mille hommes de débarquement réunis sur les bords du Tage; et, selon l'expression même de ses auditeurs, sa parole les embrasa d'une ardeur si vive, qu'elle parut avoir fait d'eux trente mille lions, que nul ennemi n'eût épouvantés. Notre-Seigneur, entre autres récompenses du zèle de son serviteur, daigna se montrer un jour à ses yeux, dans la sainte hostie miraculeuse de Santarem, tel qu'il avait paru autrefois dans les campagnes de la Judée, annonçant le royaume de Dieu à la multitude, et la main droite élevée vers Dias, pour l'encourager et le bénir. Aussi, durant près de cinquante ans, consacra-t-il à ce saint ministère tous les instants dont il put disposer, sans faire tort toutefois aux

devoirs si divers que l'obéissance et le service de Dieu lui imposaient. Recteur, à deux reprises différentes, et du collége de Coïmbre et de l'université d'Evora, puis chargé par le Père Claude Aquaviva de gouverner toute la Province, il put remercier humblement Notre-Seigneur, à l'heure de sa mort, que « jamais un de ses inférieurs ne se fût repenti de lui avoir confié son âme ! » Il faut lire en détail, dans les historiens portugais, toutes les industries de sa charité, durant la grande peste de Coïmbre, en 1599, pour mettre sa communauté à l'abri du fléau; pour apaiser, par les saints exercices de l'adoration perpétuelle, la colère de Dieu; pour soulager enfin tout ce peuple en deuil avec une générosité si étonnante, surtout à l'égard des pauvres et des religieux, que les enfants de saint François ne craignaient pas de dire hautement : « En vérité, tous les habitants de Coïmbre devraient baiser la trace de chaque pas des fils de saint Ignace, pour tous les biens dont ils nous ont comblés ! » Ce fut aussi le Père Jérôme Dias qui introduisit dans toutes les églises de sa Province l'exposition solennelle des quarante heures, couronnée tous les ans à Lisbonne par une procession magnifique, où durant plus d'un demi-siècle on vit les rois de Portugal partager avec les premiers seigneurs du royaume l'honneur de porter les lances du dais. Enfin la Compagnie tout entière lui doit encore aujourd'hui le pieux usage, approuvé par le Père Claude Aquaviva, de réciter chaque jour l'*Ave maris Stella*, en l'honneur de Notre-Dame, après les Litanies des Saints. Depuis son entrée au noviciat, à l'âge de quatorze ans, ce grand homme semblait n'avoir pas travaillé avec moins de zèle à sa perfection propre qu'au salut des âmes; et l'on aimait à le citer comme un modèle de fidélité à toutes ses règles. Ce ne fut toutefois qu'à l'âge de quarante ans, et trente-sept ans avant sa bienheureuse mort, qu'il passa du

degré de religieux fervent et dévoué à la sublime perfection des plus admirables serviteurs de Dieu. Les œuvres de sainte Thérèse venaient à peine d'être publiées en Espagne, lorsque le grand archevêque d'Evora, Théotonio de Bragance, autrefois novice de la Compagnie et demeuré toujours uni de cœur à ses anciens frères, reçut et communiqua au Père Dias, la vie de l'héroïque vierge du Carmel, écrite par elle-même, sous l'inspiration manifeste de l'Esprit-Saint. Le P. Jérôme y vit bientôt, dans une lumière toute nouvelle, comment elle avait répondu à l'appel de Dieu; et à partir de ce moment, sans respect humain ni hésitation, son parti fut pris d'y répondre avec une égale générosité. S'il avait aimé jusqu'alors la prière et la pénitence, elles devinrent pour lui, dès ce jour, comme la condition même de sa vie et de son bonheur ici-bas. Les yeux fixés sur sainte Thérèse, qu'il prit sur-le-champ pour patronne comme pour modèle, il fit ses délices de ne plus vivre qu'en Dieu et pour Dieu. De violents maux de tête, qui depuis longtemps lui formaient comme une perpétuelle couronne d'épines, demeurèrent dès lors suspendues et comme charmées, durant les longues heures de ses oraisons : tant il s'oubliait alors lui-même aussi bien que toutes les créatures. Pour satisfaire tout à la fois à la discrétion, ou plutôt à l'obéissance, et à son insatiable désir de se crucifier, il variait, chaque jour de la semaine, les genres de douleurs dont il affligeait son corps : savourant ainsi, sans péril pour sa vie ou pour ses travaux, toutes les saintes joies de la souffrance. En même temps les grâces merveilleuses dont Dieu ne cessait de le combler ne lui paraissaient de nature qu'à faire mieux éclater son néant et la seule miséricorde de son Seigneur; et il triompha par là des violents assauts du démon, qui lui avait suggéré quelque temps de garder pour lui

seul des faveurs si rares, sans les découvrir à ses directeurs : sous prétexte que les vrais saints pouvaient seuls parler sans inconvénient des opérations merveilleuses de Dieu dans leur âme ; et que d'ailleurs tous ceux auxquels il demanderait des conseils, n'étaient que ses disciples et ses enfants. Or justement cette humble dépendance faisait la joie du P. Dias ; et lorsqu'il eut cessé d'être supérieur, pas un novice ne parut plus fidèle à demander les moindres permissions, sans jamais consentir, à moins d'une évidente et indispensable nécessité, à prendre sur lui de les supposer. « Car pourquoi, disait-il, et dans quel esprit, voudrais-je, devant Dieu, me permettre, à mon âge, ce qu'un novice ne se permet pas ? » Un des exercices les plus chers des dernières années de sa vie, fut la dévotion aux cinq plaies de Notre-Seigneur. Tous les jours il se renfermait dans chacune d'elles, comme dans une source inépuisable de grâce et d'amour. Il demandait surtout alors au cœur de Jésus « d'être toujours, disait-il, loyal envers lui ». Enfin durant sa dernière maladie, tandis que les médecins le soumettaient aux opérations les plus douloureuses, il demeurait calme et comme insensible, s'étant réfugié, disait-il encore, dans ce très-sûr asile des plaies de son Seigneur ; et il y rendit le dernier soupir, après avoir appris par révélation le moment de son bienheureux départ pour le paradis.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 768.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 462.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 239.—Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 521. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 106. — Patrignani, *Menolog.*, 12 *Ag.*, *p.* 103.

XIII AOUT.

—

Le treizième jour d'août de l'an 1569, mourut, à Lisbonne, le Père Gaspard Alvrès, Recteur du collége de Saint-Antoine, martyr de sa charité au service des pestiférés. C'est à lui surtout que revint l'honneur, non-seulement de s'offrir à la mort, et d'entraîner ainsi par son exemple une grande partie du clergé et des autres religieux de la capitale, mais d'organiser en même temps toutes les œuvres de miséricorde, contre les ravages d'un fléau qui allait faire périr quatre-vingt mille victimes en quatre mois. Telle était partout l'épouvante, que beaucoup de pères et de mères fuyaient Lisbonne, laissant au fléau leurs enfants qu'ils ne voulaient pas voir mourir sous leurs yeux et désespéraient de pouvoir nourrir. Plusieurs de nos Pères et Frères furent alors chargés par le Père Alvrès de recueillir ces pauvres petits abandonnés, et d'attacher à chacun d'eux un signe qui pût les faire plus tard reconnaître, si l'on parvenait à retrouver quelqu'un de leurs parents. De son côté, le supérieur de la Maison Professe, François Henriquès, digne émule de zèle et de charité du Père Alvrès, allait faire fondre les vases sacrés, pour subvenir à la nourriture d'une multitude presque infinie, et non moins menacée de périr par la famine que par la peste. Mais, à cette nouvelle, le jeune roi Don Sébastien, la reine sa mère et le cardinal Don Henri, envoyèrent abondamment de quoi subvenir à une si pressante nécessité.

Gaspard Alvrès n'était que depuis treize ans dans la Compagnie, quand il fut moissonné par une aussi glorieuse mort ; mais on peut dire que ces treize années n'avaient été qu'un perpétuel enchaînement d'actes héroïques. Après son élévation au sacerdoce, il continuait de suivre les leçons des plus fameux docteurs en droit canon dans l'université de Salamanque, lorsque le Père François Strada vint y donner aux étudiants les *Exercices* de saint Ignace. En peu de jours l'ébranlement fut universel ; et parmi ceux qui renoncèrent en foule aux plus riantes espérances, pour ne plus vivre qu'à Jésus-Christ, le jeune prêtre Gaspard Alvrès obéit avec une merveilleuse fidélité à l'appel de Dieu. Son début dans cette nouvelle carrière de la vie intérieure et du détachement des créatures fut un silence absolu de six mois, afin de mieux prêter l'oreille aux inspirations les plus délicates de l'Esprit-Saint. Puis, après les premières épreuves du noviciat, ses supérieurs le jugèrent digne d'aller, en qualité d'aumônier militaire, assister la petite mais intrépide garnison portugaise, que cernèrent presque aussitôt cent mille infidèles, dans la ville de Mazagan. Là il affronta sans pâlir les plus grands périls, pour ouvrir le ciel aux mourants, jusque sous le feu de l'ennemi, et pour soutenir le courage des assiégés, qui en dépit de terribles assauts demeurèrent maîtres de leur conquête. Rappelé d'Afrique et nommé Recteur du collége naissant de Lisbonne, qui n'avait pas encore de revenus fixes, le Père Alvrès se vit réduit, tandis que ses frères enseignaient, à mendier lui-même de porte en porte leur nourriture de chaque jour et leurs vêtements. Telle était la pauvreté de ces premiers temps que tout le linge de la communauté consistait en toile de vaisseau, jetée au rebut par les marins, et dont la rudesse égalait, à la lettre, celle d'un cilice. Le serviteur de Dieu ne se donna point de repos qu'il n'eût obtenu en

aumône de quoi soulager tous ses inférieurs, mais sans en profiter jamais pour lui-même, dit son biographe, bien que les plaies de ses épaules, flagellées chaque soir avec une rigueur extrême, rendissent presque intolérable un pareil tourment. Sa charité pour toutes les douleurs du corps et de l'âme jetait dans la stupeur ses plus saints compagnons; et ce lui était comme un jeu, tantôt d'abandonner son repas à quelque affamé, et de demeurer ainsi jusqu'au soir complétement à jeun; tantôt d'ensevelir les morts de ses propres mains, mais en secret, autant que possible, pour ne point en avoir l'honneur, et joindre l'humilité à la charité; tantôt enfin de se dépouiller d'une partie de ses vêtements, pour défendre du froid un de ses inférieurs, sans se réserver même une couverture ou un lit, et dormant à terre, tout habillé. Voyant un jour les larmes d'un de nos Frères Coadjuteurs qui venait de perdre une somme considérable, et s'en affligeait d'autant plus qu'il était moins coupable de négligence : « O mon cher frère, lui dit-il ponr le consoler avec un aimable sourire, prenez garde, après avoir perdu votre bourse, de ne pas perdre aussi votre cœur ! » Il avait défendu au portier du collége d'éveiller la nuit aucun autre Père, lorsqu'on venait, ce qui n'était pas rare, chercher un confesseur pour quelque malade : heureux de sacrifier aux âmes son propre repos, sans laisser troubler celui de ses frères. Quand la peste éclata dans les murs de Lisbonne, emportant plus de cinq cents morts en un jour, il se hâta d'abord, comme nous l'avons vu, d'organiser l'assistance des mourants. Puis, lorsqu'il eut assigné à chacun son poste et son office : aux Pères, l'administration des sacrements; aux Frères, le soin des corps et la préparation des pécheurs à la détestation et à l'aveu sincère de leurs fautes; enfin à bon nombre de pauvres selon le cœur de Dieu, et dont le saint recteur soulageait

la misère par de larges aumônes, la mission plus facile d'aller à la recherche des moribonds qui seraient en péril, pour venir signaler leurs demeures et leurs besoins ; jugeant enfin que, devant Dieu, il avait pourvu à tout ce qui semblait être au pouvoir de la prudence humaine, il entra lui-même dans la carrière, et la parcourut comme un géant. Puis quand le fléau l'abattit, il envisagea du même cœur l'approche de son dernier sacrifice. « Et vraiment alors, lisons-nous dans le récit d'un de ses fidèles compagnons, il me sembla voir en lui l'un de ces antiques saints que nous vénérons sur les autels, luttant contre la mort, dans un corps épuisé, mais avec une âme invincible ! » Il rendit enfin le dernier soupir, les yeux si vivement et si tendrement fixés sur son crucifix, « que longtemps après, ajoute le Père Léon Henriquès, nous lui répétions encore le nom de Jésus », tant il semblait toujours vivant et priant.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 234.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 465 — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 84. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 195. —Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 13, *t.* 4, *p.* 527, 529. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 248. — Alegambe, *Heroes et vict. charit.*, *p.* 47. — Patrignani, *Menolog.*, 13 *Lugl.*, *p.* 117.

XIV AOUT.

—

Le quatorzième jour d'août de l'an 1608, mourut, au collége d'Evora, le Frère scolastique André Jorge, admis à l'âge de quinze ans dans la Compagnie, et laissant, après cinq années seulement de vie religieuse, la réputation d'un ange d'innocence et de dévouement. Un trait de mortification vraiment héroïque peut nous faire juger de sa première enfance. Il se vit un jour condamné, par erreur, au châtiment des verges, pour une faute d'écolier à laquelle il n'avait aucune part; et son innocence ne fut reconnue que lorsqu'il l'eut subi, sans dire un seul mot pour s'en exempter. Or, comme son professeur lui reprochait paternellement d'avoir ainsi gardé le silence : « Mon Père, je me suis rappelé, répondit alors le pieux enfant, ce que vous nous aviez raconté en classe de la flagellation de Notre-Seigneur, et comment il reçut pour nous jusqu'à cinq mille coups sans se plaindre; et je me suis senti un extrême désir de l'imiter. Voilà pourquoi j'ai mieux aimé me taire que m'excuser. » Cet amour d'André pour Notre-Seigneur l'aida puissamment à conserver sans tache cette première fleur d'innocence qu'il avait reçue au baptême et qu'il porta au ciel. Il y joignait l'ardeur d'un séraphin. Durant les courtes années de son noviciat et de ses études, ses supérieurs et ses frères le vénéraient comme la vive image de leur aimable modèle saint Stanislas : c'était

la même joie à se vaincre et à s'abaisser. Tout ce qu'il y avait de pire et de plus vil semblait en particulier faire ses délices ; et comme on sourit d'ordinaire à quelque agréable surprise, ainsi souriait-il dès la première atteinte d'une humiliation ou d'une mortification imprévue. Son angélique modestie inspirait, même aux hommes du monde, l'amour de la prière et de la pureté. A son approche, les entretiens profanes ou frivoles se changeaient sans efforts en de pieuses conversations : tant on savait que tout autre discours lui était à charge, surtout les murmures et les plaintes contre l'obéissance. Car jamais fils, dit le P. Antoine Franco, n'aima plus tendrement son père et sa mère que ce vrai fils de saint Ignace n'aima tous ceux que la Compagnie lui donnait pour pères. « Quand on leur manque de respect, il me semble voir, disait-il, la face adorable de Jésus encore une fois souillée d'infâmes crachats, comme dans les plus affreuses scènes de la Passion. » Aussi l'obéissance lui était devenue comme une seconde nature ; et dans sa dernière maladie, saisi d'un accès de délire, mais entendant le médecin parler d'une opération très-douloureuse, et ne pouvant contenir le transport de ce saint amour pour l'obéissance qui avait jeté en son cœur de si profondes et inébranlables racines : « Me voici prêt, s'écria-t-il, me voici prêt, je ne refuse rien ! » Enfin, malgré la délicatesse extrême de sa santé, le Frère André Jorge ne laissait pas de faire toujours à genoux, dans un recueillement inaltérable, ses exercices de piété, ni d'affliger son corps, autant que le lui permettait l'obéissance, par l'usage habituel d'un rude cilice qui fut trouvé après sa mort tout teint de son sang. Mais il faut ajouter que rien n'égalait la flamme d'amour dont son cœur était embrasé, chaque fois qu'il devait avoir le bonheur de recevoir le corps de son Dieu. Le sommeil fuyait alors loin de ses paupières ; et quelquefois la nuit se pas-

sait pour lui tout entière en très-doux colloques avec l'hôte divin dont il attendait la venue.

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 14, *t.* 4, *p.* 534, 537. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 506. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 467. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 195.

XV AOUT.

—

Lé quinzième jour d'août de l'an 1705, mourut au collége d'Evora, quatre ans après son entrée dans la Compagnie, le jeune Frère Dominique Carrilho, partant pour le ciel, au même âge, en la même fête, et avec le même espoir que saint Stanislas, d'aller sans retard contempler le glorieux triomphe de la très-sainte Mère de Dieu. Il n'avait connu ici-bas ni père ni mère; mais une pieuse tante recueillit, avec l'affection la plus maternelle, le pauvre petit orphelin, et de bonne heure imprima dans son âme la crainte filiale et l'amour de Dieu. Entre les enfants de son âge qui étudiaient avec lui les premiers principes de la grammaire, on le regardait comme un ange. Il avait à peine quatorze ans, lorsque la seule vue d'un saint missionnaire de la Compagnie, durant peu de jours, lui inspira l'amour d'une pareille vie; et la ferveur de sa demande lui mérita d'être admis sans retard parmi les novices d'Evora. Mais, dès le lendemain de son entrée, il était saisi d'une fièvre ardente; et comme pour mieux faire éclater la vertu déjà mûre de cet enfant, Notre-Seigneur le retint dix mois sur cette croix, sans que Dominique, pour qui c'était là le premier exercice de vie religieuse, donnât jamais un signe d'impatience, ou même de simple répugnance, aux remèdes les plus amers, qu'il recevait en souriant et comme de la main de Dieu. On eût cru voir, sur ce lit de douleur, quelque ancien religieux déjà consommé dans l'amour

divin, et, parmi les plus violents assauts de la fièvre, une vive image de la plus douce et de la plus angélique modestie. Pendant les trois années qu'il survécut à cette première épreuve, la générosité du Frère Carrilho ne se démentit pas un seul jour. On eût pu croire que rien ne lui coûtait pour l'amour de Notre-Seigneur. Chargé, durant son juvénat, d'assigner tous les jours, à chacun de ses compagnons, la part qu'ils devaient prendre aux travaux manuels et aux exercices littéraires, il ne craignait rien tant que de les contrister; et si l'un d'entre eux se trouvait en peine, ou paraissait avoir peu de goût pour la part qui lui était faite, l'humble et aimable Frère la prenait sur lui. Aussi rien n'était plus puissant, dit son biographe, pour décider les cœurs tant soit peu généreux à triompher de leurs répugnances, que la crainte trop assurée de lui faire porter leur propre fardeau, pour peu qu'ils tentassent de s'y soustraire. Sa tendre charité à soigner, sans assez de ménagement, quelques juvénistes atteints d'un mal contagieux, fut la bienheureuse cause de sa mort. Comme il n'avait pas encore disposé des biens qui lui appartenaient dans le monde, il demanda qu'une partie en fût consacrée, pour dernier gage de sa filiale tendresse, à la chapelle et à l'image de la très-chaste Mère de Dieu, si chère aux novices d'Evora, sous le nom de Notre-Dame de la Modestie. Nul ne l'avait plus fidèlement honorée que lui; et quand il n'avait pu, durant le jour, payer à la Reine des Anges le fidèle tribut d'hommages qu'il s'était prescrit, il demandait le soir, comme une grâce, de prendre sur le temps de son sommeil pour s'en acquitter. A peine eut-il rendu le dernier soupir, qu'en raison même d'un si beau jour, on se hâta d'exposer en public le corps du Frère Carrilho tout parsemé de fleurs, comme un objet de joie bien plutôt que de larmes : tant était vive et unanime la persuasion qu'il était passé

sans délai de la terre au ciel, et embaumait déjà le paradis du parfum de son angélique pureté.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p*. 838.—Id., *Ann. Glor.*, *p*. 470. — Id., *Synops. Annal.*, *p*. 423.

Le même jour, à Evora, mourut en 1629, à l'âge de soixante-sept ans, le saint Frère Coadjuteur Barthélemi Lourenso, qui avait reçu dans son oraison, huit jours auparavant, l'assurance d'aller voir aussi, selon ses désirs, la belle fête de l'Assomption, en compagnie de tous les bienheureux. L'amour du travail et de la prière, l'obéissance et la charité fraternelle, une sainte haine de tout bien-être et de tout honneur ici-bas, avaient fait de cet admirable vieillard le vrai modèle de ses frères. Plutôt que de rien négliger dans ses humbles offices, il eût donné sa vie de grand cœur : bien persuadé que nulle autre offrande ne valait le travail et l'obéissance devant Dieu; et comme un de ses compagnons, le voyant un jour tout transi de froid, l'invitait à se faire donner quelque autre office qui lui offrît un peu de mouvement : « Oh! non répondit-il : car alors comment garderais-je, ainsi que me l'a prescrit mon père saint Ignace, la règle de chercher en toute chose ma plus complète mortification. Tous les jours il faisait la visite de l'hôpital fondé pour les pauvres étudiants de l'université d'Evora ; et non content de veiller comme une mère à ce que rien ne leur manquât, il profitait de cette visite, pour exercer lui-même à leur égard les plus vils emplois. Il avait aussi coutume d'apporter aux infirmes, avec une

charmante amabilité, des fleurs, des herbes odorantes, et tout ce que la délicatesse de son cœur lui faisait trouver pour les réjouir. Un religieux très-digne de foi déclara que le Frère Lourenso parvenait néanmoins, de jour ou de nuit, à se ménager sept heures d'oraison; et jusque dans l'accablement de la vieillesse, il prenait encore au moins un jour de chaque semaine pour redoubler ses exercices de dévotion et de pénitence. Le pressait-on parfois de se traiter enfin moins sévèrement : « Oh! répondait-il, voyez comme la Compagnie donne à ses enfants des jours de repos, rien que pour conserver les forces de leur corps. Laissez-moi donc aussi donner un peu de vigueur à mon âme, qui sans ce repos de la prière et de la pénitence s'affaiblirait trop rapidement. » La veille même de sa mort, tout épuisé, il essayait de se lever encore pour aller recevoir en viatique, avec plus de respect, le corps de Notre-Seigneur ; mais dès que l'obéissance lui eut ordonné d'attendre en paix, dans sa pauvre cellule, il obéit. Pressé plus vivement par son amour pour la Reine du ciel, le bon Frère Lourenso avait adressé deux humbles requêtes à Notre-Dame, vers l'octave de saint Ignace : l'une d'être l'heureux témoin de son prochain triomphe le jour de l'Assomption; l'autre, d'offrir elle-même à Notre-Seigneur le sacrifice qu'il désirait faire de sa vie, pour racheter celle d'un Père alors en danger de mort, mais dont la guérison semblait intéresser la plus grande gloire de Dieu; et nul ne put douter que la première, comme la seconde demande du saint vieillard ne fût pleinement exaucée.

SOUSA, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 15, *t.* 4, *p.* 546, 575. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 324. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 471. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 255.—CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 314.—ANDRADE, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 759. — PATRIGNANI, *Menolog.* 15 *Ag.*, *p.* 128.

XVI AOUT.

—

Le seizième jour d'août de l'an 1633, mourut glorieusement, à Nagazaqui, le Père Emmanuel Borgès, dont nous ne connaissons plus guère que les derniers tourments pour le très-saint nom de Jésus. Il avait pourtant travaillé près de vingt-cinq ans au salut des âmes, et plus de treize parmi les périls de la plus furieuse persécution, sans autre témoin de ses souffrances que celui qui devait le couronner éternellement. Surpris enfin par les satellites, il fut condamné à périr dans le cruel tourment de la fosse, où les bourreaux le suspendirent dès la matinée du treize août; et il n'y rendit à Notre-Seigneur son âme victorieuse que le lendemain de l'Assomption, en compagnie des deux saints Frères novices japonais, couronnés de la même palme, Ignace Kindo et Joseph Réomuy.

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 16, *t.* 4, *p.* 581, 584. — Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 163. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 153. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 473. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'Esforç. Relig.*, *p.* 536. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 420. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 349. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 5. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 109. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 315. — Patrignani, *Menolog.* 16 *Ag.*, *p.* 142.

Le même jour et la même année, mourut, à Goa, le Père Antoine de Vasconcellos, naguère inquisiteur général des Indes, empoisonné par des sacriléges qu'avait irrités contre lui son zèle pour la pureté de la foi. Issu d'une des plus nobles familles du Portugal, et allié du vice-roi des Indes, le comte de Linarès, Antoine s'était lié dès son enfance par le vœu de chasteté perpétuelle; et il y joignit plus tard celui de ne pas reculer devant la mort, si Notre-Seigneur lui offrait un jour la grâce de donner son sang pour la foi. L'honneur du saint nom de Jésus l'occupait dès lors tout entier; et pour se rendre plus digne de le défendre, il avait contracté de bonne heure la sainte habitude, soit de consacrer à l'oraison deux heures au moins chaque jour, et souvent une grande partie des nuits; soit d'affliger son corps non-seulement par le jeûne et la discipline, mais par l'usage d'un rude cilice qu'il ne quittait que pour se flageller. Nommé inquisiteur général des Indes, il n'accepta que dans l'espérance du martyre l'éclat d'une dignité si haute. Durant toute la traversée de Lisbonne à Goa, les mets les plus délicats, préparés pour sa table, furent constamment, par son ordre, portés aux pauvres et aux malades qu'il soignait tous les jours de ses propres mains. Sur le même vaisseau que lui, s'étaient embarqués deux de nos Pères; et chaque matin l'humble inquisiteur ne cédait jamais à personne l'honneur de leur servir à tous deux la messe. Il ne montait lui-même à l'autel qu'après s'être purifié des plus légères fautes par le sacrement de pénitence. Enfin son profond respect pour la Majesté divine et pour la très-sainte Reine du Ciel ne lui permettait de réciter le chapelet et l'office divin qu'à genoux. Bien des années avant sa sainte mort, Antoine de Vasconcellos avait demandé instamment la grâce de se soumettre au joug de l'obéissance, dans la Compagnie de Jésus. Mais les supérieurs de Goa, malgré

leur désir de le recevoir, craignaient que son entrée au noviciat ne nuisît au service de Notre-Seigneur; et ils se bornaient à lui donner de trop lointaines espérances, lorsque les ennemis de la sainte Église empoisonnèrent en trahison ce fidèle serviteur de Dieu : le Père Alvare de Tavarès, provincial de Goa, n'hésita plus dès lors à exaucer ses pieux désirs; et après avoir prononcé les vœux des scolastiques, sur son lit de mort, Antoine de Vasconcellos eut la joie d'expirer vrai fils de saint Ignace et martyr de la foi.

Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 419. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 347. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 108. — Patrignani, *Menolog.*, 16 *Ag.*, *p.* 141.

XVII AOUT.

—

Le dix-septième jour d'août de l'an 1619, mourut à Lisbonne le Frère Coadjuteur Emmanuel Sémédo, victime de sa charité au service d'un pauvre vieux Père, à l'âge de trente-quatre ans. Il avait d'abord embrassé la carrière des armes, et le souvenir de ce qu'il avait souffert alors, au service du monde, l'animait à tout endurer bien plus généreusement encore, pour l'amour de Dieu. Or un des plus vénérables vieillards de la Province, le P. Pierre Simoens, venait de tomber en enfance, et se mourait d'un mal dont l'infection jetait dans une sorte d'agonie ceux qui avaient seulement le courage de l'approcher. Le Frère Sémédo s'offrit alors pour être son infirmier. Mais l'atmosphère pestilentielle où il lui fallut vivre désormais nuit et jour corrompit bientôt tout son sang ; et il mourut en bénissant Dieu d'avoir été jugé digne d'un pareil martyre. On assure même que Notre-Seigneur l'en récompensa par la révélation de sa mort prochaine et du bienheureux moment où il irait recevoir la couronne de son héroïque charité.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 474. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 227.

Vers le même jour, mourut sur mer, à une lieue du port de Mozambique, en 1583, le Père Sébastien de Moraès, sacré peu de mois auparavant, presque au moment de quitter Lisbonne, premier évêque du Japon. Confesseur de l'Infante Dona Maria qu'il suivit à la cour d'Alexandre Farnèse, et dont il écrivit plus tard la vie toute sainte; Visiteur des Provinces de Rome et de Milan; puis renvoyé dans sa patrie avec le titre de Provincial, en un temps où la mort du cardinal roi Don Henri et l'avénement de Philippe II au trône de Portugal allaient exiger, à la tête de cette Province, un supérieur d'une vertu et d'une prudence consommées; Moraès répondit pleinement à l'attente du Père Claude Aquaviva, et sauva ses Frères des plus grands périls. Toute maison où l'on souffrait était sûre d'avoir bientôt sa visite; et ne pouvant se rendre une fois au collége de Bragance, dont les habitants avaient grand besoin de consolation, il leur envoya du moins à sa place le saint et charitable Père Léon Henriquès. Quand il se trouvait à Lisbonne, pour la communion générale de chaque mois, son bonheur était de distribuer lui-même le corps de Notre-Seigneur à cette multitude presque innombrable qui se pressait alors au pied des autels; et comme on le pressait un jour de laisser à quelque autre un soin si fatigant : « Qui songerait donc à la fatigue, s'écria-t-il, quand on porte en ses mains et quand on voit son Dieu? » Assailli parfois de vives souffrances, mais debout et toujours actif, grâce à l'énergie de son âme, il ne voulait pas même qu'on le soignât; et lorsqu'on lui offrait quelque soulagement ou quelque remède : « Il m'est bon de souffrir, avait-il coutume de répondre, pour l'amour de celui qui a tant souffert pour moi! » C'était près de son crucifix ou du tabernacle qu'il cherchait alors son repos; et bien souvent il y prolongeait ses veilles jusqu'à minuit. Parti pour l'Orient, le P. deMoraès organisa sur son vaisseau toutes

les œuvres de miséricorde et de piété. Et ce fut près du chevet des pauvres mourants qu'il fut lui-même atteint du mal auquel il succomba. Quand il vit alors la douleur et les larmes de ses compagnons : « Laissons faire Dieu ! laissons faire Dieu! leur dit-il avec une merveilleuse sérénité. Si son bon plaisir est que je meure, pourquoi ne serait-ce pas le nôtre ? » Durant la traversée, une de ses plus douces joies avait été de signaler sur tous les points de l'océan, de ses îles et de ses rivages, le théâtre où beaucoup de ses plus illustres devanciers avaient succombé, victimes héroïques du glaive, ou de la charité, ou de la fatigue. Il les invoquait fraternellement et les prenait pour ses protecteurs auprès de Dieu, comme s'il eût prévu que son nom se joindrait aux leurs sur cette funèbre liste de tant d'apôtres, frappés avant de toucher au port. Mais quand, à son tour, il fut déposé à l'ombre d'une humble chapelle de Mozambique, l'idée qu'on avait de la gloire dont il jouissait déjà sans doute dans le paradis, changea cette triste cérémonie en une vraie pompe triomphale; et l'on eût pu croire, disaient à l'envi les compagnons du Père de Moraès, que nous allions placer sur les autels et vénérer les reliques d'un saint.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 105 ; *et t.* 2, *p.* 145. —Id., *Ann.Glor.*, *p.* 478.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 127,136,146.—*Litteræ Annuæ Soc.*, *A.* 1588. — Ginnaro, *Saverio Orient.*, *Part.* 2, *p.* 105. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 285; *et Part.* 5, *t.* 1, *p.* 408. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 695.—Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 736.—Patrignani, *Menolog.*, 19 *Ag.*, *p.* 163.

XVIII AOUT.

—

Le dix-huitième jour d'août, mourut par le poison, en 1726, sur les frontières de la Tartarie, le P. Jean Mourao, parti vingt-sept ans auparavant pour les missions de Chine, où il devait trouver tour à tour la calomnie, les fers, les tortures, la déportation et la mort : sans autre crime que de persévérer, jusque dans la captivité et dans l'exil, à soutenir la foi des confesseurs de Jésus-Christ, et à sauver de nouvelles âmes en leur prêchant le saint nom de Dieu.

STOCKLEIN, *Welt-Bott*, *Br.* 203, 296. — *Cf. Nouvelles Ecclésiastiques, A.* 1728, *p.* 17.

Le même genre de mort avait déjà couronné, en Orient, les travaux de plusieurs autres missionnaires portugais, tels que les Pères Louis de Gouvea, empoisonné par les Indiens en 1584, et Georges Carvalhal, en 1592, par les Japonais. Tous deux s'étaient depuis longtemps attiré la haine des idolâtres, et ne furent voués à la mort que pour prix de leur zèle : Gouvea, parce qu'il n'y avait personne, disaient les gentils, qui eût enlevé aux idoles plus d'adorateurs ; Carvalhal, pour avoir bravé la colère des bonzes de Firando, qui dans l'espace de quelques

mois venaient de se délivrer déjà coup sur coup de ses deux prédécesseurs par le poison.

ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 152,154. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 255. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 204. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 586. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 1, *p.* 246. — PATRIGNANI, *Menolog.*, *Febbr.*, *p.* 153. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 440. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 2. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 154.

XIX AOUT.

—

Le dix-neuvième jour d'août de l'an 1583, mourut, au collége de Macao, le Père Melchior Carneyro, évêque de Nicée, compagnon et coadjuteur du Patriarche d'Ethiopie, et administrateur apostolique de toutes les églises de la Chine et du Japon. Son père, noble et pieux gentilhomme de Coïmbre, était du même sang que le Bienheureux Gonsalve d'Amarante, un des plus illustres fils de saint Dominique; et chaque année, il se rendait à pied, en pèlerinage, au tombeau de ce grand serviteur de Dieu, accompagné de tous ses enfants, et il les animait à la vertu, en leur rappelant qu'ils descendaient de la race des saints. Quand approcha plus tard l'heure de sa mort, ce bon vieillard pria Notre-Seigneur de lui envoyer, entre autres consolateurs, saint Antoine de Padoue et son fils l'apôtre : car tel fut, on le sait, durant deux cents ans, le beau nom donné par les Portugais à tout religieux de la Compagnie. Or l'humble prière du vieux gentilhomme fut exaucée, contre toute espérance humaine : il vit à son chevet Antoine et Melchior, et rendit plein de joie le dernier soupir entre leurs bras. Melchior Carneyro devait être le digne héritier de cet homme de cœur et de foi. Reçu parmi ces premiers novices, qui n'avaient d'autre amour que celui de la croix, il rivalisa d'ardeur, dès les premiers jours, avec ses plus glorieux compagnons, tels qu'Ignace d'Azévédo et Gonsalve de Silveyra. Il avait même demandé à n'exercer dans la

Compagnie que les emplois de Frère Coadjuteur. Mais saint Ignace comprit sans peine que les plus hautes dignités feraient briller elles-mêmes l'humilité du serviteur de Dieu d'un bien autre éclat. Il ordonna donc à Carneyro de se rendre à Rome, et fut si charmé de ses lumières et de ses vertus qu'il le choisit bientôt pour son confesseur. Puis quand il eut arrêté ses vastes projets sur la conversion de l'Ethiopie, sans se laisser fléchir par les larmes de Carneyro, il l'offrit au vicaire de Jésus-Christ, avec André Oviédo et Melchior Nunès, pour recevoir l'honneur de l'épiscopat, et reporter à l'antique église d'Axum la vieille foi de saint Athanase et de saint Frumence. De ces trois grands serviteurs de Dieu, Oviédo seul put franchir les barrières de la Mer-Rouge ; et en attendant de nouveaux ordres, Melchior Carneyro, après avoir préludé à l'apostolat, durant quelques semaines, dans les hôpitaux de Goa, repartit pour aller soumettre à l'autorité de saint Pierre les Arméniens schismatiques du Malabar, qui désolaient alors l'Église de Cochin. Mais deux mille hommes armés qui servaient de garde au patriarche des schismatiques, et s'étaient voués par serment à lui faire un rempart de leurs propres corps, fermèrent constamment à Carneyro l'accès du refuge de ce misérable. Alors l'évêque de Nicée tenta l'œuvre non moins difficile du salut des Juifs ; mais peu s'en fallut qu'il ne reçût d'eux la palme du martyre ; et l'un des plus fanatiques lui effleura un jour le front d'une flèche lancée en trahison, et qui devait l'étendre raide mort, si la main de Dieu ne l'eût protégé. Bientôt, pour obéir au Pontife Romain, il dut aller chercher aux extrémités de l'Orient un nouveau centre de conquêtes apostoliques, dans la ville de Macao ; et sa charité ne tarda guère à y provoquer l'admiration même des infidèles. Il avait baptisé un jeune Chinois ; mais les mandarins de Canton, à cette nouvelle, réclamèrent le néophyte.

Carneyro ne put que l'accompagner à leur tribunal, et il y soutient énergiquement que, s'il y avait un coupable, ce devait être lui. Aussi allait-il partager, ou peut-être même subir seul, toute la peine d'un pareil crime, sans l'intervention très-vive des Portugais. Il lui fallut donc laisser flageller trois fois, sans avoir part à ses tourments, le jeune disciple dont il avait fait un enfant de Dieu, mais avec l'immense consolation de le voir toujours invincible, et baisant affectueusement, avant et après chaque torture, la croix de son chapelet, pour implorer le secours du Sauveur et de sa sainte Mère. Enfin Melchior Carneyro portait depuis près de trente ans le faix d'un si laborieux épiscopat, sans aspirer encore à se reposer, mais uniquement à mourir sous le joug de l'obéissance, comme le plus obscur des religieux. Dans ses dernières lettres au Général de la Compagnie ou au successeur de saint Pierre, il n'avait épargné ni larmes ni prières pour obtenir cette insigne grâce. Et le Père Everard Mercurian venait de lui en obtenir l'autorisation du Souverain Pontife Grégoire XIII, lorsque Notre-Seigneur daigna l'appeler à la récompense éternelle d'une vie si humble et si dévouée.

Sousa, *Agiolog Lusit.*, *Ag.* 19, *t.* 4, *p.* 599, 604. — Ginnaro, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, *p.* 102.— Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 187, 516, 524 ; *et t.* 2, *p.* 328, 544. —Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 261. —Id., *Ann. Glor.*, *p.* 475. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 43. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 479, 588. — Nieremberg, *Hon. del Gran. Part.*, *t.* 3, *p.* 690. —Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 440 ; *t.* 2, *p.* 229; *et t.* 3, *p.* 663. – Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 488. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 357,559. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 35 ; *et Part.* 3, *p.* 196. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 112. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 319. — Patrignani, *Menolog.*, 19 *Ag.*, *p.* 160.

XX AOUT.

—

Dans la nuit du dix-neuf au vingt août de l'an 1585, périt brisé misérablement, sur les écueils à fleur d'eau de *la Juive*, le vaisseau qui portait aux Indes les compagnons du Père Pierre Martins, plus tard évêque du Japon. Quatre d'entre eux devaient perdre la vie sur cette côte barbare : les trois Pères Jean Gonçalvès, Pierre Alvrès, Vincent Zapata et le jeune Frère Coadjuteur Emmanuel Herrera. Surpris par la tempête, après avoir franchi le cap de Bonne-Espérance, le *Saint-Jacques* donna sur un banc de corail, livrant à toutes les horreurs d'un naufrage en pleines ténèbres plusieurs centaines de pauvres passagers, dont un grand nombre eut à peine le temps de demander à Dieu miséricorde, et de recevoir l'absolution, avant de sombrer au milieu des flots. Les autres, échappés comme par miracle, durent passer d'abord plusieurs jours sur des roches, dont la surface, toute semée de pointes aiguës, ne permettait pas même de rester debout sans de vives douleurs, et dont les parties les plus élevées, submergées nuit et jour à la marée montante, leur laissaient craindre, à chaque retour de la mer, d'être emportés, s'ils ne veillaient sans cesse. Parvenus enfin, sur quelques planches fragiles, et plus morts que vifs, au rivage inhospitalier de la Cafrerie, avec une quarantaine de leurs compagnons, nos Pères et Frères naufragés ne tardèrent pas à se convaincre qu'ils étaient à peine, pour ainsi dire, au commencement de leurs maux. Ils achevaient d'élever une croix, et remerciaient tous ensemble Notre-Seigneur de leur avoir du moins conservé la vie, quand tout à coup près de deux cents barbares, armés de flèches et de javelines, fondirent sur eux, les dépouillèrent du peu qu'ils

avaient arraché aux flots, et ne les laissèrent s'enfuir qu'à peu près complétement nus. Les jours suivants, ils n'eurent pour tout abri, contre les feux de la zone torride et contre une rosée qui chaque soir leur glaçait le sang, que des trous creusés dans le sable, ou des halliers de bêtes féroces; et trois fois de nouveau, dans l'espace de quelques jours, ils eurent à défendre contre les sauvages, non plus leurs dépouilles, mais leur vie. Décimés et réduits en captivité, ils furent parqués, au nombre de trente, dans une enceinte si étroite que, serrés les uns contre les autres, ils ne pouvaient dormir que debout; et par une telle chaleur, qu'il leur semblait être dans une fournaise. Aussi, ajoute le vieil auteur qui nous a transmis ce récit, « ils avaient beau sujet de méditer les peines d'enfer ou de purgatoire! » Et lorsqu'ils eurent enfin été rachetés par un chef mahométan fixé sur la côte de Sofala, lié de commerce et d'amitié avec les marchands portugais du port de Mozambique, ils eurent encore tant à souffrir de la faim et de la fatigue, que des six Pères et Frères de la Compagnie, Emmanuel Dias et Pierre Martins arrivèrent seuls au terme de leur délivrance, après avoir vu expirer leurs quatre chers compagnons; « en extrême pauvreté, dit le même auteur, destitués de tout humain secours et avec grande angoisse, achevant le cours de cette vie en la croix de tribulation, avec Jésus-Christ », dont le seul amour avait pu leur faire entreprendre une si périlleuse et si douloureuse traversée.

Vera Narratio memorabilis cujusdam naufragii, ex litteris P. Petri Martinez. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 281, 293. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 581, 582, 622. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 140. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 126-154.

XXI AOUT.

—

Le vingt et unième jour d'août de l'an 1696, mourut, dans les mers du Tonquin, le Père Jean de Séqueyra, glorieux confesseur de Jésus-Christ devant les tribunaux, et condamné à la déportation, après une rude captivité, pour avoir prêché la loi du vrai Dieu. Il était parti de Lisbonne pour l'Orient avant la fin de son noviciat; et l'on raconte que saint François Xavier lui en avait donné l'assurance de sa propre bouche, en un temps où des obstacles presque insurmontables semblaient devoir lui ôter tout espoir. Dès ses premières années de vie religieuse, il inspira tant de haine à l'enfer, par son ardeur à suivre Jésus crucifié et par sa charité pour la sanctification de ses frères, que les démons, pour se venger, le tourmentaient en mille manières, et souvent l'accablaient d'une grêle de coups. Un de ses supérieurs, auquel il rendait compte de sa conscience, crut que c'était de la part du Frère Jean un simple effet d'imagination. Mais Dieu permit qu'au même instant et en sa présence, cette cruelle flagellation se renouvelât, et qu'après avoir entendu les coups, frappés par des mains invisibles, il en vérifiât de ses yeux les traces sanglantes sur le corps du Frère de Séqueyra. Presque aussitôt après son élévation au sacerdoce, Jean de Séqueyra put s'embarquer, selon ses désirs, pour aller prêcher la foi au Tonquin. Or à peine eut-il mis pied à terre, que le roi lui fit assigner comme demeure, mais en réalité comme prison, le logis

d'un de ses eunuques, environné d'un cercle de satellites, avec ordre exprès de ne laisser approcher aucun néophyte, ni jour ni nuit. De cette honorable captivité, la plus dure de toutes pour un apôtre, le P. de Séqueyra eut bientôt la consolation d'être conduit dans un vrai cachot, dont les geôliers le lièrent étroitement, ainsi que les Pères Jacques Vidal et François Nogueyra. Ces trois héroïques serviteurs de Dieu y furent soumis à de si cruelles souffrances que François Nogueyra ne tarda guère à y succomber; et le Père Jean de Séqueyra n'avait déjà plus la force de se soulever, lorsqu'on le jeta dans une barque avec le Père Vidal, pour les traîner tous deux en exil. Dans l'état de faiblesse où il était réduit, c'était le traîner à la mort; et les secousses de la mer eurent bientôt achevé d'épuiser le jeune martyr. Il reçut donc de son cher compagnon, au milieu de ses gardes frappés de stupeur et d'admiration, les derniers secours de l'Église, et expira plein d'une douce joie d'avoir été, si jeune encore, trouvé digne de souffrir et de mourir captif pour Jésus-Christ.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 296. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 481. — Id., *Synops. Annal., p.* 368, 372. — Montézon, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin, p.* 285, 392, 402. — Patrignani, *Menolog.*, 21 *Ag.*, *p.* 180.

Le même jour, mourut à Goa, l'an 1571, épuisé par dix-huit années d'un travail gigantesque, le Père Balthasar Dias, un des plus intrépides apôtres de l'Orient. Les deux villes de Goa et de Malacca furent à peu près l'unique théâtre de son zèle; mais les prodiges qu'il y opéra exercèrent au loin la plus salutaire influence, partout où pénétraient alors les vaisseaux portugais, sur les mers des Indes et du

Japon. A peine aujourd'hui pouvons-nous comprendre la force irrésistible qu'avait, sur les lèvres de ce grand apôtre, la parole de l'Évangile. Au témoignage de ses contemporains, tout ce qu'il y avait à Goa de femmes publiques (et il y en avait, hélas ! ajoutent-ils, un nombre infini) firent pénitence à la voix du Père Dias. Beaucoup même s'enfuirent aux lieux les plus déserts, pour mettre leur faiblesse à l'abri de toute rechute. Quand il parvint à Malacca, où nul Jésuite n'avait reparu depuis la mort de saint François Xavier, cette ville passait à bon droit pour la sentine de l'Orient. Pas un marchand, pas un capitaine, disait-on, ne quittait le port, sans emmener à sa suite comme un sérail. Or la prédication du Père Dias fut pour ces pécheurs, selon l'expression énergique des vieux historiens de la Compagnie, une véritable pluie de feu. Il leur inspira une telle frayeur de la mort éternelle, que le temps du départ de chaque vaisseau fut désormais comme un temps de semaine sainte ou de jubilé. On vit bientôt s'approcher tous les huit jours de la table eucharistique, ces hommes dont la plupart ne connaissaient depuis longues années aucune pratique de la vie chrétienne. Le bruit, qui s'en répandit au delà des mers, provoqua entre autres le roi de Timor à supplier le Père Dias de venir instruire et sauver son peuple. Mais, ne pouvant l'enlever à Malacca, il lui confia du moins un jeune enfant de sa propre famille, pour en faire un enfant de Dieu, un apôtre de Jésus-Christ, et le renvoyer ensuite à sa place. Car on savait aussi de toute part que les petits enfants, surtout les petits orphelins dont il était le père, servaient de puissants auxiliaires au serviteur de Dieu, par le chant des cantiques, du catéchisme, ou de quelques vives paroles dont ils faisaient retentir les rues de la ville. Aussi les appelait-on les anges du Père Dias ; et quand des pécheurs scandaleux tentaient de

leur imposer silence, quelquefois à force de coups, ces petits anges du Père Dias accouraient vers lui, poussés par le désir, non de se mettre en sûreté ou bien de se plaindre, mais de lui dire toute leur joie d'avoir souffert quelque chose pour Jésus-Christ.

SOUSA, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 21, *t.* 4, *p.* 629,631.—SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 364. — SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 316. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 444. — BARTOLI, *Asia*, *l.* 7, § 43.

XXII AOUT.

—

Le vingt-deuxième jour d'août de l'an 1549, mourut, empoisonné par les insulaires d'Amboine, le Père Nuno Ribeyro, victime de la haine enragée des Mahométans contre Jésus-Christ. Durant les dix-huit mois de son apostolat parmi les sauvages des Moluques, il avait baptisé deux mille infidèles, qu'il lui fallait chercher bien souvent à travers les rochers et les précipices ou dans l'épaisseur des forêts. Deux fois, il s'était vu jeté demi-nu par les flots de la mer contre les écueils, et tellement brisé que durant plusieurs jours il n'avait pu se traîner le long du rivage, qu'en rampant sur ses pieds et ses mains déchirés. Les sectateurs de Mahomet avaient juré sa mort; et peu s'en fallut qu'il ne fût un jour brûlé tout vivant par eux, dans sa pauvre hutte. Mais enfin ils parvinrent à l'empoisonner, le jour de l'Assomption; et néanmoins le saint missionnaire, déjà le froid de la mort dans les veines, ne laissa pas de consacrer ses dernières heures de vie au salut éternel de son cher troupeau; puis quand il n'eut plus la force de faire un seul pas, le jour où il allait rendre à Dieu son âme héroïque, il voulut visiter encore une fois, porté sur un brancard, les cases de ses néophytes, pour animer leurs cœurs à tout souffrir, plutôt que de renoncer à leur baptême et de consentir jamais à offenser Dieu.

SOUSA, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 22, *t.* 4, *p.* 632, 639. — GUERREIRO, *Glor. cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 285. — TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 116. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 155. — ID, *Ann. Glor.*, *p.* 484. — NIEREMBERG, *Ideas de virtud*, *t.* 2, *p.* 493. — ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 218, 287. — SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 405. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 648. — ALEGAMBE, *Mort. Illust.*, *p.* 9. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 217. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 119. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 324. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 22 *Ag.*, *p.* 182. — BARTOLI, *Uom. e fatt. della comp.*, *t.* 3, *p.* 150.

Le même jour, au Maduré, l'an 1656, mourut, consumé de travaux, le Père Emmanuel Martins, l'émule d'apostolat et de sainteté, durant trente et un ans, du glorieux et vaillant fondateur de la mission des Brames, le P. de Nobili. « Robert de Nobili est notre père, disaient les Indiens; mais Emmanuel Martins est notre mère! » Tant il montrait de sollicitude et de dévouement maternel pour tous ses enfants, sans nul souci de son bien-être ou de son repos. Toute sa joie était de les instruire, de les soigner, de les consoler, de vivre, prier, souffrir avec eux, de leur prodiguer le peu qu'il avait et de se prodiguer lui-même pour leur salut. Il fallut qu'un ordre formel, en vertu de la sainte obéissance, l'empêchât de se réduire, pour les soulager, à mourir de faim ou de dénuement. A l'exemple du Père de Nobili, et pour conquérir ce titre de brame plus précieux pour un apôtre du Maduré que le titre de roi, il s'était engagé par vœu à tous les jeûnes, à tous les rigueurs des Saniassis, et menait une vie si pauvre qu'on ne trouva pas même chez lui, à sa dernière heure, le plus misérable chevet, où il pût reposer sa tête. La terre nue lui avait seule servi de couche depuis trente et un ans. Pris et chargé de fers au moins quatre fois par les infidèles, le ser-

viteur de Dieu s'était vu livrer tour à tour à la barbarie et à la dérision des soldats, des bourreaux, des enfants armés d'aiguillons, ou de la plus vile populace; puis battu de verges, couvert de plaies, frappé au visage si cruellement que ses traits livides et défigurés en demeurèrent longtemps méconnaissables. Mais il avait appris, comme le grand apôtre, à ne tressaillir que de bonheur parmi les supplices. Quand, épuisé de fatigue et de maladie, il n'eut plus même la force de se soulever, couché à terre, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur son crucifix, la parole libre et tout le visage rayonnant de calme et de joie, il passa en affectueux colloques avec le Sauveur les trois derniers jours de sa vie, et s'endormit enfin, sans effort, du plus doux sommeil des prédestinés, sans cesser toutefois de travailler encore, jusqu'à nos jours, à la gloire de Dieu et au salut des âmes, par ses admirables ouvrages de controverse et de piété.

De Magistris, *Relatione della Christ. di Madurè*, *p.* 348-362. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 22, *t.* 4, *p.* 634,639. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 518. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 485. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 2, *p.* 588. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 190. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 46. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 324. — Patrignani, *Menolog.*, 22 *Ag.*, *p.* 187. — Bertrand, *Mission de Maduré*, *t.* 2, *p.* 294, 299, 309, 325, 346*; et t.* 3, *p.* 71, 106.

XXIII AOUT.

—

Le vingt-troisième jour d'août de l'an 1592, mourut à Evora le Père Simon Martins, saint missionnaire brûlant du zèle des âmes, et frère du célèbre Père Pierre Martins, évêque du Japon. Bien avant qu'il reçût les ordres sacrés, lorsqu'il était encore simple professeur de grammaire dans l'île de Terceira, le don qu'il avait reçu pour annoncer la parole de Dieu brilla d'un si vif éclat dans ses catéchismes, que l'évêque d'Angra écrivit à Rome, pour obtenir du Père Général un ordre de le faire prêcher dans la cathédrale. Plus tard le grand archevêque d'Evora, Don Théotonio, voulut l'avoir pour compagnon dans la visite de son diocèse, dont il lui attribua en grande partie la réformation. Ce fut là que Simon Martins eut une fort étrange rencontre. Quelques religieux d'un Ordre d'ailleurs très-respectable, désirant posséder un homme d'un pareil mérite, lui offrirent un jour l'hospitalité, et en profitèrent pour lui persuader de renoncer à la Compagnie et de se joindre à eux. « Mes Révérends Pères, leur dit alors Simon Martins, quels beaux priviléges m'accorderez-vous si je me conforme à vos désirs ? » A l'instant même, ils lui promirent de l'exempter de tout noviciat ; de l'élever, après un an, aux premières charges de l'Ordre; et de lui accorder enfin toutes les dispenses et toute la liberté des plus vénérables Jubilaires. « Mes Pères, reprit alors en souriant le serviteur de Dieu, quand Notre-Seigneur m'inspira le premier désir

de renoncer au monde, je me mis à chercher en quel ordre je pourrais mieux faire pénitence de mes péchés, crucifier mon corps et m'humilier. Si vous me proposiez de nouveaux et plus sûrs moyens d'atteindre ce but près de vous, que dans la Compagnie où je suis entré, peut-être alors penserais-je à délibérer sur vos offres ; mais ce n'est point pour être honoré, ni pour flatter mes sens et me délivrer de la croix, que j'ai répondu à l'appel de Dieu. » Aussi ce fidèle disciple de Jésus-Christ était-il particulièrement odieux à l'ennemi des âmes ; et le démon se vengea plusieurs fois sur lui, par de cruelles flagellations, de pécheurs qu'il avait arrachés à d'affreux désordres. Mais l'enfer ne parvint qu'à faire éclater sa rage impuissante, contre un homme que nul martyre n'était capable d'intimider.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* I, *p.* 300.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 488. — Id., *Synops. Annal.*, *p* 158.

XXIV AOUT.

—

Le vingt-quatrième jour d'août de l'an 1595, mourut saintement, à Lisbonne, le Père Emmanuel de Séqueyra, vénéré par le grand archevêque Don Barthélemi des Martyrs comme un des plus parfaits religieux de son siècle et de sa patrie. L'île de Madère avait été le principal théâtre de son zèle; et l'on peut à peine croire aujourd'hui le débordement de vices qu'il y rencontra. La corruption universelle cherchait si peu à se voiler, le clergé même était descendu si bas, que l'on portait, non-seulement sans honte, en pleine lumière, mais en pompe solennelle, dans les églises, des fils et des filles de prêtres, pour les baptiser. Le troupeau ne suivait que trop fidèlement le triste exemple de ses pasteurs; et il ne fallait, ce semble, rien moins qu'un Jonas ou un Jean-Baptiste, pour tirer ce peuple de sa léthargie. Ce fut alors que Notre-Seigneur envoya le Père Emmanuel de Séqueyra lui prêcher l'enfer et la pénitence. A sa parole, ces cœurs, où la foi n'était pas encore tout à fait morte, ne tardèrent pas à tressaillir d'une épouvante si vive et si salutaire des plus terribles jugements de Dieu, que l'on vit se renouveler, dans Madère, jusqu'aux exemples des pénitents de saint Jean Climaque; et bientôt, disent les vieux récits de ce prodigieux changement, bon nombre d'artisans gagnèrent leur vie à fabriquer des milliers de haires, de chaînes de fer et de disciplines, pour toute cette mul-

titude, qui ne songeait plus qu'à se garantir, par la pénitence du temps, de la pénitence éternelle. Dieu sembla mettre, du reste, plus d'une fois, sa lumière comme sa puissance à la disposition de son fidèle ministre : par exemple, lorsque Emmanuel de Séqueyra promit publiquement à ses auditeurs, du haut de la chaire, une délivrance presque instantanée de leurs maux, dans un moment où l'île entière était plus cruellement affligée par la sécheresse et par la famine. Car le peuple quittait à peine l'église, que l'eau du ciel annoncée par l'homme de Dieu tombait à torrents; et dès le lendemain du jour, où sa promesse avait ranimé la confiance des pauvres affamés en la bonté de Dieu, quatre vaisseaux chargés de blé entraient dans le port de Madère, y ramenaient pour longtemps l'abondance, et faisaient combler de bénédictions le nom d'Emmanuel de Séqueyra.

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 24, *t.* 4, *p.* 652, 654. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 198. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 489 — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 162. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1595, *p.* 763. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 122 — Patrignani, *Menolog.*, 24 *Ag.*, *p.* 193.

Le même jour, mourut, l'an 1614, dans la Maison Professe de Lisbonne, après quarante-six ans de vie religieuse, le Frère Coadjuteur Barthélemi Alvrès, cité encore, longtemps après sa sainte mort, comme le modèle des sacristains et des infirmiers de la Compagnie. Par le premier de ces deux emplois, il avait acquis, en peu d'années, une très-douce et continuelle union de cœur avec le Sauveur dans son tabernacle; mais elle s'alliait au respect, au recueillement le plus

profond; et, selon l'expression du Père Patrignani, elle n'avait rien contracté de cet air de sans-gêne qu'on appelle, dit-il, en certain pays, une dévotion de sacristain. Près des malades, qui lui offraient, sous un autre aspect, l'image de Jésus-Christ souffrant et mourant, il conserva intact, durant quarante ans, cet esprit intérieur, que l'oubli de lui-même et un dévouement de toutes les heures firent briller encore d'un plus vif éclat. On cite de lui des traits vraiment héroïques. Il recueillit un jour à terre, sans hésiter, la sainte hostie toute souillée, tombée des lèvres d'un malade. Et pressé par le Père Sébastien de Moraès de l'accompagner en Orient, pour y recevoir la prêtrise et se consacrer au salut des âmes, il obtint, non sans peine, de se fatiguer, jusqu'à la mort, dans les humbles travaux auxquels Notre-Seigneur l'avait appelé.

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 24, *t.* 4, *p.* 652, 654. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 491. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 210. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1614, *p.* 735. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 122. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 326. — Patrignani, *Menolog.*, 24 *Ag.*, *p.* 194.

XXV AOUT.

—

Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1624, mourut glorieusement, à Omura, le Bienheureux Père Michel Carvalho, brûlé vif par les Japonais pour le très-saint nom de Jésus. Il était parti pour l'Orient, après cinq années seulement de vie religieuse. Mais l'obéissance l'avait retenu, à Goa, dans une chaire de théologie, loin du champ des apôtres et des martyrs, jusqu'à l'âge de quarante ans. Ne poursuivant pas son bon plaisir, mais celui de Dieu seul, Michel Carvalho attendit donc, avec une résignation vraiment héroïque, l'heure où cette même obéissance lui permettrait d'aller combattre et mourir au Japon. Il se contentait d'offrir, chaque jour, à Notre-Seigneur, ses pieux désirs, et le martyre de la pénitence, pour obtenir celui du glaive ou du bûcher. Bien des obstacles toutefois devaient encore s'opposer à ses vœux les plus chers. Le vaisseau dans lequel il s'était embarqué fit naufrage sur quelques écueils de la péninsule de Malacca, en fuyant l'abordage d'un pirate anglais; et Michel Carvalho ne parvint qu'à grand'peine et presque entièrement nu jusqu'au rivage. Mais là, plutôt que d'attendre, une année entière peut-être, l'occasion de gagner sa chère mission, l'intrépide apôtre préféra se diriger, par la terre ferme, vers les frontières de la Chine, au prix de périls et de fatigues inconcevables; et lorsqu'il eut atteint Macao, il lui fallut encore se rendre à Manille, déguisé en soldat, pour mieux déjouer toutes les

ruses des espions chargés de découvrir et de faire arrêter les missionnaires. A force de prudence, il en vint à bout, et partagea, durant quelques années, la vie perpétuellement errante et souffrante des derniers apôtres du Japon. Surpris enfin et chargé de fers, il passa treize mois au fond des cachots d'Omura; mais doublement consolé, par l'onction de Notre-Seigneur, et par la compagnie toute fraternelle de quatre vaillants fils de saint François et de saint Dominique, prédestinés au même triomphe. « Nous sommes tous malades et languissants de corps, écrivait-il, mais pleins d'une joie infinie. Dieu notre Seigneur, vrai Père des miséricordes, nous assiste de son secours dans nos plus extrêmes souffrances. Pour moi, je l'avoue sincèrement, jamais je ne m'étais même imaginé qu'il pût y avoir tant de douceur à souffrir ainsi pour l'amour de Dieu ! Quel serait donc à présent mon bonheur, si je pouvais enfin me voir dans un grand feu, consumé pour l'amour de ce Dieu si bon ! Que je serais au comble de mes vœux, si le fer brisait à loisir, et l'un après l'autre, chacun des membres de mon corps, pour l'unique gloire de ce Seigneur qui m'a prévenu de tant de grâces, cherché si longtemps, et poursuivi avec tant de patience, ne se lassant jamais de m'attendre, tout ingrat et rebelle qu'il me trouvait ! Si néanmoins le bon plaisir de sa divine Majesté est que je meure dans cette prison, lentement consumé de misère et d'épuisement, que sa très-aimable volonté soit faite ! Oui, s'il veut que je vive dans cet étroit et infect cachot, et que j'y traîne jusqu'à la fin du monde une vie toute misérable, je m'y soumets de bon cœur et sans résistance. Mais une seule chose peut désormais faire ma joie : c'est de souffrir sans mesure pour Jésus-Christ. » Enfin l'espoir du bienheureux captif, de périr dans les flammes, fut exaucé. Il y marcha, la croix à la main; priant à haute voix les infidèles de remarquer

avec quelle allégresse lui et ses compagnons allaient à la mort, les yeux fixés sur la couronne de gloire que Dieu leur préparait pour l'éternité. L'ingénieuse cruauté des bourreaux avait disposé le bûcher, autour des poteaux de chaque martyr, à telle distance, que leurs saints corps devaient être plutôt rôtis que consumés : espérant ainsi repaître les yeux et le cœur des payens par le spectacle des contorsions et de la lente agonie des victimes. Mais ces vaillants athlètes demeurèrent tous immobiles, regardant le ciel, et ne sortant de leur extase que pour exhorter les idolâtres à se convertir, ou pour se féliciter mutuellement de leur bienheureux sacrifice, dont le parfum montait au trône de Dieu.

Decretum Beatific. CCV. MM. Jap. Romæ, 1867.—* *Acta Beatific. CCV. MM. Jap.* — Boero, *Relaz della Glor. morte di CCV. BB. MM.*, *p.* 111. — *Lett. Ann. del Giappone*, *A.* 1624. — Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 25, *t.* 4, *p.* 655, 659. — Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, *p.* 111. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 353. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 491. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 359. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'Esforç. Relig.*, *p.* 558.—Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 326, 541. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 4, §§ 79. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 690.—Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 316. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 462. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 305. —Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 124. —Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 328.— Patrignani, *Menolog.*, 26 *Ag.*, *p.* 204.

XXVI AOUT.

—

Le vingt-sixième jour d'août, mourut glorieusement, au Maragnon, en 1719, le Père Jean Villar, la tête brisée à coup de massues par les sauvages du Nouveau-Monde, pour prix de l'Évangile qu'il leur apportait, et du grand nombre d'âmes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ, au fond des déserts, durant un apostolat d'environ trente ans.

Un vieux catalogue du Brésil nous signale pareillement, mais sans aucun détail, pour les derniers jours de ce mois, les noms de trois autres martyrs de la Compagnie, les Pères François Pirès, Emmanuel Monis et le Frère Gaspard Fernandès, massacrés en 1649, par les tribus sauvages auxquelles ils portaient le saint nom de Jésus.

Franco, *Synops. Annal., p.* 459. — *Catal. Prov. Brasil. ab initio* (*Mss. Bibl. Coll. Rom.*).

Le même jour, mourut, près de Lisbonne, en 1569, le Père Antoine Correa, choisi pour premier Maître des novices de la Compagnie

en Portugal, lorsque saint Ignace eut réglé l'organisation définitive des noviciats. L'histoire nous a conservé les plus précieux détails sur la fondation, le genre de vie, l'ardeur héroïque, de cette école primitive, où se formèrent tant de martyrs, d'apôtres et de saints. Antoine Correa ne négligeait aucune industrie pour inspirer à ses jeunes disciples un extrême mépris du monde et d'eux-mêmes, un renoncement absolu à tous les désirs de la nature; et il avait un rare talent pour leur offrir en toute rencontre les occasions les plus imprévues d'exercer leur vertu naissante. Souvent il donnait l'ordre aux Frères chargés du réfectoire, de la lingerie, ou de quelque autre semblable office, d'oublier, comme par hasard, tel ou tel jeune religieux, pour voir comment il accepterait un pareil oubli : car il les voulait toujours prompts à se renoncer, et ne craignait rien tant pour leur avenir qu'une abnégation intermittente qui choisit ses heures, ou sans exercice, et pour ainsi dire de fantaisie. Un jour, chaque mois, il ne prenait, avec eux, d'autre nourriture, que celle des plus pauvres mendiants, pour goûter, suivant le conseil de saint Ignace, quelques douceurs de la sainte pauvreté. Il n'imposait du reste ou ne conseillait rien, dont il ne donnât d'éclatants exemples. L'histoire de son admirable noviciat nous en a conservé des traits héroïques; et l'un de ses plus illustres novices, le grand docteur Louis de Molina, rendit plus tard à son saint maître ce beau témoignage : « En vérité, je n'ai guère vu de religieux aussi parfait, aussi réellement humble, ni aussi ardent à mépriser le monde et à se persécuter en toute manière. Bien peu portèrent à un pareil degré la sainte haine de soi-même, telle que la recommande si expressément Notre-Seigneur dans son Évangile. Je puis affirmer que, sans cesse, il portait sur son corps la mortification de Jésus-Christ ; et le P. Thomas Rodriguès ne croyait

pas même qu'il pût vivre ainsi, sans un miracle permanent de la puissance de Dieu! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 519 (*Cf. p.* 8-15).—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 492. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 85. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 115; *et t.* 2, *p.* 171-176. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 249. — Nadasi, *Ann. dier. memor*, *Part.* 2, *p.* 137. — Patrignani, *Menolog.* 26 *Ag.*, *p.* 210.

XXVII AOUT.

—

Le vingt-septième jour d'août de l'an 1627, mourut à l'âge de trente-trois ans, sur les côtes d'Afrique, le P. Antoine Machado, victime de son dévouement au service des malheureux nègres d'Angola. Il avait formé de gigantesques projets pour la propagation de l'Évangile; ne songeant à rien moins qu'à s'ouvrir une route, jusqu'aux bords du Nil, à travers le centre de l'Afrique, sans que l'immensité des déserts ou la férocité des tribus sauvages fût capable de l'intimider. Notre-Seigneur le protégea plus d'une fois très-visiblement, au milieu des périls auxquels il s'exposait pour la gloire de son saint nom; et les barbares ne virent pas sans admiration les flèches qu'ils lançaient contre le P. Machado arrêtées dans leur vol au moment de l'atteindre et tombant à terre : comme si, pour lui rendre hommage, une invisible main les eût déposées à ses pieds.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 572. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 495. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 249. — Alegambe, *Heroes et Vict. Charit.*, *p.* 268. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 127.

Ces brûlantes contrées devaient plus tard servir de tombeau à cinq des dernières victimes de Pombal, qui ne semblait pas trouver assez dur pour eux, de ne languir que dans ses prisons de Pedronça ou de Saint-Julien. Ce furent les Pères Jean Pereira, Emmanuel Gonzaga, et les trois Frères coadjuteurs Emmanuel Girao, Emma-

nuel da Costa et Alexandre Botelho. Les quatre premiers appartenaient à la Province du Maragnon, le dernier à celle de Portugal : et lorsqu'ils furent déportés à Angola, pas un d'eux ne comptait déjà moins de sept années de captivité. Renfermés d'abord tous ensemble, avec un grand nombre de leurs frères, dans la vaste prison d'Azeitao, l'ancien Provincial du Maragnon, Jules Pereira, leur avait du moins obtenu, du Souverain Pontife Clément XIII, la grâce de pouvoir garder en secret la sainte Eucharistie : seule, mais bien douce consolation de tout ce qu'ils souffraient comme compagnons de Jésus. Telle était l'insalubrité de leur prison, ou, pour ne citer ici qu'un seul trait, telle était la véritable plaie d'insectes qui les affligeaient nuit et jour, qu'ils ne pouvaient goûter un moment de repos; et la relation d'un vieux missionnaire nous assure qu'en quatorze jours, quatre de ces pauvres captifs tuèrent dix-huit mille de ces insupportables ennemis. Mais lorsque, enfin, Pombal apprit des ministres de Charles III qu'il existait quelques rapports secrets entre ses prisonniers et le P. Laurent Ricci; pour découvrir leur correspondance, il descendit aux dernières indignités. Tous les confesseurs de Jésus-Christ, sous prétexte d'être fouillés, se virent dépouillés par leurs gardiens de tout vêtement; et comme ils osaient se plaindre de cette infamie, les inquisiteurs de Pombal ne rougirent pas de leur répondre : « Puisque Jésus a été mis en pareil état par les Juifs, de quoi vous plaignez-vous? » Et pour donner sans doute aux prétendus coupables un exemple qui les frappât de terreur, Pombal fit embarquer, peu de jours après, pour les plus brûlantes plages de l'Afrique, les deux Pères et les trois Frères dont nous venons de citer les noms.

Breider, *Annot. rer. quæ Relig. S. J. contigerunt in Brasil. et Lusit.*, 1758-1777.

XXVIII AOUT.

—

Le vingt-huitième jour d'août de l'an 1694, mourut saintement, à Goa, le P. Emmanuel Rodriguès, qui gouvernait alors pour la seconde fois cette Province, après avoir travaillé au moins vingt-deux ans dans les missions du Maduré. « Il a épuisé parmi nous, écrivait le Bienheureux Jean de Britto, tous les genres de fatigues, de sacrifices et de souffrances, qui composent ici la vie des missionnaires. » L'ordre seul de ses supérieurs put le condamner au repos; et son rare talent pour gouverner les âmes ne rendit pas alors moins de service ni de gloire à Notre-Seigneur. Mais, en quittant ses chers Indiens, il ne cessa jamais de leur envoyer des apôtres d'élite, dont la seule vue faisait dire : « On voit bien que le cœur du P. Rodriguès est toujours au milieu de ses néophytes. » Aussi pauvre, aussi pénitent, jusqu'à sa mort, qu'il l'avait été dans sa vie de Saniassi, Emmanuel Rodriguès n'accorda jamais à son corps que ce qu'il n'eût pu lui refuser sans déplaire à Dieu. Dès qu'il avait assez de force pour rester debout, il croyait en avoir assez pour prendre tous les jours une rude et longue discipline; et quand il eut rendu le dernier soupir, on ne lui trouva pas d'autre richesse que son bréviaire, ses instruments de pénitence et son chapelet. Les dernières transes de l'agonie ne purent altérer ni la paix de son âme, ni sa perpétuelle

union de cœur avec Dieu ; et il expira doucement, après avoir répété à plusieurs reprises : « O Jésus, à présent soyez-moi Jésus! »

Sousa, *Agiolog. Lusit.*, *Ag.* 28, *t.* 4, *p.* 685, 689. — Bertrand, *Miss. du Maduré*, *t* 3, *p.* 354.

Vers le même jour, à Manapar, mourut, en 1788, le Père Antoine Duarte, dernier Provincial de l'ancienne Compagnie dans l'Inde, où il travaillait avec tout le zèle d'un apôtre depuis cinquante ans. Sa charité lui avait gagné les cœurs des fidèles et des infidèles; et aujourd'hui même, écrivait, plus d'un demi-siècle après sa mort, un des fondateurs de la nouvelle mission du Maduré, beaucoup de chrétiens portent encore son nom, par vénération pour sa vertu. Cruellement affligé de la pierre, dans les derniers temps de sa vie, le P. Duarte n'en poursuivait pas avec moins d'ardeur ses travaux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; lorsque Notre-Seigneur voulut enfin l'appeler au ciel, et l'avertit surnaturellement de sa mort prochaine. Le saint vieillard se fit alors porter à Manapar, en déclarant à l'un de ses compagnons que, dans trois jours, il irait jouir de la vue de Dieu. Le lendemain, il réunit une dernière fois son troupeau, lui adressa ses plus paternelles recommandations, l'exhortant surtout à la paix, à l'union des cœurs, à un inébranlable amour de la foi, et lui promit qu'un jour la Compagnie ressuscitée enverrait ses nouveaux enfants reprendre et agrandir l'œuvre de Xavier. Tout le peuple fondait en larmes; et l'un des témoins de ce spectacle, à qui Dieu fit la grâce de voir s'accomplir, cinquante ans plus tard, la prophé-

tie du saint missionnaire, ne pouvait, alors même, la rappeler sans la plus profonde émotion. Le second jour, Antoine Duarte acheva de mettre ordre aux affaires de la mission; puis, renfermant quelques papiers dans une boîte de fer-blanc, il la scella de son sceau par-devant témoins, et déclara que nul n'aurait jamais droit de l'ouvrir, sinon un nouveau représentant du Général de la Compagnie. Le soir, toujours avec le même calme et la même sérénité, il se confessa, pour mourir; et enfin le troisième jour, qui était un dimanche, après avoir reçu le saint viatique et l'extrême-onction, il rendit non moins paisiblement le dernier soupir, en pleine possession de lui-même, et en priant Dieu.

Lettres autogr. de la Miss. du Maduré, t. 1.

XXIX AOUT.

—

Le vingt-neuvième jour d'août de l'an 1633, mourut glorieusement, à Ximabara, le Frère Jean Kidera, Japonais, surpris par une troupe de satellites avec le Père Antoine Giannone, dans le royaume d'Arima; honteusement promené sur un âne, pour servir de jouet à la populace idolâtre; et condamné enfin au cruel supplice de la fosse, où il rendit à Dieu sa sainte âme après deux jours et deux nuits de tourment.

Cardim, *Fasc. e Japp. Flor.*, *p.* 171. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 514. — Nieremberg, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 355. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 350. — Bartoli, *Giappone, l.* 5, § 9 — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 131. — Patrignani, *Menolog.*, *Ag.*, *p.* 224.

Au nombre des derniers apôtres et des derniers martyrs du Japon, il en est plusieurs autres dont les combats et le genre de mort ne sont connus que dans la Compagnie triomphante. Nous ne saurions cependant passer sous silence les quelques noms échappés à l'oubli, de ces vaillants défenseurs de la foi. Tels furent les Pères japonais Mancio Conixi, et Martin Xiquimi; le Frère André, aussi Japonais; et quatre Pères européens : Pierre Marquès, Alphonse Ar-

royo, Joseph Chiara et François Cassola. Le supplice des cinq derniers eut pour témoins irrécusables tout un équipage de Hollandais, alors prisonniers; et leur récit nous a conservé un nouveau et atroce raffinement de la barbarie japonaise. Car ils virent scier lentement les membres des martyrs, dont trois moururent entre les mains des exécuteurs, et les deux autres, au moment de rendre le dernier soupir, furent, devant eux, sanglants et mutilés, reportés en prison sur les bras des bourreaux.

Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 430.

XXX AOUT.

—

Le trentième jour d'août de l'an 1639, mourut au collége de Diu, dans la Province de Goa, le Père François Marquès, l'un des compagnons du saint patriarche d'Ethiopie, Alphonse Mendès, dont il avait partagé naguère, avec le P. Jacques de Mattos, non-seulement les travaux et l'exil, mais l'esclavage et les tourments.

Jacques de Mattos avait franchi, dès 1620, les barrières de la Mer Rouge, et, durant sept années, il avait constamment suivi, dans toutes ses campagnes contre les Gallas, ou contre les provinces rebelles, le vieil empereur d'Ethiopie. Gagné par la patience et la charité de l'homme de Dieu, ce prince lui avait permis de prêcher, tous les jours, au milieu du camp, et présidait souvent en personne aux discussions publiques soutenues par le P. de Mattos, en faveur de la foi romaine, contre les moines éthiopiens. Or, bien que promptement réduits au silence, les défenseurs du schisme admiraient encore moins, dit Tellez, la vaste et sûre doctrine du P. de Mattos, que la douceur de ses réponses et son amour du salut de leurs âmes. Aussi beaucoup d'entre eux renoncèrent-ils à leurs erreurs. Au milieu de toutes les souffrances des marches ou du climat, alors même qu'il paraissait le plus épuisé, une sérénité si douce brillait sur ses traits, qu'elle donnait, disait-on, du cœur et de l'élan aux soldats et aux capitaines. On ne pouvait ignorer d'ailleurs qu'il ajoutait encore à tant de

fatigues les plus rudes pratiques de la pénitence. Car jusque dans les derniers jours de sa vie, jamais il ne laissait passer volontairement un seul jour sans se flageller; et c'eût été, à ses yeux, une lâcheté trop inexcusable, que de ne pas faire à genoux tous ses exercices de piété.

Parvenu trois ans plus tard à la même cour, le P. François Marquès avait aussi travaillé avec tant de zèle au salut des âmes, que dans la seule année 1628, envoyé par le patriarche Mendès vers les Agaos, il enleva au schisme et rebaptisa sous condition quarante mille de ces pauvres barbares dociles à sa voix.

Mais dès que le nouvel empereur, Faciladas, vendu aux ennemis de la foi romaine, fut monté sur le trône d'Ethiopie, les Pères Marquès et de Mattos, trop signalés par tant de conquêtes, ne purent échapper au décret d'exil qui frappait le patriarche et ses compagnons. Livrés aux Turcs de Suakem, ils furent tous les trois réduits en esclavage, et attachés ensemble, par le cou, à la même chaîne de fer ; promenés, chaque jour, en cet état, comme pour servir de spectacle; et sous un soleil si brûlant, que leur peau, après avoir changé de couleur, s'en allait par lambeaux, laissant la chair toute vive et saignante, dans une intolérable ébullition. Plusieurs fois il fut question de les empaler, ou de les noyer, ou de les égorger en l'honneur du Prophète; et la seule avarice, plus forte encore que la haine et le fanatisme, fit enfin délivrer, au bout d'une année de pareils tourments, les trois confesseurs de Jésus-Christ.

Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Junh.* 4, *t.* 3, *p.* 528, 538. — Sousa, *Agiolog Lusit.*, *Ag.* 30, *t.* 4, *p.* 695, 700. — Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia Alta*, *p.* 345, 475, 514, 528, 562, 578, 601, 679. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 380, 398, 513. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 467. — Id., *Ann. Glor.*,

p. 313, 498. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 533; *et t.* 2, *p.* 128, 538, 655, 664. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 672. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 1, *p.* 337.

Parmi les autres compagnons d'exil d'Alphonse Mendès, un des plus intrépides et des plus laborieux avait été le Père Emmanuel Barradas, accueilli par les vociférations et les menaces des schismatiques, a son entrée dans le royaume de Tigré. Sa patience et sa charité les eurent bientôt adoucis. Peu de jours après, trois cents moines, parmi lesquels on comptait jusqu'à huit supérieurs de monastères, faisaient entre ses mains profession de la foi romaine; et l'on raconte qu'un soldat, ne pouvant arriver jusqu'à lui pour se confesser, cria d'une voix forte au milieu de la foule: « Voici quatre jours que chacun de nous aurait volontiers dévoré la chair et bu le sang de ce Père d'Europe; et maintenant nous nous battons pour entrer chez lui et entendre sa messe! En vérité, le doigt de Dieu est là! » Durant une course apostolique d'environ neuf mois, quatre mille âmes furent sa conquête; et il lui arriva de voir jusqu'à un seigneur mahométan amener d'un seul coup, à ses pieds, tous ses vassaux schismatiques, pour les réconcilier avec l'Eglise. Enfin parmi les douleurs de tout genre, il montrait, lui aussi, tant de joie à souffrir pour Dieu et pour son troupeau, que fidèles et schismatiques l'avaient surnommé *Façakha*, c'est-à-dire, en leur langue, celui qui est toujours joyeux.

Veiga, *Relaç. ger. do Est. da Christ. de Ethiopia.* — *Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Ethiopie*, *ès années* 1624, 1625, 1626; *p.* 66, 214. — Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 546.

XXXI AOUT.

—

Vers la fin du mois d'août, fut pris et horriblement torturé, en 1615, dans les prétoires de Nankin, le saint Frère Coadjuteur Sébastien Fernandès, l'un des premiers néophytes et des premiers novices chinois de Mathieu Ricci. Aucun ne fut plus souvent chargé de fers, dans les prisons de Chaotchéou, de Linthsin, de Hantchéou, de Nankin et de Pékin; ni plus souvent battu; et avec tant de cruauté, que les bourreaux, eurent plus d'une fois, l'ordre de ne suspendre les coups de rotin, que lorsqu'ils le verraient en danger de mort. Il fut en outre condamné plusieurs fois à porter la cangue, livré en proie aux outrages de la populace, réduit en esclavage pendant trois ans, et contraint de remorquer le long des fleuves les barques impériales, lié nuit et jour d'une lourde chaîne de fer au cou. En cet état, sa joie de souffrir pour Dieu était incroyable; et les lettres qu'il écrivit alors à ses supérieurs, humblement fier du titre de captif et de confesseur de Jésus-Christ, trahissent à chaque ligne un cœur saintement enivré du divin amour de la croix. A peine rendu à la liberté, comme le feu de la persécution ne permettait pas à des étrangers de s'exposer aux yeux des infidèles, le Frère Sébastien se rendait tous les ans à Macao, pour en rapporter les secours destinés à la mission. Il lui fallait, chaque fois, pour y parvenir, jusqu'à deux ou trois mois; et autant pour rejoindre les missionnaires. Or le saint

Frère, qui ne cherchait que Dieu, s'efforçait de faire ce long et pénible pèlerinage, dans le même esprit, disait-il, qu'il eût voulu pouvoir accomplir celui de Jérusalem, et sans interrompre un moment ses entretiens avec Notre-Seigneur, durant des jours entiers. Aussi, vers la fin de sa vie, l'éclat et le renom de sa sainteté l'avaient rendu si vénérable aux payens eux-mêmes, que par un privilége à peu près inouï, ils l'introduisaient sans difficulté dans l'intérieur de leurs maisons, pour y catéchiser leurs femmes et les baptiser.

Parmi les compagnons de chaînes et de tortures du Frère Sébastien, les vieilles relations des missionnaires signalent encore, entre tous, deux jeunes catéchistes, Louis et Ignace : tous deux postulants de la Compagnie, et qui méritèrent leur admission par ces héroïques épreuves; ainsi qu'un vieux serviteur nommé Mathieu Gham, qui s'était voué à servir les missionnaires jusqu'à la mort.

Ignace et Louis subirent, jusqu'à trois reprises différentes, une sanglante et horrible flagellation; et bien que le second fût dévoré alors par la fièvre, et n'eût pris, depuis six ou sept jours, aucune nourriture, cette vue ne put toucher ses bourreaux. Mais Dieu le guérit miraculeusement, sous leurs coups. « En me préparant au supplice, écrivait-il au Père Vagnoni, je me rappelais les bons désirs que le Seigneur m'avait donnés souvent dans la méditation, de souffrir quelque chose pour son amour; et je le remerciais affectueusement de les avoir enfin exaucés. Qu'il en soit mille fois béni! car combien de ses autres bons serviteurs se meurent du désir de la même grâce! et elle ne leur est pas accordée! »

Le saint vieillard Mathieu Gham ne montra pas moins d'héroïsme. Voyant Sébastien Fernandès condamné par les mandarins à mourir en exil, dans une forteresse tartare appelée l'enfer de la Chine,

parce qu'elle ne renfermait que des tortures et des bourreaux, il obtint, à force d'instances, la faveur de prendre sa place; et il se livra aux satellites, tressaillant de joie, de ce qu'il conservait ainsi, disait-il, un si bon ouvrier à la prédication de l'Évangile: foi et charité dont il serait bien difficile de trouver ailleurs un plus bel exemple. Mais bientôt, délivré lui-même par l'influence d'un néophyte puissant à la cour, il revint mourir paisiblement au collége de Macao, laissant une haute et très-juste réputation de sainteté. Le Père Trigault nous a conservé, en particulier, l'offrande que cet admirable serviteur de Dieu avait faite de tout son être à Notre-Seigneur: témoignage admirable des opérations du Saint-Esprit dans une âme qui se donne à lui sans réserve, et où tout respire la foi, le dévouement et la ferveur des premiers chrétiens.

De nov. Christ. Relig. progress. in Regno Sinarum, A. 1621, 1622, — SEMEDO, *Hist. Relat. della Cina, p.* 256, 262... — BARTOLI, *Cina, l.* 2, § 91; *et l.* 3, § 101-104, 152. — CORDARA, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 128, 134, 276, 408. — PATRIGNANI, *Menolog., Lugl., p.* 190.

La rareté des vieilles relations auxquelles nous empruntons plusieurs de ces détails, nous engage à transcrire ici la traduction latine de l'acte d'offrande écrit en chinois, dont nous venons de faire mention :

« Ego Matthæus, servus et peccator, nocte dieque versans ac ruminans maxima plurima quebeneficia quæ Deus in me contulit, invenio esse hujusmodi, ut si corpus meum in frusta comminuerem, et ossa mea propter ejus amorem in pulverem redigerem, nondum possem dicere satisfecisse. Cujus rei causa, nullum finem facio lacrymis et gemitibus meis, quoties in memoriam redit, quod corpus et animam cum suis facultatibus a Deo accepi, qui me creavit, conservavit, redemit, et dignatus est me ad suam cognitionem vocare, et in suam legem sanctissimam admittere : ideo cupio res hujus mundi abjicere; et corpus meum animamque

cum suis facultatibus in holocaustum perpetuum offerre sanctissimæ Trinitati uni Deo; nec his uti nisi in obsequium et reverentiam Dei ac Domini nostri. Eroque in posterum servus et mancipium; et totis viribus me semper in abjectissimis officiis occupabo; et per vitam universam ad mortem usque Deo serviam; et obtemperabo Superioribus, qui me illius nomine gubernabunt; et hoc mihi gloriosum et fortunatum æstimabo. Verum quia me inter omnes maximum peccatorem agnosco, vereor ne indignus sim admitti ad hæc a Deo. Ideo toto affectu æternum Patrem rogo, ut dilatato corde suæ infinitæ misericordiæ, et respiciens in merita unigeniti Filii sui, qui nostra causa in hunc mundum venire et pati mortem crucis voluit, dignetur, inquam, æternus Pater in suam familiam me ad hujusmodi obsequia admittere. Et ego posthac potius eligam in frusta toto corpore discerpi, quam eum sponte offendere, violata ejus lege sanctissima, etiam in re minima; et potius mille mortes eligam, quam superiorum meorum mandatis repugnare; et si quid in me fuerit contra legem Dei, id erit omnino diaboli fraude, non ex pura mea deliberata voluntate. Rogo Spiritum Sanctum, ut det mihi gratiæ suæ copiam, ut possim hoc meum desiderium implere. Rogo etiam sanctissimam Virginem Dominam nostram, et omnes sanctos, maxime patronos meos (quos ipse longo ordine nominat), ut pro me intercedere dignentur apud Divinam Majestatem, ne me rejiciat, aut deserat : sed gratiam mihi suam largiatur, ut in humilitate, paupertate, castitate, illi serviam usque ad mortem. Si vero posthac eum aliqua in re offendero, supplex rogo ut me continuo pœna manifesta puniat in hac vita, ut me agnoscere et pœnitentiam agere possim; nec differat post meam mortem pœnas a me in inferno exigere : Amen. Servus et peccator Gham Matthæus.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

Ier SEPTEMBRE.

—

Le premier jour de septembre, mourut à Lisbonne, en 1648, le Père Antoine Mascarenhas, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé soixante-dix dans la Compagnie, et plus de cinquante dans les premières charges de son Assistance. Placé trois fois à la tête des noviciats; deux fois Recteur du collége de Coïmbre, et Préposé de la Maison Professe; choisi trois fois par les Généraux de la Compagnie, et quatre fois par des Provinciaux gravement malades, pour diriger toute la Province, qu'il gouvernait encore à quatre-vingt-deux ans; Assistant du Père Claude Aquaviva qui avait coutume de l'appeler le saint Assistant ; et surnommé le Saint du Portugal par Mutius Vitelleschi, alors Assistant d'Italie, qui lui donna constamment sa

voix pour la charge de Général, proclamant qu'il n'en voyait pas de plus digne; Antoine Mascarenhas mérita d'être vénéré, après Ignace et Simon Rodriguès, comme le vrai père de sa Province, dont tous les membres, quand il mourut, avaient été formés de ses mains. Jamais supérieur n'avait à ce point, disent nos annales portugaises, paru au-dessus de tout blâme et de toute plainte. Aucun n'avait gouverné avec plus d'amour et de respect pour ses inférieurs. Entré à l'âge de quinze ans dans la Compagnie, où trois de ses frères l'avaient précédé, il semblait né entre les bras d'Ignace: tant l'air de son visage aussi bien que son cœur répondaient à l'idée d'un parfait enfant de ce grand saint. On l'appelait la règle et la modestie vivante; et bien avant d'être, durant tant d'années, le parfait modèle des supérieurs, disaient les témoins de sa sainte vie, nul n'avait donné de plus grands exemples, comme inférieur. L'âge, ou les dignités, ou le dérangement des affaires et des voyages n'altérèrent jamais son esprit de ferveur, d'obéissance, de mortification et d'humilité. Même à plus de quatre-vingts ans, il ne laissait encore passer aucun jour sans se flageller; et la faiblesse de son corps ne lui permettant plus alors de garder le cilice du matin au soir, il le portait du moins toujours à l'autel, pour unir, autant que possible, son sacrifice à celui du Sauveur mourant sur la croix. A peine eut-il remis au Père Jérôme Vogado ses derniers pouvoirs, qu'on le vit aussitôt redemander, en toute rencontre, avec une fidélité qui tirait les larmes des yeux, les moindres permissions qu'eût pu réclamer un novice. Quand, un demi-siècle plus tôt, il avait dû prendre en main, par obéissance, les rênes du gouvernement : « Ce que Dieu veut de moi, écrivait-il, en me confiant cette charge, c'est que je n'épargne aucune peine pour faire fleurir, selon toute l'étendue des désirs mêmes de saint Ignace,

la science et la sainteté. » Ce fut là désormais le but de sa vie. Grâce surtout à lui, les congrégations de la sainte Vierge, en particulier, portèrent dans tous nos colléges des fruits merveilleux. Enfin il n'était pas un de ses enfants qui ne lui ouvrît avec joie son âme tout entière. On savait qu'avec lui toute faute avouée et réparée était pour toujours mise en oubli; et quelque sévère correction qu'eût méritée un religieux coupable, le serviteur de Dieu l'invitait à la fixer lui-même, en présence de Dieu : invitation toute paternelle, qui ne lui laissait d'ordinaire que le soin d'adoucir une satisfaction volontaire et surabondante. La crainte d'avoir omis ou dissimulé peut-être quelque chose, de ce qu'il eût dû tenter encore pour la gloire de Notre-Seigneur, parut, il est vrai, l'inquiéter un moment, dans ses derniers jours. Mais ses chers enfants le rassurèrent; et sa mort fut pleurée de tous, comme celle d'un des plus saints et des plus illustres personnages du Portugal et de la Compagnie. Aussi le patriarche Alphonse Mendès écrivait-il du fond des Indes en apprenant cette triste nouvelle: « Nous avons donc perdu le puissant abri de ce vieux tronc, qui, selon l'expression du poëte antique, tout dépouillé de feuilles, mais toujours debout, suffisait par lui seul à nous protéger encore de son ombre. Et dans quel autre, ajoutait-il, trouverez-vous, pour la jeunesse, un pareil appui? »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 139. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 507.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 293.—Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 2, *p.* 117.

II SEPTEMBRE.

—

Le deuxième jour de septembre de l'an 1654, mourut en odeur de sainteté, près de Notre-Dame de Lapa, le Frère Coadjuteur Emmanuel Henriquès, vulgairement surnommé le saint peintre. Il avait d'abord étudié la grammaire latine au collége de la Compagnie, à Coïmbre; mais, entraîné par l'ardeur de l'âge et du sang, il eut un jour une vive dispute avec un de ses condisciples, qu'il finit par frapper d'un coup de poignard. Il lui fallut alors en toute hâte quitter sa patrie pour échapper à la prison, et peut-être au dernier supplice. Il s'enfuit à Séville, où il demeura quelques années, prenant des leçons de peinture d'un maître fort habile. Mais en même temps Notre-Seigneur lui fit la grâce insigne de rencontrer pour son âme un tout autre maître, l'auteur de la *Perfection chrétienne,* Alphonse Rodriguez; et celui-ci ne tarda pas à découvrir, dans le jeune fugitif, une âme admirablement ouverte à toutes les lumières et à toutes les inspirations de l'Esprit-Saint. Sous un pareil guide, Henriquès eut bientôt mérité ce nom de saint peintre qui devait le suivre jusqu'au tombeau. Sa ferveur pour toutes les œuvres de charité ne put rester longtemps inconnue, bien qu'il n'épargnât rien pour la dérober à tous les regards, en la couvrant des ombres de la nuit. Surpris dans ses œuvres de miséricorde par les veilleurs du guet, qui parcouraient les rues de Séville, à la recherche des malfaiteurs; si quelques-uns d'entre

eux, ne le connaissant pas encore, mettaient la main sur lui : « Laissez-le donc aller en liberté, criaient leurs compagnons : ne voyez-vous pas que cet homme est le charitable Henriquès ? » Lorsqu'il put regagner enfin sa patrie pour y embrasser la vie religieuse, on lui fit d'abord attendre de Rome, deux années entières, l'autorisation d'entrer dans la Compagnie. Mais enfin ses vœux furent exaucés; et durant encore près de trente-six ans, il continua sans relâche la vie de prière, de travail et de pénitence, des plus héroïques serviteurs de Dieu, mais relevée par le mérite de l'obéissance. La peinture des mystères de Notre-Seigneur, surtout des scènes de la Passion, et des images de la Reine du ciel ou des saints, était pour lui comme un perpétuel exercice de contemplation : car dans l'attitude et la physionomie de ses personnages, il s'appliquait surtout à montrer leur âme; et l'on cite particulièrement, en ce genre, ses représentations de l'*Ecce Homo*. La prière lui était si douce, que pour la prolonger, sans nuire à ses travaux, il se levait au moins deux heures, chaque jour, avant le réveil de la communauté; et de plus, vers minuit, il visitait d'ordinaire Notre-Seigneur dans son tabernacle, mais nu-pieds, de peur de troubler ses frères ou d'être entendu. A la même heure encore, et de nouveau à l'heure du lever, il châtiait son corps avec une rigueur extrême, puis le revêtait d'un cilice, et y joignait tous les vendredis un cœur et une croix armés de pointes, en l'honneur de la croix et des plaies sacrées de Jésus. Il n'accordait enfin de repos à son corps que ce qu'il ne pouvait lui refuser, et ne prenait même un peu de sommeil qu'assis sur une chaise, ou couché à terre, et tout habillé! On raconte de son amour pour la pauvreté, des traits peut-être encore plus surprenants; et quand on put voir, après sa mort, les haillons cachés par sa soutane, et qu'il réparait,

depuis bien des années, de ses propres mains, il fallut avouer que nul mendiant n'en voudrait accepter l'aumône; mais que c'étaient bien les reliques d'une âme ineffablement éprise du dénuement de Jésus en croix. Notre-Seigneur lui révéla, longtemps à l'avance, le bienheureux moment de son passage dans la Compagnie triomphante. Toutefois, en manifestant cette grâce à son supérieur, Emmanuel Henriquès ajouta que, pour dernière épreuve, Dieu voulait qu'il souffrît, durant trois jours entiers, les cruelles douleurs qu'avait aussi souffertes jadis, pendant trois jours, le jeune condisciple frappé mortellement par lui, dans un premier mouvement de colère; et en même temps son cœur fut en proie à d'inexprimables angoisses. Mais, au bout de trois jours, ses douleurs s'apaisèrent; un calme et une joie célestes dissipèrent soudain toutes ses tristesses; et se tournant vers le sanctuaire béni de Lapa et la miraculeuse image de Notre-Dame: « Voici, dit-il dans un saint transport, voici l'heure de mon repos! » et il expira.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 794. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 510. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 310.

III SEPTEMBRE.

—

Le troisième jour de septembre de l'an 1632, mourut glorieusement, au Japon, après plus de quarante années de vie religieuse et apostolique, le Bienheureux Père Antoine Ixida, brûlé vif pour la foi, sur la sainte montagne des Martyrs, en face de Nagazaqui. Le souvenir de ses héroïques travaux et peut-être même son nom ne vivraient plus aujourd'hui que devant Dieu (car au milieu du feu des persécutions, nul n'en put transmettre tous les détails), sans les magnifiques luttes, en pleine lumière, de ses trois dernières années. Envoyé par son supérieur vers un pauvre chrétien mourant, il s'y rendit avec d'autant plus de joie que l'Esprit-Saint lui mit au cœur un vif pressentiment qu'il allait au martyre, non par une indiscrète ferveur, mais uniquement par obéissance; et le matin du jour où il fut pris, il venait d'offrir à l'autel, en union très-particulière avec le corps et le sang du Sauveur, le sacrifice de sa propre vie. Peu d'heures après, une troupe de satellites s'emparait de lui; et, lié comme un malfaiteur, il était traîné en prison. Il y trouva plusieurs vaillants religieux de Saint-Augustin et de Saint-François; et leur commune captivité se prolongea près de trois ans. Entassés au nombre de six dans un cachot d'une toise et demie de long et de large, on peut à peine se figurer ce qu'ils y souffrirent; et néanmoins leur amour de la croix n'en étant pas encore satisfait, ils y joignaient un jeûne perpétuel et

de fréquentes flagellations. Cependant le gouverneur de Nagazaqui tenait surtout à faire du Bienheureux Antoine un renégat. Il le menaça donc d'inventer pour lui des tourments tels, que le Japon, disait-il, n'en avait encore jamais vus : à moins qu'il ne consentît de bonne grâce à revenir au culte de ses ancêtres. « Ah ! reprit alors Ixida, si vous compreniez mes désirs, ce n'est point par des menaces de mort dans les tortures, mais par des menaces de vie, que vous chercheriez à m'ébranler. Vos tourments seront pour moi pleins de charmes; et quelque raffinés qu'ils puissent être, ils n'égaleront jamais la joie que j'aurai de les souffrir. Ainsi donc, je vous en supplie, si vous aviez dessein de me tourmenter tout un jour, tourmentez-moi dix jours entiers; si vous songiez à dix, mettez-en cent; décuplez les mois et les années; commandez enfin que vos bourreaux s'acharnent sur mon corps, et qu'ils épuisent sur moi toutes vos inventions en fait de supplices. Nous verrons, avec le secours de Dieu, qui de nous deux se lassera plus tôt, vous de me tourmenter, ou moi de souffrir ! » Le gouverneur accepta ce défi; et ses bourreaux traînèrent le saint martyr aux sources sulfureuses du mont Ungen. Là, ils lui lièrent d'abord les pieds et les mains, puis les tirèrent avec tant de violence, qu'il en eut bientôt les os disloqués. Mais ce n'était encore qu'un prélude. Et pendant un mois, suspendu en l'air pour chaque torture, il se vit, tous les jours, à six reprises différentes, arrosé de ces eaux bouillonnantes, dont la moindre goutte creusait comme un sillon de feu. Durant ce temps, l'esprit et le cœur d'Ixida étaient avec Jésus crucifié; et la douleur ne lui arracha pas un gémissement. Il fallut le ramener vainqueur dans sa prison, tout couvert de ses glorieuses plaies, que les geôliers laissèrent à plaisir s'envenimer de jour en jour, sans jamais

les panser. Et huit mois de cette cruelle agonie achevèrent de préparer le serviteur de Dieu à son dernier triomphe au milieu des flammes. Il comptait alors soixante-trois ans et en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Decretum Beatif. CCV. MM. Jap., Romæ, 1867. — * *Acta Beatific. CCV. MM. Jap.* — Boero, *Relaz. della Glor. morte di CCV. BB. MM.*, *p.* 153. — Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, *p.* 151. — Alegambe, *Mort. Illust.*, *p.* 413. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 526. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 328, 682. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 5, § 4. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 336. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 579, 583. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 234, 346, 373. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 141. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 342. — Patrignani, *Menolog.*, 3 *Sett.*, *p.* 9. — (*Cf.* Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 577.)

Le même jour, mourut aux Indes, l'an 1659, le Père François Garcia, évêque d'Ascalon et archevêque de Cranganor, âgé de quatre-vingt-un ans, dont il avait passé près de cinquante-sept en Orient. Le seul amour des âmes et de la croix avait jadis entraîné François Garcia au delà des mers; mais au bout de quelques années consacrées aux pauvres pêcheurs dont Xavier avait converti les pères, et lorsqu'il savourait avec bonheur toutes les privations de l'apostolat, les honneurs qu'il fuyait vinrent l'assaillir, et lui causèrent de si cruels regrets, que, nommé successivement provincial, évêque et archevêque, il tomba chaque fois en défaillance, de douleur et d'accablement. Mais, par une admirable disposition de la Providence, le serviteur de Dieu allait trouver, dans ces dignités mêmes, bien d'autres

humiliations, bien d'autres épreuves que celle d'une simple vie de missionnaire. L'ancienne Église nestorienne, naguère encore soumise au patriarche de Mossoul et répandue dans près de quatorze cents villages du Malabar, dépendait de l'archevêché de Cranganor. Un archidiacre malabare, aussi rusé qu'ambitieux, catholique de bouche, nestorien d'actes et de cœur, gouvernait ces populations ignorantes; presque indépendant jusqu'alors, grâce aux différences de langue et de rite, qui rendaient si difficile aux Européens l'accès des chrétiens de Saint-Thomas, comme on les appelait. En face du nouvel archevêque, il se vit bientôt aux abois. Homme d'une rare énergie et d'une science consommée; possédant, avec les langues littéraires de l'Occident, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, et trois idiomes des Indes; voulant tout visiter et tout voir de ses propres yeux; François Garcia fut bientôt en butte aux plus secrètes mais aux plus violentes attaques de l'archidiacre. Le patriarche de Mossoul, jaloux de recouvrer aux Indes son autorité; les étrangers que fascina le tableau de trésors imaginaires exploités par les missionnaires de la Compagnie; la jalousie de quelques religieux adroitement prévenus contre les Jésuites; Rome, enfin, trompée si habilement par l'auteur de tant de trahisons et par un faux évêque son complice, qu'elle finit par accorder la déposition de François Garcia : tels furent, durant de longues années, les ressorts mis en mouvement pour éloigner ou accabler ce vrai pasteur des âmes que Dieu lui avait confiées. Aussi lisons-nous que, partout aux Indes, la prise et la ruine de Cochin par les Hollandais passèrent, parmi les fidèles, pour le châtiment des calomnies dont cette ville avait été comme le foyer, contre un si saint évêque. Pour lui, jamais il ne se vengea que par des bienfaits, autant que le lui permettait la gloire de Dieu. Sa charité pour les vivants et pour les morts était

vraiment sans bornes. Les revenus de son archevêché passaient tout entiers aux membres souffrants de Jésus-Christ et à la splendeur du culte divin. Il avait fondé à Cranganor un mont-de-piété, mais sur un nouveau plan, sans dépôt de gages, pour fournir du blé aux pauvres en temps de disette, et dotait, chaque année, un grand nombre de jeunes filles indigentes. Affligé de cruelles infirmités, il n'en montait pas moins, tous les jours, à l'autel; et quand on voulait l'en empêcher : « Vous oubliez donc, disait-il, que les pauvres âmes du purgatoire attendent leur soulagement du saint Sacrifice, et qu'elles souffrent bien plus que moi. » Enfin ce vrai fils de saint Ignace avait au cœur un si filial amour de la Compagnie, que, dans son palais épiscopal, il observa jusqu'à sa mort les moindres observances de la vie commune; et la cloche voisine, du collége de Cranganor, régla en particulier jusqu'au dernier jour, tous les exercices du saint évêque François Garcia.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 412. — Id., *Ann. Glor.*, p. 514. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, t. 2, p. 157. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, Part. 2, p. 141. — Drews, *Fast. Soc.* p. 342. — Patrignani, *Menolog.*, 3 *Sett.*, p. 12.

IV SEPTEMBRE.

—

Le quatrième jour de septembre de l'an 1623, mourut, au collége d'Evora, le Frère coadjuteur Martin de Fonséca, en renom de fidélité extraordinaire à toutes les vertus de son degré. Il y acquit d'autant plus de mérites, que son âge semblait lui donner droit à plus de ménagements, car il atteignit quatre-vingt-onze ans. Durant cinquante huit ans, il avait partagé toutes ses journées entre le soin d'une humble classe, où il apprenait aux petits enfants à lire et à écrire, et les plus bas emplois de la maison, auxquels on ne le vit jamais se soustraire. Il s'y portait au contraire avec bonheur, pour plaire à Dieu uniquement, et avec un si grand amour de la vie commune, que, dans sa plus extrême vieillesse, il obtint, comme grâce insigne, que nul de ses frères ne le servît.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t. 2, p.* 571. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 518. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 238.

Vers le même jour, dans l'île de Saint-Michel, une des Açores, mourut, en 1681, le Père Antoine Dias, ministre ou procureur du collége de la Compagnie, depuis environ quarante ans. Il était déjà

prêtre et à la tête du séminaire épiscopal de Portalegre, lorsque, appelé à une vie plus parfaite, après avoir longtemps imploré la très-sainte Vierge pour mieux connaître sa vocation, il entra au noviciat de Lisbonne, en 1639, à l'âge de vingt-sept ans. Il s'animait souvent à se vaincre, en se répétant, à l'exemple de saint Bernard : « Antoine, pourquoi es-tu venu dans cette maison ? *Antoni, ad quid venisti ?* » Au collége de Saint-Michel, il eut bientôt acquis la réputation d'un vrai saint. Soir et matin, son confessionnal était assiégé par une multitude de pénitents; en particulier par les pauvres, qui ne l'appelaient que leur père. En dehors du saint tribunal de la pénitence, on le trouvait presque toujours priant, à genoux, tout absorbé en Dieu. Et Notre-Seigneur voulut qu'en cet état, on le vît élevé de terre et en extase. Le traitement qu'Antoine Dias faisait tous les jours subir à son corps pénétra d'une sainte horreur ceux qui l'ensevelirent après sa mort : ils le trouvèrent parsemé de taches livides et de sillons ensanglantés qu'il rouvrait perpétuellement avec une discipline de fer, et recouvrait ensuite d'un cilice, dont il ne se dépouillait pas même la nuit. Son confesseur, comme autrefois le Père Jacques d'Eguia pour saint Ignace, avait témoigné un très-vif désir de lui survivre au moins quelques jours, afin de pouvoir, disait-il, révéler aussi quelque chose des admirables vertus du Père Dias. Mais il précéda de quatre mois son humble pénitent dans la tombe, emportant le secret d'une sainteté déjà si belle, dans le peu que ses frères en avaient à peine entrevu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 3, *p.* 711. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 510. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 370.

V SEPTEMBRE.

—

Le cinquième jour de septembre de l'an 1675, mourut en odeur de sainteté, dans les missions du Tonquin, le Père François Pimentel, dont le sépulcre glorieux devint bientôt un but de pèlerinage pour ses néophytes, au milieu même du feu des persécutions. Il n'était entré que depuis deux ans dans ce royaume, en compagnie du Père Emmanuel Ferreyra ; déguisé comme lui en marchand portugais : car de récents édits menaçaient des derniers supplices tout prédicateur du saint Évangile. Mais, vendus par deux matelots, Pimentel et Ferreyra se virent bientôt enchaînés, condamnés à une sanglante flagellation, menacés du tourment des tenailles rougies au feu ; et leurs bourreaux les dépouillaient déjà, lorsqu'une des premières dames du palais envoya dire au mandarin qu'elle tiendrait pour fait à elle-même ce qu'il ferait aux deux serviteurs de Dieu. Ce message suffit pour leur épargner de si cruelles et honteuses tortures. On se contenta, peu de jours après, de les jeter sur un vaisseau qui mettait à la voile pour Macao. Mais dès la nuit suivante, au risque de tous les périls, ces deux intrépides apôtres se jetaient dans une frêle barque de pêcheurs, et regagnaient la côte, au milieu des ténèbres. Alors commença pour eux une vie errante et souffrante qui épuisa les forces du Père François Pimentel en moins de deux

ans. Cependant cet apostolat si court ne fut pas stérile ; et le troupeau de Jésus-Christ se multiplia entre ses mains, au delà de toute espérance. Aussi reçut-il, pour prix de son dévouement, la même consolation, sur son lit de mort, que le glorieux apôtre du Vélay. Jésus et sa très-sainte Mère descendirent vers lui, à sa grande joie, et recueillirent son dernier soupir. Puis il ne tarda pas à se montrer lui-même, tout éclatant d'une lumière divine, à l'un de ses néophytes ; et l'huile miraculeuse qui découlait encore, vingt ans plus tard, de ses ossements, opéra de si étonnants prodiges, qu'on en demandait, pour la guérison des malades, jusqu'à Macao.

Emmanuel Ferreyra devait survivre vingt ans à son cher compagnon ; et l'on peut dire de lui qu'avant de mourir il épuisa tous les genres de tribulations. Les plus tristes allaient venir de ceux-là mêmes à qui leur vocation faisait un plus strict devoir de se montrer ses frères. Quelques missionnaires étrangers, également jaloux de remplacer l'influence portugaise et celle de la Compagnie, ne se souvinrent pas de ce devoir ; et ils poursuivirent, à Rome, de délations aussi mal fondées que peu fraternelles, le Père Ferreyra. Un arrêt de la Propagande l'arracha donc à ses néophytes ; et, véritable enfant d'obéissance, il franchit de nouveau les mers, pour aller rendre un compte sévère de sa conduite. Mais, à Lisbonne, un ordre du roi ne lui permit pas de passer outre, et le retint en Portugal, comme y avait été retenu naguère le Bienheureux Jean de Britto. Nous avons encore toutefois, du moins en partie, le compte-rendu et l'apologie vraiment péremptoire qu'il avait écrite pour ses juges. Aussi lui accorda-t-on la joie de retourner mourir parmi ses néophytes, dont il avait baptisé déjà plus de vingt mille. Et pour couronner enfin une vie si belle, peu après son retour, Dieu lui fit la grâce de

retomber dans les piéges des idolâtres, et de mourir au fond d'un cachot, captif et confesseur de Jésus-Christ.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 577, 583. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 518, 726. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 265. — Lopez de Arbizu, *Catal. Script. Prov. Lusit.*

VI SEPTEMBRE.

—

Le sixième jour de septembre de l'an 1719, mourut, à Florence, le Père Nicolas-Joseph-Marie de Sotomayor, en si haute réputation de sainteté, que l'admirable serviteur de Dieu François-Marie Galluzzi se chargea lui-même d'écrire l'histoire de sa vie et de ses vertus. Né à Villanova, dans l'ancien royaume des Algarves, Nicolas de Sotomayor suça, dès le berceau, avec le lait de sa pieuse mère, une instinctive horreur de tous les vices, et un extrême désir de ressembler aux anges par sa pureté. Bientôt l'amour de Dieu et l'amour du travail montrèrent tout ce qu'il y avait déjà de tendresse et d'énergie précoce au cœur de ce jeune enfant; et ses rapides progrès dans les sciences, aussi bien que dans la vertu, le firent citer et admirer comme le modèle de ses condisciples d'Evora. Mais, entraîné par un désir toujours plus ardent de suivre et d'imiter Notre-Seigneur, il s'engagea par vœu, durant un voyage en Italie, à embrasser la vie religieuse : avant tout, sous la bannière de saint Ignace, ou dans l'Ordre qui consentirait à le recevoir, si les supérieurs de la Compagnie refusaient de l'admettre, ou se décidaient plus tard à le renvoyer. La santé délicate du Père de Sotomayor fit craindre d'abord, en effet, qu'il ne pût soutenir les fatigues du saint ministère. Mais il montra bientôt que, même en fait de travail, la trempe du caractère et une vertu qui va jusqu'à l'héroïsme suppléent avec avantage aux

forces du corps; et non-seulement cette faiblesse ne l'éloigna jamais du confessionnal ni de la chaire; mais elle ne l'empêcha pas même de se livrer à de perpétuelles et presque excessives austérité : telles, par exemple, que de remplacer habituellement les draps de son lit par un cilice. Enfin, pour pratiquer plus parfaitement toutes les vertus religieuses : le Père de Sotomayor avait, de bonne heure, obtenu d'y joindre le vœu de ce qu'elles offraient de plus difficile. Ainsi, à son vœu de pauvreté, il avait ajouté celui de ne demander, ni accepter, même avec permission, aucune aumône pour son propre usage; et le plus entier dénuement lui était si cher, qu'il ne faisait jamais les *Exercices* de saint Ignace, sans se dépouiller, de plus en plus, des objets mis à sa disposition par la charité de ses Supérieurs. Un autre vœu, plus méritoire encore, et qu'il observa très-fidèlement jusqu'au dernier jour de sa vie, fut de ne jamais rien demander ni rien refuser, en fait de changements d'emploi ou de lieu. Il est bien vrai qu'alors le serviteur de Dieu ne soupçonnait guère qu'on dût jamais lui imposer l'honneur d'aucune supériorité dans la Compagnie. Mais quand elles lui vinrent, il courba humblement la tête, s'abandonnant à la sagesse et à la bonté de Notre-Seigneur, pour être élevé ou abaissé, selon son bon plaisir, avec une égale résignation. Très-éclairé sur les voies de Dieu, le Père de Sotomayor n'enseignait rien tant, à ses pénitents, que de se vaincre; et à toute âme généreuse, qui luttait ainsi vaillamment dans l'intervalle de deux confessions, il avait coutume d'accorder une communion de plus, nommée par lui communion de victoire, et dont le désir portait bien souvent jusqu'à l'héroïsme. Instructeur des Pères du troisième an, il leur inculqua encore avec plus de force la nécessité absolue de mourir à eux-mêmes, pour vivre à Jésus-Christ, et travailler efficacement au salut des âmes. Arrivé à l'âge d'environ soixante-douze ans,

cet admirable religieux connut par révélation que bientôt il serait frappé subitement; mais ce genre de mort ne l'effrayait pas; et comme on en parlait, un jour, devant lui : « Pour moi, répondit-il, je prends tous les jours, en viatique, le corps de mon Dieu; tout prêt à partir, s'il le veut, de l'autel pour l'éternité. »

Patrignani, *Menolog.* 6 *Sett.*, *p.* 32.

VII SEPTEMBRE.

—

Le septième jour de septembre, mourut glorieusement, à Nagazaqui, l'an 1627, le Bienheureux Père Thomas Tzugi, d'une famille noble d'Omura, brûlé vif pour le très-saint nom de Jésus, après trente-quatre ans d'apostolat, et treize mois et demi de captivité. Exilé quelque temps à Macao par l'empereur Daïfusama, il regagna bientôt sa patrie; et, déguisé d'abord en marchand, puis en portefaix, il y soutint, durant plusieurs années, la foi des chrétiens; parcourant d'ordinaire les rues de Nagazaqui, courbé sous une lourde charge de fagots à vendre. Dieu permit toutefois qu'un moment le cœur lui manquât; et les tourments qui menaçaient chaque religieux, devenant plus atroces de jour en jour, il ne se sentit pas la force de rester plus longtemps missionnaire de la Compagnie. Mais ce ne fut qu'un éclair de faiblesse; et le jour où, sur sa demande, il se voyait délié soudain de ses vœux, une douleur si vive le saisit au cœur, qu'à l'heure même il courut en pleurant redemander à vivre et à mourir sous le joug de l'obéissance; au risque des tortures les plus raffinées, que lui réserverait la rage des persécuteurs et des bourreaux. Sa vie tout entière, jusqu'à ce jour, avait été celle d'un saint. Le supérieur de la Compagnie au Japon consentit donc à lui en rouvrir les portes, mais au prix d'une année d'épreuves : et l'on ne sut alors, disent les historiens du Bienheureux, ce qu'il fallait le plus admirer en lui, de son humilité ou de son intrépidité, toutes deux portées jusqu'à l'héroïsme. Aussi quand vint plus tard le jour du dernier combat pour Thomas Tzugi, aux séductions des

renégats, comme aux menaces du gouverneur, il répondit avec un calme invincible; et condamné au feu avec ses deux hôtes, il les anima jusqu'au dernier souffle, et s'anima lui-même, par le souvenir de tout ce que le Sauveur avait souffert pour eux et pour lui.

Decretum Beatific. CCV. MM. Jap. Romæ, 1867. — *Acta Beatific. CCV. MM. Jap.* — Boero, *Relaz. della Glor. mort. di CCV. BB. MM.*, *p.* 138. — Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 143. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 384. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'Esforç. Relig.*, *p.* 522. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 139. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 4, § 112. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 329. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 341. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 147. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 346 — Patrignani, *Menolog.*, *Sett.*, *p.* 30. — Nieremberg, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 729.

N. B. Nous avons emprunté la date du 7, sans toutefois pouvoir la contrôler, au *Catalogus MM.* du P. Cardim, p. 50, et à la *Relazione* du P. Boero. La plupart des autres historiens placent le martyre du P. Tzugi au jour précédent.

Au Maduré mourut aussi très-saintement, à la fleur de l'âge, en 1716, le Père Joseph Vieyra, épuisé des fatigues que lui avait fait embrasser avec joie le zèle des âmes, et consumé par les ardeurs d'un ciel dévorant. D'un cœur plein de noblesse et de dévouement, il ne reculait devant aucun genre de sacrifice. Mais l'impétuosité de son caractère le faisait regarder par plusieurs graves religieux, comme incapable de se plier à la modestie et à la régularité que saint Ignace demande à ses enfants. Ils le signalèrent donc au Père Provincial, lors de sa visite; et celui-ci était décidé à le renvoyer. Mais le Père Maître des novices, Antoine Franco, bien mieux instruit des trésors de vertu et

des luttes souvent héroïques de Vieyra, persuada, non sans peine, au Père Dominique de Mello, de le conserver; en prolongeant toutefois pour lui toutes les épreuves du noviciat. Ce ne fut pas en vain; et quand, plus tard, le Père de Mello, Recteur de Coïmbre, put juger aussi, par lui-même, de la ferveur et de la pureté de cœur, aussi bien que des talents du Frère Joseph: « Voilà donc, répétait-il parfois en bénissant Dieu, ce Joseph Vieyra dont on m'avait dit tant de mal! » Moins de trois ans après ses premiers vœux, Vieyra partait pour l'Orient : grâce qu'il demandait depuis longtemps à Notre-Seigneur; se levant dès lors chaque nuit pour s'offrir à sa gloire et au salut des âmes. Enfin tout en lui promettait déjà l'un des plus intrépides imitateurs de saint François Xavier; mais, huit ans après son départ, élevé depuis peu au sacerdoce, et comme il faisait, pour ainsi dire, ses premières armes; en butte aux violences d'un puissant rajah, que son fanatisme poussait jusqu'à balayer de sa langue le pavé du temple de Vichnou; réduit à n'avoir pour abri, durant deux mois entiers, que le toit croulant d'une étable à chèvres, où les rosées des nuits, mortelles dans l'Inde, lui causèrent bientôt ces fièvres intenses qui manquent rarement de dégénérer en phthisie; et sans toutefois cesser d'instruire encore et de baptiser ses chers parias; le Père Vieyra se décida trop tard à gagner la ville de Meliapor, pour y retrouver un peu de force et de vie, s'il plaisait à Dieu. Mais désormais, à moins d'un miracle, son épuisement était sans remède; et l'héroïque jeune homme rendit, peu de jours après, son âme à Notre-Seigneur, en le bénissant.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 406. — Stocklein, *Welt-Bott*, *Br.* 233. — *Lettres édifiantes*, *R.* 16, *p.* 67.

VIII SEPTEMBRE.

—

Le huitième jour de septembre de l'an 1599, mourut à Lisbonne, en grande réputation de zèle des âmes et de perfection religieuse, le Père Jacques Vieyra, l'un de ces premiers novices de Coïmbre gagnés à la Compagnie par les sermons de François Strada. Formé à l'école des Pères Simon Rodriguès et Pierre Lefèvre, il mérita ce magnifique éloge que, de son entrée jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, il n'avait pas donné un sujet de plainte. A peine était-il enrôlé sous la bannière de saint Ignace, qu'un trait de son obéissance put faire juger à notre Bienheureux Père, quel fils selon son cœur Dieu lui donnait, dans la personne de Jacques Vieyra. Pour obtenir l'heureux succès d'une affaire importante, le Recteur de Coïmbre avait ordonné au jeune novice d'aller prier au pied des autels; mais il ne songea pas à lui dire pour combien de temps. Enfant d'obéissance, Jacques alla aussitôt se prosterner devant le saint tabernacle; il y resta immobile, à genoux, tout le reste du jour, toute la nuit suivante, et bien avant dans la matinée du lendemain, sans se douter qu'il fît rien d'extraordinaire. Et il fallut que le recteur, s'apercevant lui-même de son oubli, fît enfin dire à Vieyra de se retirer et d'aller prendre un peu de nourriture et de repos.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 522. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 11, 170.

La même année, mourut, au collége d'Angra, le Père François Fernandès, victime de sa charité au service des pestiférés. Apporté dans l'île de Terceira, sur quelques vaisseaux de Lisbonne, le fléau sévit si cruellement, qu'en sept mois, il y fit périr sept mille insulaires. Humble et laborieux ouvrier, sans aucun souci de son repos, François Fernandès n'était que depuis treize ans dans la Compagnie, mais jouissait déjà d'une haute réputation de zèle et de dévouement. Dès les premiers ravages du mal, il s'offrit vaillamment et obtint d'entrer dans l'arène, où il eut bientôt à lutter contre toutes les horreurs de la faim aussi bien que de la peste, et renouvela les prodiges des plus héroïques martyrs de la charité. Atteint lui-même au chevet des mourants, il ne tarda pas à succomber; et le Recteur du collége d'Angra, craignant, avec raison, une trop vive émotion populaire, ordonna de cacher sa mort. Mais, peu d'heures après, les malades et les affamés, ne voyant plus reparaître leur père, comprirent qu'il avait rendu ou qu'il allait rendre le dernier soupir; et bien qu'un ordre formel des magistrats, pour ne pas augmenter l'effroi et le péril, eût sévèrement proscrit le son des cloches dans les funérailles, et tout rassemblement qui pourrait être un foyer de mort, les cloches de la cathédrale annoncèrent aussitôt la triste nouvelle, et le peuple courut en foule à l'église de la Compagnie, pour rendre un dernier hommage au Père Fernandès. Car la mort n'avait pu frapper, disait-on, aucune tête plus chère ni plus précieuse dans toute l'île de Terceira.

Litteræ Annuæ Soc., A. 1599, *p.* 203. — ALEGAMBE, *Vict. Charit., p.* 117. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 345. — ID., *Ann. Glor., p.* 498. — ID, *Synops. Annal., p.* 171.

IX SEPTEMBRE.

—

Le neuvième jour de septembre, l'an 1705, mourut, à Coïmbre, le Père Joseph Coëlho, vrai modèle de perfection pour ses élèves, et pour les religieux qu'il eut à gouverner dans l'île de Madère, à Sétubal et au noviciat d'Evora. Il ne laissa jamais s'affaiblir en lui l'amour de la modestie et du silence, sans lequel il n'est pas de vie intérieure; et il pratiqua toujours, en secret, de grandes austérités. Rien ne lui était plus ordinaire que de dormir à terre ou sur une planche, et tout habillé. Supérieur du pèlerinage de Lapa dans des circonstances très-délicates, alors que l'évêque de Lamégo intentait aux Jésuites procès sur procès, et contraignait les Pères de Lapa à ne confesser qu'en plein air, hors de la limite du diocèse, Joseph Coëlho souffrit non-seulement avec patience une persécution si incommode; mais, abreuvé d'outrages par quelques bas officiers de l'évêque, il n'ouvrit pas même la bouche pour se défendre, ou pour les blâmer.

FRANCO, *Synops. Annal.*, *p.* 422.—(*Cf. p.* 462.)

Vers le même jour, à Evora, mourut très-saintement, l'an 1650, le jeune Frère scolastique Emmanuel Sarzédas, appelant au ciel, peu

d'heures après, comme on a tout lieu de le croire, le Père François de Gama. Ce fut en lisant, dès sa plus tendre jeunesse, la vie des saints, qu'Emmanuel Sarzédas conçut un très-ardent désir de devenir à son tour un saint et de travailler au salut des âmes. Par une touchante coïncidence, le premier objet de son zèle fut sa propre mère, qui dans un accès de désespoir s'était décidée à mourir de faim. Il la fléchit au bout de deux jours, à force de lui remettre devant les yeux le malheur de perdre Dieu pour l'éternité. En vain ses parents et ses amis, par leurs séductions, et un jour même le démon prenant une forme visible, mirent tout en œuvre pour le retenir au milieu du monde. Vainqueur enfin de tous les obstacles, il parvint non sans peine au terme de ses désirs, et put entrer au noviciat, à l'âge de vingt et un ans. Il apportait dans la Compagnie la ferveur et la pureté d'un ange. Bientôt il y joignit un esprit de renoncement à lui-même, qui fit l'admiration de ses supérieurs et de ses frères. Une de ces épreuves, où l'on reconnaît de suite la vigueur d'une âme, allait lui faire sentir en effet tout le prix de cette vertu. Appliqué à l'étude des belles-lettres, Emmanuel Sarzédas trouva parmi les juvénistes d'Evora un religieux à peu près de son âge, plein de talent, mais d'un esprit railleur, d'une langue mordante, et que ses défauts devaient faire chasser plus tard de la Compagnie. Celui-ci parut avoir, entre tous, choisi le Frère Emmanuel pour sa victime; et le saint jeune homme souffrit tout, sans jamais se plaindre; constamment joyeux et reconnaissant d'être tourné sans cesse en dérision, et de pouvoir offrir l'amertume d'un pareil calice à Notre-Seigneur. Un jour que l'un de ses supérieurs lui avait donné quelque objet, avec autorisation d'en faire part à celui de ses frères qu'il aimait le mieux, il le porta, sans hésiter, à son implacable persécuteur. De pareils exemples font comprendre comment Emmanuel Sarzédas jouissait déjà d'une véritable réputation

de sainteté, lorsqu'il mourut après huit années seulement de vie religieuse. Or, peu d'heures avant qu'il rendît le dernier soupir, le Père François de Gama, qu'une indisposition, assez légère en apparence, retenait alors à l'infirmerie, envoya prier le jeune mourant de lui obtenir aussi une prompte mort, dès qu'il jouirait de la vue de Dieu. Puis en apprenant, peu après, que le Frère Sarzédas venait d'expirer, il demanda très-instamment l'extrême onction et le saint viatique, dans l'inébranlable persuasion qu'il ne pouvait tarder à se voir exaucé; et dès le lendemain matin, il s'endormait à son tour du dernier sommeil, laissant au collége d'Evora ce merveilleux et doux témoignage de sa prédestination éternelle et de la prompte entrée d'Emmanuel Sarzédas dans le paradis.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 522. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 301.

X SEPTEMBRE.

—

Le dixième jour de septembre, moururent glorieusement à Nagazaqui, l'an 1622, huit bienheureux martyrs de la Compagnie, nés au Japon, compagnons de combats et de triomphe du Bienheureux Charles Spinola, et placés avec lui sur les autels par le Souverain Pontife Pie IX. Un seul était prêtre, le Bienheureux Sébastien Kimura; et les sept autres encore novices, Pierre Sampo, Gonsalve Fusaï, Michel Xumpo, Antoine Kiuni, Thomas Acafoxi, Jean Tchoungocou et Louis Cavara.

Le Père Sébastien Kimura, d'abord longtemps catéchiste des missionnaires, et d'une vertu à toute épreuve, avait enfin été jugé digne, le premier d'entre tous ses compatriotes, d'aspirer à l'honneur du sacerdoce. Le dévouement et le martyre étaient comme un apanage de sa famille. Dès l'âge de douze ans, on l'avait vu se consacrer au service des autels. Novice avant l'âge de vingt ans, il fit bientôt l'admiration des plus saints et des plus anciens religieux. Jamais avare, écrivait-on de lui, n'avait montré pour les richesses plus de passion, que Sébastien pour la pauvreté. L'oraison faisait ses délices. Dans ses entretiens et ses catéchismes, sa parole vive et pénétrante semblait respirer cet esprit de Dieu qui avait animé les premiers apôtres. Enfin il n'y avait pas, disait-on encore, de souffrances ni de périls capables de l'intimider, dès qu'il s'agissait de sauver une

âme. Kimura était âgé de cinquante-sept ans, prêtre depuis vingt et un ans, et captif de Jésus-Christ depuis plus de quatorze mois, lorsqu'il obtint enfin la palme du martyre. Son supplice, prolongé à plaisir, fut d'autant plus cruel que les feux allumés tout autour de lui, mais à quelques pieds de distance, le rôtirent vivant, au lieu de le consumer. Il demeura dans ce tourment trois heures entières, debout, immobile, comme en extase; jusqu'à ce que, sentant au cœur les suprêmes étreintes de la mort, et dernier survivant de cette généreuse troupe, il se mit à genoux, inclina doucement la tête, et remit avec joie sa sainte âme à Dieu.

Les Frères Sampo, Fusaï, Kiuni et Xumpo étaient quatre âmes incomparables et n'avaient reculé devant aucune épreuve pour vivre et mourir dans la Compagnie de Jésus. Le dernier eut de plus l'insigne bonheur de pouvoir être appelé l'enfant des saints : car son père et sa mère l'avaient voué au service de Jésus-Christ dès avant sa naissance; et tous les samedis, sa grand'mère faisait brûler deux cierges en l'honneur de la très-sainte Reine des anges, pour obtenir qu'il devînt plus tard la lumière d'un grand nombre d'âmes, et se consumât tout entier au service de la sainte foi. Ces quatre Bienheureux n'avaient rempli, jusqu'en 1614, que les simples fonctions de catéchistes. Mais ils n'en partirent pas moins pour l'exil, et suivirent à Macao leurs Pères dans la foi, sans y avoir été condamnés; ne demandant, pour prix de leur fidélité, d'autre récompense que d'être admis au noviciat. Par malheur, la difficulté des temps et l'indigence extrême des missionnaires ne permettaient pas de les recevoir. On les engagea donc à rentrer secrètement dans leur pays, pour y attendre des temps meilleurs. Ils prirent alors le parti de se retirer, tous les quatre ensemble, sur la cime d'une montagne couverte de bois, dans

le voisinage de Nagazaqui, et de s'y livrer à tous les exercices de piété, d'humilité et de pénitence, qu'eût pu leur offrir le noviciat. Chacun d'eux remplissait à son tour la charge de supérieur durant un mois. De temps en temps, ils descendaient jusque dans la ville, au risque de leur vie, pour soutenir le courage des néophytes et faire le catéchisme aux catéchumènes. Surpris enfin par les espions du gouverneur, ils furent tous quatre chargés de chaînes, et conduits dans la trop fameuse prison d'Omura. Ils se dirent alors que le moment favorable était venu de renouveler leurs instances auprès des supérieurs de la Compagnie; et ils écrivirent au Père Provincial, Matthieu de Couros, pour être admis au nombre des compagnons souffrants de Jésus. Leur vœu fut exaucé; et, plein de joie, le Père de Couros se hâta de répondre qu'il leur assignait Charles Spinola pour Maître des novices, et leur prison même pour noviciat. Le Frère Thomas Acafoxi, gentilhomme du royaume de Fingo, s'était acquis d'abord, sur les champs de bataille, une brillante réputation militaire. Puis, à l'âge de cinquante ans, le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ l'avait fait renoncer à l'honneur des armes, pour devenir simple catéchiste du Bienheureux Sébastien Kimura. Lorsque celui-ci fut arrêté, les soldats se saisirent en même temps d'un jeune chrétien, employé aux offices domestiques. Mais, à cette nouvelle, Thomas Acafoxi courut en toute hâte après les satellites, en leur criant que ce n'était pas à un serviteur de Kimura, mais à son catéchiste, qu'il appartenait de le suivre, fût-ce à la mort; et il leur persuada de le lier lui-même, et de remettre celui dont il prenait la place en liberté.

Les deux derniers, Jean Tchoungocou et Louis Cavara, pareillement surpris et enchaînés comme catéchistes, méritèrent aussi, par leur ferveur

et leur joie de souffrir, d'être admis en prison au nombre de ces héroïques novices, dévoués à la mort pour le très-saint nom de Jésus. Louis, comme les précédents, fut consumé lentement dans les flammes; mais comme il ne restait plus un seul poteau pour y lier de nouvelles victimes, Jean et deux religieux de Saint-Dominique durent se résigner à périr par le glaive, avec un grand nombre de femmes, pour la plupart veuves de martyrs, et leurs petits enfants, dont trois de cinq, de quatre et de trois ans.

La nuit suivante, lisons-nous dans les actes authentiques de ces Bienheureux, un gentilhomme portugais et plusieurs pêcheurs chrétiens de Nagazaqui aperçurent soudain la sainte montagne tout éclatante de lumière; et les soldats payens qui gardaient le lieu du supplice avouèrent, le lendemain, qu'ils avaient vu, près d'eux, à la même heure, tous ces saints martyrs se relever, et former une procession admirable, portant d'éclatants flambeaux dans leurs mains, et faisant retentir les airs d'hymnes de triomphe à la louange de leur Dieu.

Decretum Beatific. CCV. MM. Jap., Romæ, 1867.—* *Acta Beatific. CCV. MM. Jap.* — Boero, *Relaz. della Glor. morte di CCV. BB. MM., p.* 49. — Cardim, *Fasc. e Japp. Flor., p.* 77-92. — *Relaz. del Giappone,* 1619-1621. — *Lett. Ann. del Giappone,* 1622. — Alegambe, *Mort. Illustr., p.* 331, 338. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforç. Relig., p.* 503. — Cordara, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 321, 394, 682. — Bartoli, *Giappone, l.* 4, § 31. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 289, 298. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* 2, *p.* 327, 369. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon, t.* 2, *p.* 263, 273. — Nadasi, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 157. — Drews, *Fast. Soc., p.* 354. — Patrignani, *Menolog.,* 10 *Sett., p.* 66.

XI SEPTEMBRE.

—

Le onzième jour de septembre de l'an 1705, mourut, à Rome, le Père François Leytam, saint religieux, habile théologien, et, dans ses dernières années, réviseur général de la Compagnie. On cite de lui, en particulier, trois savants ouvrages, sur la divinité de Jésus-Christ, les notes de son Eglise, et les droits imprescriptibles de son Vicaire. Bien avant que sa renommée l'eût fait appeler à Rome, il jouissait déjà d'une haute réputation, comme professeur, dans l'Université d'Evora. Mais il n'avait acquis la science que pour le service de Notre-Seigneur; et il était en même temps un homme de prière, très-adonné à la vie intérieure et aux saints exercices de la plus intime familiarité avec Dieu. Tout autour de sa chambre, à Rome, étaient suspendues, en grand nombre, de saintes images, qu'il saluait et vénérait fréquemment durant la journée. Or il eut la consolation d'apprendre, de la bouche même d'un des bienheureux habitants du ciel, combien cette pieuse pratique leur était agréable. Car parmi ces images, se trouvait celle de la Bienheureuse Jeanne, princesse de Portugal, dont Rome n'avait pas encore approuvé le culte; et Leytam ne lui rendait pas les mêmes honneurs. Mais un jour qu'il passait ainsi devant elle: « Pourquoi ne me vénères-tu pas aussi? » lui dit la Bienheureuse? « — « Parce que le Vicaire de Jésus-Christ ne le permet pas encore », répondit-il; « obtenez qu'il parle, et aussitôt nous

vous saluerons du nom de sainte. Mais, ajouta-t-il naïvement, vous avez l'air de vous oublier vous-même; et comment voulez-vous alors n'avoir pas l'air oubliée de nous? » Peu de jours après, le Saint-Père autorisait le culte de Jeanne; et à peine François Leytam fut-il à son tour parti pour le ciel, que cette même image, envoyée de Rome en Portugal, reçut à son tour, un culte spécial dans le noviciat d'Evora.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 864.—Id., *Ann. Glor*, *p.* 524., —Id., *Synops. Annal.*, *p.* 419. — Fonseca, *Evora Gloriosa*. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 169.

Deux ans plus tard, mourait en odeur de sainteté, au collége de Coïmbre, le Père François Botelho, modèle vraiment admirable de charité, d'obéissance et d'indifférence religieuse à tout ce que ses supérieurs désiraient de lui. Il porta si loin la première de ces trois vertus, qu'à la grande joie des Pères et des Frères de Coïmbre, mais à son extrême confusion, le Recteur du collége fit publiquement l'éloge de sa charité, la veille d'une rénovation des vœux : tant elle avait jeté d'éclat, près du lit des malades et des mourants, durant toute une longue et cruelle épidémie. Quant à la répugnance ou à l'attrait qu'il pouvait sentir pour quelque objet créé, pour quelque emploi ou travail que ce fût, il y avait renoncé de bonne heure, voulant uniquement ce que Dieu voudrait. Aussi sa grande maxime fut-elle toujours de se laisser faire par ceux qui lui tenaient la place de Dieu; et l'on n'entendit jamais, de sa bouche, ni une réclamation ni une plainte. Ainsi se laissa-t-il vingt fois placer et dépla-

cer; envoyer au delà des mers, non pour y travailler au salut des sauvages (rien ne lui eût été plus doux), mais pour aller professer au Brésil la théologie; puis rappeler en Portugal, pour le même emploi; charger du Séminaire des Irlandais; nommer confesseur de Jean de Bragance, fils et bientôt successeur du roi Pierre II; sans déposer ailleurs qu'aux pieds de son crucifix ses regrets ou ses désirs, même les plus saints. Et cependant ils étaient quelquefois si vifs que, d'après le témoignage formel de son confesseur, l'honneur auquel venait de l'appeler l'élévation de Jean V au trône, fit au cœur du Père Botelho une blessure qui lui ôta la vie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 682.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 451. —Id., *Synops. Annal.*, *p.* 428.

XII SEPTEMBRE.

—

Le douzième jour de septembre de l'an 1748, mourut glorieusement en Chine le Père Antoine-Joseph Henriquès, étranglé pour la foi, par ordre de l'empereur, dans la ville de Soutchéou. Né à Lisbonne, Henriquès s'était embarqué, très-jeune encore, pour l'Orient, dans la compagnie d'un ambassadeur que le roi de Portugal envoyait en Chine. Mais, durant leur séjour à Macao, la vue et la conversation des vieux missionnaires, blanchis au milieu des persécutions et de tous les travaux de l'apostolat, et des jeunes religieux qui se préparaient vaillamment à descendre aussi dans l'arène, firent sur l'âme de ce jeune homme, âgé de vingt ans, une impression si profonde, que sur-le-champ il renonça aux espérances trompeuses du monde. Puis après dix années d'épreuves et d'études, au noviciat et au collége de Macao, il eut à son tour le bonheur, en 1737, de porter aux Chinois le saint Évangile, pour lequel il devait offrir, onze ans plus tard, à Notre-Seigneur, le sacrifice de sa vie. Supérieur de toute la mission portugaise de Nankin, au moment où le vice-roi y déchaîna la fureur des païens, et bientôt trahi par un Judas qui se mit à la tête des satellites, Henriquès fut découvert au fond d'une barque, puis enchaîné avec un de ses compagnons, et traîné comme un malfaiteur dans les prisons de Soutchéou. Il y comparut jusqu'à cinq fois devant les Mandarins, qui étalèrent sous ses yeux tous leurs instruments de supplice, et ne tardèrent pas à en faire usage contre lui. Quarante soufflets, appliqués avec fureur, lisons-nous dans les actes de son martyre,

trois tortures consécutives, et vingt-quatre coups de marteau rudement assénés sur les entraves qui lui serraient les chevilles des pieds, furent inutilement essayés, pour lui arracher un signe ou une parole de défaillance. Il souffrit tout sans prononcer un mot, et ne rompit enfin le silence que lorsque quatre satellites le prirent dans leurs bras et s'efforcèrent de lui faire fouler aux pieds les images du Sauveur et de Notre-Dame : car alors, malgré son épuisement, il protesta si hautement contre leur violence sacrilége, qu'il les contraignit de reculer. Puis, les voyant saisir, dans le même but, un de ses plus vaillants néophytes, nommé Philippe Vang, et que d'affreuses tortures avaient pareillement presque épuisé : « Philippe, lui cria-t-il, si tu aimes ton âme et veux la sauver, garde-toi de faiblir ! » Et Vang, en effet, fut inébranlable. Enfin le vice-roi, dans une supplique à l'empereur, selon la coutume, pria ce prince de permettre que, pour avoir prêché une loi étrangère, Joseph-Antoine Henriquès fût étranglé par la main du bourreau : sentence approuvée juridiquement par le souverain *tribunal des crimes,* publiée solennellement dans la capitale de l'empire, et qui peut nous faire espérer de voir un jour le nom d'Henriquès inscrit dans le martyrologe de la Chine par le vicaire de Jésus-Christ.

Litt. Episc. Nankinensis Godefr. de Laimbekhoven S. J. 25 *juil.* 1780. (*Ap.* Chr. Von Murr, *Journal zur Kunstgeschichte, t.* 11, *p.* 193. — *Lettres édifiantes, R.* 28, *p.* v, 1-35. — *Kurzer Bericht von der Gefandenschaft, Marter und glorreichen Tod zweyer Priester, Antonii Josephi, eines Portugesen, und Tristani d'Artimis, eines Italianer, aus der Gesellschaft Jesu.* (*Weltbott, Br.* 694 ; *Cf.* 693.)

L'éditeur allemand de cette dernière relation indique, dans le sommaire qui la précède, le texte portugais imprimé à Lisbonne, et une traduction italienne publiée à Venise, mais sans donner le nom de l'auteur qui l'avait envoyé de Macao

XIII SEPTEMBRE.

—

Le treizième jour de septembre de l'an 1571, fut pris et massacré, en pleine mer, par les hérétiques, le Vénérable Père Pierre Dias, parti, l'année précédente, pour le Brésil, en compagnie du Bienheureux Ignace d'Azévédo. Avec lui, cueillirent en ce jour la palme du martyre, les trois jeunes Frères Gaspard Goès, Michel Aragonez, François Paulo, et le Père François de Castro, pareillement laissés à Palma, faute de place sur *le Saint-Jacques,* au moment du départ de leurs quarante Bienheureux Frères. Dieu leur préparait toutefois une mort selon leurs désirs et non moins glorieuse. Mais il leur fallait auparavant la mériter encore par plus de treize mois d'épreuves et d'une héroïque persévérance. D'abord longtemps ballottés par les flots et par les tempêtes, et repoussés, après de longs efforts, jusque sur les côtes d'Afrique; de là reportés à Cuba; puis, pour y trouver un vaisseau faisant voile vers le Brésil, contraints de traverser en toute hâte, et pieds nus, l'île entière, et de se jeter dans une barque sans abri, sous des pluies si torrentielles, que leurs vivres et leurs vêtements mêmes tombaient en pourriture; ils eurent cependant la joie d'atteindre le vaillant et pieux amiral Louis de Vasconcellos, qui s'empressa de les prendre à son bord. Mais la même escadre calviniste, dont l'équipage avait massacré

la glorieuse troupe d'Azévédo, trouva pareillement la trace de Vasconcellos, et l'atteignit dans la soirée du douze septembre, à peu de distance des Canaries. Sûr de vaincre, dans une lutte par trop inégale, le successeur de Jacques Sorie, Jean Capdeville, remit l'attaque au lendemain. Du côté des Portugais, toute la nuit fut consacrée à se préparer vaillamment et chrétiennement, non à la victoire, mais à une mort de vrais catholiques et chèrement vendue à l'ennemi. Pierre Dias et François de Castro, seuls prêtres, la consacrèrent à entendre les confessions de l'amiral et de son équipage; et Castro achevait d'absoudre le pilote, au moment où, déjà maîtres du vaisseau, les hérétiques le percèrent à coups de dagues, et le jetèrent expirant dans les flots. Peu d'instants après, Pierre Dias et le plus jeune de ses compagnons, Gaspard Goès, avaient le même bonheur. Toutefois un caprice de Capdeville venait de remettre au lendemain l'arrêt de vie ou de mort des douze autres compagnons du Père Dias. Mais deux d'entre eux devaient encore obtenir, ce jour-là, l'honneur du martyre. Car tandis que leurs cruels vainqueurs se faisaient un jeu de les outrager et de les lier étroitement, le Frère Michel Aragonez, blessé au moment de l'abordage, et dont les liens pressaient et envenimaient la plaie toute vive, poussa un gémissement involontaire qui sembla ranimer l'ardeur sanguinaire de ses bourreaux, et fut aussitôt jeté à la mer, avec le jeune novice, François Paulo, au milieu des blasphèmes et des cris de victoire de ces frénétiques. Les autres compagnons de Pierre Dias, passèrent la nuit suivante à implorer de Dieu la même grâce. Un seul, tremblant à la vue de la mort, avait eu la triste et inutile faiblesse de vouloir s'y soustraire. Il ne renia pas sa foi, mais se dépouilla de sa soutane et courut se cacher au milieu des mousses et des matelots portugais. Cet acte de défaillance ne le sauva pas; et

jeté plus tard à la mer, non comme fils de saint Ignace, mais au seul titre de bouche inutile, dont les vainqueurs décidèrent qu'il fallait se débarrasser, il fut privé de la gloire du martyre, sans parvenir à sauver sa vie.

De Quinquaginta duobus e Soc. Jesu dum in Brasiliam navigant, pro catholica fide interfectis, Epistolæ duæ. (*Ed.* MAFFEIUS, *Solest. ex India Epist.*) —TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 377. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 126. — ID., *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 254. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 525. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 93. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 295. — GUERREIRO, *Glor. Cor. d'esforc. Relig.*, *p.* 380. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 369. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 64. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 174. — JUVENCIUS, *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 2, *p.* 227. — NIEREMBERG, *Ideas de virtud*, *t.* 1. *p.* 258. — BARTOLI, *Uom. e Fatt.*, *t.* 4, *p.* 133. — D'OULTREMAN, *Elog. des Pers. sign. de la Comp.*, *p.* 431. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 161. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 357. — PATRIGNANI, *Menolog.* 13 *Sett.*, *p.* 101.

Les biographes du B. Ignace d'Azévédo donnent aussi, pour la plupart, une courte notice sur Pierre Dias et sur ses compagnons.

XIV SEPTEMBRE.

—

Le quatorzième jour de septembre de l'an 1571 consommèrent leur martyre, au milieu des flots, sept autres compagnons du Père Pierre Dias, massacré le jour précédent par l'équipage calviniste de Jean Capdeville. Quatre d'entre eux, Alphonse Fernandès, André Paès, Jean Alvrès et un second Pierre Dias, se préparaient à l'apostolat et au sacerdoce; les trois autres, Pierre Fernandès, Ferdinand Alvrès, Jacques Carvalho, allaient exercer au Brésil tous les offices de Coadjuteurs. Reçus pour la plupart au noviciat, et formés à la perfection religieuse par le Bienheureux Ignace d'Azévédo, ils avaient préludé avec lui au martyre dans la sainte retraite du Val de Rosal et dans la traversée de Lisbonne à Palma. Puis ils venaient de partager encore les treize derniers mois d'épreuves du Père Dias, et de le voir, il y avait peu d'heures, percé de coups et noyé sous leurs yeux. Liés et renfermés à fond de cale, ils y passèrent leur dernier jour et leur dernière nuit sans repos et sans nourriture, abreuvés d'outrages, meurtris de soufflets, le visage souillé de crachats; en un mot avec des raffinements d'humiliations et de barbarie qui leur rappelaient, en les consolant, l'affreuse nuit et quelques-unes des dernières scènes de la Passion. Ils furent enfin, tous les sept, jetés à la mer, qui ne tarda pas à les engloutir. On les entendit toutefois, avant de disparaître, s'animer tour à tour par de ferventes invocations et par le

Credo de la foi romaine. L'un d'eux, le Frère Coadjuteur Pierre Fernandès, encore novice, avait attiré surtout l'attention des nombreux témoins de son courage et de son angélique modestie. Brutalement dépouillé de sa soutane par un hérétique, presque aussitôt après la fin du combat, il se retira en toute hâte au milieu de ses frères; et l'air vraiment céleste de son visage le faisant distinguer parmi tous les autres, ses bourreaux se faisaient un jeu cruel de lui ouvrir les yeux, de lui secouer la tête en tous sens, de lui appliquer sous le menton des morceaux de bois très-aigus, pour le lui relever par la douleur, criant avec rage : « Allons, chien, lève donc la tête! » Mais le saint Frère, tout absorbé en Dieu au milieu des tourments, se contentait de répéter avec une douce joie : « Par quelle miséricorde, ô mon Jésus, m'avez-vous donc jugé digne de souffrir ainsi pour votre amour, en ce jour où nous honorons votre sainte Croix! »

Cf. Tous les auteurs cités au jour précédent.

XV SEPTEMBRE.

—

Le quinzième jour de septembre mourut, dans l'île de Ceylan, en 1628, le Père Matthieu Fernandès, percé de plusieurs coups de lances, puis achevé d'un coup de cimeterre qui lui fendit la tête, par les envahisseurs des chrétientés de Jafanapatam. Né à Cochin, de parents portugais, il travaillait depuis près de quarante ans au salut des âmes, dans la province du Malabar, en grand renom de zèle et de charité. Et dans les cinq dernières années de son apostolat consacré à l'île de Ceylan, il avait déjà fait entrer, par le saint baptême, cinq mille de ces pauvres infidèles dans le bercail de Jésus-Christ.

Dès l'année suivante 1629, le roi de Candy, fier du succès de sa première attaque, portait de nouveau le fer et le feu dans d'autres villages chrétiens, et triomphait, plus par trahison que par force, d'un détachement trop faible de Portugais, partis de Colombo, pour le repousser. Deux missionnaires de la Compagnie étaient avec eux, en qualité d'aumôniers militaires, les Pères Simon de Leiva et Antoine Pedrosa. Tandis qu'ils parcouraient tous deux le champ de bataille, et prodiguaient leurs soins aux mourants, Simon de Leiva tomba sous les coups des infidèles, martyr du zèle et de la charité. Grièvement blessé à son tour, mais respirant encore, Antoine Pedrosa fut emmené captif à Candy. Mais sa vertu et la résignation qu'il sut inspirer à ses compagnons d'esclavage lui gagnèrent, en peu de temps, l'admi-

ration et le respect même des vainqueurs. Aussi quand le roi de Candy vit plus tard, au siége de Colombo, son armée fuir devant les Portugais; non content de renvoyer libre, sans rançon, le Père Pedrosa, il le pria de lui obtenir la paix, et promit de ne plus troubler désormais la propagation de l'Évangile : ce qui faisait dire aux vieux historiens de cette mission que, dans tout l'apostolat d'Antoine Pedrosa, l'époque la plus glorieuse à Notre-Seigneur, et la plus féconde en fruits de salut, pour l'île de Ceylan comme pour lui-même, avait été contre toute espérance, celle de sa captivité.

Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 388. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 330.— Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 322, 668. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 168. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 136. — Patrignani, *Menolog.*, 15 *Sett.*, *p.* 123.

XVI SEPTEMBRE.

—

Le seizième jour de septembre de l'an 1565, mourut à Evora, moins de quatre ans après son entrée dans la Compagnie, le Frère scolastique Pierre Henriquès, déjà en grande réputation de sainteté malgré sa jeunesse. Il n'avait pas encore achevé son noviciat, lorsque le cardinal Don Henri, pour mieux assurer l'éducation chrétienne de la noblesse portugaise, établit à ses frais une sorte de pensionnat, dont il imposa la surveillance et la direction spirituelle à la Compagnie. Le soin de ces enfants fut confié d'abord à Pierre Henriquès, et la manière dont il s'en acquitta, dit son biographe, ne fit que donner un nouvel éclat au zèle, à la ferveur et à l'angélique modestie du jeune surveillant. Mais sa force d'âme surtout parut héroïque. Atteint d'une maladie d'humeurs froides qui le couvrit de plaies et lui caria lentement les os, il souffrit d'horribles opérations avec une inaltérable sérénité. » Je vais mourir, mais dans la Compagnie de Jésus », disait-il rayonnant de joie. Et trois jours avant d'expirer, il était encore debout, vraiment invincible à tant de douleurs. Elles étaient cependant si vives, qu'à l'approche de l'agonie, il pria très-humblement Notre-Seigneur de ne point permettre qu'elles en vinssent jusqu'à l'empêcher de prier; et en effet, les deux derniers jours, elles s'adoucirent, ne dis-

trayant plus un moment son âme du bonheur d'aller bientôt jouir de la vue de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 528. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 69, 75. — (*Cf. Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 69.)

Le même jour, mourut, à Bragance, en 1621, le Frère Coadjuteur Antoine Gonsalvès, humble et laborieux vieillard, d'une perfection consommée. Il avait étudié dans sa jeunesse les lettres humaines, et pouvait aspirer à l'honneur du sacerdoce dans la Compagnie. Mais le seul amour de l'humilité lui fit demander instamment la grâce de consacrer toute sa vie aux plus obscurs et aux plus pénibles travaux. Dieu l'en récompensa par d'insignes faveurs, et lui communiqua, dans la prière, des secrets dont il ne fait part qu'à ses plus intimes amis. L'exemple de ce saint homme était, pour ses frères, d'un merveilleux encouragement. L'oisiveté lui était en horreur; et il avait coutume de l'appeler le ver rongeur de la perfection religieuse. Instruit, plusieurs mois d'avance, par Notre-Seigneur, de l'époque où il irait recevoir au ciel sa récompense, il continua de s'y préparer, en travaillant et en priant, comme il le faisait si fidèlement depuis près d'un demi-siècle. « Je ne verrai pas l'automne prochain », avait-il dit à l'un de ses compagnons, vers les premiers jours de l'année; et quand l'été fut sur son déclin : « Je dois rendre, jeudi prochain, mon âme à Notre-Seigneur », ajouta-t-il. Enfin comme on croyait, le mercredi suivant, qu'il ne verrait pas même la fin du jour : « Je ne partirai

que cette nuit », dit Gonsalvès au Frère infirmier. Et il n'expira en effet que le jeudi seize septembre, vers trois heures après minuit.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 528. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 232.

La même année 1621, moururent coup sur coup, subitement frappés par la mort, mais en véritables prédestinés, le Père Sébastien Machado, à Evora ; le Père Balthasar da Ponte, à Madère ; et le Frère Gaspard Monteyro, Coadjuteur temporel, au collége d'Angra.

Le Père Machado avait la réputation d'un vrai saint ; et Notre-Seigneur lui avait révélé longtemps d'avance le genre de sa mort. Mais bien loin de s'en affliger, l'humble et fervent serviteur de Dieu mettait cette redoutable assurance au nombre des grâces les plus insignes qu'il eût reçues depuis son enfance. « Car elle m'oblige, dit-il un jour à l'un de ses plus intimes amis, à ne rien souffrir en mon âme qui puisse contrister le Saint-Esprit, sans aller sur-le-champ m'en accuser aux pieds de mon confesseur ; et j'aurai de plus le bonheur de ne pas être à charge à mes frères, par ma dernière maladie. »

Le Père da Poute remplissait au collége de Madère, depuis trente ans, les fonctions de ministre et de procureur. Or le principal privilége qu'il semblait trouver dans ce double office était de pourvoir tout à la fois, avec la plus vigilante charité, aux besoins des pauvres et de ses frères, et de n'employer à son propre usage que ce qu'on mettait au rebut. Rien ne paraissait trop mauvais pour lui ; et sa joie

la plus vive était de ressentir les effets de la pauvreté comme les vrais pauvres. Sujet à de continuelles infirmités, et pouvant à peine se tenir debout, il n'en était pas moins rigoureux à se flageller chaque jour, et à porter continuellement un rude cilice, dont le trouvèrent étroitement serré ceux qui le portèrent mourant à l'infirmerie.

Enfin le Frère Gaspard Monteyro venait de commencer sa dernière journée, comme il les commençait toutes depuis bien longtemps : d'abord par une fervente oraison près du saint tabernacle, avant de donner lui-même à ses frères le signal du réveil ; puis par une rude flagellation ; et il traversait le jardin, au moment de se rendre à la sainte messe ; quand on l'aperçut tout à coup immobile, à genoux, dans l'attitude de la prière, l'air doux, recueilli, sans ombre de trouble. Il venait de rendre son âme à Dieu.

Franco, *Synops. Annal., p.* 232, 233.— Id., *Ann. Glor., p.* 669, 677, 717.

XVII SEPTEMBRE.

—

Le dix-septième jour de septembre de l'an 1573, mourut, à Goa, le Père François Rodriguès, surnommé le Boiteux (*o Manquinho*), pour le distinguer de plusieurs autres qui travaillaient dans le même temps au salut des âmes. Il était privé en effet, depuis son enfance, de l'usage à peu près complet de ses deux jambes, et ne pouvait faire un seul pas sans le secours de deux béquilles. Son rare mérite et sa vertu lui ouvrirent néanmoins, à trente-trois ans, l'entrée de la Compagnie; et, dès la première année du collége de Saint-Antoine à Lisbonne, choisi pour expliquer les cas de conscience, il réunit à ses leçons quatre cents prêtres ou élèves. En même temps, malgré son infirmité, on le voyait, les jours de fêtes ou de vacances, parcourir, monté sur un âne, les campagnes environnantes, et à son arrivée dans quelque village, se faire porter en chaire pour enseigner la doctrine chrétienne. Bientôt son zèle des âmes lui inspira de plus vastes désirs, qui semblaient trop au-dessus de ses forces. Il demanda la mission des Indes; et, sur le refus du Père Provincial, il soumit sa demande à saint Ignace qui l'exauça. Cette nouvelle jeta ses frères dans une véritable stupeur. « Comment osez-vous donc, lui disaient-ils, songer aux lointains royaumes de l'Orient, vous qui ne pouvez, sans vos béquilles, sortir seulement de votre chambre ? » — « Aussi, répondit gaîment Rodriguès, n'est-ce pas à pied, mais à voiles, que je vais

franchir l'océan. » Et saint Ignace, de son côté, fit à peu près la même réponse à quelques Pères qui s'étonnaient de le voir nommer Rodriguès Recteur du collége de Goa. « Ce n'est pas de pieds, leur dit-il, mais c'est de tête qu'un Recteur a besoin pour bien gouverner. » Or le nouveau Recteur devait pleinement justifier l'attente du saint, et travailler surtout à l'organisation des œuvres de Dieu, soit dans la ville de Goa, soit dans toute la vaste étendue des Indes, qu'il gouvernait, en qualité de Provincial, au moment de sa mort. Lorsqu'il fit ses derniers adieux aux Pères et Frères de Lisbonne, qui durent le porter dans leurs bras jusqu'à son vaisseau : « Je voudrais, leur dit-il avec une touchante simplicité, laisser ici, non pas mon souvenir, car je ne suis digne que d'oubli; mais le souvenir de ces béquilles et de ces pieds, pour que jamais nul infirme ne désespère de pouvoir à son tour partir, quand il en sentira le désir au fond de son cœur, ou que l'obéissance l'y invitera. » Pressé d'expliquer à Goa, comme il l'avait fait à Lisbonne, les cas de conscience, il vit sur-le-champ, au pied de sa chaire, tout le chapitre de la cathédrale, et un si grand nombre de prêtres et de gentilshommes, que, nulle salle ne pouvant les contenir, il lui fallut changer en classe une vaste cour. C'est encore au Père Rodriguès que tout l'Orient fut redevable, en ces premiers temps, des édits solennels de François Barréto et d'Antoine de Noronha, en faveur de la foi chrétienne, ainsi que d'une importante part des décrets adoptés par le concile des Indes, tenu, en 1567, à Goa. On cite enfin parmi les plus illustres conquêtes de Rodriguès, et comme le fruit de sa prudence autant que de son zèle pour la gloire de Dieu, les conversions de plusieurs fameux prêtres des idoles et de la fille d'un prince mahométan. En un mot, disent les historiens de la Compagnie, pour résumer les dix-sept dernières années de ce vrai fils de

saint Ignace, si infirme de corps, mais d'un cœur si ferme, on peut assurer que, jusqu'à sa mort, pas une décision importante ne fut prise à Goa, pour le plus grand service de Dieu, par l'autorité civile ou ecclésiastique, sans que Rodriguès en fût regardé comme l'âme, ou qu'il y prît du moins par le conseil la plus large part.

Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 349; *et t* 2, *p.* 20, 652. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 618. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 529. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 36, 48. — Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 153; *et t.* 2, *p.* 23, 29, 75. — Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, *Jan.*, *t.* 1, *p.* 92, 96. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 241. — Patrignani, *Menolog.*, 17 *Sett.*, *p.* 142.

XVIII SEPTEMBRE.

Le dix-huitième jour de septembre de l'an 1625, mourut sur mer, près l'île de Fayal, le Père Antoine de Sousa, aumônier militaire, victime de sa charité au lit de mort des soldats et des matelots, à l'âge de trente-quatre ans. La flotte portugaise, qui venait de reconquérir une partie des côtes du Brésil, sur les Anglais et les Hollandais, fut désolée, à son retour, par de cruelles maladies. On vit alors le Père de Sousa, que nul péril n'avait jamais fait trembler devant les balles de l'ennemi, en braver de nouveaux, à fond de cale, dans une atmosphère empestée, avec un héroïsme peut-être plus rare que celui des champs de bataille; et il y succomba, en peu de jours, à la fleur de l'âge. Or, aussitôt après sa sainte mort, Notre-Seigneur parut vouloir le glorifier par un prodige si manifeste, que le nombre seul des témoins ne permet pas le plus léger doute. Car lorsqu'on lui eut rendu les derniers honneurs, et qu'on jeta son corps à la mer, avec deux énormes boulets de fer aux pieds, selon la coutume, pour le faire descendre dans les flots, tout l'équipage le vit, pendant plusieurs heures, suivre la flotte, le buste droit, les mains élevées vers le ciel, comme pour bénir ses chers compagnons, et leur témoigner qu'il ne les oubliait pas près de Dieu.

FRANCO, *Ann Glor.*, *p.* 531. — ID, *Synops. Annal.*, *p.* 243. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 397.

Parmi les autres aumôniers d'armée ou de flotte qui se signalèrent dans l'exercice de ce glorieux apostolat, les vieilles relations portugaises nous ont pareillement conservé les noms des Pères François Monclaro, Etienne Lopès, Brixio Fernandès, Maure de Moureyra, Jean de Abreu, et du Frère coadjuteur Blaise Péreyra.

Monclaro et Lopès avaient été choisis pour accompagner l'intrépide capitaine François Barréto dans l'intérieur du pays des Cafres, où ils espéraient retrouver la trace et poursuivre les conquêtes du Vénérable Père Gonsalve de Silveyra. Ce qu'ils y endurèrent peut à peine se concevoir ; et bientôt l'ardeur du climat, le dénuement, l'excès de la fatigue, et probablement le poison, épuisèrent leur vie, mais sans ébranler leur patience : tant ils s'estimaient heureux de souffrir pour les âmes et pour Jésus-Christ.

JUVENCIUS, *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 4, *p.* 107. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 123.

Brixio Fernandès, grièvement blessé à la tête pendant l'assaut du village d'Hitou, dans l'île d'Amboine, semblait animé d'un si vif désir de donner sa vie à Notre-Seigneur dans ce glorieux ministère, « qu'il n'y avait plus moyen de le retenir loin du péril », écrivait le brave

capitaine André Hurtado de Mendoza. Et il ajoutait à la louange de Fernandès et de son compagnon : « Je ne parlerai point de l'exemple qu'ils donnent, et qui est fort rare ; mais je puis assurer qu'il m'eût été impossible, sans eux, de retenir ici mon armée, dépourvue de toute ressource et même de vivres. Et puisque, en cet endroit, le Père Fernandès a versé son sang, c'est là qu'au retour de Ternate, nous arborerons la sainte Croix. »

Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 3, *p.* 916.

Jean de Abreu et Blaise Péreyra succombèrent sous les coups des Hollandais, pendant le combat naval du cap Rachado, près de Malacca. Péreyra tomba mort le premier, sur le pont du vaisseau criblé par la mitraille. Abreu, blessé parmi les combattants qu'il animait à vendre chèrement leur vie, et les mourants auxquels il donnait une dernière absolution, n'en resta ni moins ferme, ni moins joyeux même, à son poste. Et comme, à cette vue, un brave soldat lui criait : « Quoi donc ! mon Père, les balles ennemies ne respectent pas mieux l'Eglise ? » — « Non, reprit en riant le Père : car c'est vraiment à pareille fête que je désirais me voir depuis bien longtemps. »

Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 683. — Id., *Epit. Hist. Soc.*, *t.* 4, *p.* 64, 107. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 3, *p.* 946. — Franco, *Synops. Annal.*, *p.* 87.

Enfin Maure de Moureyra venait d'entrer, à peine depuis quelques jours, dans cette noble et rude carrière, à la nouvelle qu'une flotte hérétique menaçait la côte de Salsette. Presque au début du premier combat, le vaisseau sur lequel il s'était embarqué devint la proie des flammes; et pour se dérober à cet horrible genre de mort, soldats et matelots durent se jeter à la mer. La plupart, sans en excepter plusieurs prêtres et religieux de différents ordres, parvinrent à la nage près des Hollandais, qu'un pareil désastre émut de pitié; et ils obtinrent la vie sauve. Mais, reconnu comme Jésuite, Moureyra fut, à l'instant même, frappé à coups d'avirons et de poignards, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. « Car la mort seule, dirent ses bourreaux, pouvait empêcher une telle engeance de s'opposer au nouvel Evangile et de propager les erreurs de Rome dans tout l'Orient. »

ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 540. — NADASI, *Ann dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 196. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 382. — PATRIGNANI, *Menolog.*, *Sett.*, *p.* 258.

XIX SEPTEMBRE.

—

Le dix-neuvième jour de septembre de l'an 1560, mourut saintement, à Lisbonne, après trois mois seulement de vie religieuse, le jeune Frère novice Gaspard de Fonséca. La méditation journalière des plaies de Notre-Seigneur lui inspirait un merveilleux courage pour souffrir; et il en donna des témoignages vraiment héroïques, durant sa dernière maladie, en se livrant, sans autre défense, au fer des chirurgiens, qui espéraient du moins lui sauver la vie au prix de cruelles opérations. On n'entendit pas alors s'échapper de ses lèvres un seul gémissement, mais seulement, au plus fort des douleurs, quelque touchante invocation à Jésus en croix. Peu de moments avant d'expirer, il ne songeait encore qu'à obéir et à se vaincre, pour mourir en vrai fils de saint Ignace. Et l'unique réponse de cet admirable jeune homme à ceux qui le visitaient et l'encourageaient, fut, jusqu'à son dernier souffle de vie : « Béni et loué soit Notre-Seigneur de tout ce qu'il ordonne ou désire de moi! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic de Lisboa*, *p.* 331. Id., *Ann. Glor.*, *p.* 531. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 170. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 1, *p.* 115 —Patrignani, *Menolog.*, *Marz.*, *p.* 1.

Vers le même jour, à Lisbonne, mourut très-saintement, en 1579, le Père Pierre Mascarenhas, victime de sa charité héroïque au service des pestiférés. Il appartenait à cette noble et catholique race des Mascarenhas qui, dès l'origine de la Compagnie, enrôla quatre de ses enfants sous l'étendard de saint Ignace; et, bien que moissonné à la fleur de l'âge, presque au début de son apostolat, puisqu'il avait à peine trente-quatre ans, le zèle dont son cœur était embrasé brillait déjà d'un éclat si vif, au fond des prisons, dans les hôpitaux, sur les galères du roi, partout où se rencontrait, en un mot, quelque misérable, mais surtout au chevet des pestiférés; qu'à la nouvelle de sa mort, le cardinal roi Don Henri ne put retenir ce cri de douleur : « Lisbonne perd aujourd'hui son sauveur ! » Pierre Mascarenhas venait d'obtenir, à force d'instances, la rude et glorieuse mission d'aller consoler les pauvres chrétiens, captifs dans les cachots d'Alger et du Maroc; lorsque tout à coup la contagion éclata sur les bords du Tage. C'était une occasion trop belle de se dévouer, pour qu'il la négligeât; et avec la bénédiction de ses supérieurs, il descendit, l'un des premiers, dans cette arène dévorante. Nuit et jour, presque sans une heure de relâche, il se tenait au centre de ce vaste foyer de mort; ne redoutant d'autre péril que de laisser expirer sans secours quelqu'une des victimes qu'on y apportait. Ce fut là que le souffle empesté des mourants tarit bientôt en lui les sources de la vie. Mais apprenant, presque à sa dernière heure, qu'un infidèle, parent du roi de Maroc, allait expirer à peu de distance, il retrouva dans son zèle assez de vigueur pour se traîner vers lui, l'instruire en peu de mots de la foi chrétienne, lui ouvrir le ciel par le saint baptême; et il ne remit enfin lui-même à Dieu son âme héroïque, qu'après avoir reçu le dernier soupir du nouvel enfant qu'il venait d'engendrer à Jésus-Christ.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 736. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 532. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 120. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 199. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 2, *p.* 117. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 233. — Alegambe, *Vict. Charit.*, *p.* 62. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 367. — Patrignani, *Menolog.*, 20 *Sett.*, *p.* 173.

XX SEPTEMBRE.

—

Le vingtième jour de septembre de l'an 1604, mourut, à Lisbonne, le Père François Cardozo, justement surnommé l'apôtre de cette grande ville, et en particulier des esclaves noirs, du plus bas peuple et des petits enfants. L'étude approfondie de toute la tradition catholique, jointe à une rare éloquence, l'avait mis en état d'aborder, jeune encore, avec autant de succès que d'éclat, l'enseignement des sciences sacrées, et la prédication dans les premières chaires de la capitale. Mais de si brillants ministères avaient moins de prix à ses yeux que l'explication familière du catéchisme; et dès qu'il en eut obtenu l'autorisation, à force d'humbles et instantes prières, on peut dire qu'il s'y consacra tout entier. Cinq fois au moins chaque semaine, il instruisait ainsi les ignorants, dans les hôpitaux, aux casernes, au palais du roi, sur le quai du Tage et sur quelque place publique, avec de si admirables fruits de salut, et même de sainteté, qu'on le vénérait à l'égal de l'incomparable Père Ignace Martins. Et toutefois, il dut avouer, comme son illustre modèle, que cet apostolat, si cher à son cœur, lui coûtait de rudes combats. A ne consulter que ses goûts, rien ne lui causait une plus vive et plus incessante répugnance que de paraître dans les rues, tenant à la main l'humble roseau de catéchiste. « Mais Dieu Notre Seigneur, ajoutait-il, et les âmes rachetées au prix de son sang méritent bien que je sache me vaincre. » Un jour

qu'on le pressait d'accepter une charge des plus honorables, près du tribunal de l'Inquisition : « Espérez-vous m'offrir désormais, répondit-il, aucun honneur capable de me tenter, que je ne sacrifie sans peine à mon roseau, depuis qu'avec ce sceptre j'ai eu le bonheur d'ouvrir le ciel à bien plus d'âmes que par mes plus éclatantes prédications? » Ce fut encore au zèle du Père Cardozo que Lisbonne fut redevable d'une fervente et nombreuse congrégation de musiciens, en l'honneur de la très-sainte Reine des Anges. Nul ne semblait s'être, avant lui, préoccupé, du moins au même degré, du soin de leurs âmes; et ils lui en témoignèrent, même après sa mort, la plus filiale reconnaissance. Beaucoup d'entre eux, grâce aux exhortations et aux conseils de ce saint apôtre, travaillèrent à se rendre dignes, par la pureté d'une vie sans tache, d'aller voir et chanter au Ciel, comme il les y invitait en toute rencontre, la très-sainte Mère de Dieu et son divin Fils, après les avoir ici-bas honorés de leurs chants et de leurs louanges. Un homme si zélé pour former des saints était bien loin de se négliger lui-même. Ne pouvant guère, durant le jour, consacrer, selon l'étendue de ses désirs, de longues heures à la contemplation des choses divines, il demeurait prosterné, tous les soirs, près du saint tabernacle jusqu'à minuit, et ne prenait ensuite un peu de sommeil qu'après une rude flagellation. Ses autres austérités allaient si loin qu'il mérita d'être appelé le bourreau de son propre corps. Il ne semblait pas même s'apercevoir de graves et cruelles infirmités; et comme on l'accusait quelquefois d'abréger sa vie : « Trois ou quatre années de plus à espérer étaient vraiment, disait-il alors, trop peu de chose, pour qu'il fatiguât ses frères à le soigner, ou qu'il renonçât au bonheur de vivre crucifié avec Jésus-Christ ». Peu d'heures avant d'expirer, le Père Cardozo, instruit, selon toute apparence, par Notre-Seigneur,

de sa fin prochaine, avait fait un dernier sermon, suivi d'un dernier catéchisme, sur la nécessité d'être toujours prêt à se présenter sans crainte devant Dieu. Le lendemain matin, à l'heure où il offrait d'ordinaire le saint sacrifice, le Frère qui devait l'assister, ne le voyant point venir à la sacristie, alla le chercher. L'homme de Dieu était assis, le visage brillant d'une douce joie, le livre de l'Apocalypse ouvert devant lui, la main étendue, désignant du doigt cette parole d'un Ange à saint Jean : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur! » C'était ainsi qu'il venait de rendre lui-même à Dieu sa sainte âme. L'émotion de Lisbonne, à cette nouvelle, dépassa de bien loin tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, de mémoire d'homme. La ville entière, peuple, clergé, grands du royaume, ordres religieux, et jusqu'au tribunal de l'Inquisition, parurent s'être donné rendez-vous à ses funérailles. A la vue de son corps, sans vie ce furent des scènes de douleur que rien ne peut rendre; et la foule, restée, jusqu'à la nuit, près du caveau où elle venait de le voir descendre, ne cessait de faire retentir l'église de sanglots et de ces touchantes paroles : « Saint Père, pourquoi nous avez-vous quittés? Obtenez-nous de mourir avec vous! » Enfin, durant plusieurs jours de suite, les Frères quêteurs de la Maison Professe déclarèrent, chaque soir, qu'ils avaient trouvé toutes les familles en larmes ; et de graves témoins allèrent jusqu'à dire : « Le Père François Cardozo, qui a fait de si merveilleuses conversions, pendant sa sainte vie, semble avoir obtenu de Notre-Seigneur la grâce d'en faire encore de plus étonnantes, depuis qu'il est près du trône de Dieu. »

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 710. — ID, *Ann. Glor.*,

p. 533. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 185. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 211. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 128. — Juvencius, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 2, *p.* 836. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1604, *p.* 76. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 175. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 367. — Patrignani, *Menolog.*, 20 *Sett.*, *p.* 176.

XXI SEPTEMBRE.

—

Le vingt et unième jour de septembre de l'an 1761, mourut par la main du bourreau, sur la place publique des Auto-da-fé, à Lisbonne, le saint et apostolique Père Gabriel Malagrida, la plus illustre des victimes immolées par la cruauté de Pombal, qui travailla pendant plus de vingt mois à le déshonorer avant de le tuer. Ce ne fut là, du reste, que le glorieux couronnement des opprobres et des souffrances dont le fidèle disciple de Jésus-Christ s'était montré toujours insatiable, durant trente années d'apostolat. Bien avant de quitter l'Europe, toutes ses pensées, tous ses désirs ne semblaient être que d'imiter ceux des enfants de saint Ignace qui avaient acheté, au prix des plus généreux sacrifices, le bonheur de verser pour Dieu tout leur sang. Plus tard, au bord des fleuves inconnus et dans les forêts du Maragnon, il avait tout souffert, sauf la mort. Un jour il s'était vu lié à un arbre par les Guanarès, près de périr à coups de massue, puis livré capricieusement au courant des eaux où il devait être englouti. Ailleurs, durant trois nuits, les Barbados avaient célébré par d'affreux hurlements les préparatifs de ses dernières tortures. Les flèches, la prison, la faim, la dent des bêtes féroces, l'épuisement qui souvent le faisait tomber dans des halliers hérissés d'épines ou sur des roches teintes de son sang, avaient fait croire mille fois qu'il lui restait à peine une heure de vie. Mais, au milieu de tant de périls, Malagrida annonçait haute-

ment que Notre-Seigneur le réservait à une mort plus ignominieuse, et sous les yeux d'un peuple catholique, accourant pour le voir traité en scélérat, après l'avoir acclamé comme un saint. Le démon même, un jour, lui en avait fait la menace, parmi ses plus beaux triomphes apostoliques; et Dieu révéla à son serviteur que cette menace étrange s'accomplirait : promesse qui le remplit d'une consolation d'autant plus vive, que l'espoir du martyre semblait lui échapper alors sans retour. Car il était avant tout fils d'obéissance; et l'obéissance l'avait arraché à ses rudes et chères missions sauvages, pour le ramener à San-Luis, et lui faire tantôt enseigner les lettres humaines aux juvénistes du Maragnon, tantôt expliquer saint Thomas dans une chaire de théologie. Puis, sur les instantes prières de plusieurs évêques du Nouveau Monde, il s'était vu contraint d'entreprendre la visite et la conversion de leurs immenses diocèses. Ce fut alors qu'il parcourut presque toute la partie civilisée du Brésil et du Maragnon : toujours à pied, souvent pieds nus; toujours armé d'un double cilice; le crucifix à la main ou sur la poitrine; donnant partout au peuple et aux prêtres les *Exercices* de saint Ignace; fondant des séminaires pour le clergé, des monastères pour les âmes ferventes qui aspiraient à devenir les vraies épouses de Jésus-Christ, des maisons de refuge pour les pécheresses dont il avait changé le cœur : en un mot, jetant un si vif éclat par sa sainteté, ses miracles, ses prophéties, que saint François Xavier lui-même semblait n'avoir pu rien faire de plus surprenant, pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Aussi l'un de nos Généraux, le Père François Retz, disait-il de ce grand apôtre : « Je ne crois vraiment pas que la Compagnie tout entière possède en ce moment un autre missionnaire comparable à Malagrida. » Ramené à la cour de Jean V par les plus pressants intérêts de la conquête et

du salut des âmes, le serviteur de Dieu entra dans Lisbonne comme le sauveur et le thaumaturge du Nouveau Monde. La cour, le peuple, le clergé, les ordres religieux, vinrent en procession le recevoir sur les bords du Tage. Puis, cédant aux instances des nombreux monastères qui n'avaient pu se rendre à pareille fête, il lui fallut du moins aller les ranimer dans la première ferveur de leur vocation. La foule accourue pour le voir, dès qu'il faisait un pas, ne lui laissait aucun repos. Le roi et la reine voulurent même faire tous deux, sous sa direction, les *Exercices* de saint Ignace; et quand Benoît XIV apprit, au bout de quelques mois, la mort de Jean V, il le proclama, en plein consistoire, bienheureux d'avoir eu, pour se préparer à l'éternité, un tel directeur. Notre-Seigneur avait cependant promis à Malagrida une récompense plus chère à son cœur : celle de le suivre aux ignominies du prétoire et à la voie douloureuse du calvaire. Dans le temps même où ce vrai disciple de Jésus-Christ retournait conquérir à son Maître de nouvelles âmes, Pombal commençait son règne d'astuce infernale et d'orgueil sauvage, sous le nom du trop faible et incapable Joseph Ier. Pour affermir sa toute-puissance, il comprit que la conscience royale ne devait avoir d'autre direction que la sienne; et lorsqu'il vit la reine-mère vouloir expirer à son tour entre les bras de Malagrida, et le rappeler d'au delà des mers, bien résolu de ne plus souffrir aucune influence rivale sur les marches du trône ou dans le cœur du peuple, il jura la perte du saint vieillard, et se promit de tout mettre en œuvre pour arriver, s'il était possible, à l'avilir avant de le livrer au dernier supplice. Malagrida passait pour un saint, pour le défenseur par excellence et le propagateur de la foi catholique; pour un prophète, un thaumaturge, un homme honoré, entre tous, des plus précieuses faveurs du ciel. Pombal se

flatta de le transformer en un misérable, indigne d'offrir le saint sacrifice et de lier ou délier les âmes, en un hérétique, un régicide, un vil et impur corrupteur, un jouet des plus folles illusions des esprits de ténèbres ou de ses ridicules imaginations : objet, en un mot, de haine, de risée, d'abomination, et digne de toute vengeance humaine et divine. Là fut le secret de son exil, de son interdit par Saldanha, de sa longue captivité au fond des cachots de l'Inquisition, et de ces bizarres vies de sainte Anne et de l'Antechrist, qu'on l'accusa d'avoir écrites dans les ténèbres de sa prison, où il n'avait ni papier ni encre : œuvres si absurdes d'ailleurs, qu'au jugement peu suspect de Voltaire, si elles fussent vraiment sorties de sa plume, il eût fallu l'enfermer dans un hospice, et non le faire monter sur un bûcher. Enfin après deux longues années, quand on put croire l'homme de Dieu assez infâme aux yeux du Portugal, on convoqua le peuple de Lisbonne au spectacle de son supplice. Au nom des inquisiteurs personnellement choisis par Pombal, la victime devait être étranglée d'abord, puis brûlée par la main du bourreau, sans que la tombe même gardât ses cendres. Dans la soirée du vingt et un septembre, Malagrida marcha donc au supplice, les mains liées, un bâillon à la bouche, à la lueur lugubre des torches, environné d'horribles et de grotesques figures de démons, pour mieux provoquer les outrages de la plus vile multitude, et de la cour même, convoquée tout entière, par ordre royal, à ce honteux et sanglant spectacle. Mais quand Malagrida parut sur l'échafaud, l'air serein et plein d'une douce joie de consommer sa vie comme son divin Maître, plusieurs relations dignes de foi attestent que soudain son visage s'illumina d'une clarté surnaturelle et si merveilleuse que la place retentit des cris de *miracle*! Et en apprenant les détails d'une mort si sainte, le grand pontife Clément XIII n'hésita pas à s'écrier :

« Voilà donc un martyr de plus que donne au ciel l'Eglise de Jésus-Christ. »

MATHIAS RODRIGUEZ, *De Vita V. P. Malagridæ* (*Mss. ex Musæo Bollandiano*). — *Il buon Raziocinio sul famoso processo e tragico fine del fu P. Gabriele Malagrida, Ed. secondo, Lugano,* 1784. — *De tribus in Lusitanos Jesu socios publicis judiciis.* — *Idée véridique du R. P. Gabriel de Malagrida, Liége,* 1762. — MURY, *Hist. de Gabriel Malagrida, Paris,* 1865. — MURR, *Journal zur Kunstgeschichte*, *t.* 4, *p.* 294; *t.* 7, *p.* 299; *t.* 8, *p.* 100, 132, 186; *t.* 10, *p.* 189; *t.* 12, *p.* 285; *t.* 13, *p.* 176; *t.* 16, *p.* 41, 80. — CARAYON, *Prisons de Pombal.* — *Vita P. Antonii Correæ*, *p.* 231, 240. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Comp. de Jésus, t.* 5, *p.* 150, 164.

XXII SEPTEMBRE.

—

Le vingt-deuxième jour de septembre, mourut, en 1719, au collége de Saint-Paul, le Vénérable Père Melchior de Pontès, l'un de ces glorieux chasseurs d'âmes qui se transmirent sans interruption, pendant deux cents ans, dans la Province du Brésil, les plus merveilleux dons de l'apostolat. Les parents du Père Melchior étaient d'humbles mais pieux laboureurs du village de Pirajuçara, à quelques milles de Saint-Paul; et sa mère surtout passait pour une sainte, que l'amour du Sauveur souffrant et mourant portait à de surprenantes austérités. Melchior de Pontès sut mettre à profit de pareils exemples; et dans sa vie de laboureur et d'écolier, avant son entrée dans la Compagnie à l'âge de vingt-six ans, il rivalisait déjà en secret avec les saints pénitents les plus renommés. Non content de ne faire jamais qu'un repas, de veiller chaque soir en oraison jusque vers minuit, d'affliger son corps par l'usage assidu de la discipline et du cilice, il avait fréquemment recours à de plus étranges tortures : comme de semer dans son lit ces fourmis rouges du Brésil dont la morsure passe pour intolérable; ou, sous l'apparence même du plaisir, d'accompagner au bain ses jeunes compagnons, mais en restant presque tout le temps hors de l'eau, assailli par des myriades de moustiques, sans jamais se défendre de leur aiguillon, et le corps parfois tout en sang. Dieu sembla, du reste, avoir révélé bien longtemps d'avance à l'une de ses plus fidèles ser-

vantes ce que deviendrait plus tard cet enfant ; et l'on assure que l'ayant un jour rencontré avec un de ses frères, comme ils revenaient tous deux de l'école, soudain, à leur grand étonnement, elle se prosterna devant Melchior et lui baisa humblement les pieds. Cependant, parvenu à l'âge viril, ce saint mais obscur fils de paysan était, pour les regards des hommes, un trésor caché. Et lorsqu'il manifesta le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, la médiocrité de ses talents lui en fit, une première fois, refuser l'entrée. Il recourut alors à trois saints apôtres dont les exemples avaient décidé son choix, François Xavier, Joseph Anchieta, Jean d'Almeida, et à la Mère de miséricorde; puis il retourna bientôt, plein de confiance, présenter de nouveau sa requête, qui fut accueillie cette fois sans difficulté. On ne le jugea guère apte, néanmoins, après son noviciat et son élévation au sacerdoce, qu'à évangéliser de pauvres sauvages. Mais il aurait accepté de grand cœur un ministère encore plus humble, si l'obéissance le lui eût offert; et Dieu récompensa le dévouement de son serviteur, durant quarante années, par des merveilles dont l'éclat et le nombre ne le cèdent peut-être en rien à ce que nous offrent les actes de ses trois illustres modèles. C'est la même vie dans le Ciel et dans la compagnie de Notre-Seigneur ou de ses saints; la même connaissance du secret des cœurs et de l'avenir; le même éclat miraculeux, et si ordinaire, que ses familiers ne s'étonnaient plus de voir s'illuminer toutes les nuits sa pauvre cellule. Enlevé tout à coup, et plus d'une fois, d'à côté de ses compagnons, il lui fallut confesser, par obéissance, que pour assister, à leur dernière heure, des âmes chéries de Dieu, il avait été transporté bien loin, tantôt au delà des mers, jusqu'à Angola, tantôt sur les bords déserts de quelque île des fleuves du Nouveau-Monde. Enfin parvenu lui-même, à son tour, aux derniers moments de sa longue

et laborieuse carrière, il regagna le collége de Saint-Paul, pour y rendre à Dieu son âme héroïque, entre les bras de ses frères bien-aimés; et comme plusieurs de ceux-ci, craignant de ne pas assister à la mort d'un saint, voulaient passer près de lui, en veilles et en prières, sa dernière nuit : « Non, leur dit-il, ne craignez rien, ce sera demain vendredi, à l'heure où mon Seigneur est mort sur la Croix, qu'il recevra mon dernier soupir. » Et le lendemain, à trois heures, le Père Melchior expirait.

Vida do Veneravel Padre Belchior de Pontès da Companhia de Jesus, da Provincia do Brazil, composta pelo Padre Manoel da Fonseca, da mesma Companhia e Provincia, Lisboa, 1752.

Le même jour, en Portugal, moururent, pleins de la plus douce joie, et dans la première fleur de leur innocence, deux jeunes scolastiques de la Compagnie, renommés l'un et l'autre pour leur dévotion envers la très-chaste Reine des anges : le Frère Barthélemi Rodriguès, à Abrantès, en 1568, et le Frère Simon de Almeyda, en 1617, à Bragança.

Barthélemi Rodriguès, novice de Coïmbre, depuis vingt-deux mois, était tombé gravement malade; et les médecins avaient déclaré que l'air natal pourrait seul le guérir. Malgré l'espérance d'un prompt retour, ce fut pour lui le plus dur sacrifice qu'eût exigé encore l'obéissance. Mais l'humble résignation et la modestie du saint jeune homme firent de cet exil un apostolat véritable pour sa famille; et il s'y montra même si vigilant à conserver son cœur pur de toute affection humaine, que le matin de sa mort, la très-sainte Vierge lui apparut et daigna lui dire : « Mon fils, je t'attends dans le ciel, aujourd'hui, à la neuvième heure » ; et à neuf heures il rendit le dernier soupir.

Simon d'Almeyda, au jugement même de son confesseur, était bien digne aussi d'aller vivre éternellement parmi les anges. La délicatesse de sa santé avait fait craindre plus d'une fois qu'il ne pût soutenir longtemps le travail de l'étude et du saint ministère; et il avait été même question, avant ses premiers vœux, de le renvoyer dans sa famille. Mais, inspiré par le plus généreux amour de sa vocation, il obtint, malgré sa faiblesse, de jeûner tous les samedis en l'honneur de Notre-Dame, ne lui demandant, en retour, que la grâce de mourir dans la Compagnie. Puis, comme pour lui gagner encore plus sûrement le cœur, il s'appliquait sans relâche à l'imiter, reproduisant dans les moindres détails, suivant *la première manière de prier* du livre des *Exercices*, la modestie de cette divine Mère; et la ferveur du saint jeune homme lui mérita d'être exaucé.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 541. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 81.

XXIII SEPTEMBRE.

—

Dans la seconde moitié de septembre de l'an 1759, la Province de Portugal vit exécuter, pour ainsi dire, son arrêt de mort, par le bannissement et la déportation de ses Profès, que suivirent, peu de jours après, plus de treize cents de leurs frères, enlevés captifs de toutes les plages où les avait atteints le bras de Pombal, et jetés, dans la plus extrême détresse, sur les domaines du Vicaire de Jésus-Christ. Rien que pour les amener à Lisbonne, l'implacable ministre avait donné des ordres si barbares, que les soldats mêmes, plus d'une fois, demandèrent pardon à leurs prisonniers de s'y être soumis trop fidèlement. L'un de ces pauvres exilés, qui avait attendu le jour du départ au fond d'une humide basse-fosse, en fut tiré sans souliers, sans bas, tête nue, voilant à peine sa nudité de quelques haillons; et le commissaire de Pombal ayant voulu savoir comment il se trouvait réduit en un tel état : « L'humidité de ma prison a pourri tout ce qui me couvrait, répondit le pauvre religieux; et je n'ai pu rien obtenir, depuis, pour y suppléer ». Beaucoup d'autres seraient morts de faim, bien avant le terme de la traversée, si le capitaine du premier vaisseau, malgré la défense de Pombal, n'eût permis à ses transportés de s'arrêter au port d'Alicante, pour y mendier un peu de pain : exemple que dut suivre, bon gré mal gré, le chef du second convoi, à Marseille. Mais l'épreuve des plus jeunes enfants de la Compagnie devait être plus longue et plus

périlleuse. Quelques-uns n'avaient pas encore seize ans. Ils n'en furent pas moins inébranlables; et chaque fois que l'un d'entre eux avait à subir quelque artificieux interrogatoire, ou l'assaut de quelque nouveau séducteur, les autres se mettaient aussitôt en prière, pour lui obtenir de Dieu la victoire. Instruit de l'héroïque intrépidité d'un jeune religieux, qui se nommait comme lui Carvalho, Pombal avait ordonné de le mettre aux fers. Mais à cette nouvelle, plein d'une sainte joie, le Frère Carvalho monta dans la chaire du réfectoire, exhorta une dernière fois ses chers compagnons à la constance, et s'engagea par vœu à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang, plutôt que de renoncer à sa vocation. Enfin parmi tant de traits d'héroïsme, nul ne fut peut-être plus émouvant que celui d'un pauvre malade, le Frère Moniz, dont la tête affaiblie avait donné de cruelles inquiétudes : quand on le vit, les larmes aux yeux, ému tout à la fois, et du sentiment de son mal que l'on voulait faire tourner à sa perte, et du plus filial amour pour la Compagnie, supplier tous ses frères, non-seulement de le secourir par leurs prières, mais d'attester qu'il avait encore assez de raison pour les suivre en exil et mourir fidèle à ses vœux : double grâce que lui accorda Notre-Seigneur, en l'appelant, du vaisseau même, à la gloire du ciel, avant le terme de la traversée.

Murr, *Journal zur Kunstgeschichte*. — Carayon, *Prisons de Pombal*, p. 53, 73, 81, 203.

XXIV SEPTEMBRE.

—

Le vingt-quatrième jour de septembre de l'an 1653, mourut, au Brésil, le vénérable Père Jean d'Almeida, l'héritier des vertus, des triomphes apostoliques, des dons célestes les plus merveilleux de Joseph Anchieta son glorieux maître ; et surnommé à juste titre, par les historiens de la foi dans le Nouveau-Monde, le nouvel Elisée de cet autre Elie. Toutes les industries qu'il mit en œuvre, durant soixante années de vie religieuse, pour devenir un saint et faire des enfants de Dieu et des saints, n'étaient, disait-il humblement, que le fruit des leçons qu'il avait reçues au noviciat; et quand on s'étonnait de voir cette profusion de merveilles qu'il semait comme à pleines mains : « C'est en lavant les pieds de mon cher et saint père, ajoutait-il, que mes mains ont reçu de lui cette vertu. » Or, pour n'en citer ici qu'un seul trait, la vie du Père Jean d'Almeida nous offre peut-être le plus touchant et le plus gracieux miracle dont les annales de la sainte Eglise aient consacré le souvenir. Presque au début de sa carrière, environ quarante ans avant sa glorieuse mort, il annonçait aux tribus des Cariges la bonne nouvelle du salut; quand tout à coup les Aabuçùs, peuplade indomptable et anthropophage, vint fondre sur le camp des néophytes. Repoussés vaillamment et taillés en pièces, les barbares avaient cependant massacré un grand nombre de petits enfants, qui gisaient à terre, baignés dans leur sang, privés de la grâce du saint

baptême. Or bientôt, sous les yeux de toute la tribu victorieuse, Almeida, parcourant le chant de bataille, recueillit tour à tour chacun de ces petits corps inanimés, les pressa sur son cœur en invoquant le saint nom de Dieu, ranima en eux un souffle de vie par la vertu de sa foi et de sa prière; puis à mesure qu'il leur assurait la vue éternelle de leur Créateur, en les baptisant, il les déposait de nouveau doucement à terre, où les anges venaient recevoir leur âmes, purifiées par le sang de l'Agneau. Mais on comprend, en quelque sorte, de telles merveilles, quand on voit à quel prix ce grand apôtre achetait le salut des infidèles et des pécheurs. A plus de soixante-dix ans, il se couvrait encore tout entier, des pieds à la tête, des plus étranges armes de la pénitence. Une seule (et ce n'était pas, dit un de ses supérieurs, la plus effrayante), l'enveloppait d'un tissu de crins, entremêlé de sept croix en fer hérissées de pointes. Il en avait brûlé, par obéissance, une encore plus cruelle, et répondait à ceux qui lui témoignaient leur étonnement : « C'est avec de pareilles armes que mon saint père, Joseph Anchieta, m'apprit, dès ma jeunesse, par ses conseils et par son exemple, à vaincre les démons, et à braver, pour le salut des âmes, tout ce dont la nature a le plus d'horreur. » Averti un jour par révélation, vers l'âge de quatre-vingts ans, que le Père Provincial songeait à lui prescrire plus de ménagement pour son corps, il alla tout à coup se présenter à lui, sans être appelé, bien résolu de ne rien faire contre la plus humble obéissance. « Mais croyez, lui dit-il, mon Révérend Père, que je puis encore souffrir ces douleurs, et bien d'autres, pour l'amour et la gloire de mon Seigneur. Et voyez de vos yeux combien il me reste encore de vigueur, bien que, dans ce moment, depuis deux jours entiers, le corps et le sang de Jésus-Christ aient été, avec un peu d'eau bénite, toute ma nour-

riture et mon unique rafraîchissement. » Aussi lorsque le saint vieillard eut perdu l'espoir de s'immoler désormais, chaque jour, par le sacrifice sanglant de la pénitence, en union avec son Dieu crucifié, il supplia humblement Notre-Seigneur de prendre son âme ; et le tendre amour qu'il portait au divin Enfant de Bethléem lui inspira le plus ardent désir de partir pour le ciel en cette glorieuse nuit où la Reine des Anges avait pour la première fois vu son divin Fils. Mais peu après la Nativité de Notre-Dame, il sentit pour ainsi dire son cœur éclater ; et, ne pouvant souffrir une plus longue attente, il obtint qu'elle fût abrégée de trois mois, et rendit joyeusement son dernier soupir, un peu avant le milieu de la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq septembre. Quelques heures plus tard, un jeune homme, qu'il faisait marcher à grands pas dans les voies de la perfection, vint prier et pleurer près de son saint maître, saisi d'une amère douleur de ne pouvoir plus le consulter sur les moyens d'être tout à Dieu. Mais aussitôt Almeida rouvrit les yeux, comme au sortir d'une douce extase, et, le regardant avec bonté, lui fit, de la tête, un dernier signe que ses nouveaux projets étaient agréables à la divine Majesté.

VASCONCELLOS, *Vida do P. Joam d'Almeida.*—*Auto que mandou fazer o senhor Prelado Administrador A. de Maris Loureiro sobre a vida e morte do R. P. Joam d'Almeida* (*Ibid.*, *p.* 342). — *Pratica na morte do Padre Joam d'Almeida* (*Ibid.*, *p.* 355).— *Auctarium Annuarum Soc. Jesu, A.* 1653-4, *continens elogia seu vitas P. Joannis Almeida*, *etc.* — ANDRADE, *Varones Ilustres*, *t.* 6, *p.* 537. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 182. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 273 — PATRIGNANI, *Menolog.*, 24 *Sett.*, *p.* 205. — CHARLES SAINTE-FOY, *Vie du P. Jean d'Almeida.* (*Cf.* BORGO, *Oraz. in lode di S. Ignazio*, *Part.* 2.)

XXV SEPTEMBRE.

—

Le vingt-cinquième jour de septembre de l'an 1664, mourut saintement, à Coïmbre, le Père Antoine Bandeyra, humble et laborieux missionnaire, ne respirant que le salut des âmes, le mépris de lui-même et l'honneur de Dieu. Il enseignait déjà le droit civil dans l'Université de Coïmbre, lorsque, docile à la grâce du Saint-Esprit, il se déroba tout à coup aux applaudissements de ses auditeurs, pour suivre Jésus crucifié; et dès ses premiers jours de vie religieuse, il parut égaler les plus anciens et les plus fervents de ses frères, par ses désirs et sa joie d'être humilié. Un jour que ses anciens disciples venaient de le rencontrer au milieu des rues, chargé d'un lourd et vil fardeau, comme un portefaix, son Supérieur voulut savoir à quel point l'amour-propre était mort en lui, et ce qu'une épreuve si vive lui avait fait sentir de répugnance. « Mon Père, je crains bien, répondit l'humble et fervent novice, d'avoir déjà reçu toute ma récompense, tant cette rencontre m'a comblé de joie, et tant il me semblait alors que jamais, du haut de ma chaire, je n'avais donné à ces jeunes gens une meilleure et plus instructive leçon. » Appliqué par l'obéissance à l'œuvre des missions dans sa patrie, Antoine Bandeyra y dépensa sans ménagement sa vie et sa santé. Souvent, au coucher du soleil, il n'avait pris encore aucune nourriture. Nul travail, nulle fatigue ne le rebutait. En proie à de fréquents et très-douloureux

accès de goutte, il ne s'en faisait pas moins porter jusqu'en chaire, où il semblait retrouver toute sa vigueur. Parmi les triomphes apostoliques du Père Bandeyra, il en est un dont ses biographes nous ont transmis de précieux détails, et qui peut donner quelque idée de sa laborieuse vie. Presque aux limites de l'Espagne et du Portugal, la petite ville de Castello-Branco semblait devenue le refuge d'une foule de bandits et de fugitifs, se jouant tour à tour de la justice des deux royaumes. Les meurtres, les brigandages à force ouverte s'y exerçaient librement chaque jour; et toute crainte de Dieu en était bannie. Or à la voix du Père Bandeyra, les antiques merveilles des plus grands apôtres de la pénitence se renouvelèrent; et nous ne saurions mieux comparer le spectacle qu'offrit Castello-Branco, avant et après la prédication de l'homme de Dieu, qu'au tableau des haines sanglantes et de la transformation de Salamanque, décrite dans les actes du bienheureux Jean de Sahagun. Au lieu d'une véritable caverne de meurtriers et de voleurs, dit l'historien de cette mission, Castello-Branco semblait devenue une vraie famille de religieux et de pénitents. Dieu du reste avait secondé le zèle et le dévouement de son serviteur, par des coups de terreur et de miséricorde bien propres à ébranler les âmes les plus rebelles. Et l'on assure que, plus d'une fois, réveillés, la nuit, et bouleversés jusqu'au fond de l'âme, par une voix miraculeuse qui les menaçait de l'enfer s'ils n'obéissaient de suite au Père Bandeyra, des pécheurs endurcis accoururent vers lui dès avant le jour, pour implorer la peine et le pardon de toute une vie de crimes, prêts à l'expier au prix de leur sang.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 547. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 262, 279, 282, 337. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 214.

Vers le même jour, en 1616, mourut pareillement, au collége de Coïmbre, le P. Jean Correa, placé deux fois par le Père Claude Aquaviva à la tête de toute la Province de Portugal. Sa plus vive sollicitude était de conserver et de développer, parmi les plus jeunes surtout de ses inférieurs, l'esprit religieux. « Si nous cherchons à plaire au monde, ou à nous-mêmes, leur disait-il souvent, nous ne tarderons pas à perdre, avec le recueillement et le silence, la pureté du cœur et la ferveur des vrais compagnons de Jésus-Christ. » Il leur recommandait aussi très-instamment de ne jamais se permettre un mot contre la charité la plus délicate, et savait, disait-il encore, par expérience, combien Notre-Seigneur aime et bénit cette vigilance. Aussi, croyant avoir un jour à se reprocher quelque parole, assurément très-inoffensive, mais dont un de ses frères parut se blesser, il n'hésita pas à lui en demander pardon sur-le-champ. Il eût mieux aimé, non seulement mourir à l'instant, mais vivre même, ajoutait-il, en la compagnie visible et ordinaire du plus noir démon, que de souffrir jamais en son cœur l'ombre d'une faute vénielle. Dieu permit cependant que la patience de Corréa fût mise à de cruelles épreuves. Un archevêque d'Evora, ennemi déclaré des congrégations et des priviléges de la Compagnie, en vint jusqu'à lancer une excommunication solennelle contre le Père Jean, alors Recteur de l'Université, et obtint même, à Rome, une sentence, qui non-seulement déposait le serviteur de Dieu, mais le déclarait encore inhabile à toute autre charge.

Or, le vénérable vieillard accepta cette humiliation sans se plaindre; mais le collége d'Evora put du moins dans la suite inscrire le nom du saint Recteur parmi ceux de ses défenseurs et de ses bienfaiteurs les plus signalés. Près de rendre enfin son âme à Notre-Seigneur, le Père Corréa demanda pour dernière grâce d'être porté dans la pauvre cellule où était mort, l'année précédente, l'admirable serviteur de Dieu, le Père Barradas. Il lui semblait qu'avec un pareil protecteur, il aurait moins à redouter le suprême assaut des démons et l'accueil de son divin Juge; et il exhala en effet, dans un saint transport de joie, son dernier soupir, après avoir plusieurs fois répété, en présence de tous ses frères : « Oh ! quel bonheur et quelle douceur de mourir enfant de la Compagnie ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 513. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 554. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 218. — Cordara, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 53, 308.

XXVI SEPTEMBRE.

—

Le vingt-sixième jour de septembre de l'an 1654, mourut en odeur de sainteté, à l'âge de quatre-vingts ans, le Frère Coadjuteur Gaspard Almeida, digne d'être appelé l'Alphonse Rodriguez de Bahia. Travailler, prier et souffrir, en perpétuelle union de cœur avec Jésus et sa très-sainte Mère, semblait être pour lui le bonheur suprême ici-bas. Nulle fatigue ne lui coûtait, pour s'acquitter des moindres détails de son office, avec une perfection qui pût charmer les regards de Dieu; et après s'être ainsi dépensé tout le jour, il demeurait chaque nuit plusieurs heures, et même quelquefois la nuit tout entière, à prier. Tant de ferveur ne tarda pas à provoquer la rage des démons qui, ne pouvant réussir à l'effrayer par leurs formes horribles et par leurs menaces, ne le laissèrent plus d'une fois que tout brisé de coups. De son côté, l'invincible serviteur de Dieu se traitait lui-même non moins rudement. Toutes les nuits, après le peu de repos qu'il prenait à terre ou sur une planche, avec une pierre pour oreiller, il déchirait son corps avec une discipline de fer, et le revêtait ensuite d'un âpre cilice, sans consentir à l'en dépouiller, fût-ce au milieu des plus durs travaux. Telle était encore la rigueur, plus étrange peut-être, de ses jeûnes, qu'on le vit, en temps de carême, toujours avec la même ardeur au travail, demeurer trois jours sans nourriture. Et néanmoins tant de vertus ne mirent pas toujours le Frère Gaspard à l'abri

des humiliations et des duretés de ceux-là même qui eussent dû lui témoigner plus de charité ou de respect. Mais les yeux fixés constamment sur Jésus outragé, flagellé et crucifié, l'humble religieux souffrait tout en paix, dans un profond et modeste silence, savourant le bonheur d'avoir quelques nouveaux traits de ressemblance avec son divin et bien-aimé Maître. Du reste le Sauveur daigna plus d'une fois rendre témoignage à la vertu du Frère Almeida. Il l'honora même des dons de miracle et de prophétie. Et pour n'en citer ici qu'un exemple, comme Gaspard visitait un jour, à l'infirmerie, le portier du collége de Bahia, tenu déjà pour mort par les médecins, et luttant contre les dernières angoisses de l'agonie : « Mon Frère, lui dit-il soudain, levez-vous! car le bon plaisir de Notre-Seigneur est que vous serviez longtemps encore ses pauvres, à la porte de ce collége, comme vous l'avez déjà fait depuis bien longtemps. » Et à l'instant même le mourant se leva, en pleine santé.

Vasconcellos, *Vida do P. Jos. Anchieta*, *p.* 378. — Id., *Brev. Catal. dos Var. Ins. da Comp.*, *N.* 63. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 186. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 375. — Patrignani, *Menolog.*, 26 *Sett.*, *p.* 228.

Le même jour mourut à Coïmbre, en 1660, le Père Antoine de Amaral, humble et fervent ouvrier de la Compagnie, toujours prêt à se déranger de grand cœur, ne fût-ce que pour la consolation d'une seule âme. Il s'était exercé de bonne heure à cet esprit de renoncement, qui semblait l'avoir affranchi de tout esclavage des sens et de

toute recherche de l'amour-propre. « Ne craignez donc jamais de troubler mon repos, dit-il un jour au portier du collége, qui paraissait honteux de l'importuner si souvent. Dussiez-vous m'appeler mille fois en une journée, pour le service de Dieu ou d'un pécheur, rien ne saurait m'être plus doux. » Croyait-il avoir à se reprocher quelque négligence : il terminait son examen par une rigoureuse flagellation, sans préjudice de ses autres austérités. Mais ce fut surtout dans la pratique assidue de l'oraison et de la sainte familiarité avec Dieu que, dès son noviciat, Antoine de Amaral puisa cette générosité à se vaincre; et pour mieux conserver le sentiment de la présence divine, il obtint de passer près du saint Tabernacle tout le temps de ses exercices de piété. Il prit aussi dès lors la pieuse habitude d'aller, chaque matin, aux pieds d'une image très-vénérée de la Reine du Ciel, lui demander sa bénédiction maternelle, lui confier ses résolutions et ses désirs de ne rien épargner pour devenir un saint; et il lui offrait de plus, tous les samedis et toutes les veilles de ses fêtes, un jeûne rigoureux au pain et à l'eau. L'amour de ce vrai serviteur de Dieu pour la pauvreté lui faisait goûter une joie très-douce à manquer des objets les plus nécessaires; et l'on conserva longtemps à Coïmbre, après sa sainte mort, les derniers vêtements qu'il avait portés, pour inspirer aux novices un pareil amour. Rien toutefois ne lui était plus cher que l'obéissance. Que le premier de ses supérieurs ou le sacristain et le portier servît d'organe à la voix de Dieu, peu lui importait. Et quand ses frères le consultaient sur les plus prompts et les plus sûrs moyens de parvenir à la perfection, l'homme de Dieu leur donnait surtout le conseil de ne jamais décliner aucun ordre, aucune invitation de ceux qui leur tenaient la place de Notre-Seigneur, quelque mortelle répugnance que la nature y pût

rencontrer. Parmi les grâces extraordinaires dont il était favorisé, sa charité le contraignit d'en laisser apercevoir au moins quelques-unes. Ainsi pendant qu'il gouvernait le collége d'Angra, voyant sur le rivage une foule éperdue chercher des yeux, parmi les vagues en furie, une pauvre barque de pêcheurs, que plusieurs croyaient même ensevelie déjà par la tempête, il fit chanter sur place, à tous les spectateurs, les litanies de la très-sainte Vierge, et promit, aussitôt après, que dans trois jours la barque rentrerait sauve dans le port : promesse qui s'accomplit en effet à la lettre. Une autre fois, au sortir de son oraison, il fit retirer en toute hâte quelques ouvriers, qui creusaient alors les fondations d'une nouvelle église; or peu de minutes après, sans cet avis du ciel, un éboulement subit les eût engloutis.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 485.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 548. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 326. — Patrignani, *Menolog* , 26 *Sett.*, *p.* 229.

XXVII SEPTEMBRE.

Le vingt-septième jour de septembre, de l'an 1616, mourut, au collége de Coïmbre, le jeune Père Sébastien Dias, à peine âgé de trente-cinq ans, mais déjà célèbre par son empire sur les démons. Car, dans le trop rapide cours de son apostolat, on assure qu'il chassa l'ennemi des âmes de plus de trente possédés.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 550.

Vers le même jour, à Lisbonne, en 1590, mourut, âgé de quarante-quatre ans, dont il avait passé près de douze à former les novices de la Compagnie, le Père Vasco Pirès, homme d'une admirable sainteté. Sa grande maxime était de ne se soustraire jamais à aucune disposition de la Providence; mais de s'y soumettre par amour, et d'y chercher toute sa perfection. « C'est pour nous, disait-il, le vrai chemin du ciel, rempli de toute bénédiction. C'est la croix que Jésus nous offre; celle que nulle autre ne vaut pour nous; celle qu'il nous faut porter et chérir. La bonne et heureuse vie, disait-il encore, n'est-ce pas la vie que Dieu nous donne, bien plutôt que celle de notre choix? »

Or si l'on veut juger quelles épreuves cette dépendance absolue du bon plaisir de Dieu fit plus d'une fois subir au Père Vasco Pirès, qu'il nous suffise ici de dire que, déjà maître des Novices, sans aucune faute de sa part, et pour des actes même dignes de tout éloge, il se vit dénoncé à l'un de ses supérieurs, sévèrement réprimandé du haut de la chaire devant toute la communauté, déposé de sa charge et relégué au collége de Porto. Or ce coup subit et si rude n'ébranla pas la fidélité du Père Pirès, et n'attrista que ceux qui vivaient avec lui. Mais l'explosion de leur douleur fut telle, que le supérieur même qui l'avait frappé, ne pouvant contenir son étonnement : « Je n'aurais vraiment jamais cru, dit-il, que le Père Vasco pût être si aimé ni si vénéré ! » Et tel était surtout l'amour de ses enfants, qu'à sa mort, l'un d'entre eux demeura vingt-quatre heures sans pouvoir prendre aucune nourriture, presque mourant lui-même de douleur. Ses exhortations à la vertu se gravaient profondément dans leurs âmes, comme en traits de feu. « Ne dérobons jamais notre corps au travail, leur disait-il souvent. Un jour sans douleur ou sans sacrifice est un jour perdu. L'amour de Jésus-Christ sera-t-il donc moins fort pour nous dépouiller, que la nécessité pour dépouiller les pauvres? » Mais ses exemples journaliers de détachement, de haine de lui-même, d'union et de dévouement à Notre-Seigneur, avaient sur les cœurs généreux une bien autre force. Pour attirer sur sa parole une grâce plus abondante, jamais il ne prêchait sans s'être armé d'un rude cilice; et l'un de ses plus intimes amis, auquel il avait donné le même conseil, en reconnut avec joie l'efficacité. Les doux mystères de la crèche avaient pour ce saint homme un charme ineffable. Aussi dans l'une de ses images, gravée à Rome, après sa bienheureuse mort, le représenta-t-on prosterné, avec ses Novices, devant le divin Enfant de Bethléem.

Car c'est là qu'il les invitait, chaque année, à voir ce dont ils pourraient encore se dépouiller pour mieux l'imiter. Mais rien n'égalait sa dévotion aux souffrances de son Sauveur, qu'il relisait et méditait sans cesse, particulièrement au divin mystère et aux trois heures d'agonie de la Croix ; et il obtint d'expirer, en retour, à l'heure où Jésus était mort pour lui. Une autre pratique très-salutaire que le Père Pirés tâchait d'inspirer à ses novices, était de célébrer, avec un redoublement de ferveur, l'anniversaire du départ pour le Ciel des plus glorieux fils de son père Ignace, surtout des martyrs ; et Notre-Seigneur voulut témoigner combien il agréait sa pieuse industrie, si efficace pour préparer une nouvelle génération digne de tels ancêtres, en donnant à son serviteur la douce assurance de sa prédestination à la gloire du paradis, le jour où il célébrait ainsi la mort héroïque du Vénérable Père Edmond Campian. Depuis longtemps Vasco Pirés ressentait un désir extrême de voir finir promptement sa vie : non pas en vue de son propre bonheur, mais uniquement par amour et, disait-il, afin de ne plus jamais déplaire à Dieu. Il s'offrait du reste à rester, jusqu'au jour même du jugement, dans les flammes du purgatoire, à la place de saintes âmes, dont il s'estimerait heureux de subir la peine ; pour qu'elles pussent aller jouir plus tôt de Dieu, et le glorifier mieux que lui. Chaque année, de son propre aveu, il recevait quelque grâce insigne, au jour où l'Église célèbre la naissance de Notre-Dame. Or, selon ses désirs, le huit septembre 1590, la grâce qu'il reçut fut de se sentir subitement en proie aux premières douleurs de sa mort prochaine ; et quand il eut rendu sa bienheureuse âme à Notre-Seigneur, on se hâta de transformer en un modeste et pieux oratoire une humble cellule, où le grand et saint évêque du Japon, Sébastien de Moraès, attestait hautement avoir vu de ses yeux Vasco

Pirès visité, au milieu d'une merveilleuse lumière, par la très-aimable Mère de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 576. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 536. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 152. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 776. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 677. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 527.—Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 369.—Patrignani, *Menolog.*, 21 *Sett.*, *p.* 180.

XXVIII SEPTEMBRE.

—

Le vingt-huitième jour de septembre de l'an 1577, mourut à Evora, dans la fleur de l'âge, après vingt mois seulement de vie religieuse, le Frère Antoine de Chavès, véritable ange d'innocence, de ferveur et de générosité. Avant même d'entrer dans la Compagnie, il se livrait, malgré sa jeunesse, à de très-rudes macérations, et passait bien souvent les nuits, tout habillé, sur une planche nue, avec une pierre pour oreiller. Et la veille même du jour où il rendit son âme à Notre-Seigneur, il essayait encore de se lever, pour flageller une dernière fois son corps, s'il n'en eût reçu la défense expresse de ceux qui lui tenaient la place de Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 551.

Vers le même jour, à Evora, moururent encore très-saintement deux jeunes étudiants de la Compagnie, le Frère Emmanuel Martins, en 1659, et en 1576, le Frère Antoine Rebello.

Emmanuel Martins, en dix années de vie religieuse, passait pour n'avoir jamais enfreint volontairement une seule règle. Aussi n'avait-

il rien perdu de son union avec Dieu, parmi les études. Car le temps qu'il ne pouvait plus consacrer alors à la prière et à la pénitence, il le consacrait au travail, uniquement pour plaire à Notre-Seigneur; et il suppléait à ce que ne lui permettait plus l'obéissance, par le recueillement, le silence, la modestie, et l'usage fréquent des plus obscures pratiques d'humilité, si propres à nourrir l'esprit intérieur. Il aimait vraiment à être méprisé, dit son biographe, et à se mettre assidûment, de cœur encore plus que de corps, aux pieds de ses frères. Enfin toutes les fois qu'il pouvait en obtenir l'autorisation, il se traitait avec une rigueur extrême, et regardait comme un vrai bonheur de pouvoir passer les nuits tout habillé sur une planche nue, ou jeûner, la veille de quelque fête, au pain et à l'eau.

Antoine Rebello mérita de mourir victime de son amour pour le salut des âmes et pour la vie pauvre et crucifiée de Notre-Seigneur. Il venait d'obtenir, pendant les vacances, de parcourir à pied le diocèse d'Evora, sans viatique, et en demandant à la charité sa nourriture de chaque jour et son asile de chaque nuit, pour prix de l'humble ministère d'instruire les enfants et les ignorants. Par malheur, les excessives chaleurs de l'été rendirent si pénible cet exercice de zèle et d'abnégation, qu'il rentra au collége d'Evora épuisé de force, et survécut à peine quelques jours, dans le plus doux sentiment d'abandon à la volonté divine, et plein de joie d'une pareille mort.

Franco, *Ann.*, *Glor.*, *p.* 553, 557. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 111, 324.

XXIX SEPTEMBRE.

—

Le vingt-neuvième jour de septembre de l'an 1620, mourut saintement, au Japon, dans le royaume d'Arima, après seize années d'apostolat et six années d'affreuse misère, l'héroïque Père Jean de Fonséca, vénéré par ses compagnons comme un vrai martyr de la foi. Quand presque tous les autres missionnaires, déportés à Manille et à Macao, s'étaient vu arracher à leurs néophytes, Jean de Fonséca, plus heureux, avait échappé aux recherches des infidèles; et alors commença pour lui cette vie errante dans les solitudes, et parmi les repaires des bêtes sauvages, que décrivait si énergiquement le grand apôtre à l'Église naissante. On peut en voir de douloureux et touchants détails dans les relations de 1615, dès les premiers mois qui suivirent le triste départ des exilés. « Durant soixante jours de suite, écrivait un de ces hommes apostoliques restés vaillamment à la garde de leur troupeau, je n'ai pu quitter le réduit où je m'étais enseveli vivant, au risque d'y périr bientôt étouffé. » Un autre, décrivant les rochers et les précipices qu'il lui fallait franchir en pleine nuit, pour aller consoler ou régénérer quelques pauvres âmes, n'en venait à bout, disait-il, qu'au prix de tant et de si cruelles chutes, qu'il en avait presque toujours les pieds, les mains, le visage en sang. Jamais encore nul d'entre eux n'avait tant souffert, de la faim, de la soif, de l'épuisement, de l'intempérie

des saisons; et ils ne pouvaient attribuer, ajoutaient-ils, qu'à une intervention toute divine, la conservation durant des années entières, et quelquefois même le rétablissement de leur santé, parmi des maux que l'homme le plus robuste semblait à peine capable de supporter quelques jours, sans mourir.

Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, *p.* 69. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 319. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 269. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 191. — Patrignani, *Menolog.* 27 *Sett.*, *p.* 253.

Le même jour, l'an 1640, mourut à Viseu, sa patrie, le Frère Sébastien de Gouvea, jeune scolastique de Coïmbre, dont la première enfance et les quatre années de vie religieuse avaient offert d'admirables exemples de perfection. Dans le seul désir d'arriver, comme le Bienheureux Louis de Gonzague, à une inaltérable union de cœur avec Dieu, chaque fois qu'il croyait avoir à se reprocher quelque négligence lans un de ses exercices de piété, il le recommençait aussitôt en entier. On eût pu vraiment croire, à le voir agir, qu'il avait fait vœu de choisir, en toute rencontre, ce qu'il jugerait le plus agréable à Notre-Seigneur, sans égard pour les répugnances de la nature. Atteint d'une maladie de langueur, dont les médecins assurèrent que l'air natal était le seul remède, le Frère de Gouvéa fut envoyé de Coïmbre dans sa famille. Mais on ne craignit pas de dire qu'il y avait été conduit par la main de Dieu, pour donner à tous les témoins de sa sainte enfance le spectacle plus admirable encore de la

mort des saints. Son agonie fut trop courte, à la vérité, pour qu'on eût le temps d'aller à Coïmbre chercher un Père de la Compagnie. Mais un religieux de Saint-François reçut sa dernière confession, et n'hésita pas à déclarer qu'il n'avait jamais vu d'âme comparable. Tel fut, en un mot, le parfum du ciel dont la mort angélique du Frère de Gouvéa parut avoir embaumé la ville et le territoire de Viseu, que, par un hommage sans exemple, une communauté de Cisterciens, dont le monastère était éloigné de plus d'une lieue, vint célébrer solennellement les funérailles de ce jeune fils de saint Ignace; revêtue d'ornements de fête, comme s'il se fût agi de placer en triomphe, sur les autels, la dépouille mortelle des plus glorieux habitants du paradis.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 553. —Id., *Synops. Annal.*, *p.* 278.

XXX SEPTEMBRE.

—

Le trentième jour de septembre de l'an 1633, mourut glorieusement, au Japon, dans la petite ville de Xiqui, l'héroïque martyr Jacques-Antoine Tacuxima, catéchiste et novice de la Compagnie, brûlé à petit feu par les idolâtres, après une longue captivité, en haine du très-saint nom de Jésus.

Peu de semaines auparavant, un autre Frère japonais, Thomas Nixifori, après avoir partagé tour à tour, pendant plus de vingt ans, l'apostolat, l'exil, le dénuement et les périls de chaque jour des plus intrépides missionnaires, au temps de la plus sanglante persécution, venait pareillement de remettre son âme à Notre-Seigneur, au milieu des flammes, sur la sainte montagne de Nagazaqui.

CARDIM, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 157, 173.—GUERREIRO, *Glor. Cor. d'Esforç. Relig.*, *p.* 514, 516. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 417, 424. —TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 358. — BARTOLI, *Giappone, l.* 5, § 9. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 45, 195. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 280, 382. — PATRIGNANI, *Menolog.*, *Lugl.*, *p.* 181 *; et Sett.*, *p.* 258.

Dans les derniers jours de septembre, moururent aussi, massacrés par les mahométans et les idolâtres, les Pères François Machado et

Bernard Péreyra, dans la petite ville d'Auça-Guriel près de la Mer Rouge, en 1625, et les Pères Gomès de Amaral et Georges Fernandès, en 1580, à Java.

Né d'une famille bénie de Dieu, et dont les sept enfants embrassèrent la vie religieuse, François Machado eut de plus le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, avant l'âge de trente-sept ans. Il en avait passé vingt dans la Compagnie, et près de quatorze en Orient, avec la réputation d'un homme apostolique dont la prudence égalait l'intrépidité, et que l'on pouvait sans crainte exposer à tous les périls. De nobles espérances, mais plus humaines, avaient conduit aux Indes Bernard Pereyra. Il n'aspirait qu'à s'illustrer dans la carrière des armes, comme tant d'autres vaillants compagnons des Gama et des Albuquerque. Mais, dans le cours même de la traversée, la sainte vie et la conversation de quelques enfants de la Compagnie, qui n'allaient chercher que des âmes, lui changèrent le cœur. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il alla frapper à la porte du noviciat de Goa. Peu d'années après, il tombait dans les mains de corsaires hérétiques; et conduit à Batavia, il y passa une année entière dans la plus dure captivité. Jeté ensuite au fond d'un vaisseau qui mettait à la voile pour la Hollande, il recouvra sa liberté, au milieu d'un naufrage, sur les rochers de la côte des Indes, à quelques lieues au-dessous de Surate; et il en profita bientôt pour tenter les périls encore plus redoutables d'une expédition apostolique en Ethiopie, avec le Père François Machado. Mais, débarqués au port de Zeila, en face d'Aden, les deux serviteurs de Jésus-Christ s'étaient à peine éloignés du rivage de quatre journées de chemin, quand ils furent arrêtés, reconnus et chargés de fers par le petit prince mahométan d'Auça-Guriel; sans

que ni les présents ni les prières du vieil empereur d'Ethiopie pussent empêcher ce barbare de les mettre à mort, peu de mois après. On assure toutefois que Dieu fit bientôt éclater, par d'étonnantes merveilles, le mérite et la gloire des deux saints martyrs : une source miraculeuse jaillit tout à coup du lieu même qu'avait arrosé leur sang; et dans l'espace de trois jours, la ville d'Auça-Guriel, réduite en cendres, offrit l'image d'un véritable déluge de feu.

TELLEZ, *Hist. da Ethiopia*, *p.* 376. — FRANCO, *Imag. da virt em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 190. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 551. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 363. — GUERREIRO, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 225. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 190. — CASSANI, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 1, *p.* 469. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1., *p.* 530. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 190. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 378. — PATRIGNANI, *Menolog.*, *Sett.*, *p.* 243.

Quant aux deux Pères Gomès de Amaral et Georges Fernandès, envoyés au secours des apôtres d'Amboine, ce fut dans l'exercice du saint ministère qu'ils consommèrent, l'un et l'autre, le sacrifice de leur vie. Descendus sur la plage de Zaem, avec une partie de l'équipage portugais séduit par les offres menteuses des insulaires, ils entendaient tous deux les confessions, lorsqu'une troupe de Javanais les assaillit à l'improviste et les égorgea.

SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 348. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 304. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 543. — ALEGAMBE, *Mort. Illust.*, *p.* 78. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 232. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 181. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 373. — PATRIGNANI, *Menolog.*, *Sett.*, *p.* 200. — D'OULTREMAN, *Elog. des Pers. sign. de la Comp.*, *p.* 438.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

1er OCTOBRE.

—

Le premier jour d'octobre, l'an 1701, mourut à Lisbonne, avec la réputation d'un des plus saints religieux de son temps et de son pays, l'admirable Père Jean de Fonséca. Il avait paru, dès le berceau, comblé des bénédictions divines. A l'instant où sa pieuse mère le mit au monde, la cloche d'une église voisine annonçait au peuple l'élévation du corps de Notre-Seigneur. Aussi consacra-t-elle dès lors au Sauveur le fruit de ses entrailles ; et rien ne lui était plus doux que de rappeler à son fils, dès qu'il put comprendre les choses du Ciel, sous quels auspices bénis il était né. Elle lui inspira en même temps un vif et tendre amour pour le sacrifice eucharistique et l'hôte divin du tabernacle : amour qui ne s'affaiblit jamais dans le cœur de Jean. Car jusqu'à la fin de sa vie, le pied des autels fut vraiment le lieu de son repos. Il y demeurait parfois les nuits entières, surtout au saint temps de Noël et de la Passion. Et après

son élévation au sacerdoce, non content d'offrir chaque matin à l'autel la Victime adorable de nos péchés, il regarda toujours comme un honneur insigne de servir la messe, à l'âge même de soixante-dix ans, toutes les fois que ses occupations le lui permettaient. Enfin quand approcha l'heure de sa mort, il demanda, comme dernière grâce, d'être enseveli et de reposer en face de son Seigneur, dans la chapelle du Très-Saint-Sacrement. Depuis son entrée dans la Compagnie, à l'âge de dix-sept ans, Jean de Fonséca avait donné constamment de si beaux exemples, qu'après sa profession, ses supérieurs lui confièrent, pendant environ trente années de suite, la formation spirituelle des novices, des juvénistes et des Pères du troisième an. Il leur inculquait, avant tout, le désir d'une pureté de cœur angélique; et pas un d'entre eux n'eût osé s'approcher de la sainte Table, avec l'ombre de la plus légère infidélité, sans en avoir imploré le pardon au tribunal sacré de la pénitence. Puis il les formait à s'entretenir affectueusement avec Notre-Seigneur, et leur répétait fréquemment : « Comment pourrions-nous donc trouver difficile de parler à ce Dieu si bon, ou à sa Mère, à ses anges et à ses saints? » Quant à l'amour des abaissements et des douleurs, à la sainte haine de lui-même, à tout ce que l'obéissance et la charité pouvaient leur demander de plus héroïque, la seule vue du Père de Fonséca en disait plus que tous les discours. Mais, sans nous arrêter ici longuement aux humbles exercices qu'il partageait, presque tous les jours, avec les plus jeunes de ses enfants, comme de balayer la maison, de laver la vaisselle, d'aller à la porte du noviciat s'asseoir à terre au milieu des pauvres, et de partager leur nourriture, après leur avoir fait le catéchisme; nous citerons plutôt quelques épreuves d'un autre genre, qui firent mieux connaître encore la merveilleuse trempe de sa vertu. Nommé Visiteur des îles d'Afri-

que, en un temps où de cruelles infirmités pouvaient rendre mortel un pareil voyage; comme on le pressait de faire valoir une excuse aussi légitime : « Ah! quel scandale pour mes novices, répondit-il, si je leur donnais un pareil exemple, moi qui leur ai tant recommandé d'obéir toujours sans excuse, quoi qu'il puisse leur en coûter! » Cruellement insulté, après sa visite, par un religieux qu'il s'était vu contraint de réprimander; puis dénoncé à Rome, et en butte à de si indignes calomnies qu'on le relégua, comme en exil, au collége d'Elvas; Jean de Fonséca n'ouvrit pas la bouche pour se défendre. Mais bientôt de nombreux et graves témoins de sa sainte vie lui rendirent de si éclatants hommages, que le nouveau Général de la Compagnie, Charles de Noyelle, pria le Père Joseph de Seixas d'aller en son nom visiter, embrasser et réhabiliter l'humble exilé, pour avoir donné à ses frères un pareil exemple. Dieu l'avait du reste souvent consolé merveilleusement parmi tant d'épreuves. Plusieurs saints religieux de la Compagnie, anciens amis du Père Jean, et depuis longtemps partis pour le ciel, en étaient descendus pour le visiter dans son exil et l'animer à ne pas faiblir sous une si pesante croix. Aussi, fidèle jusqu'à la mort, ce vrai serviteur de Jésus-Christ, loin de murmurer, ne cessa-t-il jamais de se traiter lui-même en criminel. Quand l'âge et les infirmités ne lui permirent plus de demeurer, comme autrefois, jusqu'à trois jours de suite sans même un morceau de pain ni un verre d'eau, il continua du moins à se flageller toutes les nuits, et à s'armer toujours d'un rude cilice. Une nuit qu'effrayé de la violence et du nombre des coups dont il s'accablait, l'un de ses voisins était venu frapper à sa porte et le suppliait de s'arrêter : « Laissez-moi donc, de grâce, répondit l'humble pénitent, laissez-moi châtier ce corps, qui l'a tant mérité! » Un dernier trait caractéristique du Père de

Fonséca était d'avoir toujours sur le métier quelque opuscule de dévotion. Il y trouvait le double profit de ne succomber jamais à l'oisiveté, et de travailler à la gloire de Notre-Seigneur. Car peu de pratiques, disait-il souvent, sont aussi utiles que les lectures de piété, pour faire avancer la plupart des âmes dans les voies de Dieu. Mais, dans son profond mépris de lui-même, il jugeait les fruits de sa plume bons tout au plus à charmer le vulgaire, et leur appliquait, en un sens quelque peu détourné, ces mots de Virgile : « *gratum opus agricolis :* agréable ouvrage pour des paysans. » Il parut même un jour vivement indigné d'avoir vu plusieurs de ses livres exposés à tous les regards, en un lieu d'honneur, près du *Mémorial* de Grenade et de la *Perfection chrétienne* de Rodriguès : prétendant que c'était faire une cruelle injure à de si grands hommes, si visiblement choisis pour organes par l'Esprit-Saint. Le Père de Fonséca venait d'achever une dernière fois les *Exercices* de saint Ignace, lorsqu'il reçut intérieurement l'annonce de sa mort prochaine. Or, bien qu'il en connût le jour précis, et de plus l'inutilité de tous les remèdes humains, il ne laissa pas d'obéir, jusque dans les moindres détails, aux prescriptions des médecins et des infirmiers, pour suivre, comme il l'avoua, l'exemple de son bienheureux Père Ignace mourant. Et il expira en si merveilleux renom de sainteté, qu'après ses funérailles, tous les Pères et Frères des trois colléges de Lisbonne, de Coïmbre et d'Evora, furent conviés, par ordre du Provincial Emmanuel Dias, à des conférences publiques, sur les plus beaux traits des vertus de cet admirable serviteur de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 750-824. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 558. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 410. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 659. —Patrignani, *Menolog.*, 1 *Ott.*, *p.* 3.

II OCTOBRE.

—

Le deuxième jour d'octobre de l'an 1633, moururent glorieusement, à Nagazaqui, les deux intrépides martyrs Benoît Fernandès, né en Portugal, et Paul Saïto, Japonais. Fernandès, entré à l'âge de dix-sept ans dans la Compagnie, était parti six ans plus tard pour l'Orient, plein du plus ferme espoir de donner un jour son sang et sa vie pour la foi : car le saint Père Vasco Pirès lui en avait depuis longtemps donné l'assurance, lorsqu'il était encore tout petit enfant, à Borba. Accueilli par le Père Albert Laerzio dans cette glorieuse troupe de cinquante-huit apôtres, dont cinq devaient cueillir la palme du martyre, et qui s'embarquèrent en un même jour sur la flotte des Indes, l'an 1602, Benoît Fernandès était loin d'avoir autant de forces que de courage; et l'on pouvait douter, au moment du départ, s'il arriverait vivant au Japon. Il y supporta néanmoins pendant vingt-sept ans, et durant la plus furieuse persécution, des travaux et des privations de telle nature, qu'il faut vraiment en lire le touchant récit, pour s'en faire une juste idée. Un simple détail de ses voyages en laissera du moins entrevoir quelque ombre. Rien que pour aller soutenir le cœur des néophytes et des confesseurs de la foi, dans le nord du Japon, il lui fallut franchir toute une contrée, au bord de la mer, tellement entrecoupée de rochers à pic et d'étroits passages, souvent envahis par les flots, que sur certains points, de son propre

aveu, on était contraint de rester parfois quatre ou cinq jours de suite, presque submergé; sans pouvoir faire un pas ni en avant ni en arrière, et se sentant mourir de froid et de faim. Fernandès avait ainsi parcouru les chrétientés d'au moins onze royaumes, quand il tomba dans les mains des satellites, en 1633, la veille de la fête de saint Ignace. Ce fut pour lui vraiment un jour de triomphe; et les deux gouverneurs de Nagazaqui lui donnèrent eux-mêmes des signes d'un profond respect, lorsqu'il parut à leur tribunal. Mais, pressés par les ordres de l'empereur, il leur fallut, à leur grand déplaisir, le condamner, au bout d'environ deux mois, à l'affreux supplice de la fosse. Durant ces deux mois, Fernandès avait eu pour compagnon de captivité le Père Paul Saïto, découvert à peu près en même temps que lui, et voué aux mêmes tortures. C'était un saint religieux de la Compagnie qui ne respirait que le zèle du grand apôtre, dont il avait reçu le nom au baptême. Chassé du Japon par Daïfusama, en 1614, il avait su mettre à profit le temps de son exil, pour la gloire de Dieu, en se joignant aux premiers apôtres de la Cochinchine et du Tonquin. Puis de retour dans sa patrie, depuis peu d'années, il travaillait héroïquement à mériter la palme du martyre, par un dévouement que nulle souffrance n'effrayait. Non moins inébranlable dans les fers et devant les juges que le vieil apôtre portugais, il fut traîné avec lui au dernier tourment de la fosse. Mais l'épuisement de ses longs travaux n'avait laissé à Fernandès qu'un souffle de vie; et il parut près d'expirer, au bout de vingt-six heures. Alors les bourreaux, jugeant par trop douce une agonie si courte à leur gré, le reportèrent dans sa prison; et les médecins s'efforcèrent de le ranimer pour qu'il pût souffrir un plus lent supplice, celui des eaux bouillonnantes du mont Ungen. Quant à Paul Saïto il demeura suspendu la tête en bas, en proie à d'atroces douleurs,

sans nourriture, sans soulagement, toujours invincible, pendant sept jours entiers. Mais enfin, le septième jour, Benoît Fernandès apprit des geôliers, que son cher compagnon allait rendre le dernier soupir. « Je n'attendais pas moi-même autre chose », leur dit alors le vieil athlète, qui n'avait fait que prier durant tout ce temps; et il rendit en effet sur-le-champ, sans effort, sa bienheureuse âme à Notre-Seigneur. Or Saïto, du milieu des tourments, avait pareillement annoncé à ses gardes qu'il partirait pour le ciel à la même heure que Fernandès; et à peine les corps des saints martyrs furent déposés sur le bûcher qui devait les réduire en cendres, qu'au témoignage même des idolâtres, on les entendit tous deux fraternellement se donner à haute voix, chacun dans leur langue, le salut de paix.

CARDIM, *Fasc. e Japp. Flor.*, *p.* 185. — *Lett. Ann. del Giappone*, 191. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 256-268. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 568. — GUERREIRO, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 565. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 428. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 360. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 272. — NIEREMBERG, *Vidas exempl.*, *t.* 4, *p.* 318, 320. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 4, § 28; *et l.* 5, § 10. — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 351, 582, 609. — CHARLEVOIX, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 261, 382. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 201. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 385. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 2 *Ott.*, *p.* 10.

Le même jour, l'an 1600, mourut, à Lisbonne, le Père Jean de Lucéna, non moins illustre par ses travaux apostoliques et par ses

vertus religieuses que par ses écrits. C'est à sa plume que nous devons la meilleure histoire du grand apôtre des Indes et du Japon, l'un des monuments les plus renommés de la littérature portugaise. Aucune autre vie de Xavier n'offre un tableau plus saisissant ni plus exact de ce qu'était alors l'Orient ; « et si telle autre contrée eût produit ce livre, écrivait le célèbre critique Augustin Joseph de Macédo, nul n'en pourrait, je crois, compter aujourd'hui les éditions ». D'une santé souvent chancelante, mais d'un caractère plein d'énergie et qui ne pouvait souffrir l'oisiveté, Jean de Lucéna vint à bout de réunir les nombreux matériaux et d'achever la composition d'une œuvre si belle, dans les intervalles que lui laissaient la maladie et le saint ministère. Doué d'ailleurs d'une rare éloquence et tout embrasé du zèle des âmes, il annonçait la parole de Dieu avec tant de force, qu'un jour, pendant un de ses sermons sur le pardon des injures, quatre gentilshommes portugais, ennemis jurés, se levèrent au milieu de son auditoire et se réconcilièrent solennellement. Une autre fois, sa charité lui suggéra une industrie touchante pour consoler et absoudre un pauvre malade, privé de l'ouïe et de la vue, et qui allait mourir sans confession. L'homme de Dieu lui fit toucher son menton sans barbe, et sa tonsure ; et le moribond, devinant un prêtre de son pays à de pareils signes, se confessa aussitôt avec joie, fit ensuite un acte de contrition de tous ses péchés, et survécut à peine quelques secondes après avoir reçu l'absolution. Enfin le Père de Lucéna était vénéré comme un saint, très-adonné à tous les exercices de la vie intérieure. Tous les jours, il se purifiait de ses plus légères imperfections par le sacrement de pénitence. Notre-Seigneur lui avait accordé, dans un haut degré comme à saint Ignace, le don des larmes, surtout à l'autel ; et parmi les vives douleurs de ses continuelles infirmités, on ne pouvait

l'entendre, sans être ému, bénissant Dieu d'avoir fait de la croix l'instrument du salut des hommes, et de chaque nouveau degré de souffrance l'instrument de la sanctification de ses élus.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 1, p. 784. — Id., *Ann. Glor.*, p. 567. — Id., *Synops. Annal.*, p. 174. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1600, p. 125. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, p. 470. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, t. 2, p. 681. — Silva, *Dicc. Bibl.*, t. 3, p. 399. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, p. 199. — Patrignani, *Menolog.*, 2 *Ott.*, p. 8.

III OCTOBRE.

—

Le troisième jour d'octobre de l'an 1674, mourut saintement, à Coïmbre, le Père Thomas Cabral, vénérable vieillard, en proie à de cruelles infirmités et privé de la vue, mais, à l'exemple du saint homme Job, recevant les maux et les biens de la main de Dieu, sans jamais cesser de le bénir. Presque toute sa vie s'était usée à entendre les confessions; et l'on était singulièrement édifié, dit son biographe, de le voir toujours, fût-il appelé cent fois en une demi-journée, redescendre au premier appel, sans donner le plus léger signe d'ennui, ni fatiguer un seul de ses pénitents à l'attendre : trop heureux, croyait-il, de se déranger pour plaire à Dieu. Mais en dehors d'un pareil motif, nul prétexte purement humain ne pouvait lui faire quitter sa cellule; et pas un de ses frères ne se rappelait l'avoir vu prendre part à une conversation mondaine ou frivole, ni prononcer surtout une parole contre la plus délicate charité. Tous lui rendirent même, après sa mort, ce glorieux témoignage, que l'amour de Dieu et des âmes avait été visiblement le seul mobile de ses actions les plus indifférentes, sans qu'on eût jamais découvert en lui ni une recherche d'amour-propre, ni rien que l'on pût taxer de faute vénielle. Quand il fut devenu aveugle, trois ans avant sa bienheureuse mort, loin d'en témoigner aucune tristesse, il remercia très-affectueusement Notre-Seigneur de lui avoir

ôté les yeux du corps, pour que rien ne vînt distraire son âme de la contemplation des choses divines; et quand ses dernières infirmités l'eurent cloué sur un lit de douleurs, les plus habiles théologiens venaient encore s'instruire près de lui des moyens de se sanctifier eux-mêmes et de conduire les âmes à la perfection.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 570. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 358.

Vers le même jour, mourut, à Evora, l'an 1603, après avoir rempli pendant trente années de suite la charge de Préfet dans les deux premiers colléges de sa province, l'humble et laborieux Père Emmanuel Pimenta. Notre-Seigneur voulut faire voir dès ses débuts, par une épreuve fort singulière, combien le jeune Emmanuel s'était sincèrement et victorieusement exercé au mépris de lui-même, et à la parfaite indifférence que saint Ignace désire de ses enfants. Moins de huit jours avant ses premiers vœux, le Frère Pimenta reçut tout à coup l'avis qu'on le jugeait apte seulement au degré de Frère Coadjuteur. Or il l'accepta sans balancer, ne mettant rien au-dessus de sa vocation. Plus tard, un nouvel ordre, non moins imprévu, lui fit reprendre ses études; et il enseigna les lettres humaines avec tant d'éclat, que ses supérieurs lui déférèrent la profession solennelle des trois vœux. Préfet des études, d'abord à Coïmbre pendant quatorze ans, puis pendant seize ans à Evora, il mit tous ses soins à faire fleurir, parmi les professeurs et les élèves, la science et la piété. Aussi l'historien de la Compagnie en Portugal fait-il remarquer

à juste titre, que, durant ces trente ans, les traits de vertu qu'il nous a transmis, des jeunes enfants de ces deux colléges, en particulier le grand nombre des vocations à la vie religieuse, furent par-dessus tout l'œuvre du zèle et des saintes industries de Pimenta. Sa charité lui gagnait tous les cœurs; et dans un emploi qui le condamnait à connaître et à réprimer bien des fautes, on assure qu'il ne prononça jamais une parole dont un de ses inférieurs pût être offensé. Pour couronner l'éloge du saint Préfet, nous citerons encore la perfection de son obéissance. Il aimait si filialement à dépendre de ceux qui lui tenaient la place de Dieu, que toute permission générale lui était à charge; au lieu que chaque demande particulière, exigeant un acte nouveau de soumission et de renoncement, lui devenait par là, disait-il, plus méritoire et plus consolante. En un mot, ce vrai serviteur de Jésus-Christ, également mort au monde et à l'amour-propre, était d'une attention et d'une docilité incomparables à toutes les inspirations de l'Esprit divin; et l'on peut dire, ajoute un historien de la Compagnie en terminant la notice qu'il lui consacre, que la vie et la mort du Père Emmanuel Pimenta furent, aux yeux des anges et des hommes, une vraie merveille de sainteté.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 876. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 566. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 182. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1603, *p.* 93. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 192. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 337.

IV OCTOBRE.

—

Le quatrième jour d'octobre de l'an 1660, mourut, au collége de Loanda, le Père Antoine Véras, épuisé par ses courses apostoliques sous le ciel brûlant d'Angola. Cette année même, son dernier triomphe sur l'enfer avait été la conversion et le baptême du roi de Cassange, le plus puissant souverain des bords du Coanza, et qui comptait dix autres rois parmi ses vassaux. Ce fut le digne prix, le véritable couronnement de la vie héroïque d'Antoine Véras, et du zèle presque surhumain qui venait de lui faire parcourir encore, au prix d'incroyables fatigues, les plus insalubres régions dans l'intérieur des terres; brisant d'innombrables fétiches et tous les instruments de superstition des pauvres nègres; faisant connaître, adorer, aimer Jésus-Christ par les plus grossières tribus; ouvrant enfin le ciel à une multitude de petits enfants, morts la plupart presque aussitôt après avoir été régénérés par le saint baptême. Pour rendre tout à la fois sa croix plus lourde et sa couronne au ciel plus glorieuse, Notre-Seigneur permit qu'aux souffrances du corps, inséparables de l'apostolat des plages d'Afrique, se joignissent encore les calomnies et les persécutions de quelques Portugais, trafiquant des biens, de la liberté, de la vie des noirs, et toujours prompts à vendre les intérêts de Dieu, pour assouvir leur cupidité. Mais, loin de se laisser abattre, l'homme de Dieu allait repartir pour soumettre à Jésus-Christ de nouveaux royaumes; lorsque,

attaqué soudain d'une fièvre pernicieuse, il rendit à Dieu sa sainte âme, plein de consolation, à ses derniers moments, d'avoir obtenu en partage une vie si complétement dénuée de toute joie humaine et si crucifiée.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 571. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 328.

Parmi les successeurs immédiats d'Antoine Véras, l'histoire des missions d'Angola nous signale encore les noms des Pères Emmanuel Ribeyro et Antoine d'Almeida, morts en pareille réputation de renoncement à eux-mêmes et de dévouement.

Ribeyro avait passé vingt-deux ans au milieu des nègres, sans y trouver toutefois, à son gré, assez de fatigues et de souffrances. Sa vie n'était qu'un jeûne perpétuel; et dans des contrées où une course de quelques heures épuise bientôt les plus robustes, il se revêtait encore d'un rude cilice, jusque dans ses longues expéditions à la chasse des âmes. Chaque soir, après le travail du jour, il consacrait à la prière et à la contemplation des choses divines une grande partie de la nuit. Bien des fois, il se vit en péril de mort; et la main de Dieu le préserva seule de la fureur des hommes et de la dent des bêtes féroces. Mais, loin de laisser ralentir son zèle, ou de s'effrayer, ce vrai disciple de Jésus-Christ ne voyait pas de perspective plus douce que de donner sa vie en travaillant au salut des âmes. Le seul frein de l'obéissance pouvait alors modérer son ardeur : car le bon plaisir de ses supérieurs fut constamment à ses yeux celui de Dieu même; et l'espoir

de la plus brillante conquête eut toujours sur lui moins d'empire que le plus léger signe de leur volonté.

Un égal amour de la croix avait poussé vers la même mission le Père Antoine d'Almeida. Son biographe nous a conservé un témoignage, léger en apparence, mais très-expressif en réalité, du soin qu'il apportait à se mortifier. Jamais, dit-il, on ne put découvrir si quelque aliment lui semblait bien ou mal assaisonné : car dès les premiers jours de son noviciat il s'était exercé à tout recevoir de la main de Dieu, et avec le cœur d'un vrai pauvre, à qui sa misère fait trouver toujours assez bon tout ce qu'on lui donne. Or, par malheur, un autre religieux, trop attaché à son propre repos et à son bien-être, mais désigné cependant par ses supérieurs pour la mission d'Angola, venait de sacrifier lâchement sa vocation à cette recherche de ses aises. Alors Antoine d'Almeida, sachant l'embarras du Père Provincial, courut s'offrir à lui, prêt à porter jusqu'à la mort toute croix bénie par l'obéissance; et après avoir conquis à Jésus crucifié un grand nombre d'âmes, il mourut plein de joie et comblé de mérites, en véritable apôtre et en saint.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 217, 681. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 353, 360, 370.

V OCTOBRE.

—

Le cinquième jour d'octobre de l'an 1601, mourut en captivité, près des côtes de la Galice, à fond de cale d'un corsaire anglais, le Père Jean de Madureyra, Visiteur du Brésil, enlevé presque au sortir du Tage par les hérétiques, avec dix-sept autres religieux de la Compagnie. Second fils de ce saint gentilhomme de Porto, Henri Nunès de Gouvéa, qui devint lui-même, sur son lit de mort, l'un des enfants de saint Ignace, Jean de Madureyra était entré au noviciat de Coïmbre à quatorze ans. Déjà cependant, malgré sa jeunesse, on admirait en lui bien plus que cette première fleur d'innocence, dont jamais aucun vice ne ternit l'éclat. Depuis longtemps, il faisait sa joie d'accompagner son père, tantôt au chevet des mourants dans les hôpitaux, tantôt dans les plus tristes réduits de la misère, et rendait, de ses mains, à tous les malheureux, des services devant lesquels la nature souvent la plus généreuse se sent défaillir. Or cette humble charité fit, jusqu'à la mort, un des traits caractéristiques de ce vrai serviteur de Jésus-Christ. Prédicateur très-distingué, il préféra toujours aux plus brillantes chaires l'emploi de catéchiste des petits enfants et des ignorants. Mais quand il leur expliquait les éléments de la doctrine chrétienne et les excitait à l'amour de leur Créateur, les premiers seigneurs de la cour et les dames du plus haut rang faisaient arrêter leurs équipages au milieu des rues, et se joignaient au modeste au-

ditoire, pour entendre l'homme de Dieu. « Tout mon palais me semble un monastère, disait l'un de ses plus illustres pénitents, le duc d'Aveyro, depuis que j'ai obtenu du saint Père Jean qu'il y vînt faire le catéchisme. » Aussi quand il voulut partir pour le Brésil, ce fut un soulèvement général, de tout ce que Lisbonne comptait de plus grand et de plus puissant, afin d'opposer à ses desseins l'autorité du Provincial de la Compagnie et du vice-roi. Cependant de précoces infirmités faisaient un vrai martyre de la vie du saint catéchiste. Presque toutes les nuits, il se réveillait subitement, en proie à de déchirantes convulsions et à des vomissements presque intolérables. Mais, bien loin de s'en affliger, Madureyra goûtait une joie si vive à boire au calice de Jésus-Christ, que, non content de se flageller rudement, tous les soirs, avant de s'endormir, il recommençait encore chaque fois que la violence de son mal l'avait réveillé. Il était donc d'une faiblesse déjà excessive, quand arrivèrent les lettres du Père Claude Aquaviva qui le nommaient Visiteur du Brésil. Une si pénible mission semblait, au jugement de tous ses frères, devoir, en peu de jours, épuiser sa vie; mais elle le remplit d'une joie ineffable; et pour se préparer à tout ce qu'elle lui promettait de souffrances et de dangers, il se retira d'abord quelque temps dans la solitude bénie du Val de Rosal, où s'était préparé au martyre, avec sa glorieuse phalange, trente ans auparavant, le Bienheureux Ignace d'Azévédo. Puis, de retour bientôt à Lisbonne, et voyant cette grande ville comme soulevée tout entière, pour s'opposer à son départ, il fit semblant de n'y plus penser. Le bruit courut même qu'on l'avait contraint, à force d'instances, d'attendre de Rome de nouveaux ordres; et ses dix-sept compagnons s'embarquèrent seuls. Mais, au moment de lever l'ancre, il les rejoignit en secret, ne laissant pour adieux à sa patrie qu'une lettre admirable, où nous lisons

ces touchantes paroles : « Dussé-je expirer en sortant du Tage! Quel bonheur plus grand puis-je désirer que de perdre ma vie et de remettre mon âme aux mains de la divine Providence, en obéissant? » Or à peine en effet eut-il franchi la barre du fleuve, qu'à trois ou quatre lieues des côtes, après une lutte trop inégale, il devint, avec tous ses compagnons, la proie d'un corsaire hérétique; et ce fut de cette dure captivité qu'au bout de onze jours, il passa, plein de joie, à la liberté immortelle des élus, visiblement assisté, à sa dernière heure, par les quarante Bienheureux Martyrs qu'il avait choisis pour modèles et pour intercesseurs auprès de Dieu.

Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 271; *et t.* 2, *p.* 210. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 718. (*Cf. t.* 2, *p.* 300.) — Id., *Ann. Glor.*, *p.*571. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 176. — Alcazar, *Chrono-Hist. de la Prov. de Toledo*, *t.* 2, *p.* 313. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1601, *p.* 162. — Patrignani, *Menolog.*, 5 *Ott.*, *p.* 33.

Vers le même jour, au Japon, dans la résidence d'Amacusa, mourut, en 1586, le Père Louis d'Almeida, célèbre par ses immenses travaux, et par la multitude innombrable d'âmes qu'il avait gagnées seul à Jésus-Christ dans plus de sept royaumes, durant un apostolat de vingt-huit ans. Il avait quitté le Portugal à la fleur de l'âge, sans autre dessein que de se livrer au commerce. Mais, ne voulant pas s'exposer à perdre le ciel en acquérant les biens de la

terre, il consacrait au service de Dieu une grande partie de ses richesses, et fonda le premier, dans la capitale du roi de Bongo, un hôpital pour les petits enfants exposés à la mort par les infidèles, et un autre pour les lépreux qu'il soignait bien souvent de ses propres mains. Reçu, peu de temps après, dans la Compagnie, par le Père Côme de Torrès, il remplit pendant près de vingt-cinq ans les humbles fonctions de coadjuteur temporel et de catéchiste, sans aspirer jamais à l'honneur du sacerdoce. Mais en 1582, quatre ans avant sa sainte mort, le Père Alexandre Valignani, Visiteur du Japon, témoin de son zèle apostolique et de ses vertus, lui ordonna d'aller recevoir les ordres sacrés à Macao. Nul en effet n'en était plus digne parmi les premiers successeurs de saint François Xavier. Le seul royaume d'Arima l'avait vu, en moins de six mois, arracher au culte des idoles et baptiser le roi Don André avec huit mille de ses vassaux. Et cependant on aurait peine à se figurer tout ce que lui coûtait bien souvent le salut des âmes. Qui voudrait raconter sa vie, ses travaux, ses voyages, ses persécutions, devrait, au témoignage formel de ses historiens, rappeler tout ce que le grand apôtre a écrit lui-même et des dangers qu'il avait courus et de tous les maux qu'il avait soufferts pour le nom et la gloire de Jésus-Christ. Poursuivi, outragé, battu par les hommes, et même, comme saint François Xavier, par les démons; réduit, dans le royaume de Gotto, à n'avoir durant une année entière d'autre asile qu'un rocher au bord de la mer, exposé à toutes les intempéries, et d'autre nourriture que des herbes sauvages; ne pouvant sortir que la nuit pour consoler de pauvres néophytes et recueillir dans le bercail de Jésus-Christ quelques nouvelles ouailles de bonne volonté; poursuivi ailleurs si cruellement par les bonzes, que ses chrétiens, se relevant au nombre

de dix, d'heure en heure, veillaient autour de lui nuit et jour, prêts à repousser les assassins publiquement soudoyés pour le brûler vif; surpris au fort de l'hiver par des pirates qui le dépouillèrent de tout vêtement et le laissèrent en cet état sous un ciel gros de neige, l'abandonnant au gré des vents et des flots, sans voiles, sans rames, sans autre ressource que le doux souvenir des souffrances de Jésus-Christ (car c'était alors la semaine sainte), et sans autre secours que le souffle de la Providence, qui au bout de vingt-quatre heures le fit aborder aux côtes du royaume d'Arima. Sujet en même temps à de fréquentes infirmités, il était quelquefois si faible qu'il lui fallait se laisser porter d'une chrétienté à l'autre sur les épaules de ses néophytes, pour réserver le peu qui lui restait de forces à faire le catéchisme et à baptiser. Aussi peut-on à peine se figurer, au dire de plusieurs témoins oculaires, l'amour qu'avaient pour ce saint homme toutes les chrétientés qu'il visitait. Hommes et femmes venaient au-devant de lui, souvent de plusieurs lieues, en chantant des cantiques, et l'accompagnaient de même à son départ, baisant la terre qu'il venait de fouler. Enfin lorsque les fidèles d'Amacusa le virent près de rendre le dernier soupir, non contents de recevoir encore une fois sa bénédiction, ils lui embrassèrent tendrement les mains et les pieds, sans que le saint mourant pût se soustraire à ces témoignages de vénération; et il expira en remerciant Notre-Seigneur, auquel seul il en renvoyait toute la gloire, de lui avoir donné de pareils enfants.

Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 702, 721, 727; *et t.* 2, *p.* 389, 442, 574. — Ginnaro, *Saverio Orient.*, *Part.* 2, *p.* 264-284. — *Cartas do Japam* (*Coll. de D.*

Theotonio), *f*. 52, 62, 82, 103, 118, 154, 159, 213, 252, 279, 290, 370, 410. — Nieremberg, *Hon. del gran. Patr.*, *t*. 3, *p*. 718. — Bartoli, *Giappone*, *l*. 2, § 13. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p*. 557. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part*. 1, *p*. 536. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part*. 2, *p*. 10, 110, 220, 262, 293, 335; *Part*. 3, *p*. 43, 81, 257, 309; *Part*. 4, *p*. 166; *Part*. 5, *p*. 159. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t*. 1, *p*. 226, 328, 501. — Charlevoix, *Hist. et Desc. du Japon*, *t*. 1, *p*. 246, 265, 325, 369, 387, 480. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part*. 2, *p*. 206. — Drews, *Fast. Soc.*, *p*. 389. — Patrignani, *Menolog.*, *Ott.*, *p*. 28.

VI OCTOBRE.

—

Le sixième jour d'octobre de l'an 1551, mourut à Baçaïm, après cinq années seulement de vie religieuse et trois années de vie apostolique, le Père Melchior Gonçalvès, empoisonné par les idolâtres, comme un des ennemis les plus redoutables de leurs faux dieux. Avant de s'embarquer pour l'Orient, il s'était signalé entre tous les novices de Coïmbre, par son admirable obéissance, ne pouvant souffrir en son cœur d'autre volonté que celle de Dieu. Mais il ne soupçonnait pas encore, écrivit-il plus tard, ce que devait être un apôtre, jusqu'au moment où il eut le bonheur de rencontrer, à Goa, saint François Xavier. « Car en vérité tout ce que j'ai pu voir jusqu'à présent, lisons-nous dans les lettres de Gonçalvès, ne me semble rien, pour ainsi dire, auprès des vertus du Père François. Son âme est pénétrée si profondément et comme imprégnée de l'amour divin, que l'on ne saurait imaginer rien au delà. C'est un martyr vivant que nous possédons. Ou plutôt tous les termes dont je me sers ne sont qu'une ombre auprès de la vérité; et je ne trouve aucun moyen de vous exprimer ce que mon cœur sent. Mais voici qu'il vient de nous quitter, pour se rendre à la côte de Comorin; et depuis l'heure de son départ, il me semble hélas! que je ne suis plus dans la Compagnie de Jésus. » Envoyé à Baçaïm par le grand apôtre, Gonçalvès y suivit fidèlement tous les exemples de son saint maître, jusqu'à parcourir chaque nuit les rues de la ville, son-

nant une petite clochette, et recommandant aux prières de ses néophytes les pauvres âmes du purgatoire et les malheureux qui allaient dormir en état de péché. Par ses soins, la plus fameuse pagode de tout le pays environnant vit bientôt les statues des dieux renversées, et leurs autels consacrés à Jésus-Christ. Lorsqu'il tomba victime de la rage des infidèles, il avait enlevé déjà au démon plus de quatre mille âmes en trois ans. Mais, parmi les œuvres de zèle du Père Gonçalvès, la plus célèbre et la plus féconde en fruits de salut fut l'orphelinat et le séminaire des petits Indiens abandonnés. L'un des premiers, le premier peut-être dans l'Inde, il racheta, au nom de Jésus-Christ, les nouveau-nés ou les orphelins, que jusqu'alors beaucoup d'idolâtres avaient vendus, en temps de famine, aux sectateurs de Mahomet. Or cet orphelinat de Baçaïm, légué par le Père Melchior à ses compagnons, fut dès l'origine une pépinière de vrais enfants de Dieu, de catéchistes pleins du zèle des âmes, et même de jeunes martyrs, dont plusieurs donnèrent leur sang pour la foi. Entre plusieurs preuves de leur vertu, voici un trait qui va jusqu'à l'héroïsme, et dont nous emprunterons le récit naïf à l'un de nos vieux historiens, le Père du Jarric. « Afin qu'on voie, dit-il, combien sert la bonne éducation « et nourriture de la jeunesse, je raconterai ici une chose qui advint, « l'an 1554, à une trentaine de jeunes enfants qui avaient été nourris « et élevés au collége de Baçaïm, lesquels, s'en retournant à leur « pays, furent pris dans un navire que les mahométans investirent; « et s'en étant rendus maîtres, le saccagèrent et pillèrent, prenant à « serfs et esclaves plusieurs qui étaient dedans : entre autres, tous ces « jeunes enfants. Or comme les Sarrasins surent qu'ils étaient chrétiens, « ils employèrent tous leurs efforts pour leur faire renier Jésus-Christ « et embrasser la secte damnable de Mahomet. Au commencement,

« ils y procédèrent par allèchements et promesses, puis par menaces. « Mais voyant qu'ils n'avançaient rien, ni par un moyen, ni par un « autre, ils les dépouillent tout nus et ils les fouettent cruellement. » Puis, de plus en plus furieux de n'avoir pu ébranler par là le cœur de ces petits martyrs, ils poussèrent la barbarie jusqu'à en circoncire un de force, et à leur faire sentir à tous l'aiguillon de la flamme, comme on flamberait des pourceaux, dit le vieux narrateur de ces cruautés. Et jamais « néanmoins ajoute-t-il, tous ces tourments et autres, desquels « ils les bourrelèrent, ne furent bastants pour leur faire changer de « volonté ».

Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 75. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 390. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 477, 485. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 576. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 208. — Patrignani, *Menolog.*, 2 *Ott.*, *p.* 36. — Bartoli, *Asia*, *l.* 5, § 35.

VII OCTOBRE.

—

Le septième jour d'octobre de l'an 1652, mourut, dans la Maison professe de Lisbonne, le Père François Cabral, surnommé l'Ancien par ses biographes, pour le distinguer du saint missionnaire dont nous avons fait mention le seize janvier. Dès ses premières années de vie religieuse François Cabral avait contracté une familiarité si intime et si douce avec Notre-Seigneur, qu'on le vit, un jour de Noël, à Braga, où il enseignait alors la grammaire, demeurer à genoux, immobile et comme en extase, après s'être approché de la table sainte, depuis la messe de minuit jusqu'au signal du dîner à midi. Il préludait aussi dès lors aux travaux de l'apostolat, en notant chaque jour brièvement toute pensée, tout trait de vertu, qui lui semblait propre à toucher les âmes, et à leur faire mieux connaître, aimer et servir leur Créateur. Ce fut là en effet l'occupation d'une grande partie de sa sainte vie. Humble missionnaire de campagne durant de longues années, il parcourait à pied les villages, faisant le catéchisme aux pauvres et aux ignorants, prêchant d'ordinaire deux fois chaque jour, accueillant les pécheurs et les affligés avec une patience et une tendresse inaltérables, et ne rompant néanmoins le

jeûne, en carême, qu'après le coucher du soleil : tant le désir de vivre crucifié avec Jésus-Christ animait cet homme apostolique à traiter rudement son propre corps. Il était aussi d'une adresse extrême à se procurer, pour son usage, ce qu'il y avait de plus pauvre dans la maison, en fait de vêtements ou de mobilier : car nul ne se croyait plus sincèrement au-dessous du dernier de ses compagnons; et ceux-ci, à son gré, le traitaient toujours avec trop d'égards. Appelé au gouvernement du collége et de l'université d'Evora, François Cabral regarda, plus que jamais, comme son premier devoir, d'être le serviteur de tous les serviteurs de Dieu. Chacun était sûr, à toute heure, de trouver accès près de lui, sans avoir à craindre un signe d'ennui ou d'impatience. Quand on témoignait devant lui quelque étonnement d'une charité si infatigable : « Quoi donc! répondait-il, oserais-je porter le nom de Père, si je faisais difficulté d'accueillir un seul des enfants que Dieu m'a donnés? » Parmi toutes les industries qu'il mit en œuvre pour inspirer de plus en plus l'amour des lettres et la ferveur aux jeunes religieux d'Evora, il excita entre eux une ardente et pieuse émulation, à qui célébrerait le mieux, chaque année, au mois de décembre, la fête de l'Immaculée Conception, par des hymnes et des poëmes dignes de la Reine du ciel. Il leur en donnait lui-même l'exemple, avec une humble et touchante simplicité; et plus de soixante ans après sa mort, tous les scolastiques d'Evora payaient encore à Notre-Dame ce pieux tribut de louanges. Ce saint homme, en un mot, mettait toute sa sollicitude à former de parfaits enfants de la Compagnie; et sur son lit de mort, comme il se croyait seul et s'entretenait doucement avec Notre-Seigneur, on lui entendit prononcer ces belles paroles : « Vous le savez, ô mon Jésus, je ne me souviens pas, en

« vérité, d'avoir fait rien qui blessât votre honneur, ni pour aucun « autre motif que la plus grande gloire de votre saint nom ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t*. 2, *p*. 636. — Id., *Ann. Glor.*, *p*. 579. — Id., *Synops. Annal.*, *p*. 304. — Patrignani, *Menolog.*, *Ott.*, *p*. 46

VIII OCTOBRE.

—

Le huitième jour d'octobre de l'an 1633, mourut glorieusement à Nagazaqui, après trois jours entiers de lente agonie, dans le supplice de la fosse, l'héroïque Père Jean da Costa. Il est impossible, disent à l'envi les historiens des martyrs du Japon, de mettre par écrit tout ce qu'avait fait et souffert cet admirable serviteur de Dieu, surtout durant les seize ou dix-sept dernières années de sa vie, au plus fort de la guerre d'extermination contre les chrétiens. Banni de l'empire sous peine de mort, en 1614, il était bientôt revenu vers ses néophytes, sous l'humble déguisement de matelot, pour reprendre un apostolat plus dur souvent que les tortures. D'ordinaire il passait la nuit au lieu où elle le surprenait, en toute saison, dans un champ, parmi des buissons, ou sur quelque rocher : trop heureux quand il rencontrait l'abri d'un arbre ou d'une caverne; et il ne vivait plus guère que d'herbes et de racines arrachées dans les bois. Il fut une fois comme enseveli pendant neuf jours au fond d'un puits, où son hôte lui descendait sa nourriture avec une corde. Une autre fois, quatre ans avant sa mort, pour échapper encore aux satellites qui le poursuivaient, il fut contraint de fuir dans un désert, et n'y trouva pour tout asile qu'une fosse humide et profonde, où il se couvrit de broussailles. Or, il dut vivre, dans ce tombeau, trois mois entiers, en plein hiver, sans autre défense contre le froid, qu'un léger vêtement d'été; sans autre

aliment qu'un peu de riz et d'eau ; sans mouvement même ni jour ni nuit. Aussi l'en retira-t-on à demi-mort, mais le cœur aussi ferme qu'au jour où il y était descendu.

Cardim, *Fascic. e Japp. Flor.*, *p.* 193. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 429. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 362. — Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 437. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 5, *p.* 598. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 5, § 10. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 610. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 383. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 212. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 394. — Patrignani, *Menolog.*, 8 *Ott.*, *p.* 59.

Vers le même jour, à Lisbonne, en 1632, mourut, au bout de treize mois de vie religieuse, le jeune Frère Jean Pachéco, que le vénérable Père Simon Alvrès, Maître des novices, avait surnommé l'ange du noviciat. Il était malade à peine depuis quarante-huit heures, lorsque le matin du troisième jour il supplia le Père Recteur de lui apporter le saint viatique, assurant que la nuit suivante il jouirait du repos éternel dans le paradis. Il expira en effet le jour même, après avoir très-instamment recommandé à tous les novices, qui environnaient son lit de mort, une estime toujours croissante de leur bienheureuse vocation, un ardent et sincère désir de la sainteté, et le plus filial amour pour la très-sainte Mère de Dieu, « qui l'avait amené, ajoutait-il, dans la Compagnie de Jésus, et maintenant allait lui ouvrir le ciel ».

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 578.

IX OCTOBRE.

—

Le neuvième jour d'octobre de l'an 1633, deux vaillants compagnons du saint martyr Jean da Costa, le Frère Damien Fucaye et le Père Sixte Tocuum, Japonais, consommèrent leur sacrifice à Nagazaqui, après quatre jours entiers de lente agonie dans le supplice de la fosse. Le premier, longtemps catéchiste des missionnaires, au péril presque journalier de sa vie, venait d'être reçu dans la prison au nombre des novices. Le second, élevé dans un des séminaires de la Compagnie, comptait environ quarante-quatre ans de vie religieuse, et avait acheté au prix de vertus héroïques, surtout durant les seize dernières années de persécution, le bonheur de mourir pour Jésus-Chrit par la main des bourreaux.

Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor., p.* 197, 199.—Alegambe, *Mort. Illustr., p.* 430

Le même jour, mourut à Coïmbre, l'an 1674, le jeune Frère scolastique Léon Ribeyro, âgé seulement de vingt-six ans, mais déjà riche de mérites et de souffrances glorieusement endurées pour Jésus-Christ. Envoyé à Madère, aussitôt après sa philosophie, pour y

enseigner la grammaire latine aux petits enfants, il tomba, dans la traversée, au pouvoir de pirates barbaresques; et durant dix mois d'esclavage, parmi les infidèles et les renégats de Salé, il se vit condamné aux plus durs travaux; souvent sans nourriture pendant tout le jour; enchaîné la nuit dans un infect et noir cachot, où il n'avait pour lit que la terre nue; et sans cesse exposé à d'affreux tourments, au premier caprice de son maître. Mais ni la violence des coups, ni les menaces de mort, ni les plus riantes promesses n'ébranlèrent un seul jour la constance du Frère Ribeyro. Aussi, racheté au bout de dix mois, il ne demandait qu'à franchir de nouveau les mers, pour aller chercher en Orient les souffrances de l'apostolat et, s'il plaisait à Dieu, les joies du martyre; lorsque, avant même d'achever ses études, il fut appelé à la récompense de son héroïque fidélité.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 584. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 358.

X OCTOBRE.

—

Le dixième jour d'octobre de l'an 1685, mourut, au collége de Santarem, en grande réputation de science, d'esprit intérieur et d'humilité, le Père Benoît Rodriguès, docteur et chancelier de l'université d'Evora. « Je l'ai vu de mes yeux, écrit le Père Franco, suppléer néanmoins lui-même à l'absence du professeur qui enseignait l'alphabet aux petits enfants » ; et il se tenait pour plus honoré de faire le catéchisme au milieu des rues, que d'initier ses auditeurs à la connaissance des mystères les plus sublimes, du haut d'une chaire de théologie. Dieu, qui aime à se révéler aux humbles, se communiquait parfois si intimement à son serviteur, que celui-ci en perdait le sentiment de tous les objets extérieurs; et s'entretenant alors, à haute voix, près du tabernacle, ou devant quelque sainte image, avec son Seigneur, il faisait fondre en larmes tous les assistants. Enfin le tendre amour de Rodriguès pour la Reine des anges éclata surtout par le zèle qu'il mit à favoriser ses congrégations; et l'on assure que cette Mère de grâce lui en témoigna sa reconnaissance, en daignant descendre du ciel pour le visiter et l'encourager.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 586. —Id., *Synops. Annal.*, *p.* 379.

Vers le même jour, à Coïmbre, mourut, en 1690, le Père Joseph de Britto, encore debout et travaillant au salut des âmes, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Dans tout le cours d'une si longue vie, dit son biographe, il avait mérité ce bel éloge, de ne s'être jamais soustrait à aucune corvée; et il ne trouva pas, dans sa plus extrême vieillesse, un motif de renoncer aux pénibles mais saintes pratiques de ses premières années, telles que de ne supposer jamais une permission sans nécessité absolue, mais de la demander toujours humblement, avec la fidélité d'un novice; de prendre tous les jours la discipline, et de passer la nuit tout habillé, à terre ou sur une planche, pour se préparer à quelque fête, en particulier à l'anniversaire de sa bienheureuse entrée dans la Compagnie.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 588. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 385.

XI OCTOBRE.

—

Le onzième jour d'octobre de l'an 1723, mourut glorieusement pour la foi, dans la capitale du Tonquin, le vaillant martyr Pierre Frieu, décapité après d'affreuses tortures et une captivité de plusieurs mois, avec huit autres catéchistes des Pères Massari et Bucherelli. Son zèle apostolique et sa vie toute sainte l'avaient fait juger digne de se lier à la Compagnie par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; et sa constance dans les supplices montra combien il méritait un pareil honneur. Car ni l'atroce douleur des coups de marteau qu'on lui asséna sur les genoux, ni l'acharnement de ses bourreaux à le fouler aux pieds et à lui meurtrir le visage, avant de le traîner au lieu de son sacrifice, ne l'ébranlèrent un seul moment.

Stocklein, *Welt-Bott*, *Th.* 14, *Br.* 312, 313. — Montézon, *Mission de la Cochinchine, p.* 302, 385, 403. — Patrignani, *Menolog.*, 11 *Ott.*, *p.* 87.

L'histoire des missions annamites ne doit pas oublier non plus les noms des Pères Benoît de Mattos, Pierre Marquès, François Rangel, qui, à des dates peu certaines, périrent aussi de mort violente, en

travaillant au salut des âmes, et consommèrent tous trois leur vie héroïque au milieu des flots.

Frère du jeune et saint martyr François Marquès, mort dans le supplice de la fosse à Nagazaqui, Pierre Marquès travaillait, depuis environ cinquante-deux ans, à soutenir tour à tour les néophytes de la Cochinchine et du Tonquin; et nul ne semble avoir plus de droits au beau titre d'apôtre de ces contrées. Mais, par malheur, bien peu de détails sur ses travaux, ses emprisonnements et ses exils ont été publiés jusqu'à ce jour; et l'histoire des persécutions de la Cochinchine a seule gardé le souvenir de son dernier naufrage, vers 1670, ainsi que de sa mort par la main des pirates, dans le voisinage de l'île d'Haynam.

La même île avait vu périr, dix-neuf ans plus tôt, par la main d'un chef de rebelles, Benoît de Mattos, pareillement chassé du continent annamite dès 1630. Presque tous les chrétiens d'Haynam le regardaient comme leur père; et les démons de plusieurs temples s'étaient vus forcés, par Notre-Seigneur, de rendre publiquement hommage à la vertu de ce saint apôtre et à la loi nouvelle qu'il enseignait. Pour éteindre le feu de la rébellion, et dans l'espoir d'étendre plus efficacement l'empire de Jésus-Christ, il venait d'offrir son intervention pacifique au commandant des troupes impériales; et celui-ci l'avait acceptée. Mais, sans respect pour le droit des gens, les révoltés le traitèrent d'espion, le retinrent trois mois captif, et le jetèrent enfin à la mer, pour prix de son héroïque charité.

François Rangel s'était d'abord enfui de la maison paternelle, et bientôt même de sa patrie, dans le seul désir de la perfection évangélique. Puis, associé aux premiers apôtres du Tonquin, il cultivait avec zèle ce champ si fertile, qui, grâce aux travaux du Père Alexandre de Rhodes

et de ses successeurs, avait enfanté à Jésus-Christ trois cent mille âmes en trente ans. Mais, déporté à Macao, l'an 1658, il essayait, pour la seconde fois en deux ans, de rejoindre ses néophytes; lorsqu'il trouva la mort, en face de la petite ville de Vinh, à l'issue d'un combat où son vaisseau, assailli par des corsaires, fut livré aux flammes, et pendant que le serviteur de Dieu aidait lui-même ses compagnons à mourir en chrétiens.

Notic. Summ. das Perseguic. de Cochinchina, p. 144, 230, 371. — Marini, *Delle miss. de' PP. della Comp. nel Giappone, p.* 352, 357, 370, 378, 434, 436. — Bartoli, *Cina, l.* 4, § 257, 258. — *Relat. du voyage du P. Jos Tissanier au roy. de Tunquin, p.* 248, 300.

XII OCTOBRE.

—

Dans le courant du mois d'octobre, mais on ne sait au juste quel jour, mourut, en 1628, à Simonoséqui, le Père Michel Xuccan, Japonais, justement vénéré comme un vrai martyr par ses compagnons d'apostolat et ses néophytes, puisqu'il mourut uniquement de l'excès des douleurs et de la misère auxquelles il s'était voué, pour l'amour des âmes et l'honneur de Dieu.

Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 147. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 389.— Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 209.—Patrignani, *Menolog.*, *Ott.*, *p.* 176.

La même année, le Père Antoine de Mattos, partant de Lisbonne pour le Brésil en qualité de Provincial, tomba, sur mer, dans les mains des hérétiques, avec sept autres Pères et Frères qu'il menait à la conversion du Nouveau Monde. Conduits prisonniers en Hollande, ils souffrirent durant quatre années entières une dure captivité. Mais, à peine redevenu libre, Antoine de Mattos n'hésita pas à s'exposer encore aux mêmes périls; et pendant les dernières années de sa vie, écrit l'un de ses compagnons, Simon de Vasconcellos, il fit revoir

au Brésil une vive image du Vénérable Père Joseph Anchieta. Pour ne donner à la nature que ce qu'il était impossible de lui refuser, il ne consentait pas même d'ordinaire à passer les nuits étendu à terre ou sur une planche, mais assis ou debout, les mains appuyées sur un bâton; et il se remettait en oraison au premier réveil. Jamais il ne donnait une réponse avant d'avoir, ne fût-ce qu'un moment, prié Notre-Seigneur de lui inspirer ce qu'il devait dire; et souvent alors le secret des cœurs ou de l'avenir lui était soudain révélé. Ainsi, à plusieurs personnes qui le conjuraient de recommander à Dieu l'issue de quelque entreprise périlleuse : « Je le ferai volontiers, répondit-il; mais il vous faut d'abord faire pénitence de tel péché secret qui blesse les yeux de la divine Majesté. » Et comme une autre, à la veille de s'embarquer, lui témoignait la plus vive crainte des pirates : « Vous leur échapperez, lui dit-il encore, si vous offrez à Dieu tel sacrifice qu'il vous demande, et si vous partez en état de grâce, après avoir reçu l'absolution de telle et telle faute dont vous n'avez pas encore fait l'aveu. »

Vasconcellos, *Brev. Catal. dos Var. insign. da Comp. na Prov. do Brazil*, *N.* 24. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 629. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 251. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 249. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 244. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 417. — Patrignani, *Menolog.*, *Ott.*, *p.* 186.

XIII OCTOBRE.

—

Le treizième jour d'octobre de l'an 1674, mourut à l'âge de quatre-vingts ans, dans la Maison Professe de Lisbonne, le Père Nuno da Cunha, trois fois député à Rome par sa Province, et nommé en 1646, par la huitième Congrégation générale, Assistant du Père Vincent Caraffa. Issu d'une des plus illustres familles du Portugal, mais profondément humble et mort à lui-même, il sut tout à la fois exercer une rare influence, en tout ce qui touchait les intérêts de Dieu, et n'en retirer pour sa personne aucun avantage. Aussi le Père Antoine Franco l'appelle-t-il à plusieurs reprises, dans ses annales, le bouclier, l'honneur et le modèle de ses frères, au temps des plus rudes adversités. Entré à l'âge de seize ans dans la Compagnie, Nuno da Cunha eut toujours pour elle en effet le cœur du fils le plus dévoué; et pour s'animer, aussi bien que ses inférieurs, à ne pas dégénérer, fût-ce par oubli, des vertus de leurs glorieux ancêtres, il retira des caveaux de Coïmbre les ossements des plus saints religieux qu'on y avait déposés durant près d'un siècle, et les plaça en un lieu d'honneur, autour de la chapelle de Saint-Antoine-le-Portugais, avec des inscriptions qui rappelaient leurs noms, leurs œuvres pour la gloire de Dieu, et leurs vertus.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 288,357. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 592. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc* , *p.* 638.

Vers le même jour, à Goa, mourut, en 1609, le Père Christophe de Castro, âgé de soixante-dix ans, dont il avait passé près de cinquante dans la Compagnie, et trente-deux en différentes missions de l'Orient. Dans la première fleur de sa jeunesse, avant d'entrer au noviciat, il avait imité le bel exemple du Samaritain de l'Évangile. Revenant un soir de la chasse, il entendit à quelque distance des gémissements désespérés. C'était un pauvre à demi-plongé dans une fondrière, où il allait périr misérablement après de longs et vains efforts pour se dégager. Christophe de Castro n'hésita pas alors à entrer lui-même dans le bourbier, pour lui arracher sa victime; et comme le malheureux auquel il venait de sauver la vie n'avait plus même assez de force pour faire un seul pas, il le prit encore sur ses épaules, le porta jusqu'à la première cabane qu'il put découvrir, et l'y déposa entre les mains d'un charitable laboureur; laissant en outre à ce dernier une somme plus que suffisante pour tout l'entretien du malade jusqu'à son entière guérison. Entré à vingt et un ans dans la Compagnie, Christophe de Castro se signala, dès les premiers jours, par une admirable générosité à se vaincre : car son caractère plein de feu lui faisait soutenir de très-vives luttes. Mais il en triompha surtout par l'amour des humiliations, de la prière et de la pénitence; ne laissant passer aucune défaite, aucune surprise de la nature, sans un rigoureux châtiment. Le trait que nous avons cité de sa charité n'est pas le seul non plus, dont son historien nous ait con-

servé le souvenir. Chargé quelque temps du soin des malades à Evora, il se levait la nuit, pour les visiter, à l'exemple de saint Ignace; et sa tendresse pour eux le faisait même rester à leur chevet, afin d'écarter et de tuer les insectes qui auraient pu troubler leur sommeil. La vie apostolique du Père de Castro en Orient fut digne de pareils débuts. Il y remplit d'importantes charges, entre autres celle de *Père des nouveaux chrétiens* à Goa. Recteur tour à tour de plusieurs colléges, puis supérieur de la Maison Professe, il ne supportait ces honneurs qu'avec un profond déplaisir, et ne se consolait de son autorité, qu'autant qu'il parvenait à en faire usage contre lui-même. Or il y réussit plus d'une fois : par exemple à Cochin, où il profita de l'obéissance d'un jeune esclave, pour se faire infliger de fréquentes et cruelles flagellations. Mais lorsqu'il eut enfin obtenu de résigner en d'autres mains ses derniers pouvoirs, il supplia hautement Notre-Seigneur de lui accorder encore au moins quatre années de pénitence, pour avoir, disait-il, si mal gouverné; et jusqu'au terme de sa sainte vie, il ne passa plus un jour, non-seulement sans se châtier rigoureusement, comme il n'avait du reste cessé de le faire depuis bien longtemps, même dans ses voyages; mais sans demander instamment, surtout à l'autel, la componction du cœur et l'humilité; et la nuit, il n'était pas rare que ses voisins, en se réveillant, l'entendissent répéter avec ferveur la même prière : tant il se reprochait amèrement de n'avoir pas mieux procuré, comme supérieur, la plus grande gloire de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 482. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 598.

XIV OCTOBRE.

—

Le quatorzième jour d'octobre de l'an 1639, mourut en odeur de sainteté, dans la Maison Professe de Lisbonne, l'humble et extatique Frère Coadjuteur Jérôme de Sylva. Il remplissait depuis quarante ans l'office de portier; et son nom inspirait une si grande vénération que, bien longtemps avant sa mort, beaucoup de pauvres mendiants, pour obtenir des aumônes plus abondantes, en étaient venus à employer cette étrange formule, dans les rues de Porto : « L'aumône, s'il vous plaît, pour l'amour du Frère Jérôme de Sylva ! » D'illustres serviteurs de Dieu, tels que le saint Père Jérôme Carvalho et le grand docteur François Suarez, trouvaient une merveilleuse consolation à conférer des choses divines avec cet humble Coadjuteur. Mais celui-ci aimait à leur attribuer le peu qu'il faisait pour Notre-Seigneur; et il devait entre autres, disait-il, au Père Carvalho, la sainte pratique de réciter toujours son chapelet avant de se mettre en oraison, pour obtenir le don de recueillement par l'intercession de Notre-Dame; et au Père Suarez, l'usage de ne faire par jour qu'un seul repas : ce qui lui laissait le corps plus dispos et l'esprit plus libre, pour consacrer cinq heures chaque nuit à l'exercice de la contemplation. Cependant des esprits inquiets, trop imparfaitement initiés aux mystères des voies surnaturelles, dénoncèrent, à Rome, au Père Vitelleschi, le genre d'oraison du Frère de Sylva. Mais les vrais juges n'y trou-

vèrent que des sujets de profonde admiration. L'obéissance aveugle et l'humilité du saint portier l'avaient garanti de toute erreur. Aussi vit-il ses supérieurs prendre unanimement sa défense; et l'un d'eux, justement jaloux de favoriser un attrait qui venait si visiblement du Saint-Esprit, faisait remplacer l'homme de Dieu dans son office une fois par semaine, pour le laisser plus librement s'entretenir avec Notre-Seigneur. Or, ce jour-là, Jérôme de Sylva restait d'ordinaire douze heures de suite à genoux, immobile, et comme ravi en extase, auprès du Sauveur dans son tabernacle. Vainement les démons mirent-ils tout en œuvre pour ébranler une âme aussi étroitement unie à son Créateur. Leurs apparitions effrayantes et la violence des coups dont ils l'accablaient, durant ses longues et saintes veilles, animaient bien plutôt le serviteur de Dieu à suivre une voie si odieuse aux esprits infernaux; et tout meurtri par eux, il ne laissait pas, alors même, de se flageller trois fois chaque nuit. Vrai fils de saint Ignace et tout brûlant du zèle de son père, le Frère Jérôme offrait surtout pour la gloire de Dieu, le salut des âmes, et chaque degré de la Compagnie en particulier, ses austérités et ses prières. Ainsi tous les jours il recommandait instamment à la très-sainte Vierge ses congrégations et leurs directeurs; à saint Ignace, à saint François Xavier et à saint Paul, les prédicateurs et les missionnaires; les scolastiques aux saints docteurs; les professeurs à l'Esprit-Saint; les supérieurs enfin, à Dieu le Père, pour qu'il leur communiquât sa divine paternité; et le ciel rendit même témoignage à l'efficacité de ces prières. Une fois, par exemple, un pauvre religieux plongé dans une affliction extrême, et suppliant Notre-Seigneur de l'en délivrer, reçut, au pied du saint tabernacle, cette réponse: « Va dire à Jérôme de Sylva de me prier pour toi. » Il y alla en toute hâte; et à peine le saint portier

l'eut-il recommandé à Notre-Seigneur, que toute sa désolation se dissipa. Enfin cet admirable serviteur de Dieu partagea souvent, bien avant sa mort, la conversation et pour ainsi dire les inexprimables délices des bienheureux habitants du paradis. Prosterné auprès du Saint-Sacrement, il eut la joie de voir, une nuit, les anges en adoration devant le Sauveur, et réparant à l'envi par leurs hommages toutes les profanations que son amour pour les pécheurs lui faisait subir. Une autre fois, comme le saint Frère était en voyage et traversait un pays presque désert, le jour où l'Église honore la Présentation de Marie au temple, il n'avait pu, à son grand déplaisir, recevoir le corps de Notre-Seigneur. Mais, rencontrant enfin sur la route une humble chapelle isolée, il y entra, pour prier du moins quelques instants au pied d'un autel de Notre-Dame. Or, tout à coup il vit apparaître son vénérable ami, le Père Suarez, mort peu de temps auparavant, et près de lui six anges, dont cinq entonnèrent à l'instant, avec une merveilleuse harmonie, l'antienne eucharistique: « *O sacrum convivium!* » tandis que le sixième déposait la divine hostie sur les lèvres du Frère Jérôme, ravi d'une ineffable joie. Prodige dont Notre-Seigneur donna lui-même aussitôt connaissance à l'une de ses plus fidèles servantes, fille de sainte Claire. Et celle-ci, peu d'heures après, écrivait au supérieur du Frère de Sylva : « Rendez mille actions de grâces à Dieu, mon Révérend Père : car il a jugé digne un de vos inférieurs de recevoir, par la main des anges, le corps adorable de son divin Fils. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 640-661. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 593. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 275. — Nadasi, *Ann dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 222. — Drews, *Fast. Soc*, *p.* 402. — Patrignani, *Menolog.*, 14 *Ott.*, *p.* 105.

XV OCTOBRE.

—

Le quinzième jour d'octobre de l'an 1672, mourut à Lisbonne, pendant qu'il gouvernait pour la seconde fois la province de Portugal, le Père Jérôme Vogado, regardé comme la vivante image de saint Ignace par tous ses enfants. Il semblait n'avoir en effet d'autre pensée, d'autre affection, que de plaire à Dieu et de procurer sa plus grande gloire. Hors de là, rien n'était capable de le toucher; et dès son noviciat, on peut dire qu'il avait cloué à la croix toutes les inclinations et les répugnances de la nature. Aussi, lorsqu'arriva l'époque de ses premiers vœux, bien que la faiblesse extrême de sa santé inspirât les plus vives craintes, pas un consulteur, dit son biographe, n'osa s'arrêter un seul moment à la pensée de le renvoyer. Car s'il ne pouvait remplir d'autre office, il serait toujours, pour ses frères, un modèle d'humilité, d'obéissance, et d'inaltérable résignation au bon plaisir de Dieu. Mais il devait rendre bien d'autres services, durant plus de cinquante années de vie religieuse; et Notre-Seigneur lui donna même, dans la suite, assez de santé pour que l'on pût, après son élévation au sacerdoce, l'exposer sans témérité au climat brûlant d'Angola. Le dévouement des missionnaires ne trouvait pas alors, dans ces contrées, d'obstacle plus terrible à la conversion des peuplades nègres, que l'abominable trafic des marchands d'esclaves. Mais, grâce au zèle de Vogado, tous ceux qui n'étaient pas endurcis sans retour contre la crainte de

l'enfer, mirent ordre à leur conscience; et la chasse aux pauvres indigènes fut supprimée en grande partie. Un si beau triomphe toutefois devait coûter cher à l'homme de Dieu. Le gouverneur de Loanda ne consentit point à laisser tarir la plus abondante source de sa fortune. Bien qu'il n'eût aucune juridiction sur les religieux, il signifia au Père Jérôme l'ordre de partir; et sur son refus, il le fit saisir par ses nègres, enlever sur leurs épaules dans un filet, et porter à bord d'un vaisseau qui mettait à la voile pour le Brésil. Rien ne pouvait mieux faire éclater l'héroïque vertu du Père Vogado. Uniquement sensible aux intérêts de Dieu, il se hâta de regagner Lisbonne et Madrid, et plaida si bien la cause des noirs et de leurs apôtres qu'il obtint à la cour tout ce qu'il demandait en leur faveur; mais nul n'entendit sortir de sa bouche un mot sur ses propres injures; et il en laissa toute la vengeance à Dieu seul, auquel ne put échapper le coupable, mort en prison peu d'années après. Rentré dans sa chère Mission, le Père Vogado imprima un nouvel élan à l'œuvre du salut des tribus africaines, n'épargnant en leur faveur aucun sacrifice; car l'or n'avait de prix à ses yeux qu'autant qu'il servait à la gloire de son Seigneur ou au soulagement des corps et des âmes. Aussi Dieu daigna-t-il, à plusieurs reprises, favoriser tout à la fois et récompenser la charité sans bornes de son serviteur, par la multiplication soudaine du blé que ses aumônes semblaient avoir épuisé. Cependant le Père Jérôme avait dépassé l'âge de soixante ans, lorsqu'il fut rappelé en Portugal, pour y prendre la direction des Pères du troisième an, puis de la Maison Professe de Lisbonne, et, peu après, de toute la Province. Un de ses compagnons, le Père Tellez, nous a laissé de touchants détails sur les derniers temps de sa vie. Pour tout ce qui concernait sa personne, il ne demandait rien, ne refusait rien, recevait

tout au nom et pour l'amour de Dieu. La plus grande part de ses longs voyages se passait en affectueux colloques avec le Sauveur et sa sainte Mère. Dans l'unique espoir de célébrer le saint Sacrifice, il n'hésitait pas, malgré sa vieillesse, à marcher parfois jusqu'à midi, sous un ciel brûlant; et quand on s'étonnait d'un jeûne et d'une fatigue si prolongés : « Ce que j'aurais bien la force, répondait-il, de faire par pure nécessité, comment ne le ferais-je pas avec bonheur pour monter à l'autel une fois de plus ? » Il ne passait pas aussi, même alors, un seul jour sans se confesser, ou sans réciter le petit Office de l'Immaculée Conception et de saint Joseph, ni une seule nuit sans se flageller rigoureusement. Enfin quand il sentit que sa dernière heure approchait, il acheva de s'y préparer avec tout le calme et la joie d'une âme qui allait partir pour le Ciel. Et voyant réunis autour de son lit de mort un grand nombre de ceux que Dieu lui avait donnés pour enfants. : « Mes chers frères, leur dit-il, n'épargnez rien pour avoir le bonheur de mourir tous dans la Compagnie; et ne soyez jamais de ceux qui se cherchent eux-mêmes, mais de ceux qui aiment et cherchent les seuls intérêts de Jésus-Christ. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 638, 650. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 599. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 303. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 2, *p.* 397-416.

XVI OCTOBRE

—

Le seizième jour d'octobre, mourut à Porto, l'an 1613, le Père Jean Pinto, Recteur du collége, homme d'une admirable sainteté. Très-attentif à ne laisser perdre aucune des inspirations intérieures de l'Esprit-Saint et à ne rien accorder en même temps aux sollicitations de la nature, il reçut dès ses premières années d'insignes faveurs, qui ne firent que le rendre plus humble et plus vigilant. Il en écrivit une partie, sur l'ordre exprès de son confesseur, pour s'exciter lui-même à une éternelle reconnaissance envers Dieu, ainsi qu'à une fermeté plus inébranlable, quand viendrait l'heure des épreuves et des combats. Se figurant donc par avance en proie déjà aux plus vives désolations : « Souviens-toi mon âme, écrivait-il dès les premiers mots, combien jadis tu désirais souffrir pour ton Seigneur; et songe combien il est peu loyal d'avoir promis et de ne pas tenir. » Dans une première et mystérieuse communication, où Jésus enfant daigna se montrer à lui, et qui remontait presque au début de sa vie religieuse, Jean Pinto supplia instamment le Sauveur de lui obtenir de son divin Père la perfection de deux vertus très-chères à son cœur, la chasteté et la charité. — « Quoi donc! lui répondit soudain le Seigneur d'un air plein d'étonnement et de doux reproche, tu ne me demandes pas l'obéissance? » — « Je me jetai aussitôt à ses pieds et la lui demandai », ajoute le serviteur de Dieu, qui fut dès lors, en effet, et

jusqu'à sa mort un parfait modèle de cette vertu Cinq ans plus tard, durant ses études, à l'âge de vingt et un ans, comme il venait de voir expirer un de nos Frères, il demanda la permission d'aller prier de dix heures à minuit devant le très-saint Sacrement, et de s'y flageller jusqu'au sang; or il reçut là, en récompense, de puissants attraits, « pour me rendre, dit-il, véritable enfant de la Compagnie ». Dans les derniers mois encore de la même année, pour nous borner à ces quelques faits, en la sainte nuit où Notre-Dame déposa dans la crèche son divin Fils, Jean eut de nouveau la joie de le voir; « et je me déterminai alors, écrit-il, à n'avoir plus jamais en estime, pour lui témoigner mon amour, aucune de ces viles et basses choses terrestres qu'il n'a point aimées ». Aussi ce grand serviteur de Dieu ne voulait-il rien souffrir en lui qui pût blesser les regards de son divin Maître; et il recourait surtout dans ce but au sacrement de Pénitence. On est même surpris, en lisant son mémorial, de voir combien la sainte pratique des confessions générales lui était chère : non par scrupule, mais pour acquérir une plus parfaite pureté. Enfin, pour emprunter ses propres expressions, il avait dressé en son cœur comme une échelle de Jacob afin de monter sans cesse vers Dieu, par tous les degrés de l'humiliation, de la pénitence, de l'obéissance, de la prière, et se demandait rigoureusement chaque jour, s'il était parvenu plus haut que la veille, bien résolu à ne se pardonner jamais une lâchete.

Franco, *Imag. da virt em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 544. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 600. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 209. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1613, *p.* 750. — Patrignani, *Menolog.*, 16 *Ott.*, *p.* 111.

Vers le même jour, à Evora, mourut, l'an 1674, en très-haute réputation de science, d'éloquence et de sainteté, le Père Sébastien de Abreu, âgé de près de quatre-vingts ans, dont il avait passé plus de soixante-quatre dans la Compagnie. Plein d'un généreux amour de la croix, il la cherchait surtout là où Dieu et l'obéissance la lui présentaient; et cet amour porté jusqu'à l'héroïsme lui fit toujours embrasser avec joie, non-seulement les dégoûts de l'étude, et les fatigues de l'enseignement ou de la chaire, mais encore, dit son biographe, d'étranges épreuves, telles que Dieu ne manque jamais d'en offrir libéralement à ses plus fidèles amis. Il se traitait d'ailleurs lui-même sans miséricorde; et l'accablement des plus durs travaux ne put jamais lui persuader de quitter un âpre cilice, ni l'empêcher de prendre son sommeil au moins une nuit par semaine, celle du vendredi, sur une rugueuse écorce d'arbre. Son beau traité sur les devoirs des prêtres qui ont charge d'âmes fait bien voir de quel zèle ce saint homme était animé pour la gloire de Notre-Seigneur; et même en dehors du Portugal, il exerça sur le clergé la plus salutaire influence. Presque à la veille de sa mort, ce vaillant serviteur de Dieu remplissait encore l'office de chancelier à l'Université d'Evora; et la charité de ses supérieurs l'obligeait seule à s'accorder enfin par obéissance un peu de repos. Mais le repos, pour lui, c'était la prière, et il en passait toutes les heures dans une chapelle de Notre-Dame, en face du très-saint Sacrement.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 612. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 357. — Lopez de Arbizu, *Catal. Script. Prov. Lusit.*, *p.* 205. — Barrosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 679.

XVII OCTOBRE.

—

Le dix-septième jour d'octobre de l'an 1591, mourut très-saintement, en Chine, dans la province du Kouang-Toung, le Père Antoine d'Almeyda, l'un des premiers apôtres de ce vaste empire. Il avait au plus vingt-huit ans, lorsqu'en 1586, ses supérieurs le jugèrent digne d'entrer dans la pénible et périlleuse carrière, que s'efforçaient, depuis quatre ans, d'ouvrir à la Compagnie et à l'Évangile Michel Ruggieri et Matthieu Ricci. Or, après avoir cherché longtemps, mais en vain, sous quel déguisement, et par quel moyen sûr, il parviendrait à franchir ces rivages fermés si jalousement à tout étranger, Antoine d'Almeyda n'en trouva qu'un seul : celui de se faire offrir comme esclave au premier mandarin qui repartirait de Macao pour la terre ferme. Il se sentait, disait-il, prêt, avec la grâce divine, à souffrir volontiers, durant sa vie entière, tout ce que la servitude avait de plus dur, pour faire connaître aux Chinois Jésus crucifié. Et ce n'était pas là de vaines paroles : car, depuis longtemps, il s'exerçait à tous les genres de douleurs que pourraient lui offrir plus tard l'apostolat et le martyre. Plus d'une fois, l'obéissance dut modérer la rigueur excessive avec laquelle il traitait son corps ; et une nuit entre autres, où le Père Matthieu Ricci, l'entendant prolonger sans mesure ses flagellations, vint lui donner l'ordre de s'arrêter, il ne lui manquait plus, de son propre aveu, que vingt coups, pour

atteindre aux cinq mille dont une pieuse tradition dit que le Sauveur fut accablé. La vie et la mort de Jésus-Christ semblaient, en effet, l'unique pensée, l'unique modèle d'Antoine d'Almeyda. Rien ne pouvait en détacher son cœur, et il ne savait parler d'autre chose. A moins que le devoir ou la charité ne l'enchaînât ailleurs, on était sûr de le trouver presque toujours au pied de l'autel. Tendrement aimé de ses néophytes, ce saint homme cultivait, depuis peu de temps, avec autant de succès que de zèle, la chrétienté de Chao-Tchéou, lorsqu'il fut enlevé à l'âge de trente-quatre ans, par une courte mais très-douloureuse maladie. Or, le seul adoucissement qu'il se permit alors de demander à Notre-Seigneur, par l'intercession de sa sainte Mère, fut que l'excès du mal ne l'empêchât point de prier. En dehors de cet humble et toute filiale appréhension, on lui entendait souvent répéter : « Mon Dieu, je vous en prie, encore plus de douleur et plus d'amour ! » — « Allez demander à Notre-Dame que j'expire d'un saint transport d'amour et de douleur d'avoir offensé mon Dieu », disait-il au Frère François Martins qui veillait près de lui. Et lorsqu'il sentit approcher les dernières angoisses de la mort, il sollicita et obtint pour suprême grâce d'être couché à terre afin d'y rendre plus humblement son âme au Sauveur, qui n'avait eu, pour l'amour de lui, d'autre lit de mort que la Croix.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 391.—Id., *Ann. Glor.*, *p.* 601. — Trigantius, *De Christ. Exped. ap. Sinas*, *p.* 258, 263. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 196. — Bartoli, *Cina*, *l.* 2, § 53. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 63. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 264, 304. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 518. — Patrignani, *Menolog.*, 17 *Ott.*, *p.* 120.

Seize ans plus tard, le même jour, appelé sans doute au ciel par son frère, mourait non moins saintement, dans une des îles du Cap-Vert, à Santiago, le Père Emmanuel d'Almeyda. Il avait demandé longtemps à Dieu d'aller aussi porter l'Évangile au delà des mers. Mais jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie, ses rares talents littéraires lui avaient fait refuser cette grâce; et le collége de Lisbonne, où il remplissait la charge de préfet des classes, ne pouvait consentir à être privé de ses services. Aussi lorsque le saint Père Provincial Antoine Mascarenhas crut ne devoir plus s'opposer à un attrait si visible de l'Esprit divin, Emmanuel d'Almeyda partit pour les missions des nègres, sans dire adieu à ses frères ni à ses amis; et peu de mois après, il expirait, le cœur plein de joie, vrai martyr de son dévouement au salut des âmes, qui lui avait fait soutenir seul, dit un historien de la Compagnie, le travail d'un collége entier : également pleuré des prêtres dont il avait réveillé le zèle; des plus jeunes enfants auxquels il apprenait à lire, à écrire et à prier; de tout le peuple qui le suppliait en vain de se ménager; mais surtout des pauvres esclaves noirs, portion la plus chérie, parce qu'elle était la moins attrayante et la moins intelligente de tout son troupeau.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 571. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 601. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 191. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1608, *p.* 37.

XVIII OCTOBRE.

—

Le dix-huitième jour d'octobre de l'an 1570, mourut à Rio-Janeiro, le Père Emmanuel de Nobréga, premier apôtre du Brésil, vénéré comme un prodige de zèle et de sainteté par ses plus illustres compagnons, Iguace d'Azévédo, Jean d'Azpilcueta et Joseph d'Anchiéta. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, Nobréga n'avait pas songé à quitter le monde. Comme autrefois Xavier à Paris, au collége de Sainte-Barbe, il n'aspirait qu'à se faire un nom dans quelque fameuse université. Et déjà parmi les plus savants bacheliers de Coïmbre, nul ne pouvait lui être comparé, au jugement du célèbre docteur Navarro. Mais un notable défaut de langue, qui ne devait pas toutefois, dans les desseins de la Providence, l'empêcher plus tard de devenir l'organe du Saint-Esprit, servit de prétexte à la préférence qu'obtint sur lui, dans un concours public, un de ses rivaux. Or, pour l'amour-propre de Nobréga, ce fut une si cuisante blessure que toute consolation humaine resta impuissante à la guérir. Bientôt la prédication apostolique du Père Strada acheva de lui dessiller les yeux sur la vanité de ses espérances; et, témoin des abaissements volontaires qu'embrassaient alors dans un autre espoir, et avec tant de joie, pour l'amour de Dieu seul, les premiers novices de Coïmbre, il sollicita, sans plus tarder, en 1544, son admission dans la Compagnie. Cinq années de vie reli-

gieuse allaient suffire pour le placer en première ligne, entre tant d'admirables religieux qui, suivant la belle expression d'une lettre de saint Ignace, répandaient alors dans tout l'univers le parfum céleste de leurs vertus ; et dès 1549, notre bienheureux Père ne craignait pas d'envoyer Nobréga, malgré sa jeunesse, accomplir, au delà des mers, parmi les tribus sauvages de l'Occident, l'œuvre de salut que François Xavier accomplissait alors aux extrémités de l'Orient. Déjà en effet le Portugal reconnaissait dans Nobréga un apôtre de premier ordre, honoré des dons les plus merveilleux ; et, en dépit de sa langue bégayante, il avait prêché victorieusement la pénitence, non-seulement autour de Coïmbre, mais jusque dans les montagnes de la Galice et de la Castille ; quand il partit, à trente ans, pour le Nouveau-Monde. Là, ce qu'il fit et souffrit, durant vingt années, pour l'unique amour de Dieu et des âmes, sembla défier véritablement toute émulation. Les obtacles étaient immenses, et venaient bien moins encore de la barbarie et de la grossièreté des sauvages, ou de la profondeur presque impénétrable de leurs forêts, que de la corruption des Européens, de la haine qu'inspiraient partout leurs chasses d'esclaves, et d'un ramas de clercs sans aveu, qui étaient venus chercher au Brésil tout autre chose que la croix et l'apostolat. Peu s'en fallut que Nobréga ne tombât sous leurs coups. Mais quand il mourut, l'Évangile et la civilisation des peuples chrétiens s'étaient pour jamais établis, grâce aux travaux héroïques de ce grand homme, sur une partie de ces régions ignorées, égale en étendue à de vastes royaumes. Pour une pareille conquête, écrivait-il à Rome et en Portugal, il lui fallait des hommes morts à eux-mêmes, et ne vivant plus qu'à Jésus-Christ ; ou, comme il le leur répétait en toute rencontre, des hommes de prière, de douleur et d'obéissance. Il leur en donnait le premier d'étranges

exemples; et quand on en lit les détails, on ne saurait être surpris que Dieu eût communiqué sa toute puissance à des hommes d'un pareil cœur : glorieux héritage que Nobréga transmit à ses successeurs, et qui ne périt jamais entre leurs mains jusqu'au jour où le Nouveau-Monde vit partir prisonniers les derniers compagnons de Malagrida. Quant à Emmanuel de Nobréga, les Portugais et les sauvages l'avaient vu, tour à tour, marchant sur les flots, faisant jaillir l'eau d'un rocher, rendant la santé aux moribonds, buvant à une coupe empoisonnée sans en ressentir aucune atteinte, excitant à son gré ou calmant les tempêtes pour intimider les pécheurs ou les rassurer. Instruit enfin, au bout de vingt ans, que sa dernière heure approchait, il parcourut avec une touchante simplicité la ville de Rio-Janeiro et les réductions environnantes, pour prendre congé de ses chers enfants en Jésus-Christ. Il les embrassait tous tendrement, leur recommandait avec larmes de ne jamais préférer aucun trésor à la grâce de Dieu, et de fuir le péché comme le plus redoutable de tous les maux; les conjurant très-instamment de ne jamais perdre le souvenir des derniers avis qu'il leur laissait, au moment de partir pour un long voyage, d'où désormais il ne reviendrait plus. Comme on lui demandait partout vers quel pays il allait diriger ses pas, il montrait le ciel; et alors, dit son historien, les gémissements des néophytes, des Portugais, et même des missionnaires, rappelaient, à la lettre, le touchant départ du grand apôtre, se séparant des chrétiens de Milet. Puis, de retour à peine au collége, où le suivit jusqu'à la porte une foule immense fondant en larmes, le serviteur de Dieu conjura ses frères de lui accorder sans retard les derniers secours de l'Eglise; et, les yeux fixés constamment au Ciel, il rendit bientôt son âme à Notre-Seigneur, le jour où l'Église célèbre l'entrée du glorieux évangéliste saint Luc dans le

paradis, jour où Nobréga célébrait lui-même le double anniversaire de sa propre naissance et de son entrée dans la Compagnie.

Vasconcellos, *Chron. da Comp. de Jesu do est. do Brazil,... em quanto alli trabalhou o P. Manoel de Nobrega fundador e primeiro Provincial desta Provincia, com sua vida e morte digna, de memoria.* — Sainte-Foy, *Vie du Vén. Joseph Anchiéta, précédée de la vie du P. Emm. de Nobréga.* — Tellez, *Chron. da Comp., t.* 1, *p.* 165, 343, 457-471. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t* 2, *p.* 157-193. — Id., *Ann. Glor., p.* 603. — Id., *Synops. Annal., p.* 12,22,27. — Andrade, *Varones Ilustres, t.* 5, *p.* 819. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient., t.* 2, *p.* 259. — Orlandinus, *Hist. Soc., Part.* 1, *p.* 215,279,359,435. — Sacchinus, *Hist. Soc., Part.* 2, *p.* 2,71,100 ; *et Part.* 3, *p.* 323. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t.* 3, *p.* 322. — D'Oultreman, *Elog. des Pers. sign. de la Comp., p.* 155. — Nadasi, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 229. — Patrignani, *Menolog.,* 18 *Ott., p.* 140. — *Revista trimensal do Instituto do Brasil, t* 5, 6 *et* 7. — Accioli de Cerqueira e Silva, *Mem. hist. e polit. da prov. da Bahia, t.* 3, *p.* 210-235. — Francisco de Santa-Maria, *Ann. Hist. Diar. Port,* 18 *Out.*

XIX OCTOBRE.

—

Le dix-neuvième jour d'octobre, mourut en 1714, à Evora, le Père Emmanuel Vidigal, un des plus habiles théologiens de la Compagnie, mais arrêté dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de l'enseignement par de précoces infirmités. C'étaient des accès de goutte si douloureux, qu'il lui fallait demeurer, jusqu'à deux mois de suite, assis nuit et jour sur un matelas, les jambes pendantes, la tête appuyée contre un bâton, réduit aux angoisses de l'agonie par l'attouchement le plus délicat. « Nous le regardions et le vénérions, disaient les témoins de son martyre, comme une des saintes âmes du purgatoire, qui dans l'ineffable excès de leurs douleurs, n'ont pas cependant d'autre bon plaisir que celui du Dieu qui les purifie. » Quand on l'invitait à faire quelque vœu ou quelque neuvaine pour obtenir un adoucissement à tant de maux : « Je m'en garderai bien, répondait-il. Dieu m'a mis dans les mains un de ses plus riches trésors ; et vous voulez que je le prie de m'en dépouiller ? » Quand l'ardeur de la flamme qui le dévorait semblait atteindre aux dernières limites, le saint malade chantait doucement quelque pieux cantique, pour empêcher la nature de se plaindre, et s'animer à l'amour de la croix. Avait-il parfois un peu de relâche : il se traînait à l'aide d'un bâton, ou priait ses frères de le placer sur une chaise roulante et de le conduire auprès des autres infirmes de la maison : car il avait un don merveilleux de les

consoler et de les préparer à une sainte et joyeuse mort ; ou bien encore à son confessionnal, où il demeurait assis jusqu'au soir, tour à tour accueillant les pécheurs qui se présentaient, et s'entretenant à loisir des quinze mystères du saint Rosaire. Du reste, au plus fort de ses maladies, la tête et le cœur du Père Vidigal restaient toujours fermes et pleins de Dieu ; et il demeurait, alors même, l'oracle de ses disciples et de ses frères : ce qui faisait dire dans Evora : « Vraiment le Père Emmanuel ressemble à la statue que Nabuchodonosor vit en songe : car s'il a, comme elle, des pieds d'argile, sa tête est aussi de l'or le plus pur. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 764. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 613. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 448.

XX OCTOBRE.

—

Le vingtième jour d'octobre de l'an 1548, mourut à Rome, dans la Maison Professe du Gesù et entre les bras de saint Ignace, le Père Barthélemi Ferram, troisième secrétaire de la Compagnie. Il expira de pure fatigue à remplir ce pénible office que lui avait confié l'obéissance : car il s'y dépensait tout entier, dans l'unique désir de plaire à Dieu. Aussi notre bienheureux Père l'aimait-il tendrement; et il lui rendit même ce beau témoignage : « Barthélemi Ferram, par son obéissance sans réserve et sa parfaite indifférence pour toutes les créatures, semble au-dessus même des tentations ». Avant de succéder à saint François Xavier et au Père Polanque, dans la charge de secrétaire, Barthélemi Ferram avait rempli quelque temps, au Gesù, les fonctions de ministre. Puis le saint Fondateur l'avait chargé d'aller mendier de quoi nourrir les pauvres pécheresses repenties du refuge naissant de Sainte-Marthe. Durant tout un mois, lisons-nous dans une de ses lettres, il eut ainsi la consolation de leur porter lui-même, chaque jour, le pain et la viande nécessaires à leur subsistance; mais quand Ignace lui eut désigné un successeur, son humilité lui persuada que c'était en punition de ses négligences : « Car je n'étais pas digne, ajoutait-il, du bonheur de servir cette sainte demeure, qui abrite déjà tant d'imitatrices du repentir de Madeleine et de son amour pour Jésus-Christ. » Le Père Ferram comptait à peine, lors-

qu'il mourut, neuf années de vie religieuse. Mais, épuisé bien avant la vieillesse par son incessante correspondance, il accepta la mort comme il acceptait tout, de la main de Dieu; plein de joie d'accomplir sa volonté sainte. Cependant, après avoir passé tout un jour à répéter et à goûter ces belles paroles : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo !* » il lui vint en pensée qu'un si ardent désir n'était peut-être pas assez conforme à la plus parfaite indifférenee ; et il soumit humblement ce doute à son bien-aimé Père Ignace. Mais à l'instant le saint lui répondit : « Mon fils, demandez aussi de ma part à Notre-Seigneur qu'il m'appelle à lui, pour peu que ma mort ne soit point contraire à sa très-sainte volonté. »

TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 348. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 616. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 617 — ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 199.

Deux ans auparavant, mais on ne sait au juste quel jour, était mort pareillement à Rome, entre les bras de saint Ignace, le jeune Frère Antoine Moniz, surnommé à bon droit, par quelques-uns de ses biographes, l'*enfant prodigue* de la Compagnie. Issu d'une des plus nobles familles du Portugal, proche parent d'Eléonor de Castro femme de saint François de Borgia, Antoine Moniz avait été reçu au noviciat par Simon Rodriguès, en 1544. Il y apportait à la vérité un sincère et très-vif désir de la perfection, mais un attachement immoderé à son propre sens. Or bientôt le démon en profita pour lui suggérer que la forme de vie des compagnons d'Ignace n'était pas encore assez

sainte ; et que le frein de l'obéissance serait un obstacle à ses désirs d'imiter les vertus des plus héroïques serviteurs de Dieu. En vain, Rodriguès mit-il tout en œuvre pour lui découvrir les périls d'une ardeur aussi inquiète. « Croyez, mon cher Frère, lui écrivait-il, que jamais vous ne goûterez la très-douce onction de l'Esprit-Saint, si vous ne mourez d'abord à vous-même et à tous vos empressements. » De si sages conseils furent inutiles. Antoine Moniz prit la fuite ; et jaloux de suivre les traces des saints pénitents, il partit à pied, en mendiant, pour Saint-Jacques-de-Compostelle. Au lieu de lui rendre la sérénité, ce premier pèlerinage augmenta son trouble, sans toutefois lui dessiller les yeux. Il résolut donc de pousser plus loin, et partit pour Notre-Dame de Monserrat. Là, dit un vieil historien, il se flattait de retrouver sans doute la paix de l'âme, comme l'y avait trouvée quelques années plus tôt saint Ignace ; mais Ignace, ajoute Tellez, l'avait trouvée en fuyant le monde, et Moniz fuyait la maison de Dieu. La Reine du ciel toutefois eut pitié de lui ; et subitement éclairé, en ce lieu de bénédictions, le pauvre fugitif, au pied de la sainte image miraculeuse, dit à l'instant, comme le prodigue de l'Évangile : « Je me lèverai, et j'irai vers mon père : *Surgam et ibo ad patrem.* » Il partit donc par terre sans balancer, pour aller se jeter dans les bras d'Ignace, au cœur de l'hiver, toujours à pied, à peine vêtu, bravant le froid, la faim, la rencontre des hérétiques, et tout ce que pouvaient offrir de pénible, à un jeune homme délicat et voyageant seul, les Pyrénées, les Alpes et tant de provinces étrangères. Peu s'en fallut qu'il n'expirât dans l'hôpital des pauvres d'Avignon, où il demeura deux mois, épuisé de forces, ne demandant à Notre-Seigneur, pour unique grâce, que de pouvoir se traîner jusqu'à Rome, et d'y expirer dans la Compagnie. Cette humble prière fut

exaucée. Mais, parvenu au terme de ses désirs, Moniz, n'osant d'abord, dans l'excès de sa honte et de sa douleur, aller se jeter aux genoux d'Ignace, préféra, pour la première nuit, implorer l'asile des pauvres, à Saint-Antoine-des-Portugais; et ce fut de là qu'il écrivit cette lettre admirable, toute pleine d'humilité et de repentir, que nous ont conservée à si juste titre les historiens de la Compagnie. Puis, dès les jours suivants, malgré sa faiblesse encore excessive, on le vit, dépouillé jusqu'à la ceinture, accomplir en se flagellant la visite des sept églises, et, d'après une lettre de saint Ignace au duc de Gandie, on eût pu le suivre à la seule trace du sang dont il arrosait le chemin. Il allait même recommencer ce douloureux pèlerinage, si le saint ne lui en eût fait la défense expresse en l'accueillant avec toute la tendresse d'un père. A partir de ce jour, Antoine Moniz redevint le modèle et la joie de ses frères; et, comme si déjà Notre-Seigneur l'eût averti de sa mort prochaine, il sembla vouloir, en peu de temps, fournir une longue carrière, par les actes les plus héroïques d'humilité, d'obéissance et de mortification. Dès cette année même en effet, attaqué d'une fièvre lente, qui ne fit que donner un nouvel éclat à sa vertu, il rendit plein de joie, entre les mains de Jésus et d'Ignace, son âme purifiée par une si sincère pénitence. Et Dieu voulut montrer combien elle lui avait été agréable, quand, plusieurs années après la mort du Frère Moniz, ses frères, en ouvrant sa tombe, eurent la sainte joie de trouver son corps sans aucune trace de corruption.

TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 166. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 739. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 542. — ORLANDINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 63.

XXI OCTOBRE.

—

Le vingt et unième jour d'octobre de l'an 1633, mourut glorieusement, à Nagazaqui, après trois jours de lente agonie, dans le supplice de la fosse, le Père Julien Nacaura et les deux Frères novices Pierre et Matthieu, tous trois Japonais. Le sang des princes d'Omura et des rois de Bungo et d'Arima coulait dans les veines du Père Julien, et l'avait fait choisir par eux, un demi-siècle auparavant, pour aller de leur part, à Rome, porter au Vicaire de Jésus-Christ l'hommage de la florissante Eglise du Japon. Rentrés à peine dans leurs patrie, les quatre jeunes ambassadeurs, si royalement accueillis par les cours d'Europe, mais sans y avoir perdu rien de leur innocence et de leur ferveur, n'eurent pas de repos que le Père Alexandre Valignani ne les eût admis tous ensemble, en un même jour, au nombre des novices d'Amacusa. Mais le plus illustre d'entre eux devait être le Père Julien Nacaura, qu'une grâce de choix prédestinait à confesser le saint Nom de Jésus dans les plus cruelles tortures, après quarante-deux ans de vie religieuse. Quant à ses deux vaillants compagnons, c'étaient deux humbles catéchistes qui ne sollicitaient depuis longtemps, pour prix de leurs travaux, que le bonheur de mourir fils de saint Ignace, et dont les vœux furent exaucés dans la prison, presque au moment de leur dernier combat.

Cardim, *Fasc. e Japp. Flor.*, *p.* 201, 205. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 431. —Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 532. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 364. — Andrade, *Varones Ilustres*, *t.* 6, *p.* 602. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 1, § 73, 78, 87 ; *et l.* 5, § 11. — Id., *Uom. e Fatt.*, *t.* 5, *p.* 291, 313, 391. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 1, *p.* 440, 576, 605 ; *et t.* 2, *p.* 612. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 1, *p.* 437, 539, 547, 556 ; *et t.* 2, *p.* 150, 261, 383. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 236.—Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 412. — Patrignani, *Menolog.*, 21 *Ott.*, *p.* 162.

Le même jour, à Chuquisaca, mourut, l'an 1622, le Père Emmanuel de Ortéga, né en Portugal, reçu dans la Compagnie au Brésil, et formé à toutes les vertus apostoliques par le vénérable Père Joseph d'Anchiéta, qui l'avait jugé digne, dès 1587, d'aller fonder les missions du Paraguay. Peu s'en fallut qu'avant de parvenir à l'embouchure de la Plata, il ne recueillît, dans la traversée, avec ses quatre compagnons, la même palme que le Bienheureux Ignace d'Azévédo. Un corsaire anglais les fit prisonniers ; et la haine des hérétiques les condamna d'abord à périr de faim, sur un îlot désert de l'Océan, puis vint les reprendre bientôt pour se donner l'agréable spectacle de cinq Jésuites pendus à la grande vergue. Dans ce premier avant-goût du martyre, Emmanuel de Ortéga eut la plus large part. Battu cruellement et jeté à la mer, il n'en fut retiré que pour subir de cruelles tortures, et s'offrait déjà comme une victime de propitiation à Notre-Seigneur, lorsque l'intervention divine le retira des mains de ses bourreaux. L'effrayante et rapide mort d'un profanateur des choses sacrées fit suspendre en effet le dernier supplice des religieux captifs ; et après quelques jours d'un jeûne absolu, abandonnés à la merci des vents et des flots, dans un léger canot, sans voiles,

sans rames, sans aliments d'aucune sorte, ils furent poussés par le souffle de la Providence, vivants encore, mais épuisés de forces, au port de Buenos-Ayres, d'où ils montèrent peu de jours après vers le Tucumau. Tel fut pour le Père de Ortéga le début de trente-cinq années d'apostolat, qui allaient lui mériter le glorieux nom de Père des Guaranis et des Chiriguanes. Mais chacune de ses victoires sur l'enfer et l'idolâtrie devait lui coûter encore d'étranges épreuves. Rien que le tableau de ses luttes contre les éléments suffit pour confondre l'imagination. Parcourant un jour, par exemple, les vastes plaines du Guayra, et surpris par une tempête, entre deux rivières que des pluies torrentielles firent déborder, après avoir longtemps marché dans les eaux jusqu'à la poitrine, il lui fallut, pour sauver sa vie, monter sur un arbre élevé, où il faillit devenir la proie d'un énorme serpent. Mais le poids du reptile fit, par bonheur, briser et tomber au loin la branche où il cherchait, près du serviteur de Dieu, un refuge. Puis, après cinquante heures d'une si critique position, apprenant d'un pauvre Indien qui le rejoignit à la nage, que, bien loin de là, trois catécumènes allaient expirer sans baptême, et trois néophytes sans confession, il se jeta au milieu des vagues, parvint à les atteindre; et peu d'instants après, les trois nouveaux enfants de Dieu, et deux des trois autres qu'il venait d'absoudre, tombaient de ses bras, pour ainsi dire; et il les voyait emportés sans retour par le torrent. Or, en s'exposant ainsi lui-même à la mort, il avait été rudement froissé par des troncs d'arbres hérissés d'épines, dont une lui traversa la jambe de part en part, avec de si cruelles douleurs, que, vingt-deux ans après, elles ne s'étaient pas encore calmées. Et cependant les souffrances du corps semblaient bien peu de chose à cet héroïque apôtre de Jésus-Christ, auprès des privations et des douleurs de l'âme. Chargé

d'atroces calomnies par un misérable, qui ne se rétracta qu'en face de l'agonie et d'une imminente damnation, Ortéga se vit arraché à ses chères missions sauvages, et cité à Lima, au tribunal des inquisiteurs; puis retenu cinq mois dans un cachot, et confié ensuite, il est vrai, à la charité des Pères de Lima, mais toujours captif, et sans pouvoir offrir le saint Sacrifice. Or, sous une si lourde croix, il attendit, sans murmurer, deux années entières, que Dieu fît éclater solennellement son innocence, ou plutôt l'héroïsme de sa sainteté : car le zèle de ce grand homme pour le service de son maître et le salut des âmes avait provoqué seul cette implacable haine de l'enfer et de ses suppôts.

Lozano, *Hist. de la Comp. de Jesus de la Prov. del Paraguay*, *t.* 1, *p.* 18, 27, 56, 66, 71, 274, 402, 458...— Del Techo, *Hist. Prov. Paraquariæ*, *p.* 21, 24, 28, 45, 51. — Charlevoix, *t.* 1, *p.* 286, 290, 305, 325, 338. — Nieremberg, *Honor del Gran. Patr.*, *t.* 3, *p.* 491. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 235. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 412. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 733

XXII OCTOBRE.

Le vingt-deuxième jour d'octobre de l'an 1622, mourut, à Evora, le Père Emmanuel Temudo, vraie merveille de patience et de sainte joie, jusque dans les plus cruelles douleurs de son agonie. Les médecins lui avaient fait subir à plusieurs reprises l'application terrible du fer rouge sur des plaies toutes vives; et non-seulement jamais il n'y résista, mais les lèvres collées sur les plaies de son crucifix, il protestait, au plus fort de ses douleurs, qu'il les verrait croître encore volontiers pour le seul amour du Sauveur mourant, et que son désir le plus sincère eût été d'expirer, pour lui, dans les flammes d'un bûcher ou sur une Croix.

NADASI, *Pret. occup. morient. in Soc. Jesu, p.* 67.

Vers le même jour, à Lisbonne, mourut, l'an 1641, le Père Simon Alvrès, l'un des plus saints et des plus habiles maîtres des novices de la Compagnie. Notre-Seigneur lui avait fait la grâce d'avoir pour mère une femme héroïque, dont les obsèques, assure-t-on, furent même signalées par un miracle; et elle inspira de bonne heure à son fils un si grand amour pour la vertu, que le grand archevêque de Braga,

Don Barthélemi des Martyrs, donnant au jeune Simon Alvrès la confirmation, et ravi à la vue de son attitude angélique, ne put retenir cette exclamation, au moment où il achevait les paroles sacramentelles : « Jésus! Mon fils, tu seras un saint! » Novice à l'âge de seize ans, Alvrès provoqua bientôt l'admiration des plus anciens et des plus fervents religieux : tant il cherchait visiblement Dieu seul, en toute action, en toute parole; et ce reflet de la présence divine, qui fixait sur lui tous les yeux, était si fort et si ravissant tout à la fois, que dans un voyage de Lisbonne à Rome, contraint de s'embarquer sur un vaisseau anglais, et parvenu au terme de la traversée, il arracha ce glorieux hommage aux ennemis mêmes de la Compagnie et de l'Église : « Assurément, sans les mérites et les prières de ce Jésuite, nous ne pouvions échapper sains et saufs à dix corsaires mahométans qui nous poursuivaient. » Chargé par le Père Vitelleschi de former les plus jeunes enfants de la Compagnie au noviciat de Lisbonne, Simon Alvrès y mérita d'être appelé la mère de ses novices; et l'on se figure à peine jusqu'où il portait les délicatesses de sa charité. Chacun d'entre eux, écrit son biographe, croyait pouvoir justement s'appliquer une des plus touchantes paroles de l'Evangile et s'appeler comme saint Jean : « *Discipulus quem diligebat :* le disciple aimé entre tous. » Les voyait-il en proie à la tristesse et cruellement affligés par le tentateur, il essuyait leurs larmes de ses mains; et il alla jusqu'à se jeter aux pieds d'un pauvre jeune homme découragé, qu'il retint par là dans sa vocation. La seule appréhension de lui percer le cœur leur inspirait des efforts héroïques; et ils embrassaient spontanément les plus rigoureuses pénitences, plutôt même que de s'exposer à cette simple et douce réprimande : « Mon fils, je ne m'attendais pas à cela de vous »; ou bien encore : « Un

enfant de Marie peut-il bien agir de la sorte? » Car il voulait que leur dévotion pour la très-sainte Mère de Dieu fût avant tout pratique et généreuse. Mais ce que ses jeunes disciples entrevoyaient des vertus surhumaines de leur bien-aimé maître, les animait encore plus puissamment à la continuelle présence de Dieu, à l'amour sincère de la douleur et de l'humiliation, au pardon des injures, ou, pour mieux dire, à la reconnaissance envers leurs plus odieux persécuteurs : car il regardait les outrages comme des bienfaits, et avait coutume de dire : « Serais-je donc le disciple de Jésus-Christ, si je n'étais prêt à donner jusqu'au sang de mes veines pour ceux qui m'attachent à la croix? » Mais il fuyait avec un soin extrême tout ce qui pouvait tourner à son honneur, sans y parvenir néanmoins aussi complétement qu'il l'eût désiré. Car Notre-Seigneur le fit voir ravi à l'autel et transfiguré, pendant qu'il offrait le saint Sacrifice ; et toute sa vigilance ne put cacher que Notre-Dame et saint Joseph l'avaient honoré de leur visite, en récompense du fidèle tribut d'hommages qu'il n'avait jamais cessé de leur rendre, depuis le premier jour de sa vie religieuse, et du zèle qu'il avait mis à propager leur culte parmi ses enfants.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 498. Id., *Ann. Glor.*, *p.* 617. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 280 —Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 2, *p.* 90.

XXIII OCTOBRE.

—

Le vingt-troisième jour d'octobre de l'an 1649, mourut sur l'Océan près des côtes de la Guinée, le Père Vincent de Payva, pris et massacré, comme Jésuite, par des corsaires hollandais, à l'âge de trente-trois ans. Ce bienheureux martyre fut regardé par ses compagnons comme la juste récompense de son humilité; et Dieu parut vouloir le glorifier aux yeux même de ses bourreaux : car, lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on assure que son saint corps, jeté à la mer, y demeura longtemps au-dessus des flots, agenouillé, les mains élevées au ciel, dans l'attitude de la prière, au grand étonnement des hérétiques et de leurs nombreux prisonniers.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 623. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 296.

Le même jour, mourut au collége de Coïmbre, en 1638, le Frère Coadjuteur François da Costa. Il remplissait, depuis plus de quarante ans, l'obscur et laborieux emploi de cordonnier; et il y avait mérité le nom de saint, comme le célèbre Simon Gomès : tant il travaillait avec ferveur, pour l'amour de Dieu seul, et en sa divine présence. Aussi apprit-on sans étonnement qu'à l'instant même où le

bon Frère rendit son âme à Notre-Seigneur, une personne sûre et favorisée de grâces miraculeuses le vit monter au ciel, tout éclatant de gloire, tenant en main les humbles instruments qui l'avaient aidé à devenir si grand devant Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 623.

XXIV OCTOBRE.

—

Le vingt-quatrième jour d'octobre de l'an 1658, mourut en odeur de sainteté, au collége de Lisbonne, deux mois seulement après avoir terminé sa philosophie, et au lendemain de ses débuts dans l'enseignement de la grammaire, l'angélique Frère Bernard de Mello. A l'âge de dix ans, il ne laissait déjà passer aucun jour sans assister avec ferveur au saint sacrifice; aucune semaine, sans recevoir le corps de Notre-Seigneur, et jeûner au moins tous les samedis en l'honneur de la Reine du Ciel qu'il chérissait du plus tendre amour. Six ans plus tard, il se présentait seul, presque en fugitif, au noviciat de Lisbonne, ne voulant prévenir que de là, et par lettre, son père qui n'osa pas venir le disputer à Dieu. Bernard était entré dans la vie religieuse avec une détermination inébranlable, bien au-dessus de la faiblesse et des inconstances de son âge, de ne plus vivre désormais qu'en véritable saint. Le parfum des vertus du Bienheureux Frère Jean Berchmans se répandait alors déjà dans le monde entier. Bernard de Mello le choisit, dès les premiers jours, comme son modèle, bien résolu d'en reproduire les moindres détails; et il tint parole, avec une surprenante fidélité. C'était la même pureté de cœur, le même amour des plus petites règles, la même union inaltérable avec le Sauveur, et l'on peut ajouter, sans crainte, la même tendresse filiale pour Notre-Dame : car les frères de Bernard ne craignaient point

de le comparer même hautement à son saint patron, lorsqu'il parlait de Notre-Dame, et ne l'appelaient alors que « *mellifluus Bernardus*, Bernard à la langue de miel ». A l'exemple encore de Jean Berchmans, il se fût bien gardé de vouloir offrir à Dieu quelque sacrifice aux dépens de l'obéissance; mais il exposait à ses supérieurs avec une si touchante ingénuité les désirs dont il se sentait consumé, de vivre crucifié avec Jésus-Christ, qu'il obtenait de se traiter avec une extrême rigueur; et seul il regardait comme peu de chose ce qui lui était permis en ce genre : par exemple de se flageller, chaque jour, durant des mois entiers; de porter fréquemment un rude cilice, en particulier tous les vendredis et toutes les fois qu'il s'approchait de la Table sainte; de se préparer à quelque fête, en passant la nuit à terre ou sur une planche, et en jeûnant au pain et à l'eau. Mais il avait surtout en grande estime les modestes pratiques, toujours faciles à obtenir, des pénitences en usage durant les repas, ou des plus humbles offices des Coadjuteurs. Enfin, l'empire qu'il s'était acquis sur les instincts les plus vivaces de la nature était si complet, qu'il n'avait plus, ce semble, à en redouter les atteintes. Se trouvait-il, par exemple, en butte à quelque outrage soudain, ou persécution imprévue : le premier mot qu'il avait alors sur les lèvres était d'ordinaire cette douce et touchante invocation à Notre-Seigneur : « Combien plus encore vous avez daigné souffrir pour l'amour de moi, ô Jésus! » Cette admirable ferveur du Frère de Mello ne se démentit en rien pendant ses études; et les règles particulières tracées par saint Ignace aux jeunes scolastiques de la Compagnie ne furent jamais, à ses yeux, ni moins inviolables, ni moins saintes que celles des novices. L'union de la piété et de la science ne lui parut demander au contraire qu'un redoublement de fidélité. D'accord avec un de

ses frères animé de pareils désirs, il le choisit pour ange gardien et s'offrit à lui rendre le même service, afin de prévenir, avec plus d'assurance, par de fréquents et mutuels conseils, tout relâchement. Le quatrième dimanche de chaque mois, jour de communion générale et d'exposition publique du Saint-Sacrement, était employé tout entier par lui à la revue et au renouvellement de son âme. Au terme de l'année, pendant les vacances, il demandait à consacrer un temps assez long, soit à de pieux pèlerinages soit à quelques essais de zèle apostolique ; et il fit ainsi, une fois entre autres, quarante lieues à pied, en enseignant la doctrine chrétienne dans chaque village, et en mendiant. Enfin, récemment parti de Coïmbre, toujours en pèlerin, il était à peine arrivé depuis quelques jours à Lisbonne, lorsque, peu d'heures après sa première classe, qu'il avait faite avec toute la ferveur de son âme, saisi subitement d'une fièvre brûlante, il lui fallut se rendre à l'infirmerie ; et la violence du mal fit de si prompts et terribles progrès que tout espoir de le conjurer fut bientôt perdu. Mais quand Bernard de Mello reçut cette annonce, bien que moissonné à la fleur de l'âge, il laissa de suite éclater sa joie ; et comme on lui en demandait la cause : « C'est, répondit-il, que, par ma mort, achèvera de s'accomplir ici-bas sur moi la très-aimable et très-sainte volonté de Dieu. »

Franco, *Imag. da virt em o novic. de Lisboa*, *p.* 567. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 624. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 321.

XXV OCTOBRE.

—

Le vingt-cinquième jour d'octobre, mourut en odeur de sainteté, l'an 1604, au collége de Coïmbre, le Père Jérôme Carvalho, âgé de soixante ans, dont il avait passé plus de quarante dans la Compagnie, et vingt-cinq à former les jeunes scolastiques de Coïmbre à toutes les vertus de leur vocation. Il n'avait guère que dix-neuf ans, lorsque, naviguant un jour sur le Tage, il fut surpris par une violente tempête. La barque où il se trouvait avec son père et en assez nombreuse compagnie, chavira soudain; et peu d'instants après, Jérôme se retrouvait seul au-dessus des flots, soutenu par la quille renversée du fragile esquif. Alors, tandis qu'il rendait grâce à Notre-Seigneur d'une préservation si particulière, il entendit une voix du ciel qui le pressait distinctement de consacrer désormais sa vie à Dieu seul; et sortant à peine d'un si grand péril, il entra au noviciat de Lisbonne à l'âge de dix-neuf ans. Un seul mot caractéristique semble résumer à la fois et le travail du Père Carvalho pour sa perfection, et l'élan qu'il s'efforça d'imprimer sans cesse à tous les jeunes religieux, placés sous sa direction spirituelle, durant tant d'années : « O mes chers Frères, que nous sera-t-il bon de faire encore pour l'amour de Notre-Seigneur, qui n'a vécu lui-même que pour nous montrer son amour? » Tel fut en effet constamment l'unique mobile de son cœur : faire tout par amour, et dans l'esprit de chaque mystère que

lui proposait tour à tour la sainte Église. Sa vie entière n'était ainsi qu'un renouvellement perpétuel de sa première ardeur ; et il en vint, de son propre aveu, non-seulement à ne pas réciter un simple verset de son office, sans un acte distinct d'amour de Dieu ; mais à ne plus sentir ni apercevoir une créature, sans qu'elle devînt aussitôt pour lui la source inépuisable de pareils actes, avec toute la variété des reflets divins qu'il y découvrait. Également doux et fort dans la conduite des âmes vers leur Créateur, il recommandait surtout très-instamment le silence et la modestie, comme conditions indispensables d'une vraie vie surnaturelle ; et non-seulement il possédait, mais il savait communiquer à ses pénitents le don si rare de passer saintement et joyeusement les récréations. Cet admirable et humble serviteur de Dieu sentait néanmoins une très-vive appréhension des peines du purgatoire ; ni les rudes macérations auxquelles il se livrait plusieurs fois chaque jour, sans compter celles que lui suggérait encore chaque semaine le souvenir plus particulier de la Passion, ni les six heures qu'il consacrait, soir et matin, à la méditation des choses saintes, ne lui semblaient devoir le mettre à l'abri des châtiments dus après sa mort à ses prétendues infidélités. Mais, un jour, la Reine du Ciel daigna consoler elle-même son serviteur, par la simple assurance qu'elle était Mère de miséricorde pour ses chers enfants du Purgatoire, aussi bien que pour ceux qui vivent sur la terre ; et cherchant plus tard à répandre une doctrine aussi consolante, le saint homme laissa, par mégarde, et dans la chaleur du discours, échapper ces mots : « Elle me l'a dit. » Enfin dans un écrit de la propre main du Père Carvalho, on découvrit, après sa sainte mort, que depuis au moins quinze années, il avait appris de Notre-Seigneur le bienheureux temps auquel il sortirait de cette vie pour aller recevoir sa récompense ; et

il rendit le dernier soupir de l'air plein de joie d'un prédestiné, qui voyait déjà s'entr'ouvrir sans voile le royaume et toutes les splendeurs du Paradis.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p*. 314. — ID., *Ann. Glor.*, *p*. 626. — ID., *Synops. Annal.*, *p*. 185. — CARDOSO, *Agiolog. Lusit.*, 13 *Fév.*, *t*. 1, *p*. 424,429.—NIEREMBERG, *Vid. exempl.*, *t*. 4, *p*. 690.—*Litt. Ann. Soc.*, *A*. 1604, *p*. 88. — JUVENCIUS, *Hist. Soc.*, *Part*. 5, *t*. 2, *p*. 835. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part*. 2, *p*. 243. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p*. 415. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 24 *Ott.*, *p*. 181.

XXVI OCTOBRE.

—

Le vingt-sixième jour d'octobre de l'an 1633, mourut glorieusement à Nagazaqui, dans le supplice de la fosse, le Père Antoine de Sousa, l'un des plus héroïques martyrs de la Compagnie au Japon. Cette affreuse et lente agonie, sans adoucissement et sans relâche, se prolongea pour lui, en effet, non comme pour ses compagnons durant tout au plus trois ou quatre jours, mais jusque vers le milieu du neuvième : miracle de constance qui jeta ses bourreaux dans la stupeur, et dont nous ne croyons pas que leurs innombrables victimes eussent offert encore un pareil exemple. Ce fut le digne couronnement d'un apostolat dont les privations et les souffrances n'avaient guère eu d'autre témoin que Dieu qui devait les récompenser. Depuis cinq ans, déguisé en pêcheur, Antoine de Sousa s'abandonnait, en toute saison, aux vents et aux flots, profitant des ténèbres ou de la tempête, pour aborder dans le voisinage de quelques familles chrétiennes, leur porter la grâce des sacrements, et les confirmer dans la foi. Surpris, pendant qu'il exerçait ce ministère de charité, parmi les fidèles d'Ozaca, il fut traîné devant les juges, et soumis d'abord longuement à la cruelle torture de l'eau, qu'on lui faisait avaler par un entonnoir, et rejeter avec des flots de sang Mais comme il n'en confessait le nom adorable de Jésus qu'avec plus de force et de joie, on le traîna pieds et mains liés, comme une véritable bête fauve, des

cachots d'Ozaca au champ des martyrs à Nagazaqui; et il y termina, selon toute l'étendue de ses saints désirs, par ce glorieux triomphe de neuf jours, une vie qui n'avait eu de prix à ses yeux que par le dévouement et la souffrance pour l'amour des âmes et de Jésus-Christ.

CARDIM, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 209. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 432. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 156. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 630. — GUERREIRO, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 539. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 399. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 364. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 5, § 11. — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 613. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 245. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 418. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 26 *Ott.*, *p.* 197.

XXVII OCTOBRE.

—

Le vingt-septième jour d'octobre de l'an 1660, mourut à Lisbonne, au séminaire irlandais de Saint-Patrice, le Père André Fernandès, confesseur du roi Jean IV et de sa famille, et nommé par ce prince évêque du Japon. Appelé par ordre royal à Lisbonne, pour s'y préparer à l'épiscopat, Fernandès opposa invinciblement au désir du monarque le vœu des Profès de la Compagnie. Mais si haute que fût déjà sa réputation dans tout le royaume, elle était loin d'égaler son mérite; et le roi l'eut à peine vu, qu'il prit la ferme résolution de le garder désormais près de lui et de ne régner que par ses conseils. La reine Louise, l'héritier du sceptre Don Théodose, et la jeune infante Catherine, appelée peu après au trône d'Angleterre, se placèrent également sous la conduite de l'homme de Dieu; et il les initia aux différentes méthodes de saint Ignace avec tant de succès, que la cour entière ne tarda pas à s'en ressentir. Toutefois, constamment fidèle à sa vocation, jamais il ne se laissa persuader de prendre aucune part aux affaires d'état, ni à la distribution des faveurs du prince. Or, une conduite aussi religieuse lui attira les redoutables haines de quelques grands, dont il n'avait pas secondé les brigues; et rien ne fut épargné par eux, en mainte rencontre, pour le faire ignominieusement chasser de la cour; mais ce fut en vain. Il n'usait de son influence que pour la prospérité des œuvres de Dieu; et toutes les missions portu-

gaises de la Compagnie, en particulier celles du Brésil, le tenaient pour leur plus insigne bienfaiteur. Un jour, après l'avoir entretenu sur le choix de quelques évêques, Jean IV laissa entrevoir à Fernandès l'intention qu'il avait de recourir au Souverain Pontife, pour le placer sur un des premiers siéges du Portugal. A cette annonce, l'homme de Dieu ne put d'abord répondre que par ses larmes; mais dès qu'il eut recouvré la voix : « Comment Votre Majesté, reprit-il, a-t-elle donc choisi pour confesseur, un homme qu'elle croyait capable d'une si criante infidélité à sa vocation et d'un si lâche et si honteux exemple? » Il ne repoussa pas avec moins d'énergie la dignité de grand inquisiteur. Vivre oublié des hommes et sous le joug de l'obéissance était son plus ardent et son plus sincère désir. Enfin, sentant que désormais sa mort était proche, il ne voulut plus entendre parler que des choses divines, qu'il avait toujours aimées tendrement depuis sa première jeunesse. Dès qu'il eut exhalé son dernier soupir, on se hâta d'en prévenir la reine, et cette pieuse princesse lui rendit aussitôt ce touchant hommage : « Après la mort du roi mon mari et celle de mon fils don Théodose, rien ne pouvait arriver de plus triste, pour moi, pour tout le Portugal, pour la Compagnie de Jésus. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 592. — Id., *Ann Glor.*, *p.* 635. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 326. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 148. — Cassani, *Glor. del seg. sigl.*, *t.* 3, *p.* 330. — Barros, *Vida do apost. P. Ant. Vieyra*, *p.* 309. — Patrignani, *Menolog.*, 27 *Ott.*, *p.* 204. — *Cf.* Emm. Luis, *Theodosius Lusitanus*.

L'histoire des missions d'Orient a conservé aussi le souvenir d'un autre Père André Fernandès, humble et vaillant apôtre du Malabar et de la Cafrerie; mais la date précise de sa sainte mort nous est inconnue. Ses supérieurs l'avaient jugé digne, presque dès ses débuts, d'aller, en compagnie du glorieux martyr Gonsalve de Silveyra, porter la Croix et l'Évangile aux sauvages tribus de l'Afrique australe. Le Père André y pénétra, en dépit de tous les obstacles; et l'on peut à peine imaginer ce qu'il y trouva de souffrances. Un ciel et une terre de feu; un genre de vie et de nourriture trop souvent semblables à celui des brutes; la conversation d'êtres dégradés dont rien n'était capable de rendre le sensualisme stupide et la barbarie; une détresse si excessive que l'homme de Dieu, pour apaiser sa faim, n'avait parfois que des feuilles d'arbres ou d'amers rejetons de racines sauvages; enfin des outrages de toutes les heures, la perspective sans cesse renaissante du poison, du feu et de la zagaie; puis, comme dernier comble d'affliction, le vol du moule en fer dont il se servait pour la confection des saintes hosties; vol qui le réduisit à l'impuissance de tenir chaque jour en ses mains le corps du Sauveur; voilà en effet le tableau, pourtant incomplet, de ce que fit endurer à André Fernandès, durant au moins deux années entières, le seul amour des âmes et de Jésus-Christ.

Sousa, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 877 *; et t.* 2, *p.* 237. — *Avvisi dall'India, Part.* 3, *p.* 270. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 155. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 406 *; et t.* 2, *p.* 113. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 404, 451. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 107, 152, 257.

XXVIII OCTOBRE.

—

Dans la nuit du vingt-sept au vingt-huit octobre, mourut en 1600, au collége de Coïmbre, le Père Salvador de Soutomayor, qui, le jour précédent, contre l'avis des médecins, avait annoncé l'imminence de sa dernière heure. Dieu voulut en effet le glorifier au jour de sa mort, après avoir exaucé largement ses ardents désirs de vie souffrante et méprisée. Salvador avait commencé par une cruelle guerre à ses sens; et trouvant dans le jeune Frère Jacques Monteyro, l'émule et le confident de sa pénitence, il se retirait souvent avec lui dans une crypte souterraine du Noviciat de Coïmbre, fameuse par les austérités de nos premiers Pères; et ils demeuraient là tous deux des heures entières à méditer et à se flageller. Mais toutes les douleurs du corps étaient peu de chose pour ce fidèle imitateur, comme l'appelle son biographe, de Celui qui, étant l'innocence même, expira comme un malfaiteur sur la croix. En butte à d'atroces calomnies, il se vit relégué, sous la plus pénible surveillance, dans une sorte de métairie, près des rives du Mondégo. A cette nouvelle, un de ses parents, le Père Louis de Soutomayor, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, fit partir aussitôt deux messagers, pour aller, en son nom et en celui de sa famille, demander au vicaire de Jésus-Christ la délivranee de Salvador et sa sortie de la Compagnie. En même temps son propre frère, Jérôme d'Almeyda, audacieux homme de guerre, très-renommé

aux Indes par ses exploits, franchissait à la nage le Mondégo, parvenait en armes jusqu'au prisonnier, et ne lui parlait de rien moins que d'aller chercher, n'importe où, et de poignarder son accusateur. Mais l'humble fils de saint Ignace tenait trop au double trésor des humiliations du Sauveur et de sa propre vocation, pour que rien ici-bas les lui fît rejeter. Il ne parla que pour calmer tous ceux qui aspiraient à venger ses injures; et quand il eut enfin rendu le dernier soupir, on ne put apprendre sans admiration, des lèvres de son confesseur, et le secret de tant de patience, et la merveilleuse pureté de cœur que ce saint homme avait portée intacte au tribunal de Jésus crucifié.

Litt. Ann. Soc., A. 1600, *p.* 134. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 656. — Id., *Ann. Glor., p.* 639. — Id., *Synops. Annal., p.* 174.

Vers le même jour à Evora, mourut très-saintement, en 1658, le Père Ambroise Rodriguès, victime de sa charité dans les hôpitaux, au chevet des soldats qui revenaient du siége de Badajoz. Très-adonné aux exercices de la vie intérieure, il savait réserver chaque soir un temps considérable à la contemplation des choses divines. Et quand on s'étonnait qu'il en pût trouver le loisir, sans faire tort à ses divers emplois : « Ne gaspillons pas le temps, disait-il, en conversations ou en visites qui ne nous soient pas commandées par le service de Dieu; et nous aurons toujours le loisir de prier. » Ministre dans les plus nombreuses communautés, à Lisbonne, à Braga, à Coïmbre, à Evora, il y fit fleurir la modestie, le silence, l'amour des règles,

et s'acquit une haute réputation par le don si rare de savoir saisir l'heure favorable, pour reprendre et punir toujours à propos, sans froisser ou décourager les âmes faibles, ni les exposer au relâchement. En pareille rencontre, il ne consultait que son seul amour pour la Compagnie; mais quant aux questions d'amour-propre, elles n'étaient rien à ses yeux; et, prévenu un jour de quelques propos indignes tenus contre lui, il se contenta de répondre : « C'est là vraiment bien peu de chose, auprès de ce que méritent mes péchés! » Dès que les premiers convois de soldats malades, revenant du siége de Badajoz, furent entrés dans les murs d'Evora, le Père Ambroise Fernandès s'offrit à devenir leur ange gardien; et durant près de six semaines, on le vit, sans crainte de la mort, les prenant dans ses bras, les lavant de ses propres mains, leur portant à la bouche la nourriture et les remèdes, enfin les consolant et les préparant à leur dernière heure; mais s'oubliant si pleinement lui-même, que d'ordinaire il se trouvait encore à jeun dans l'après-midi. Un pareil excès de fatigue le disposait trop bien à succomber dès les premières atteintes du fléau. C'était là du reste une mort selon ses désirs, les armes à la main; et lorsqu'on lui en annonça les approches : « Bénie soit la bonté de Notre-Seigneur, répondit-il : car je ne vois plus rien qui puisse me causer aucune peine, depuis qu'au troisième an, j'ai consacré neuf jours à examiner ma conscience et à mettre mon âme en parfaite paix avec mon Dieu. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic de Lisboa, p.* 629. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 620. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 320.

XXIX OCTOBRE.

—

Le vingt-neuvième jour d'octobre de l'an 1568, périrent sous les coups des Mahométans, près de la côte du Malabar, le Père François Lopès et les Frères scolastiques Emmanuel Lobo et Jean Carvalho. Ils s'étaient embarqués la veille à Cochin, avec le Frère Antoine Dinis, rappelés tous les quatre par l'obéissance à Goa. Mais vingt-quatre heures après leur départ, toute une flottille de corsaires les attaquait à l'improviste; et, au moment où la vaillance de leurs compagnons, prenant le dessus, dispersait déjà cette multitude, un terrible accident fit de leur vaisseau la proie des flammes. Il fallut donc se jeter à la mer, sans autre ressource contre la mort que de se livrer à l'ennemi. Parvenu, en nageant, près d'une barque mahométane, Emmanuel Lopès y fut recueilli; mais sur-le-champ ses vainqueurs le sommèrent de confesser le nom de Mahomet, s'il voulait avoir la vie sauve; et, comme il s'y refusait avec horreur en invoquant le saint nom de Jésus, un des barbares lui perça aussitôt le cœur de sa lance, un autre lui fendit la tête en deux d'un coup de cimeterre, et ils le rejetèrent expirant au milieu des flots. Emmanuel Lobo, Jean Carvalho, et plusieurs héroïques soldats portugais, n'hésitèrent pas davantage à donner leur vie pour Jésus-Christ. Quelques autres, non moins fidèles, furent préservés de la mort par la seule avarice de leurs vainqueurs. Parmi eux, le Frère Dinis, déjà cruellement

froissé par la chute d'un mat, fut néanmoins étroitement lié, et durant deux mois et demi du plus dur esclavage, se vit traité non pas en homme, mais en véritable bête fauve; dépouillé de tout, sans même obtenir, durant plusieurs jours, le moindre haillon pour se couvrir; presque mourant de soif et de faim; couché la nuit sans abri sur la terre nue; livré aux jeux cruels des femmes et des enfants, qui tantôt lui portaient des crapauds à la bouche, tantôt lui crachaient au visage, ou se faisaient un passe-temps de le déchirer en lambeaux à coups de fouets. Enfin ces infidèles poussèrent la dérision et la cruauté jusqu'à lui faire une large tonsure avec des tisons embrasés; et si les Portugais ne se fussent hâtés de le racheter à prix d'or, il allait être offert à Mahomet, comme une victime d'agréable odeur. Mais Antoine Dinis tenait toutes ses douleurs pour trop bien payées par le salut d'une seule âme. Entre ses compagnons de captivité se trouvait alors un très-jeune enfant, dont les ennemis de Jésus-Christ étaient parvenus à ébranler enfin le courage, et Dinis apprit un soir que, le lendemain, on devait conduire triomphalement à la mosquée et consacrer au prophète ce nouveau disciple, en lui imprimant le sceau de la circoncision. Risquant alors de grand cœur sa vie, pour arracher cette proie à l'enfer, il courut aussitôt vers le jeune captif, passa la nuit presque tout entière à lui parler du salut de son âme et des titres que Jésus-Christ, mort pour lui sur la Croix, avait à sa foi et à son amour; puis il lui fit détester sa faiblesse et l'anima d'un si généreux courage, que ni séductions, ni tortures ne furent plus, le jour suivant, capables d'ébranler sa fidélité.

Litteræ dall'India (1553-1577), *p.* 49. — SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 35. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 490. —

Sacchinus, *Hist. Soc., Part.* 3, *p.* 192. — Alegambe, *Mort. Illustr., p.* 47. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 229. — Nadasi, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 248. — Drews, *Fast. Soc., p.* 421. — Patrignani, *Menolog.*, 29 *Ott., p.* 216.

Le même jour, mourut près de Méaco, sur le territoire de Fuximi, l'an 1633, dans une pauvre hutte de lépreux, le Père Matthieu de Couros, deux fois Provincial du Japon et administrateur apostolique de cette Église désolée, au temps de la plus furieuse persécution. Il travaillait depuis trente et un ans au salut des âmes; mais, dans les dernières années, sa vie n'avait été qu'un perpétuel et très-douloureux martyre, poursuivi qu'il était sans cesse, et sur mer et sur terre, par toute une armée de satellites ou d'apostats, qui ne lui laissaient ni un abri sûr, ni une seule heure de sécurité. Voici ce qu'il écrivait lui-même à ses frères, des étranges angoisses auxquelles il se trouvait bien souvent réduit : « Un de mes hôtes me prépara sous terre une fosse large de quatre pieds et longue de douze, où nul rayon du jour ne pouvait pénétrer; et il m'y fit entrer, moi troisième, sans révéler à aucune âme vivante ce que nous étions devenus. Il nous fallut demeurer là, plongés nuit et jour dans les ténèbres; et tout au plus nous était-il accordé parfois, durant quelques rapides instants, une faible lumière pour réciter l'office divin, écrire une ou deux lettres, et prendre à la hâte notre repas. Deux fois par semaine seulement, notre sépulcre infect s'entr'ouvrait, pour laisser enlever les immondices. Je demeurai là trente-cinq jours, sans en sortir, si ce n'est le samedi saint, le dimanche de Pâques et celui de Quasimodo. Maintenant me voici dans un autre réduit semblable, et qui me sert

d'asile depuis bientôt six mois. Toutefois je puis en sortir à la faveur des ombres de la nuit, pour visiter en grand secret les fidèles du voisinage, et célébrer bien avant le jour le saint sacrifice. « En cet état, le serviteur de Dieu n'aspirait néanmoins qu'au redoublement de ses maux ; et il avait surtout un désir incroyable, disent ses historiens, d'expirer lentement au milieu des flammes. Parfois on l'entendait se plaindre affectueusement à Notre-Seigneur de n'être pas jugé par lui digne du martyre. Sans la seule crainte de lui déplaire, il se fût plusieurs fois, de son propre aveu, livré aux bourreaux. Mais enfin ce vaillant apôtre en vint à ne plus trouver même les tristes refuges où il s'était jusqu'alors enseveli. Traqué de caverne en caverne, il dut passer au milieu d'un épais buisson jusqu'à sept jours de suite, et sous une pluie incessante, s'étonnant lui-même de ne pas mourir de misère et d'épuisement. « Mais comment exprimer, avait-il écrit depuis longtemps dans une de ses lettres, de quelle ineffable joie le cœur surabonde, lorsque tout en parcourant, par exemple, pieds nus et gonflés, ces montagnes et ces forêts, je songe que mon bon Seigneur, assis à la droite de son Père, a les yeux sur moi ! » Cependant ses forces épuisées ne pouvaient plus soutenir tant de douleurs, et il allait rendre en plein air le dernier soupir, lorsqu'un pauvre lépreux lui offrit charitablement un dernier abri dans sa dégoûtante cabane ; et ce fut là que Matthieu de Couros, après quelques jours d'agonie, mourut d'épuisement et de misère, à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé près de cinquante au service de Dieu dans la Compagnie.

CARDIM, *Fascic. e Japp. Flor.*, p. 157. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 139. — ID., *Ann. Glor.*, p. 643. — GUERREIRO, *Glor. Cor.*

d'esforç. Relig., *p.* 548. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 433. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 368. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 594. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 448. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 173, 266; *et t.* 2, *p.* 76, 235, 425, 680. — NIEREMBERG, *Honor del gran Patr.*, *t.* 3, *p.* 380. — BARTOLI, *Giappone*, *l.* 4, § 86; *et l.* 5, § 7. — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 488, 514, 593, 614. — CHARLEVOIX, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 261, 314, 332, 374. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 250. — DREWS, *Fasti Soc.*, *p.* 422. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 29 *Ott.*, *p.* 219.

XXX OCTOBRE.

—

Le trentième jour d'octobre de l'an 1658, mourut à Evora, victime de sa charité dans un hôpital militaire, le Frère François de Almada, jeune scolastique de vingt-deux ans. Les premiers jeux de son enfance n'avaient été, pour ainsi dire, que des exercices de vertu; et il trouvait dès lors bien plus de charmes à s'entretenir ingénûment avec le Sauveur ou sa sainte Mère, qu'avec les petits enfants de son âge. Aussi obtint-il, à douze ou treize ans, par un privilége sans exemple, et en dépit des règlements formels qui s'y opposaient, la grâce d'être admis au nombre des congréganistes de Saint-Ignace, fervente réunion, dont chaque membre s'adonnait avec une ardeur extrême à toutes les œuvre de charité, de dévotion et de mortification. Or c'était un touchant spectacle, écrit l'historien du Frère de Almada, que de voir ce jeune écolier passer ainsi une heure, tous les soirs, en prière aux pieds du Saint-Sacrement, et prendre publiquement la discipline trois fois la semaine, pendant la récitation du *Miserere*. De plus, il jeûnait, dès lors, tous les samedis, en l'honneur de Notre-Dame, et le carême entier en mémoire de la Passion. Novice à l'âge de quinze ans, François de Almada redoubla de ferveur pour tous les exercices de la vie pénitente et contemplative; mais il y joignit un si grand amour pour ses règles et pour la perfection de l'obéissance, qu'à sa sainte mort, après sept années de vie religieuse, nul ne se

souvenait l'avoir trouvé en faute une seule fois. Il obéissait même, en toute rencontre, avec un si aimable et si angélique sourire, qu'il semblait recevoir chaque ordre de la bouche même de Dieu. Une de ses plus vives joies était aussi de servir ses frères, et il sollicitait, comme une faveur, de nettoyer leur chambre ou de faire leur lit. Enfin la bonne grâce qu'il savait mettre aux plus humbles offices avait engagé l'aumônier des soldats malades, le Père Ambroise Rodriguès, de réclamer, en dernier lieu, ce Frère François de Almada pour vaincre les dégoûts des pauvres moribonds, leur faire accepter aimablement et la nourriture et les remèdes, leur prodiguer tous les soins de sa charité. Ce fut là que le saint jeune homme fut à son tour atteint par la contagion, et il y succomba, peu de jours après le Père Rodriguès. Durant sa courte maladie, quand on voulait savoir ce qui pourrait lui faire quelque plaisir : « Ce qu'on me donnera », répondait-il en véritable enfant d'obéissance. L'invitait-on parfois à se reposer et à suspendre ses entretiens avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère : « Oh ! loin de me fatiguer, reprenait-il, croyez que j'y trouve un très-doux repos ». Enfin quand il eut rendu le dernier soupir, son corps fut exposé en public, tout semé de fleurs, bien moins comme un objet de deuil, que de vénération et de sainte joie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 632. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 648. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 320. — Patrignani, *Menolog.*, 30 *Ott.*, *p.* 225.

La même année 1658, mourut saintement à Canton, au bout de près d'un demi-siècle d'apostolat, le Père Alvare Sémédo, l'un des

héroïques fondateurs de l'ancienne mission du Kiang-Nan. Il était entré à peine depuis deux ans dans cette glorieuse arène, lorsqu'il eut l'honneur de confesser le saint nom de Jésus devant le tribunal des mandarins chinois, et d'être en butte de leur part à tout ce qu'on peut souffrir sans mourir : car on ne lui épargna que les tortures sous lesquelles, déjà épuisé par une dangereuse maladie, il eût risqué de rendre l'âme ; et deux de ses néophytes perdirent la vie dans les seules horreurs de cette affreuse captivité. Banni de l'empire, Alvarc Sémédo fut enfermé dans une cage étroite, les mains liées, une chaîne au cou, exposé à tous les outrages des hommes, à toutes les intempéries des saisons, sans pouvoir se tenir ni assis, ni debout, mais uniquement accroupi ; et sans que parfois ses gardiens consentissent à le délivrer pour quelques minutes, ou à le laisser changer de posture une seule fois, dans l'espace de trois jours et de trois nuits ; et transporté ainsi au lieu de son exil, sur les épaules des satellites, le serviteur de Dieu vit cet affreux supplice se prolonger pour lui un mois entier.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 256. — Bartoli, *Cina*, *l.* 3. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1., *p.* 128. — Semedo, *Hist. Relat. del gran regno della Cina*, *Part.* 2. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 44. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 1, *p.* 113. — Patrignani, *Menolog.*, *Lugl.*, *p.* 153.

XXXI OCTOBRE.

—

Le trente et unième jour d'octobre de l'an 1647, mourut sur la côte du Maroc le Père Emmanuel Mendès, aumônier de la colonie et de la garnison portugaise de Mazagan. Il s'était préparé de loin à ce pénible genre d'apostolat, par une énergique lutte contre lui-même, pour soumettre à l'esprit de Dieu tout désir et toute révolte de la nature. « Mon Dieu, mon Recteur, ma cellule », se redisait-il souvent à lui-même, pour s'animer à la présence divine, à une parfaite obéissance, et à la vie de travail et de silence d'un vrai religieux. « Je ne l'ai jamais entendu, disait un de ses compagnons, parler à ses frères ou aux étrangers d'aucune autre sujet que des choses du ciel ». Deux fois par jour, matin et soir, il se flagellait rigoureusement, et s'armait, pendant trois ou quatre heures au moins, d'un rude cilice. Dans la colonie de Mazagan, le Père Mendès trouva d'abord autant de tristesse pour l'âme que de privations pour le corps. Les intérêts de l'âme touchaient fort peu cette population d'aventuriers; et elle laissa longtemps l'homme de Dieu s'épuiser sans fruit au milieu des rues, à enseigner la doctrine chrétienne. Mais enfin la peste et la guerre assurèrent un plein triomphe au dévouement d'Emmanuel Mendès. La situation devint peu à peu si critique et la ruine si imminente, que la nuit, tandis que Mendès veillait au salut de huit cents malades, son compagnon, le Père Antoine de

Macédô parcourait les remparts de la ville assiégée, pour donner l'alarme en cas de surprise. Et quand enfin tout remède pour les mourants vint à manquer, Mendès dut se livrer au caprice des flots, pour aller chercher à Lisbonne un dernier secours. Cet effort acheva d'épuiser ses forces, comme il l'avait prévu et déclaré au Père de Macédo. Aussi, à peine de retour, succomba-t-il après quelques jours d'agonie ; et parvenu à la veille de la Toussaint : « Quel bonheur ce serait pour moi, dit-il à son cher compagnon, d'entrer aujourd'hui ou demain dans le royaume des élus ! » Or peu d'heures après, il rendait plein de joie sa sainte âme à Dieu.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 649. — Id, *Synops. Annal.*, *p.* 293.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

1er NOVEMBRE.

—

Le premier jour de novembre, moururent glorieusement pour la foi, l'an 1622, les deux Bienheureux Frères Denis Fugixima et Pierre Onizucca, novices japonais, catéchistes du Bienheureux Père Pierre-Paul Navarro, et brûlés vifs avec ce grand serviteur de Dieu à Ximabara. Le Bienheureux Fugixima était âgé de trente et un ans, et fils d'un généreux chrétien d'Arima qui avait sacrifié lui-même sa fortune et une position distinguée, pour vivre et mourir fidèle à Jésus-Christ. Msais, demeuré orphelin dès son enfance, entre les mains de parents idolâtres, Denis chercha bientôt un refuge près des missionnaires, et les servit jusqu'à la mort avec une ferveur et une générosité à toute épreuve. Même au milieu des plus humbles travaux, il avait l'esprit et le cœur tellement absorbés en Dieu, qu'on le trouvait parfois immobile, en extase, sa hache à la main, dans une forêt voisine où on l'envoyait couper du bois ; et il obtint, dans ses derniers

jours, l'unique salaire qu'il demandait depuis longtemps à Notre-Seigneur, de mourir fils de saint Ignace et martyr. Le bienheureux Onizucca n'avait pas reçu dans la maison paternelle de moins beaux exemples. Son père était depuis longtemps un de ces vaillants néophytes qui bravaient les fers et la mort pour donner, en dépit des plus effroyables menaces, un asile aux hommes apostoliques fugitifs et proscrits. Le jeune Pierre, ange d'innocence et de piété, crut que l'Esprit-Saint l'appelait à quelque chose de plus encore que d'être l'hôte et le gardien des serviteurs de Dieu. Il demanda et obtint de les suivre, se fit leur serviteur, partagea les travaux et les périls de leur apostolat, déclara hautement à ses juges qu'avec le secours divin il espérait bien qu'on ne trouverait aucune torture capable de lui faire jamais renier Jésus-Christ, et rendit enfin joyeusement son dernier soupir au milieu des flammes, âgé à peine de dix-huit ans.

Decretum Beatific. CCV. MM. Jap., Romæ, 1867.—* *Acta Beatific. CCV. MM. Jap.* — BOERO, *Relaz. della Glor. morte di CCV. BB. MM.* — *Lettera Annua del Giappone, A.* 1622. — CARDIM, *Fascic. e Japp. Flor., p.* 97, 99. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr., p.* 346. — GUERREIRO, *Glor. Coroa, p.* 509,542. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 305. — NIEREMBERG, *Vidas exempl., t.* 4, *p.* 332. — BARTOLI, *Giappone, l.* 4, § 59. — CRASSET, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* , *p.* 418. CORDARA, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 404. — NADASI, *Ann. dier. memor., p.* 255 — DREWS, *Fast. Soc., p.* 427. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 1 *Nov., p.* 2.

La même année, mais on ne sait quel jour, mourut pour la sainte Église romaine, à Java, le Père Gilles de Abreu, massacré par les

Hollandais hérétiques, à l'âge de vingt-neuf ans. Il s'était embarqué trois ans auparavant pour le Japon, dans l'espoir d'y répandre son sang pour l'amour de Dieu lorsqu'il tomba entre les mains d'écumeurs de mer, et fut conduit, chargé de chaînes comme un malfaiteur, à Batavia. Il y souffrit pendant plus de deux années entières toutes les rigueurs d'une très-dure captivité; mais il s'en consolait en soutenant la foi et le courage de ses compagnons d'infortune; et il eut la joie de les voir, fidèles à ses exhortations et à ses exemples, supporter généreusement cette vie de misères pour l'amour de Jésus crucifié. Toutefois, dévoré de zèle pour le salut des âmes et la gloire de son Seigneur, Gilles de Abreu ne crut pas devoir borner son apostolat à préserver ce petit troupeau contre les attaques de l'enfer; et il tenta d'arracher peu à peu ses geôliers eux-mêmes à l'hérésie. Ceux-ci ne lui répondirent d'abord que par un redoublement de privations, d'outrages et de coups. Mais rien en ce genre n'était capable d'effrayer et de faire taire l'intrépide confesseur de Jésus-Christ; et les hérétiques furieux lui brisèrent enfin tout le corps avec une si sauvage barbarie, qu'il ne tarda pas à expirer entre les mains mêmes de ses bourreaux.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 275.—Id., *Ann. Glor. p.*382.—Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforc. Relig.*, *p.* 299.—Cardoso, *Agiolog. Lusit.*, 27 *Abr.*, *t.* 2, *p.* 737, 740. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 320. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 286. — Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 385. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 289. — Patrignani, *Menolog.*, *Nov.*, *p.* 166.

II NOVEMBRE.

—

Le second jour de novembre, mourut à Evora, l'an 1608, dans une heureuse et sainte vieillesse, le Père Antoine Pirès, dont la vie, la mort et la tombe même furent précieuses devant Dieu. Le dévouement et l'humilité formaient comme le trait caractéristique de sa vertu. La faiblesse extrême de sa santé avait inspiré d'abord de si vives craintes, que, sur l'avis des médecins, les supérieurs de la Compagnie refusèrent une première fois de le recevoir parmi les novices. Pirès se retira donc tristement, mais recourut avec ferveur au secours divin. Or, éclairé tout à coup pendant sa prière, il revint bientôt trouver le Père Provincial, et lui dit avec assurance : « Mon Père, veuillez me croire : non-seulement Notre-Seigneur me donnera la force dont j'aurai besoin pour le servir, mais de tous ceux qui vous prophétisent ma mort prochaine, pas un seul ne me survivra. » Il vécut en effet près d'un demi-siècle encore, et avec tant de zèle et d'énergie, qu'à peine enfin la veille de sa mort, sentant décidément ses forces à bout, il demanda le soir au Père Ministre la permission d'aller se reposer un peu avant ses Frères. « Mais je vous en prie, ajoutait-il, n'en dites rien pour cette fois au Père Recteur, de peur que cette nuit, si l'on vient demander un prêtre pour quelque malade, il ne permette pas de me réveiller. » Trois fois, durant sa longue vie, cet héroïque serviteur de Dieu avait bravé tous les

périls et toutes les horreurs de la peste, pour ouvrir le ciel à des milliers de pauvres moribonds. Il parcourait alors à cheval les campagnes environnantes, afin de ne pas arriver trop tard près des agonisants; et quand il rencontrait sur son chemin quelque cadavre abandonné, il le plaçait sans crainte devant lui et l'emportait en toute hâte, pour lui donner la sépulture chrétienne de ses propres mains. Une de ses œuvres de prédilection, merveilleusement bénie par Notre-Seigneur, était de faire partout fleurir la sainte vertu de pureté; prodigue de son temps et de sa patience avec des âmes dont le salut semblait exiger une charité à toute épreuve. Et ce fut là peut-être ce qu'après sa mort, Dieu voulut glorifier en son serviteur par un miracle. Car lorsque, au bout de plusieurs années, on rouvrit la tombe du Père Pirès, il s'exhala de ses ossements un véritable parfum du Paradis.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *t.* 2, *p.* 543. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 656. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 195. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1608, *p.* 14. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 656. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 259. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 430. — Patrignani, *Menolog.*, 3 *Nov.*, *p.* 16.

N. B. Les quatre derniers écrivains auxquels nous renvoyons ici nos lecteurs, se copiant simplement l'un l'autre, donnent au Père Pirès le nom de Pinas, et placent sa mort au trois novembre. Nous avons préféré suivre, en ces deux points, le Père Franco.

III NOVEMBRE.

—

Dans la nuit du trois au quatre novembre de l'an 1599, mourut, à Lisbonne, le célèbre Père Pierre de Fonséca, l'une des plus hautes intelligences d'un siècle fécond en grands hommes, et le créateur du système de la *science moyenne*, si heureusement popularisée dans la Compagnie et dans l'Église par le plus illustre de ses élèves, Louis de Molina. Pour la sûreté du coup d'œil, la largeur des vues, la promptitude et la constance dans l'accomplissement des œuvres de Dieu, Fonséca, disait-on, rappelait saint Ignace; et dans les situations, tour à tour si diverses, où le plaça la Providence, il parut toujours au-dessus des difficultés et des exigences des emplois que ses Supérieurs lui confiaient. D'un caractère ardent et impétueux, il n'en conserva que la décision et l'énergie, au service d'une raison toujours maîtresse d'elle-même et soumise à Dieu seul. Un renoncement à la nature porté dès son noviciat jusqu'à l'héroïsme et le recours constant à la prière lui avaient, de bonne heure, acquis cet empire. Bientôt il y joignit les plus riches trésors de la science, et n'avait guère dépassé sa trentième année, qu'on l'appelait déjà l'Aristote de sa patrie, et tout faisait même espérer de lui comme un complet renouvellement de philosophie catholique, lorsque, dans la force de l'âge, il fut député par sa Province à la troisième congrégation générale, qui nomma Everard Mercurian pour gouverner toute la Com-

pagnie après saint François de Borgia, et choisit pour assistant du Portugal, des Indes et du Brésil, Pierre de Fonséca. Bientôt sa perspicacité et sa prudence le rendirent l'arbitre, pour ainsi dire, non des seuls intérêts de son Assistance ou de son Ordre, mais des intérêts mêmes de la sainte Église. Le Souverain Pontife Grégoire XIII ne se décidait, assurait-on, dans les circonstances les plus importantes, qu'après avoir pris ses conseils; et s'il se rencontrait, disait-on encore dans Rome, une difficulté insoluble à tout autre, il fallait la porter au Père de Fonséca. Philippe II, maître du Portugal, montra, quelques années plus tard, la même confiance dans la vertu et les lumières de ce grand homme : il réclama hautement ses avis pour la réforme des mœurs publiques, et lui accorda l'expulsion des comédiens et des histrions corrupteurs du peuple et de la jeunesse. Enfin, durant le dernier quart du seizième siècle, la ville de Lisbonne, écrit un historien portugais, ne dut pas moins de reconnaissance au zèle de Fonséca pour la gloire de Dieu, que Rome n'en avait dû, peu auparavant, au zèle même de saint Ignace. Ainsi la maison des catécumènes, le double refuge des jeunes filles préservées et des pécheresses repenties, les deux asiles des orphelines, victimes de la contagion et de la guerre, le séminaire irlandais de Saint-Patrice, tour à tour, abri de tant d'exilés, pépinière de tant de martyrs et de confesseurs de la foi romaine, furent en effet, dit son biographe, autant de créations des conseils, des démarches, des aumônes et du dévouement du Père de Fonséca; et cent vingt ans après sa mort, au temps du Père Franco, pas une encore n'avait été ébranlée. De plus, il obtint, à force d'instances, des Pères de diverses Provinces et de presque toute langue de l'Ancien Monde, qu'ils vinssent travailler au salut de leurs compatriotes, attirés alors sur les bords du Tage par le com-

merce de l'Orient et de l'Occident. Enfin, après une vie si pleine, au moment où se séparait la Congrégation provinciale de Lisbonne en octobre 1599, cet homme, toujours dévoué à la plus grande gloire de Dieu, fut attaqué d'une fièvre maligne qui le réduisit bientôt à l'extrémité. On vit alors briller en lui d'un nouvel éclat toutes les vertus religieuses : une obéissance absolue au moindre signe des médecins et des infirmiers; une mortification sans réserve, à ne refuser, à ne demander aucun remède; la continuelle présence de Dieu, et une résignation parfaite à son bon plaisir; enfin une joie ineffable d'avoir vécu et de mourir dans la Compagnie de Jésus, gage très-ferme, disait-il, de son assurance en la divine miséricorde, et comme il l'espérait avec une humble confiance, de son éternelle prédestination.

Litt. Ann. Soc., A. 1599, *p.* 141. — TELLEZ, *Chron. da Comp., t.* 1, *p.* 376; *et t.* 2, *p.* 107, 180. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 393. — ID., *Ann. Glor., p.* 660. — ID., *Synops. Annal., p.* 171. — JUVENCIUS, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 2, *p.* 822. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 3, *p.* 580. — SOTUELLUS, *Bibl. Scrip. Soc., p.* 671. — NADASI, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 260. — DREWS, *Fast. Soc., p.* 431. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 4 *Nov., p.* 21.

IV NOVEMBRE.

—

Le quatrième jour de novembre de l'an 1614, mourut dans une hutte au bord de la mer, hors des murs de Nagazaqui, le Père Jacques de Mesquita, expirant au milieu de ses quatre-vingt-dix frères condamnés à l'exil et qui allaient quitter le surlendemain le sol du Japon. Jacques de Mesquita s'était consacré depuis trente-huit ans au salut des âmes, et jouissait d'une haute réputation de sainteté qui, jointe à la vraie cause de ses dernières douleurs et de sa mort, fit commencer à Macao, d'après le Père Antoine Cardim, le procès de sa béatification. On citait en particulier sa rigueur pour lui-même, sa merveilleuse charité à l'égard d'autrui ; et il porta même cette vertu jusqu'à se dépouiller d'une grande partie de ses vêtements, à l'exemple de saint Martin, pour revêtir les membres souffrants de Jésus-Christ. C'est au Père Jacques de Mesquita qu'Alexandre Valignani avait confié, dès 1585, le soin de conduire en Europe les quatre jeunes ambassadeurs des princes chrétiens du Japon, et de veiller sur eux, comme leur mère. Peu s'en fallut qu'il ne pérît alors sur mer, tant les débuts de la navigation lui furent cruels ; et plus tard, sous le fer de deux sauvages montagnards, en traversant à pied la presqu'île des Indes. Enfin, quand éclata, en 1614, l'orage qui ne devait plus s'apaiser jusqu'à la destruction de la sainte église japonaise, Jacques de Mesquita mit tout en œuvre pour le conjurer;

mais ce fut en vain. Arraché violemment à ses néophytes et condamné à la déportation, il fut témoin des scènes de douleurs et de ces funèbres processions, où l'on voyait jusqu'aux petits enfants parcourir les rues de Nagazaqui, couronnés d'épines, arrosant la terre de leur sang, et implorant pour eux et pour leurs apôtres la divine miséricorde. De plus, en attendant le départ des vaisseaux, la cruauté des persécuteurs n'avait pas même permis aux missionnaires de chercher un abri dans les murs de la ville; mais on les avait parqués, pour ainsi dire, le long du rivage, exposés à toutes les intempéries de la saison. Le cœur brisé par la séparation de son troupeau, et déjà d'ailleurs épuisé par l'âge, la fatigue, la maladie, Jacques de Mesquita demeura là huit jours, sur un peu de paille, priant humblement Notre-Seigneur de le laisser reposer mort sur cette terre qu'il avait tant aimée, parmi ses chers et fidèles néophytes, loin desquels il ne pouvait se résoudre à vivre; et, quarante-huit heures avant que les exilés sortissent du port, son dernier vœu fut exaucé.

Lettera Annua del Giappone del 1614. — Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor.*, *p.* 41. — Trigautius, *De Christ. ap. Jap. triumphis*, *p.* 277 (*Cf. p.* 259, 268). — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 275.— Guerreiro, *Glor. Cor. d'esforç. Relig.*, *p.* 497. — Tanner, *Soc. Jesu usque ad sang.*, *p.* 272. — Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 655. — Bartoli, *Giappone*, *l.* 3, § 88. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 275, 277.—Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 1, 437, 551; *et t.* 2, *p.* 174, 192.—Nieremberg, *Vid. Exempl.*, *t.* 4, *p.* 718.—Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 261. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 431. — Patrignani, *Menolog.*, 4 *Nov.*, *p.* 23.

L'histoire de la Compagnie cite avec honneur trois autres Pères de Mesquita, également dignes de mémoire, soit par leur zèle des âmes et leurs épreuves, soit par l'amour héroïque de leur vocation : Jean de Mesquita, au Maduré, vers 1560; Louis de Mesquita, vers 1575, à Bahia; et un troisième, dont le prénom nous est inconnu, victime de la cruauté de Pombal, en 1759, auprès de Porto.

Jean de Mesquita rivalisait de ferveur et de zèle avec les plus illustres successeurs de saint François Xavier sur la côte de la Pêcherie. L'espoir du martyre lui rendait aimables les plus durs travaux, les plus périlleuses rencontres; et les Annales des missions d'Orient, qui lui donnent ce bel éloge, nous ont conservé en même temps quelques échantillons de ses souffrances. Surpris, près du cap Comorin, par toute une armée de Badages, il avait fui en toute hâte avec ses néophytes. Mais parvenu au bord de la mer, et ne voulant chercher un abri dans quelques barques de pêcheurs qu'après avoir pourvu à la sûreté de tous ses enfants, il dut se jeter à la nage. Or, trop faible pour se maintenir longtemps au-dessus des flots, il préféra bientôt revenir au rivage, où les vainqueurs l'accueillirent, lisons-nous dans un vieux récit, par quelque sept ou huit coups de javelines; et de l'une de ses blessures sortit une telle abondance de sang, qu'en arrivant près du capitaine ennemi, il tomba à terre sans connaissance. Traîné de là par ces infidèles dans une de leurs places fortes, le pauvre prisonnier eut encore plus à souffrir de son nouveau maître : car ce barbare, écrit le Père du Jarric, craignant qu'il ne lui échappât, lui fit mettre une chaîne aux pieds, et une autre au cou; mais toutes deux reliées ensemble, et si courtes que, jour et nuit, le serviteur de Dieu était comme replié en cercle, et la tête baissée presque jusqu'à terre : tourment dans

lequel il pensa mourir. Enfin, durant une nuit de fête où ses gardiens s'étaient longuement enivrés en l'honneur de leurs dieux, un intrépide et adroit néophyte délivra le Père de Mesquita, et après sept jours d'une fuite où il faillit, à plusieurs reprises, tantôt retomber en captivité, tantôt expirer d'épuisement, de chutes et de faim, il rejoignit, dans l'île de Manar, la plus grande partie du troupeau si cher auquel il avait consacré sa vie.

SOUSA, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 315. — DU JARRIC, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 405. — FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 504. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 159.

Louis de Mesquita s'était consacré au salut des peuples du Brésil. Mais Notre-Seigneur se contenta de sa bonne volonté, en permettant que les seules douleurs de la traversée fussent assez cruelles pour épuiser sa vie, à la fleur de l'âge. Mais en neuf année de vie religieuse, le Père Louis semblait avoir pénétré tous les secrets de la vie intérieure et d'une perfection vraiment consommée; et il les avait résumés admirablement dans un dialogue de sa composition entre un religieux de la Compagnie et son ange gardien. Ce saint jeune homme était surtout d'une énergie surprenante à se vaincre; et pour n'être jamais exposé à faiblir dans certaines pratiques des vertus plus pénibles à la nature, il n'hésitait pas, en maintes rencontres, à s'y engager par un vœu formel. C'est ainsi, en particulier, que se jugeant indigne de sa vocation, et supposant que la Compagnie pourrait bien vouloir le chasser un jour, il s'était obligé irrévocablement à la

servir alors même jusqu'à la mort, à titre d'esclave pour ainsi dire, dans les plus durs et dans les plus humbles travaux.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 506. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 4, *p.* 61.

Enfin, parmi les derniers martyrs de la Compagnie en Portugal, on ne saurait omettre le nom d'un quatrième Père de Mesquita, déjà presque épuisé de force et de vie, quand les exécuteurs des ordres de Pombal le contraignirent brutalement à prendre la route de l'exil, prix de sa fidélité à la Compagnie. Pour se rendre à Porto, deux jours suffisaient d'ordinaire. Mais on en mit quatre, dit l'historien de ces tristes scènes; et durant tout ce temps la pluie ne cessa point. Quand les chefs de l'escorte s'arrêtaient pour prendre un peu de repos dans quelque hôtellerie, ils laissaient dehors leurs prisonniers subir les injures de l'air; et le soir, ils les renfermaient tout mouillés dans des cabanes sans feu ou dans des étables. Or bientôt le Père de Mesquita devint si souffrant qu'il fallut le mettre dans une litière. Mais après quelques pas il fut renversé dans la boue, presque mourant. Et cependant alors même ses compagnons ne purent obtenir de rester près de lui, mais seulement de lui envoyer un prêtre avec les saintes huiles, dès leur arrivée à Porto; et à peine eut-il ainsi reçu l'extrême-onction qu'il expira.

CARAYON, *Prisons de Pombal, p.* 215, 218.

V NOVEMBRE.

—

Le cinquième jour de novembre de l'an 1647, mourut de la mort des justes, à Lisbonne, le Frère Coadjuteur Gabriel Ramos, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé plus de soixante dans la Compagnie. Son principal emploi, durant une vie si longue, fut le soin des malades; et il s'y dévouait en esprit de foi, joignant la prière au travail avec tant de ferveur, qu'après avoir pleinement satisfait à toutes les délicatesses de la charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ et à tous les ordres de l'obéissance, il n'avait pas de plus doux repos que de se retirer dans une chapelle voisine, pour y vaquer à la contemplation des choses de Dieu.

Franco, *Ann. Glor., p.* 663. — Id., *Synops. Annal., p.* 293.

Vers le même jour, mourut en 1707, au collége de Faro, le Frère Coadjuteur Joseph Soarès, chargé de la culture des terres du collége pendant quatorze ans. Ses frères et les étrangers le vénéraient comme un vrai saint. Chaque matin il se rendait à une métairie voisine de Faro et y demeurait jusqu'au soir, exposé à toutes les injures de l'air, fort mal vêtu, dînant fort mal, et se ménageant moins qu'un nègre; car il eût rougi qu'un homme de peine se fatiguât plus pour un salaire, que lui pour plaire à Dieu et pour nourrir les membres

de la Compagnie. Les ouvriers s'aperçurent même qu'avant de se mettre au travail, le Frère Joseph s'enfermait seul quelques instants, et se flagellait rigoureusement, afin de mieux s'animer sans doute aux souffrances de la journée, et d'en offrir les prémices à Notre-Seigneur. Cette découverte augmenta encore le respect et l'admiration qu'ils avaient pour Soarès, et ne fut pas sans influence sur la sanctification de plusieurs d'entre eux. Quand il revenait au collége, après le coucher du soleil, quelque épuisé qu'il fût bien souvent, on était sûr de le trouver toujours, en attendant l'heure du souper, à genoux auprès du saint tabernacle. Le modèle par excellence du Frère Joseph, dans cet humble et laborieux office, était son saint patron; et on l'entendit plus d'une fois lui adresser cette naïve et touchante prière : « Mon bon Saint, qui avez nourri, à la sueur de votre front, le divin Enfant Jésus et sa mère, conservez-moi les forces nécessaires pour nourrir aussi de mon travail les religieux de ce collége, dont tout mon désir est d'être l'esclave. » Il s'adressait aussi, pour le même sujet, à la très-sainte Vierge; et, retenu un jour inactif par une fièvre ardente et opiniâtre, à laquelle les médecins cherchaient vainement quelque remède : « A quoi bon tout cela? dit alors le malade. Croyez-vous donc que je ne puisse guérir sans tant d'embarras? » Et comme on lui demandait par quel moyen : « En invoquant Notre-Dame », reprit Soarès. — « Invoquez-la donc, mon cher Frère, » lui dit un de ceux qui étaient présents : « car en vérité votre guérison est nécessaire au bien de ce collége. » Et dès ce jour la fièvre disparut.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 646. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 429.

VI NOVEMBRE.

—

Le sixième jour de novembre, mourut à Coïmbre, en 1712, le Père Emmanuel Duarte, professeur de théologie, et martyr de son dévouement auprès d'un malade. Il jouissait, dans sa Province, d'une haute réputation de science, de vie intérieure, de détachement et de charité. Les sermons du Père Vieyra sur le saint Rosaire lui avaient inspiré le plus vif amour pour cette pieuse pratique; et il trouvait toujours assez de temps pour payer en entier à Notre-Dame ce fidèle tribut d'hommages. Trouvant un jour en pleine campagne un malheureux grièvement blessé, non content de lui prodiguer toutes les consolations du saint ministère, il le prit dans ses bras et, sans s'inquiéter ni de la distance ni des difficultés d'une montée très-rude, il ne voulut s'en décharger qu'après l'avoir reporté jusqu'à son logis.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 663. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 442.

Vers le même jour, à Lisbonne, mourut, l'an 1607, le Père Jacques de Barros, vénérable vieillard qui avait passé près de cinquante-huit ans dans la Compagnie, sans cesser jamais ni de suivre la vie commune ni de travailler au salut des âmes, jusqu'au matin même

de sa sainte mort. Admis au noviciat, du vivant d'Ignace, Jacques de Barros avait respiré ce premier esprit de zèle pour l'honneur de Dieu que répandait partout notre bienheureux Père. Aussi toute injure contre son Seigneur lui faisait à l'âme une plaie cruelle; et l'on assure qu'il ne pouvait entendre parler d'une faute grave sans verser aussitôt d'abondantes larmes, comme sur le plus lamentable de tous les maux.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 659. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 193.

VII NOVEMBRE.

—

Le septième jour de novembre de l'an 1614, mourut, au collége de Lisbonne, le Père Antoine Simoès, modèle de patience héroïque et d'humilité. Il avait à peine vécu dix-sept ans dans la Compagnie, presque toujours infirme et dans la cruelle impuissance d'employer à quoi que ce fût de rares talents, dont Notre-Seigneur semblait n'avoir été prodigue envers lui que pour en exiger le sacrifice. Antoine Simoès comprit heureusement que cette impuissance était, dans les vues de Dieu, un moyen douloureux mais très-efficace pour parvenir à la sainteté. Il accepta donc un état si triste et si humiliant pour la nature, avec la plus complète résignation; et ceux de ses frères qui le soignaient ne se lassaient pas d'admirer sa paix, sa modestie, son obéissance, et ce renoncement intérieur d'une âme totalement crucifiée au monde avec Jésus-Christ. Ses derniers jours furent un vrai martyre, d'autant plus affligeant pour le pauvre malade, qu'il se sentait par malheur plus à charge à ceux qui lui prodiguaient les soins de leur charité. Car l'infection de sa poitrine en vint au point de corrompre le sang d'un de ses infirmiers. Aussi reçut-il avec joie l'annonce de sa fin, prochaine et répondit aimablement au Père qui l'avertissait de s'y préparer : « Oh! que vous êtes vraiment un ami fidèle! » Et

jusqu'à son dernier soupir, cette soumission filiale au bon plaisir de Dieu ne se démentit pas un seul moment.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 664. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 210.

La même année 1614, mourut à Goa, de la mort des saints, le Père Nicolas Pimenta, l'émule des deux autres grands Visiteurs et organisateurs de la Compagnie en Orient, sous le Père Claude Aquaviva, Albert Laerzio et Alexandre Valignani. Nicolas Pimenta devait sa naissance et son baptême à la protection miraculeuse du Bienheureux Gilles, religieux de Saint-Dominique. Sa mère allait en effet périr avec lui, dès le troisième mois de sa grossesse, lorsqu'elle se fit appliquer, presque à l'agonie, la ceinture de fer du Bienheureux; et elle se trouva soudain hors de tout danger. Aussi quand Pimenta comprit ce que valait une pareille grâce, il ne passa plus un seul jour sans honorer son libérateur par quelque témoignage de reconnaissance; et à seize ans il résolut de ne plus vivre que pour Dieu Le désir sincère d'être méprisé et la continuelle présence de Notre-Seigneur parurent alors, dès les premiers jours, ses deux vertus de prédilection. Mais craignant que l'étude ou l'enseignement des lettres humaines vînt à refroidir peu à peu sa première ferveur, il résolut de tout mettre en œuvre pour y faire chaque année de nouveaux progrès; et, dans ce but, il ne manquait pas d'aller fidèlement, au retour des vacances, se jeter aux pieds de son Supérieur, pour lui demander instamment la grâce de pouvoir passer quelques semaines parmi les novices, en partageant, comme l'un d'entre eux, tous leurs

exercices de piété et d'humiliations, parfois au prix de luttes vraiment héroïques. Aussi parvint-il de bonne heure à une très-haute perfection, et fut même bientôt favorisé de grâces insignes. Comme il était, par exemple, en oraison, dans la Maison Professe de Lisbonne, le jour du funeste combat d'Alcaçar-Kébir, le Sauveur lui fit voir soudain le champ de bataille couvert de morts, de fuyards, de captifs, et le jeune roi Don Sébastien, encore vivant alors, mais errant au hasard; et Pimenta, dès le jour suivant, put offrir ainsi pour les vaincus, morts ou prisonniers, le saint Sacrifice. Douze ans plus tard, lorsqu'il fut député à Rome par sa Province, Nicolas Pimenta passait déjà pour un des orateurs les plus distingués de sa patrie; mais comme il semblait non moins éminent dans l'art de gouverner les hommes et d'organiser les œuvres de Dieu, Claude Aquaviva l'eut à peine vu qu'il le choisit pour aller visiter les deux Provinces de Goa et du Malabar avec leurs importantes missions d'Afrique et d'Asie. Plusieurs historiens nous ont conservé la relation de cette visite; et l'on ne sait, en la lisant, ce qu'il faut admirer le plus, du zèle, du courage ou de la sagesse de ce grand homme. Plus d'une fois il brava la mort, soit pour aller consoler au loin quelqu'un de ses frères, soit pour étendre et affermir, selon le devoir de sa charge, le royaume de Jésus-Christ. Rentré, quelques années après, dans la vie privée, comme il se trouvait à Goa, le Père Nuno Rodriguès, mort depuis peu en odeur de sainteté, lui apparut un jour, tout éclatant de gloire, et lui demanda s'il voudrait le suivre. « Me voici, je suis prêt », répondit à l'instant Pimenta. Mais Rodriguès reprit en souriant : « Non, pas encore, l'heure n'est pas venue. Dieu veut qu'auparavant vous gouverniez de nouveau cette Province. Puis quand l'obéissance vous aura donné un successeur, vous viendrez me

rejoindre au ciel. » Or, cette annonce prophétique s'accomplit dans tous ses détails ; et quand approcha le terme de sa sainte vie, Pimenta l'attendit sans trouble, pressant avec amour contre ses lèvres l'image du Sauveur mort pour lui sur la Croix, et répétant à plusieurs reprises : « O mon Jésus, qui, dans tous mes voyages, avez été pour moi un si fidèle et si doux compagnon, recevez maintenant mon âme; car elle n'a jamais, vous le savez, perdu votre sainte grâce, depuis qu'elle s'est donnée toute à vous. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 491. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 137. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 152, 162. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orient.*, *t.* 1, *p.* 536, 565 *et t.* 3, *p.* 3, 205, 805, 894. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 498. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 633. — Patrignani, *Menolog.*, *Marz.*, *p.* 45.

VIII NOVEMBRE.

—

Le huitième jour de novembre de l'an 1636, mourut saintement à Lisbonne, dans la Maison Professe, le Père Edouard Vaz, ancien missionnaire d'Angola, d'où il n'était revenu qu'épuisé de forces, et sur un ordre exprès de l'obéissance, après vingt-sept ans d'apostolat. L'amour de Jésus crucifié lui avait fait traiter si rudement son corps au Noviciat, que sa santé donna quelques temps de très-vives inquiétudes. Mais la docilité avec laquelle il se soumit à tous les remèdes lui rendit bientôt assez de forces pour qu'aussitôt après son élévation au sacerdoce, dès sa quatrième année de vie religieuse, il pût aller braver le ciel dévorant du pays des Nègres. Parti de Lisbonne sur un vaisseau qui emportait vers les côtes de la Guinée toute une troupe d'hommes sans aveu, cherchant fortune et aventures, Edouard Vaz consacra les cinq mois de la traversée à leur gagner le cœur et à leur inspirer le désir de sauver leurs âmes. Ce fut toutefois au prix de bien des sacrifices; mais Dieu bénit visiblement ces premiers essais du jeune et vaillant missionnaire. Une autre épreuve l'attendait presque en vue du port. A quelques lieues de Loanda, le capitaine portugais fut attaqué soudain par un corsaire de Hollande qui le contraignit à se rendre. Or les vainqueurs, ennemis déclarés de la foi romaine, se firent un jeu barbare d'outrager et de maltraiter en particulier Edouard Vaz. Leurs coups toutefois et leurs injures l'af-

fligeaient bien moins que la profanation des choses saintes; et nulle crainte ne l'empêcha de confondre, à plusieurs reprises, en public, leur impiété. Peu de jours après, les prisonniers étaient entassés ensemble, dans une barque, et livrés, près des côtes, à tous les hasards de la mer. Mais au moment de les laisser partir, plusieurs matelots hérétiques les fouillèrent encore une fois pour s'assurer qu'ils n'emportaient aucun objet de quelque valeur; et l'on ne vit pas alors sans étonnement le rude cilice que couvrait la soutane de ce fidèle disciple de Jésus-Christ, et dont tous les angoisses des jours précédents n'avaient pu l'engager à se dépouiller. Quant à ce qu'il souffrit ensuite durant tant d'années, dans l'intérieur des royaumes nègres, Dieu seul en connut les détails; et les historiens du Père Vaz se bornent à dire qu'il fallut le saigner plus de trois cents fois, pour apaiser de temps en temps la fièvre incessante qui le dévorait. Néanmoins, à ne tenir compte que de ses travaux, on eût dû le croire plein de vigueur, et d'une santé à toute épreuve. « Je ne l'ai pas encore vu jusqu'à ce jour, disait un de ses supérieurs qui le dirigeait depuis neuf ans, ni s'arrêter, ni s'excuser une seule fois, quelque pénible ou difficile que fût la corvée qu'on lui proposait. » La voix publique le surnommait le saint Paul d'Angola, et il semblait digne d'un pareil titre. Cet admirable apôtre avait un extrême désir d'expirer au milieu de ses chers et pauvres néophytes. Mais, réduit enfin par la maladie à ne pouvoir plus aider que de ses prières ceux qu'il avait enfantés à Jésus-Christ, et se regardant désormais comme un fardeau inutile ou plutôt à charge à la Mission, il baissa humblement la tête et revint, par obéissance, passer ses derniers jours dans la Maison Professe de Lisbonne. Grâce à la charité de ses Supérieurs et à l'énergie de son âme, il y retrouva un reste de

forces, qui lui permit, pendant environ trois ans, de passer encore une grande partie de ses journées au confessionnal, et de monter quelquefois en chaire. Mais peu à peu sa défaillance devint totalement irremédiable, et il expira d'épuisement, bien avant d'avoir atteint la vieillesse, ne cessant de donner, jusqu'à son dernier souffle, d'héroïques exemples de sainteté.

Franco, *Imag. da virt. em o novic de Evora*, *p*. 440.—Id., *Ann. Glor.*, *p*. 666. — Id., *Synops. Annal.*, *p*. 189, 268. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes*, *t*. 3, *p*. 352. — Patrignani, *Menolog.*, 8 *Nov.*, *p*. 48.

IX NOVEMBRE.

—

Le neuvième jour de novembre de l'an 1553, mourut en odeur de sainteté, au collége de Coïmbre, le Frère Alphonse Vaz, âgé seulement de dix-huit ans. Deux années et demie de vie religieuse lui avaient suffi, dit son biographe, pour parvenir au comble de la perfection, grâce à sa merveilleuse sollicitude de n'apprécier toute chose qu'à la lumière même de Dieu. Son recueillement et sa modestie étaient pour tous une très-aimable et très-éloquente prédication, qui élevait sans effort les cœurs vers le ciel. Il avait contracté la sainte habitude de contempler et de vénérer constamment la personne même du Sauveur dans ses supérieurs; celle des apôtres, dans les prêtres, et des soixante-douze disciples dans tous les autres religieux. Cette vue de foi l'aidait puissamment à leur témoigner, en toute rencontre, un humble et affectueux respect. La ferveur de ce saint jeune homme lui avait fait demander et obtenir la permission de se lever chaque nuit pour vaquer à la contemplation des choses divines; et durant les cinq mois de sa dernière maladie, jamais son état de souffrance ne lui fit omettre un seul exercice de piété. « Je trouve, disait-il, près de Notre-Seigneur, l'adoucissement de tous mes maux! » Et

bien souvent alors le Frère infirmier le surprenait versant des larmes de joie. Une seule pensée lui causait parfois quelque peine : c'était qu'on ne le traitât point assez comme pauvre ; et les remèdes les plus vulgaires étaient ceux qu'il prenait avec plus de plaisir. Peu de jours avant la mort du Frère Vaz, son père, noble et vertueux gentilhomme, le visita une dernière fois ; et comme, en lui faisant ses adieux, il fondait en larmes : « O mon très-cher père, ne pleurez point, lui répondit Alphonse ; mais, bien plutôt, bénissez Dieu de ce que je meurs dans la Conpagnie de Jésus! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 1, p. 617. — Id., *Ann. Glor*, p. 668. — Id., *Synops. Annal.*, p. 37. — Tellez, *Chron. da Comp.*, t. 2, p. 258. — Nadasi, *Ann. dier. memor., Part.* 2, p. 267. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 439.

Vers le même jour, à Evora, mourut, cinq mois après ses premiers vœux, l'an 1704, le Frère scolastique Emmanuel Nogueyra. Il avait souvent à la bouche ces quelques mots, fidèle résumé de toute sa vie religieuse : « Ce que Dieu veut, moi aussi je le veux! » Or ce n'était pas là une vaine maxime, ni l'expression d'un moment de ferveur ; mais il s'appliquait assidûment à tout recevoir comme des mains et du cœur de Notre-Seigneur, et à s'acquitter de chaque exercice avec toute l'énergie et la perfection qui pouvaient dépendre de lui. A plus forte raison avait-il en horreur la moindre négligence dans l'observation de ses règles ; et comme, aux approches de sa dernière heure, un saint religieux l'invitait à s'y

préparer par une confession générale : « Mon Père, je le voudrais bien, répondit ingénûment le Frère Nogueyra ; mais j'ai beau chercher, depuis vingt-quatre heures, au fond de mon âme, je n'ai rien pu me rappeler qui m'offrît matière à quelque regret. » Dans les moments où la violence du mal le réduisait presque aux angoisses de l'agonie, il se contentait de serrer et de baiser affectueusement l'image du Sauveur mourant sur la croix. Son délire même n'était qu'un perpétuel et tendre colloque avec la très-aimable Reine des anges et son chaste époux saint Joseph, ou quelque autre des bienheureux habitants du ciel qu'il honorait d'un culte particulier. Parmi les pratiques de piété du Frère Emmanuel, son biographe signale encore ses saintes industries en faveur des âmes du purgatoire. Non content de leur appliquer le fruit de ses pénitences corporelles et de ses prières, il offrait pour elles, chaque jour, la fatigue de ses études auxquelles il s'appliquait avec une persévérance héroïque. Mais, par un dernier trait de piété filiale envers la très-sainte Vierge, le Frère Nogueyra voulait que, le samedi, toutes ses douleurs, ses fatigues et ses mérites appartinssent, comme de droit, aux âmes souffrantes qui auraient le plus aimé sur la terre la miséricordieuse Mère de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 841. — Id., *Ann. Glor.*, p. 668. — Id., *Synops. Annal.*, p. 418.

X NOVEMBRE.

—

Le dixième jour de novembre de l'an 1681, mourut, au collége de Porto, le P. Antoine Alvrès, universellement vénéré, durant sa vie et après sa mort, comme un vrai saint. Sa vertu de prédilection était de se conformer, en toute chose, à la très-aimable volonté de Dieu. Il en avait fait dès sa jeunesse l'unique sujet de son examen particulier ; et grâce à ce salutaire exercice, il était parvenu à une si merveilleuse pureté de cœur, que, bien des années avant sa mort, il ne trouvait que très-rarement à s'accuser de quelque négligence involontaire, au saint tribunal de la pénitence. Ni le poids des infirmités et des années, ni l'épuisement complet de ses forces ne furent jamais capables de l'arrêter, quand il croyait que Notre-Seigneur désirait de lui quelque chose ; et après avoir consacré tout le jour au pénible travail d'entendre et d'absoudre les pécheurs, il trouvait encore dans son amour pour Dieu assez de vigueur pour veiller et prier durant plusieurs heures chaque nuit. Une vie si sainte était bien digne de se consommer sur la croix. Aussi Notre-Seigneur, sept mois avant la mort du Père Antoine Alvrès, lui envoya-t-il une horrible lèpre dont il se vit

dévoré tout vivant. Mais elle ne lui inspira que de nouveaux actes d'une conformité inaltérable au bon plaisir de son divin Maître. Et il ne savait que répéter, avec le sourire sur les lèvres : « Bénie soit sans fin et sans mesure l'amabilité infinie de Dieu ! »

Franco, *Ann. Glor.*, p. 674. — Id., *Synops. Annal.*, p. 369.

Le même jour, au collége d'Evora, mourut en 1700 le Père Benoît de Lémos, âgé de soixante-quinze ans, dont il avait passé soixante et un dans la Compagnie, et quatorze à la cour de Londres, auprès de la reine d'Angleterre, Catherine de Portugal, femme de Charles II. Plein de mépris pour les biens d'ici-bas et d'une haine impitoyable pour tous les désirs de la nature, ce grand et saint religieux ne perdit rien de sa première ferveur, au contact du monde. Ceux qui l'avaient jadis le plus admiré, avant son départ pour l'Angleterre, furent saisis de stupeur, dit son biographe, en le voyant, à son retour, plus oublieux encore de ses intérêts et de son bien-être ; plus ami du joug de l'obéissance, de la pauvreté, de la vie commune ; plus heureux, en un mot, de porter la croix, sous les yeux de Dieu seul, sans en rien laisser voir, autant que possible, à ceux dont la charité fraternelle eût tout mis en œuvre pour le soulager. Comme on abandonnait un jour à son gré l'emploi de quelque argent qu'il avait reçu de la reine : « Oh ! que Dieu Notre-Seigneur m'en garde ! répondit-il. Car ce n'est pas là mon bien, mais le sien, et celui de sa Compagnie ! » Jusque dans la

plus extrême vieillesse, le Père de Lémos ne cessa de traiter son corps avec une rigueur extrême : et pour ne parler ici que de ses jeûnes, la veille de certaines fêtes, comme celles de saint Ignace et de saint François Xavier, il ne s'accordait pas même un morceau de pain ni un verre d'eau. A ces œuvres de pénitence, il joignait de fréquents exercices d'humilité, bien propres à exciter l'émulation de ses plus jeunes frères, comme de balayer publiquement les escaliers et les corridors du collége, et de rendre aux malades les plus vils services ; sans que l'éclat de ses fonctions ni les infirmités de la vieillesse le fissent jamais consentir lui-même à être servi. Parmi le tumulte des cours, l'amour de ce saint homme pour l'oraison et la vie intérieure ne s'était jamais affaibli ; et il y consacrait tout le temps que n'absorbaient point les travaux de l'étude ou de l'apostolat. A mesure même que le poids de l'âge le contraignait à retrancher quelque chose de ses travaux, il donnait un plus grand nombre d'heures à la prière. On disait que sa conversation était véritablement dans le ciel, avec les saints et avec les anges, mais en particulier avec le chœur des séraphins. Il avouait même quelquefois avoir reçu par leur intercession des grâces insignes. En perpétuelle union de cœur avec eux, il répétait, sans se lasser, sur les grains de son chapelet, le *Sanctus* et le *Gloria*, dont ils font retentir nuit et jour la cité de Dieu. Une autre pieuse pratique du Père de Lémos était le chapelet des âmes du purgatoire, dont il consacrait chaque dizaine à diverses classes d'âmes souffrantes: par exemple, aux religieux de différents ordres, ou aux âmes qui avaient eu le plus de dévotion pour tel mystère, et de ferveur pour tels actes de vertu. Enfin ce saint vieillard couronna une vie si pure et si pleine, par une mort digne de sa charité. Un jeune scolastique d'Evora se trouvait réduit à l'extrémité. Or de pareilles morts, trop prématurées

au gré du Père de Lémos, moissonnant dans leur fleur les plus belles espérances de la Compagnie, le blessaient d'une inexprimable douleur. Il supplia donc Jésus crucifié d'accepter ce qui lui restait encore de vie, pour rançon de la vie du jeune malade; et peu de jours après, la guérison de celui-ci et le départ du Père Lémos pour le ciel attestèrent que le sacrifice de l'héroïque vieillard avait été pleinement agréé de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 738. — Id., *Ann. Glor.*, p. 671. — Id., *Synops. Annal.*, p. 408.

XI NOVEMBRE.

—

Le onzième jour de novembre, mourut au noviciat de Lisbonne, en 1664, à l'âge de soixante-sept ans, le P. François Ayrès, surnommé le saint Père Aveugle, tant il avait montré de résignation et de sainte joie à supporter cette douloureuse infirmité, durant les quinze ou vingt dernières années de sa vie. Contraint dès lors de renoncer à la plupart de ses œuvres de zèle, le P. Ayrès obtint toutefois, dans les premiers temps, qu'on le conduisît aux prisons publiques de Lisbonne; et il y passait les journées entières, consolant, instruisant et réconciliant avec Dieu les pauvres prisonniers. Mais, dans la visite de leurs cachots, le serviteur de Dieu ne put éviter plusieurs chutes terribles qui mirent ses jours en danger; et l'obéissance dut lui interdire tout exercice de zèle et de charité hors de sa cellule. Alors, pleinement résigné au bon plaisir de Notre-Seigneur, le P. Ayrès résolut de donner à la prière et à la pénitence presque tous les moments de ses longues journées. Il crut que la moitié du temps destiné au sommeil pourrait désormais lui suffire; encore prenait-il sur la terre nue ou sur une planche, ce peu de repos; et chaque matin il consacrait environ quatre heures à l'oraison, qu'il terminait toujours par une

flagellation très-rude; puis, après s'être purifié des plus légères imperfections au saint tribunal de la pénitence, il allait recevoir le corps de son Sauveur, d'un air si pénétré de la présence divine, que le célébrant et les spectateurs en avaient les larmes aux yeux. Ses jeûnes devinrent si rigoureux, qu'il demeurait bien souvent trois jours par semaine, et quelquefois la semaine entière, sans autre nourriture que du pain et de l'eau. Pour obtenir une parfaite docilité aux plus délicates inspirations de l'Esprit-Saint, il passait chaque année, dans le jeûne et dans la prière, les neuf jours qui séparent l'Ascension de la Pentecôte; et vers le mois d'octobre, il consacrait encore trente jours entiers aux Exercices complets de saint Ignace. Mais dans son étroite réclusion, que l'amour de Dieu lui rendait très-douce, François Ayrès ne se désintéressait pas du salut des âmes. Chaque soir, il dictait à quelque novice ses opuscules de piété, fruit de son esprit d'oraison, et qui l'ont fait regarder à juste titre comme un des plus grands maîtres de la vie spirituelle dans sa patrie. De très-saints personnages ne voulaient pas d'autre guide que lui dans les voies de la perfection chrétienne ou religieuse; et le vénérable prêtre Don Barthélemy de Quental, le Philippe de Néri du Portugal, se faisait gloire de lui obéir comme un enfant, et de lui amener tous ses disciples, pour en faire, disait-il, autant de saints. Une mort non moins admirable couronna dignement cette vie si belle. Quand *le saint Père Aveugle* apprit qu'elle n'était plus éloignée, il entra dans un ineffable transport de joie. Porté, sur sa demande, à l'infirmerie commune des novices, il pria l'un d'entre eux de l'aider à chanter un cantique d'action de grâces; et presque au moment d'expirer, s'adressant à tous ses jeunes frères agenouillés auprès de son lit de mort : « Mes enfants

leur dit-il, conservez précieusement, jusqu'à votre dernier soupir, un tendre amour pour la très-sainte Vierge et la Compagnie de Jésus. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 709. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 675. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 336. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 107 (*Cf. t.* 1, *p.* 474, V. P. Bartholameu de Quental).

XII NOVEMBRE.

—

Le douzième jour de novembre de l'an 1642, mourut saintement à Goa le Père Antoine Fernandès, l'un des plus grands apôtres de l'Ethiopie, d'où son zèle à propager la foi catholique l'avait fait exiler, après trente années de travaux. Il laissait de bon cœur à ses Frères l'éclat et les consolations de l'apostolat, heureux de se dépenser à leur service et de leur procurer quelque secours, au prix de ses fatigues et de sa vie. Ainsi, rien que pour ouvrir à de nouvelles troupes de missionnaires une voie plus libre et plus sûre que celle des côtes de la Mer Rouge, dont venaient de s'emparer les Mahométans, ennemis jurés du nom chrétien, Antoine Fernandès entreprit, à travers les tribus sauvages, les déserts, les fleuves inconnus de l'Afrique équatoriale, un incroyable voyage de dix-sept mois, durant lequel presque tous ses compagnons indigènes défaillirent eux-mêmes devant les obstacles, et l'abandonnèrent sans ressource. Seule, la violence d'un chef de barbares put l'empêcher d'atteindre son but; car il comptait pour rien toutes les privations et les souffrances. Dès longtemps en effet ce saint homme avait su dompter les désirs et les répugnances de la nature par un si dur

traitement de son propre corps, que la perspective d'aucune douleur ne l'effrayait plus. Ses veilles prolongées de chaque nuit, passées en adoration près du tabernacle; ses jeûnes continuels et si rigoureux qu'il ne prenait aucune nourriture avant l'heure de vêpres, ou même avant le coucher du soleil; ses longues et sanglantes flagellations, réitérées souvent plusieurs fois en un jour, semblaient ne pas suffire encore à l'amour de cet admirable serviteur de Dieu pour Jésus crucifié. Les démons eux-mêmes l'attaquaient souvent, et ne le laissaient que brisé de coups, sans épuiser jamais sa patience. A ces rudes labeurs de l'apostolat et de la pénitence, Antoine Fernandès ajoutait encore le travail, non moins méritoire et non moins pénible, de l'étude: et ce fut ainsi qu'il publia, en langue éthiopienne, le rituel et le missel romain, la vie de Notre-Dame, un pieux et savant opuscule sur les saints Anges, plusieurs traités pour l'instruction des prêtres indigènes, ou contre les mensonges de l'hérésie, enfin le livre antique et si vénéré des Ethiopiens, intitulé la *foi de nos Pères*, qu'il purgea de tout mélange de superstition et d'hérésie. De retour à Goa, le Père Fernandès survécut près de dix années aux souffrances de sa captivité parmi les schismatiques et les sectateurs de Mahomet, ne cessant de se dépenser, tant qu'il put se tenir debout, au salut des âmes. Ses derniers jours furent moins une agonie qu'un très-doux repos. Il les passa couché sur son lit, vêtu comme il avait coutume de s'endormir, depuis quarante ans, après le travail de chaque journée, achevant de perdre peu à peu ses forces, mais le visage calme, le regard serein, et sans que son âme invincible cessât de s'entretenir avec Dieu, jusqu'au moment où il exhala son dernier souffle sans le plus léger signe d'effort ou d'angoisse. Le Patriarche Alphonse Mendès, qui lui survécut de quelques années, écrivit lui-même la vie de son

saint compagnon; et nous y trouvons le récit de plusieurs merveilles, dont il n'hésita pas à trahir le secret, après la mort du serviteur de Dieu. Plusieurs Ethiopiens catholiques, très-dignes de foi, lui attestèrent, dit-il, entre autres prodiges, qu'ils avaient vu le Père Fernandès élevé de terre et resplendissant d'un éclat divin pendant qu'il priait; et que dans ses courses apostoliques, arrêté un jour par les eaux d'un fleuve qu'il n'eût pu franchir à la nage, il invoqua, plein de confiance, le secours de Notre-Seigneur, et se trouva tout à coup sur l'autre rive, où la main des anges l'avait invisiblement transporté.

Tellez, *Hist. da Ethiopia Alta*, p. 264, 312, 326, 528, 686. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, p. 600. — Id., *Ann. Glor.*, p. 679. — Cassani, *Glor. del Seg. Sigl.*, t. 1, p. 500. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, t. 1, p. 269. — Jobus Ludolfus, *Hist. Æthiop.*, t. 2, c. 16; et *Comment.*, p. 260, 400. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, p. 71. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, p. 272. — Patrignani, *Menolog.* 12 *nov.*, p. 79.

N. B. L'illustre serviteur de Dieu dont nous venons d'esquisser la vie, est appelé vulgairement, dans plusieurs vieilles relations, Antoine Fernandès *l'ancien*; et cette qualification est importante pour le distinguer d'un autre Antoine Fernandès qui vint le rejoindre en Ethiopie, partagea ses travaux et ses rudes épreuves durant quatre années, souffrit le même exil, et mourut peu après, à la fleur de l'âge, recteur du collége de Diu.

Quant aux contrées parcourues avec tant de peine par Fernandès, durant dix-sept mois, plusieurs sont encore aujourd'hui à peu près inconnues à la plupart des voyageurs et des géographes. D'Anville, guidé par les relations des anciens missionnaires, est presque le seul dont les cartes permettent de suivre à peu près les traces de notre infatigable apôtre.

Voici en effet, d'après le récit du Père Tellez, quelques-uns des points principaux de l'Itinéraire de Fernandès : le lac Tsana, le royaume de Gojam, l'Abaï Sinassé dans le pays des Gongas payens, les Cafres tributaires, le Maleg, le royaume de Naréa, le désert dans la direction du royaume de Balii, les Gallas, le Zébéé passé à deux reprises avant et après la traversée du royaume de Gingiro, le royaume de Combate, le pays des Gura-Guez, et enfin les terres soumises à la domination du Maure Alico, qui retint Fernandès captif à Alaba, et le força de rebrousser chemin à travers les tribus errantes des Gallas.

Le même jour, mourut en 1805, à Pékin, le Père Bernard de Almeyda, le dernier survivant et l'un des plus saints de ces glorieux apôtres que l'Assistance de Portugal n'avait cessé de consacrer au salut de la Chine durant deux cents ans. Dieu, qui le réservait à perpétuer dans ce vaste empire l'honneur de son nom et le souvenir béni de sa Compagnie, l'avait conduit à la Cour de Pékin, avec le Père André Rodriguès, l'année même où le Portugal jetait dans l'exil ou enterrait vivants dans ses cachots tous les successeurs et tous les frères de saint François Xavier que pouvait atteindre la main de Pombal. Ces deux admirables serviteurs de Dieu furent donc les derniers qui de Macao purent librement pénétrer en Chine, pour s'y consacrer au salut des âmes. Quatorze ans plus tard, un des témoins de leur sainte vie, le Père Aloys Cipolla, de la province de Sicile, dans une précieuse lettre que nous a conservée le Père Plowden, écrivait de Pékin à l'un de ses supérieurs : « Nous avons ici, dans notre mission portugaise, deux Pères qui font un bien vraiment prodigieux, et opèrent sous les yeux des

fidèles et des infidèles d'innombrables miracles. Si éclatante est, dans l'un et l'autre, la vertu de Dieu, qu'en des temps moins troublés et moins douloureux pour la Compagnie, il eût été à souhaiter que l'on pût faire sans retard une information secrète, mais authentique, sur l'héroïcité de leurs vertus et leur puissance de thaumaturges. Mais, ajoutait tristement le même missionnaire, on dirait sans doute aujourd'hui, par delà les mers, que nous inventons de fausses vertus et de faux prodiges, pour calomnier et rendre odieux ceux qui travaillent en Europe à l'extermination des fils de saint Ignace. Plaise à Dieu cependant, comme je l'en prie chaque jour, de ne pas laisser périr entièrement dans la mémoire de nos successeurs le souvenir de deux pareils saints. » La seule vie du Père Bernard de Almeyda paraissait donc dès lors, plus de trente-deux ans avant sa mort, au-dessus des forces humaines. La prière semblait remplacer pour lui le repos du corps ; et l'on ne savait, disait-on, s'il donnait plus de temps au travail, à la pénitence ou à l'oraison, le jour ou la nuit. Souvent on le trouvait ravi en extase, et comme vivant par avance de la vie glorieuse des bienheureux. Mais il n'en mettait que plus d'ardeur à crucifier tous ses sens, et à chercher partout la dernière place parmi ses frères. L'instruction chrétienne des enfants et des ignorants avait pour lui un charme particulier ; mais en même temps, son habileté bien connue dans la médecine lui ouvrait l'accès du palais même des plus puissants ennemis de la foi ; et souvent la grâce du saint baptême y pénétrait avec lui clandestinement, pour le salut éternel de beaucoup d'âmes prédestinées. Dans ce même but, il avait formé, avec une incomparable sollicitude, bon nombre de vierges chrétiennes, l'honneur de la belle Église de Pékin ; et deux d'entre elles, sous sa conduite, parvinrent à une perfection

si éminente, qu'on les regardait unanimement, dit encore le Père Cipolla, comme toutes remplies de l'ardeur des apôtres, et confirmées en grâce par le Saint-Esprit.

Lettre du P. Aloys Cipolla, Pékin, 1 décembre 1773 (Trad. angl., Collect. du P. Plowden, Mss. de Stonyhurst).

XIII NOVEMBRE.

—

Le treizième jour de novembre, mourut saintement au Japon, l'an 1612, après vingt et un ans de vie religieuse, l'angélique Père Mancio Ito, issu du sang des rois de Bungo et de Fiunga. Nourri au sein des honneurs et des délices, il semble néanmoins n'avoir connu les vains attraits du monde que pour les sacrifier plus joyeusement à Jésus-Christ. Avant d'avoir accompli sa seizième année, il s'était vu choisi comme ambassadeur des premiers princes chrétiens de sa patrie, pour porter leurs hommages au pied du trône de saint Pierre; et dans un âge encore si tendre, il avait bravé tour à tour, pour l'honneur de la sainte Eglise, l'épreuve des tempêtes et des naufrages, le péril des corsaires, et les fatigues presque incessantes d'un voyage estimé à plus de treize mille lieues, et qui se prolongea près de huit ans. Accueillis par les cours de Portugal, d'Espagne et d'Italie avec tous les honneurs dus aux rois qu'ils représentaient, Mancio Ito et ses trois jeunes compagnons donnèrent partout une haute idée de la foi, de la pureté et de la ferveur japonaises. Les vieilles relations de leur ambassade célèbrent également l'aisance, la franchise, la distinction royale de leurs manières et la délicatesse de leur conscience. En dehors de ce

qu'exigeait leur dignité aux yeux du public, ils menaient entre eux, à la lettre, une vie de novices. Telle était leur fidélité aux moindres pratiques de dévotion que, pour n'en citer ici qu'un exemple, retenus un soir jusque vers minuit au milieu des fêtes que leur donnait une cour d'Italie, pas un d'eux ne voulut prendre son repos avant d'avoir consacré le temps ordinaire, sans en rien retrancher, à son examen particulier; bien qu'il leur fallût le jour suivant se remettre en route de grand matin. Aussi, loin d'ouvrir leurs cœurs à la vanité, l'éclat de ce voyage ne fit que les détacher de plus en plus des joies de la terre; et de retour à peine dans leur patrie, ils supplièrent, tous les quatre, très-instamment, le Père Alexandre Valignani de les admettre au noviciat. Toutefois ce grand et saint religieux voulut d'abord s'assurer par lui-même de leur vocation, dans un temps où déjà tout faisait prévoir l'ère imminente des persécutions et des martyres. Mais il reconnut trop visiblement le doigt de Dieu pour se refuser longtemps à leurs désirs. Cependant Mancio Ito dut subir encore auparavant de rudes combats. Sa mère accourut toute en larmes, avec son second fils Juste Ito, au séminaire d'Amacusa, où elle avait appris qu'il se trouvait, le suppliant de revenir près d'elle, et de ne pas la faire mourir de douleur. Mais cet héroïque jeune homme fit valoir devant elle, avec tant d'énergie, le bonheur de renoncer à tout ici-bas pour se consacrer à Jésus-Christ seul, que son jeune frère déclara soudain vouloir aussi sa part du même bonheur, et l'obtint enfin à son tour après une lutte de huit mois.

L'histoire du Japon ne nous a conservé par malheur presque aucun détail sur un autre des compagnons de Mancio Ito, Martin Fara; nous savons seulement, mais sans en connaître la date, qu'il couronna par une sainte mort une vie toute dévouée à la gloire de

Notre-Seigneur, et qu'il travailla très-efficacement au salut des âmes par de nombreux ouvrages de piété, surtout par ses traductions japonaises des Actes des Martyrs et de l'Imitation de Jésus-Christ.

Relationi della venuta degli Ambasciatori Giapponesi a Roma... raccolte da Guido Gualtieri. Roma, 1586. — *Lettera del Giappone, A.* 1591-92, *p.* 23, 37, 45, 84; *A.* 1611-12, *p.* 109. — *Hist. de l'Estat de la Chrestienté au Japon, A.* 1612-14, *p.* 116. — Bartoli, *Giappone, l.* 1, § 72-100; *l.* 3, § 62. — Id., *Uom. et fatt., t.* 5, *p.* 391. — Sacchinus, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 1, *p.* 105, 156, 200, 225, 345, 535. — Juvencius, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 2, *p.* 582, 632. — Crasset, *Hist. de l'Égl. du Japon, t.* 1, *p.* 440-482, 575, 605; *t.* 2, *p.* 200. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon, t.* 1, *p.* 437... 539... — Guzman, *Hist. de las Miss., l.* 9, *c.* 1-31; *l.* 11, *c.* 26-28; *l.* 12, *c.* 1-8. — Ginnaro, *Saverio Orient., Part.* 2. *p.* 95, 169. — *Wahrhafte und ausfuhrliche Beschreibung der ganzen Reise der japanesischen Gesandtschaft von Japan nach Rom und wiederum zuruck.* (*Missionsgeschichte, Briefe aus Japan, Dr. Th., p.* 310.) — *Cf.* Carayon, *Bibliogr. hist. de la Comp., p.* 75-84.

La même année 1612, mourut au collége de Coïmbre le Père Emmanuel Rodriguès, justement salué, bien avant sa mort, du beau surnom de Père de la Charité, par tous les malheureux qu'il assistait dans leur détresse. Il s'était consacré en effet, durant trois des plus terribles pestes du Portugal, au salut des corps et des âmes d'un peuple entier de malades et de moribonds, sans jamais s'arrêter devant l'excès du péril ni de la fatigue. Et dans un temps où, de son propre aveu, l'épuisement de ses forces lui permettait tout au plus de se traîner à quelques centaines de pas, on l'avait vu soudain, plein de confiance en la toute-puissante vertu d'en haut, faire

quatre ou cinq lieues chaque jour, sous un soleil brûlant, pour ne laisser mourir autour de Coïmbre aucun pauvre pécheur sans confession. Aussi écrivait-il à la fin du fléau : « Dieu m'a rendu, pour ce saint ministère, toute la vigueur de ma jeunesse. » Et ce fut un des fruits de la générosité surhumaine qui lui avait fait dire à son supérieur en s'offrant pour la troisième fois à la mort : « Mon Père, enfin voici le temps ou de mourir au champ d'honneur, ou de satisfaire au moins le désir que Notre-Seigneur me donne de souffrir pour lui. » Quand il célébrait le saint sacrifice et distribuait aux pestiférés le corps du Sauveur, il leur adressait quelques paroles si ardentes, sur le malheur d'avoir offensé la bonté divine et sur le bonheur de rentrer en grâce avec elle, que le plus souvent son auditoire éclatait en larmes et en sanglots, à tel point que plus d'une fois le serviteur de Dieu n'hésita pas à dire : « Oh! que je serai bien payé de toutes mes peines, si Notre-Seigneur m'accorde à ma mort une douleur de mes péchés égale à la douleur de ces pauvres mourants! » Atteint lui-même par le fléau, mais uniquement ému du besoin que tant d'âmes avaient encore de son secours, cet homme de Dieu, après avoir invoqué Notre-Seigneur avec autant de foi que de respect, approcha la sainte hostie de plusieurs charbons pestilentiels qui lui annonçaient sa mort prochaine; et le péril disparut à l'instant, mais non pas la douleur qui faisait sa joie. Car tout en poursuivant son apostolat, il fut deux mois entiers, des pieds à la ceinture, comme transpercé, disait-il, d'innombrables aiguilles; et surtout la nuit, ajoutait-il, « bien loin de trouver dans mon lit un peu de repos, il me semblait n'avoir d'autre appui que leurs pointes. Mais bien souvent Notre-Seigneur m'a fait goûter alors ces douceurs ineffables du paradis, que mon glorieux Père saint François Xavier assure avoir

trouvées parmi les horreurs de l'Ile du More. » Ce fut aussi pour son cœur une joie très-douce d'avoir pu répandre autour de lui ce feu du zèle et de la charité qui le consumait. Car, pour nous borner ici à un seul trait, comme il rappelait un jour à son auditoire, avec une extrême ferveur, que Jésus-Christ tient pour fait à lui-même tout ce que nous faisons pour ses membres souffrants, une très-riche et noble veuve s'engagea aussitôt par vœu à servir les pestiférés de ses propres mains, tant qu'il en resterait un seul dans les murs de Coïmbre ; et nulle servante des pauvres malades ne la surpassa dans son héroïque dévouement.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 493. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 534. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 204.

XIV NOVEMBRE.

—

Le quatorzième jour de novembre, mourut glorieusement en 1701, dans les prisons du roi de Tanjaour, le Père Joseph Carvalho, épuisé par un lent martyre et une agonie de quinze jours, digne récompense de son zèle à prêcher le nom de Jésus. Déjà bien avant son entrée dans la Compagnie, ses condisciples le vénéraient comme un ange de ferveur et de pureté. Novice à l'âge de dix-sept ans, il devint aussitôt et fut jusqu'à la mort un modèle accompli de fidélité à toutes ses règles, bien qu'il lui fallût plus d'une fois une fermeté vraiment héroïque pour triompher des exemples ou des maximes de quelques-uns de ses compagnons. Parti six ans plus tard pour le Maduré, Joseph Carvalho se dévoua durant près de vingt ans à une vie de travail et de pénitence dont la rigueur, écrit son biographe, dépassait de bien loin les saintes prescriptions des ordres les plus crucifiés. A ce prix, il arracha des milliers de victimes au démon; et la puissance qu'il exerçait sur les esprits infernaux pour les chasser des corps aussi bien que des âmes, avait fait de lui la terreur de tous les ministres des faux dieux. Contraint, pour se conserver à ses néophytes, de vivre au milieu des forêts durant des semaines entières, exposé à la dent

des bêtes sauvages, et partageant leur nourriture et leur abri; dépouillé plusieurs fois par les voleurs de tout ce qu'il possédait pour sa subsistance; il tomba enfin, avec le Père Michel Bertholdi, entre les mains des satellites du roi de Tanjaour, dans un temps où la fatigue et la maladie l'avaient déjà presque réduit à l'extrémité. Traîné en cet état, par des chemins affreux, il tomba de faiblesse et d'épuisement à plusieurs reprises, comme le Sauveur montant au Calvaire; et le soir de ce même jour ses bourreaux l'enfermèrent dans une sorte de four embrasé par l'ardeur du soleil, où tous deux seraient morts étouffés, au bout de quelques heures, si le geôlier ne les en eût fait sortir au milieu de la nuit, afin de pouvoir, le lendemain, les présenter vivants au roi. Quand il fallut se remettre en route, Joseph Carvalho n'avait plus la force de faire un seul pas; et néanmoins, en l'aiguillonnant comme un animal, avec la pointe de leurs sabres et de leurs lances, les satellites le contraignirent de se traîner encore jusqu'à la capitale, l'espace de quatre lieues. En pénétrant dans son dernier cachot, le serviteur de Dieu mit sur sa tête, en signe de vénération, et après les avoir baisées avec amour, les entraves qui devaient le tenir désormais immobile jusqu'à la mort, et déclara hautement qu'il les préférait aux trésors et à la couronne du roi. Il y languit quinze jours entiers, ne cessant d'unir ses souffrances à celles de Jésus agonisant; et lorsqu'il sentit approcher enfin l'heure de sa bienheureuse délivrance, après avoir une dernière fois animé ses compagnons de captivité à tout souffrir aussi, plutôt que de renoncer à leur foi, et demandé à Dieu miséricorde pour ses bourreaux, il inclina doucement la tête sur le bras de son cher compagnon d'apostolat, et rendit au Sauveur son âme invincible.

Lettres édifiantes (*Ed.* 1780), *t.* 10, *p.* 242, 286; *t.* 11, *p.* 136. (BERTRAND, *Mission du Maduré*, *t.* 3, *p.* 400; *t.* 4, *p.* 149, 185. — STOCKLEIN, *Weltbott*, *Funf. Th.*, *Br.* 96.)

La sainte mission du Maduré voyait, à la même époque, trois autres de ses enfants, les Pères Bernard de Sà, Emmanuel Machado et Simon Carvalho, braver avec une égale générosité des tortures non moins cruelles, pour étendre et défendre au prix de leur sang le royaume de Jésus-Christ. N'ayant pu découvrir la date précise de leur mort, nous associons ici le peu que nous savons de leur apostolat et de leurs épreuves à la glorieuse mémoire du Père Joseph Carvalho.

Le Père Bernard de Sà, objet de la haine des payens, « parce qu'il méprisait les grands dieux du pays, dit sa sentence de bannissement, et parce qu'il faisait tous ses efforts pour détruire le culte qu'on leur rendait », fut saisi le premier par une troupe de satellites dans le voisinage de Tutucurin. Une violente fluxion lui permettait à peine de murmurer alors quelques mots presque inintelligibles, ou même simplement de tourner la tête, sans une très-vive douleur; et néanmoins pour châtier, au gré des idolâtres, cette bouche qu'ils traitaient de blasphématrice, le juge ordonna de la frapper et d'en faire sauter les dents à coups de poings et de bâtons. Le visage meurtri de l'homme de Dieu s'enfla si prodigieusement dans ce supplice que bientôt les bourreaux durent s'arrêter, de peur qu'il n'expirât entre leurs mains. Pour lui, les yeux élevés au ciel, il offrait de bon cœur à Dieu le sacrifice de sa vie, le priant de sauver ces pauvres esclaves du démon. Et comme le juge lui demanda quelle somme il consentirait à donner pour sa délivrance : « Si j'avais quelque argent, lui

répondit, bien qu'à grand'peine, le saint martyr défiguré, je le donnerais plus volontiers pour que vous recommenciez mes tourments. » Mais n'osant le faire mourir, le juge se contenta de le condamner à l'exil. Quant aux soldats chargés de le conduire hors du district, saisis de respect et de pitié pour le Père de Sà, ils voulaient le porter sur leurs épaules; et sur son refus d'accepter un tel soulagement à ses souffrances, ils ne le quittèrent du moins qu'après lui avoir demandé pardon des cruautés qu'ils s'étaient vus contraints de lui faire subir, et après avoir reçu sa bénédiction.

Lettres Édif. (Ed. 1780), *t.* 10, *p.* 130, 153. (Bertrand, *Mission du Maduré*, *t.* 4, *p.* 50, 64. — Stocklein, *Weltbott*, *Zw. Th.*, *Br.* 63.)

Le Père Emmanuel Machado languit près de trois ans dans une prison dont la largeur et la longueur étaient, à la lettre, celles d'un tombeau; et l'unique adoucissement que parvint à lui procurer l'industrieuse charité de ses néophytes fut un sac plein de cendres, étendu sur le sol où une fourmilière d'insectes ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. Plusieurs fois par semaine on le promenait comme en triomphe, pour servir de jouet à la populace infidèle; et c'était bien souvent à qui outragerait et meurtrirait le saint homme avec plus de rage; à tel point qu'il faillit périr sous les coups de pierres dont on l'accablait. Enfin la cruauté de ses persécuteurs alla jusqu'à lui infliger deux des plus atroces tourments connus dans les Indes : le catté ou l'écrasement des mains, dont les doigts séparés par des éclats

de bois étaient liés avec de petites cordes, et si violemment serrés l'un contre l'autre que le sang jaillissait de dessous les ongles; et une sorte de chevalet, formé de l'arête aiguë et brûlante d'un mur où l'on faisait asseoir le patient, tenu en équilibre par d'énormes poids liés à ses pieds, recevant sur sa tête nue et sur tout son corps les feux les plus dévorants du soleil de l'Inde: supplice intolérable, et dont les saints martyrs eux-mêmes avouaient qu'à moins de le subir on ne pouvait se faire une juste idée.

Lettres Edif. (Ed. 1780), *t.* 10, *p.* 391, 402, 419. (Bertrand, *Mission du Maduré, t.* 4, *p.* 245-254, 263. — Stocklein, *Weltbott*, *Neun. Th.*, *Br.* 233.)

Enfin le jeune Père Simon Carvalho semblait destiné entre tous à recueillir le magnifique héritage du Bienheureux Jean de Britto. Nul n'était plus embrasé du feu des apôtres; nul ne souffrit plus de persécutions, au témoignage des premiers Pères Français du Maduré, qui partagèrent ses travaux et le regardaient comme leur modèle. Dès l'âge de 31 ans, dans la Province de Goa dont il était membre, on ne l'appelait que le saint; et tel était aussi dès lors l'éclat de son enseignement théologique, malgré sa jeunesse, que, pour triompher des obstacles qu'il prévoyait à ses désirs, il lui fallut rencontrer dans son Provincial une générosité de cœur à toute épreuve, et se dérober, avant tout soupçon, aux résistances de ses frères. La santé du Père Simon Carvalho était peu capable, à la vérité, de soutenir la rude vie de missionnaire; mais la force de Dieu ne parut en lui que plus admirable. Voyant que la charité de ses supérieurs lui avait

donné pour compagnon le jeune Père Venant Bouchet, afin de le soulager quelque peu du faix d'un travail excessif, à peine eut-il reconnu, durant quelques semaines, le zèle et l'habileté du nouveau venu, que, rassuré sur l'avenir de son église, il obtint d'aller entreprendre de plus difficiles conquêtes, dans les montagnes qui séparent le Maïssour du Maduré : contrée où nul apôtre n'avait encore porté le saint nom de Jésus, et qu'une atmosphère empestée, jointe au dénuement absolu des choses les plus nécessaires à la vie, pouvait à peine rendre tolérable à des cœurs embrasés du désir de souffrir sans mesure pour l'amour des âmes et de Dieu.

Lettres Edifiantes (Ed. 1780), *t.* 10, *p.* 218, 221; *t.* 11, *p.* 93, 121... (Bertrand, *Mission du Maduré*, *t.* 4, *p.* 107, 122, 136, 144. — Stocklein, *Weltbott*, *Neun. Th.*, *Br.* 233.)

XV NOVEMBRE.

—

Le quinzième jour de novembre de l'an 1624, mourut glorieusement, au milieu des flammes, après une longue et dure captivité dans les prisons de Nagazaqui, le Bienheureux Caius *le Coréen*, l'un des plus saints catéchistes de ses compatriotes captifs et des Japonais. Dès l'âge de douze ans, le désir de connaître et de servir parfaitement *le Maître du ciel* s'était si vivement emparé de son âme, qu'il se retira dans une caverne solitaire, où il vécut longtemps, loin de toute société humaine, ne se nourrissant que de feuilles d'arbres, et conjurant Dieu nuit et jour de sauver son âme. Une prière si fervente et si pure fut exaucée : dans une vision mystérieuse, Caius reçut la douce et inébranlable assurance qu'il découvrirait un jour la voie de la vie et du salut. Quand le royaume de Corée fut envahi, l'an 1592, par les Japonais, Caius tomba entre leurs mains et fut emmené comme prisonnier de guerre à Méaco, où la réputation d'un célèbre couvent de bonzes lui fit concevoir l'espérance qu'il recevrait d'eux la lumière, après laquelle il soupirait depuis déjà plus de huit ans. Mais il ne tarda point à reconnaître que ni leur doctrine ni leur vie ne le rapprocheraient de Dieu. Comme il racontait un jour

ses perplexités devant un des néophytes de Méaco, celui-ci le décida sans peine à venir entendre avec lui l'explication de la doctrine chrétienne, dans l'église des Pères de la Compagnie; et bientôt le jeune Coréen trouva dans la grâce du saint baptême, à sa grande joie, l'accomplissement de cette mystérieuse promesse qu'il avait jadis obtenue au prix de tant de jeûnes et de prières. Admis à la Résidence de Méaco, d'abord en qualité de simple serviteur, il y mérita, en peu de temps, de se voir élevé au rang de catéchiste; et l'ardeur de son zèle le fit surnommer le petit apôtre : tant il se signalait à la chasse des âmes, par un dévouement que rien ne lassait ni ne rebutait. Les plus délaissés d'entre les pauvres, et surtout les lépreux et les prisonniers, étaient l'objet des prédilections apostoliques de Caius. Les geôliers idolâtres avaient souvent essayé, à force de coups, de l'éloigner des cachots, où il visitait les néophytes. Enfin ils le conduisirent au gouverneur de Nagazaqui; et sur le seul refus d'assister ses frères captifs et de travailler au salut des âmes, tant qu'il lui resterait un jour de liberté ou un souffle de vie, ce vaillant disciple de Jésus-Christ fut condamné à périr par le feu. Or telle fut sa joie quand il sentit l'atteinte des flammes, que tombant à genoux, dès que ses liens furent consumés, il rendit, d'une voix distincte, les plus tendres et les plus vives actions de grâces à Notre-Seigneur, du bonheur qu'il avait de mourir pour glorifier son saint nom.

Lettere Annue del Giappone, A. 1625, *p.* 19-27. — Boero, *Relaz. della glor. mort. di* ccv. BB. MM. (Aubert, *les* 205 *Martyrs du Japon béatifiés par Pie IX, p.* 158.) — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* 2, *p.* 473. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon, t.* 2, *p.* 310. — Bartoli, *Giappone, L.* 4, § 81.

Vers le même jour, mourut à Cochin, l'an 1616, le jeune Père Sébastien Dias, âgé de trente-deux ans à peine, mais d'une perfection déjà consommée. Dès avant l'âge de quinze ans, il s'était présenté au noviciat, plein d'ardeur et de piété, mais d'une ardeur d'enfant qui ne put résister aux premières épreuves. Aussi rentra-t-il dans le monde, et parut-il durant six années entières ne plus songer à sa vocation. Mais Dieu lui ayant fait la grâce d'assister à la sainte et joyeuse mort d'un de ses frères, qui expirait à la fleur de l'âge dans la Compagnie, il redemanda très-instamment et obtint d'être admis une seconde fois parmi les novices, pour se préparer, disait-il, le bonheur de mourir un jour aussi doucement. Instruit par sa précédente inconstance, le Frère Dias rentra dans la carrière, bien résolu de ne plus se vaincre à demi, et parmi les saintes industries qu'il mit en usage pour s'animer à mieux suivre Jésus crucifié, il en vint bientôt à ne plus passer une seule heure, dit son biographe, sans se ranimer par le souvenir des mystères de la Passion qui s'étaient accomplis le jeudi et le vendredi saint, aux mêmes moments. Quand ses luttes étaient plus vives, il allait chercher de nouvelles forces au pied du tabernacle, où il demeurait prosterné durant un quart d'heure, qu'il avait coutume d'appeler le quart d'heure du remède de tous ses maux. Aussi sa générosité fut si merveilleuse que, vers l'époque de ses premiers vœux, à l'âge de vingt-deux ans, il reçut du Sauveur une grâce insigne, dont nul toutefois, en dehors de ses supérieurs, n'eut connaissance avant sa sainte mort. Le Sauveur daigna lui apparaître et lui donna cette consolante assurance : « Sache, mon fils, que tu es du nombre de mes « prédestinés pour l'éternité. Dès aujourd'hui, je te confirme en ma « divine grâce, et te promets le don de persévérance dans ma Com-

« pagnie. Anime-toi donc à t'exercer en toute perfection, pour me ren-
« dre gloire, et enrichir sans cesse ton âme de nouveaux mérites, en la
« détachant de tout bien créé, sans autre désir que de me plaire ;
« car je veux t'avoir tout entier, tant que tu vivras, par ma pure et
« incompréhensible miséricorde ! » Huit ans plus tard, Sébastien Dias partait de Lisbonne pour les Indes ; et durant une traversée des plus pénibles, il obtint le soin des malades qu'il visitait tous, chaque jour, à trois reprises différentes, et dont le nombre s'éleva jusqu'au delà de cent vingt à la fois. En même temps, il se traitait avec une extrême rigueur, et se nourrissait comme le dernier des matelots. L'invitait-on parfois à modérer une ferveur qui risquait d'épuiser ses forces en peu de semaines : « Que vaut-il donc mieux, répondait-il, ou vivre plus d'années d'une vie tranquille et commode, ou moins d'années, mais d'une vie laborieuse et crucifiée ? » Et dans sa dernière maladie : « Je n'accepterais avec plaisir une plus longue vie », disait-il encore, « que sur l'assurance d'être mis au-dessous de tous et foulé aux
« pieds, comme Notre-Seigneur m'en a inspiré le très-vif désir, sur-
« tout pendant ces cinq dernières années. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, t. 2, p. 561. — Id., *Ann. Glor.*, p. 683.

XVI NOVEMBRE.

—

Le seizième jour de novembre de l'an 1597 mourut parmi les novices d'Evora le jeune Frère Scolastique Emmanuel Soarès, âgé seulement de dix-sept ans. D'une pureté de conscience et d'une candeur angéliques, il se faisait une joie de dévoiler aux yeux de ses supérieurs les plus secrets mouvements de son âme, n'ayant pas de plus vif désir, disait-il, que de savoir ce que Notre-Seigneur attendait de lui, afin de l'accomplir avec une admirable générosité. Nul n'était plus ingénieux à céder et faire accepter aux autres la meilleure part en toute chose, tandis que pas un objet mis au rebut ne lui semblait trop pauvre pour son propre usage. Durant sa dernière maladie, on ne pouvait le voir sans admiration sourire aux plus vives douleurs, et réprimer avec une énergie presque inconcevable les soulèvements et les répugnances involontaires que provoquaient parfois l'amertume ou même la vue de certains remèdes. C'était vraiment pour lui une part du calice et du fiel de Notre-Seigneur. Aussi la seule parole qui s'échappait alors de ses lèvres était constamment celle du Sauveur durant son agonie au jardin des Olives : « Que votre volonté soit faite, ô Seigneur, et votre saint nom à jamais béni ! »

Franco, *Imag. da Virt. em o novic. de Evora*, *p.* 541. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 687.

Le même jour, l'an 1619, mourut, dans la Maison Professe de Lisbonne, le P. François Pereyra, grand et saint religieux, dont la prudence, la science et le zèle rendirent d'éminents services à l'Eglise de Portugal et à la Compagnie. Les trois archevêques de Lisbonne, de Braga et d'Evora, justement alarmés des menées souterraines du judaïsme, et résolus à porter ensemble leurs plaintes au pied du trône de Philippe II, choisirent pour auxiliaire et pour conseiller dans cette délicate négociation le Père Pereyra, que l'on regardait comme l'oracle des tribunaux ecclésiastiques et des évêques ; et plus d'une fois, dans la suite, le roi recourut à sa sagesse, et le consulta lui-même par lettres sur les plus hautes questions des intérêts de l'Église et de l'État. Appelé au gouvernement de ses frères, ce grand homme gagna sans peine leur cœur, surtout par sa droiture et sa charité. Les consoler et les porter à Dieu était son unique sollicitude. Chacun d'eux lui confiait volontiers son âme, sachant, disait-on, qu'avec un tel père l'honneur et les intérêts de tous ses enfants étaient en sûreté. Jamais nul d'entre eux, ajoute son biographe, ne le soupçonna de détour ou de politique, et n'eut à se plaindre d'une seule de ses paroles. L'unique joie que semblait goûter cet homme de Dieu dans l'exercice de son autorité, était de pourvoir aux besoins de tous, de se réserver pour lui-même ce qu'il ne jugeait pas assez bon pour le dernier de ses inférieurs, et d'exaucer ou de prévenir leurs moindres désirs, toutes les fois que le plus grand service de Dieu

et la sanctification de leurs âmes n'exigeaient point de sa part un refus. Il ne cherchait, en un mot, qu'à reproduire le gouvernement même de Notre-Seigneur ; car il n'avait pas d'autre pensée que celle de lui plaire en toute chose ; et c'était assez de le voir célébrant le saint sacrifice, ou récitant l'office divin, pour éprouver comme un sentiment indéfinissable de l'union d'esprit et de cœur des bienheureux habitants du ciel avec Dieu.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 633. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 686. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 226. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 205.

XVII NOVEMBRE.

—

Le dix-septième jour de novembre de l'an 1638, mourut saintement à Lisbonne le Père François de Gouvea, dernier représentant de cette première génération portugaise formée du vivant de saint Ignace, auquel il survécut quatre-vingt-deux ans. Elevé à la cour et parmi les pages de Jean III, il y respira dès son enfance, non l'esprit du monde, mais le parfum de toutes les vertus chrétiennes, que Simon Rodriguès et François Xavier avaient su naguère mettre en honneur, avec de si rares fruits de sainteté, dans le palais de ce roi vraiment catholique. Nulle part en effet la Compagnie ne réalisa de plus belles et de plus nombreuses conquêtes, jusque sur les marches du trône. A l'âge de seize ans, François de Gouvea partait de Lisbonne pour le noviciat de Coïmbre, à pied, en pauvre pèlerin, n'aspirant dès lors qu'à la fatigue et à la souffrance. Mais la délicatesse de sa complexion faillit lui rendre fatal ce premier essai de ses forces, tant il se trouva épuisé dès le second jour; et l'on assure que Notre-Seigneur envoya du ciel un de ses anges, pour le secourir et lui faire atteindre heureusement le terme de son pèlerinage : faveur qui le confirma pour toute sa vie, dans la résolution de ne jamais se refuser à l'ins-

piration d'aucun sacrifice, quand il s'agirait de plaire à Dieu. Onze ans plus tard, François de Gouvea, choisi parmi les docteurs d'Evora pour enseigner la théologie morale dans cette florissante université, obtint dès ses débuts un si merveilleux renom de science, que les élèves des autres cours supplièrent le cardinal Infant Don Henri de faire changer l'heure de ses leçons, pour que l'université presque tout entière pût y assister. Le fameux docteur Navarro le regardait lui-même comme son maître, et le clergé du diocèse d'Evora comme son réformateur et son apôtre. Dieu le destinait toutefois à travailler plus efficacement encore à sa gloire. Placé tour à tour à la tête du collége et de l'université d'Evora, de la Maison Professe de Lisbonne, de toute la Province de Portugal, ce grand homme y parut comme la vivante image de saint Ignace et de nos premiers Pères, dont il avait sans cesse devant les yeux les maximes et les exemples. Le plus grand service de Notre-Seigneur était l'unique règle de ses décisions; nul motif humain ne pouvait prévaloir sur celui-là. Un de ses inférieurs, qui tous l'aimaient comme leur vrai père, témoignait-il le désir d'occuper tel poste ou de laisser tel autre : « Volontiers, mon cher frère, lui répondait-il ; mais voyons d'abord si quelque œuvre de Dieu n'en souffrira pas. » Comme un supérieur se plaignait à lui de n'avoir personne pour remplir un office de charité, le saint Provincial se chargea de le remplir lui-même durant sa visite: laissant ainsi, par son exemple, une leçon plus efficace que tous les reproches. Il veillait avec une extrême sollicitude à ce que rien ne fût épargné pour soulager et consoler ses frères malades; et tout en témoignant sa reconnaissance des soins qu'on lui prodiguait dans un collége, où quelque indisposition soudaine l'avait contraint de s'arrêter, il voulut, avant de rien accepter, savoir si tous les

autres malades sans exception étaient l'objet des mêmes soins et recevaient les mêmes douceurs. « Sinon, ajouta-t-il, je défends de me les donner. » Mais la charité de ce saint homme éclata surtout pendant qu'il gouvernait la Maison Professe de Lisbonne, en 1599, durant les ravages de la plus effroyable peste qui eût encore désolé le Portugal. Sans lui, disent les mémoires du temps, la ville eût péri presque tout entière, en proie à la famine, à la contagion et au désespoir. La plupart de ceux qui pouvaient secourir les corps et les âmes s'étaient enfuis. Or, par ses soins, chaque jour, durant plusieurs mois, quatre Pères de la Maison Professe ne cessèrent de distribuer des vivres et des remèdes à une multitude presque innombrable de pauvres affamés et de moribonds. D'autres, pour subvenir à une si prodigieuse libéralité, allaient demandant l'aumône de porte en porte; d'autres, en plus grand nombre, et de différentes nations, prodiguaient les secours et les consolations du saint ministère aux pestiférés de toute langue, qui encombraient la ville et le port de Lisbonne; et sept d'entre eux, cinq Portugais, un Belge et un Irlandais, donnèrent glorieusement leur vie dans cette dévorante carrière. D'autres enfin, contraints par l'obéissance d'attendre leur tour pour combler les vides que ferait la mort, n'épargnaient, pour s'y préparer et pour apaiser la colère de Dieu, ni prières, ni pénitences, ni processions la nuit à travers les cloîtres, et avec les châsses des saints. Or au Père François de Gouvea revient tout l'honneur de cette admirable organisation. Durant sa dernière maladie, on crut que ce grand serviteur de Dieu avait obtenu la grâce de faire ici-bas son purgatoire; il semblait lui-même n'en pas douter. Après avoir si vaillamment dépensé sa longue et sainte vie au service de Dieu et au salut des âmes, surpris, en 1634, d'une défaillance irremédiable, le jour de l'oc-

tave de saint Ignace, il vécut encore quatre années entières, donnant d'admirables exemples de dévotion, d'obéissance et d'abandon entre les mains de Notre-Seigneur. Son seul regret était de trop peu souffrir; et sous prétexte que désormais il ne pouvait plus être bon à rien, ni satisfaire à la justice de Dieu par d'autres pénitences, il supplia instamment ses supérieurs de le laisser du moins observer jusqu'au bout les jeûnes et les abstinences de la sainte Eglise, en dépit de ses quatre-vingt-dix-huit ans.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 129-138. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 688. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 169, 274. — *Litt. Ann. S. J.*, *A.* 1599, *p.* 128. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 164, 484. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 160. — Patrignani, *Menolog.*, 17 *nov.*, *p.* 125.

XVIII NOVEMBRE.

—

Le dix-huitième jour de novembre de l'an 1619, mourut glorieusement, à Nagazaqui, le Bienheureux Frère Coadjuteur Léonard Kimura, issu de la première famille chrétienne qui avait reçu le baptême dans cette grande ville, et brûlé vif pour le très-saint nom de Jésus. Ses parents l'avaient consacré à Dieu dès sa plus tendre enfance. Ratifiant lui-même de bon cœur cette consécration, il obtint, à l'âge de treize ans, d'entrer dans un des séminaires de la Compagnie ; et malgré sa jeunesse, il ne tarda pas à y mériter, par son application et sa ferveur, l'emploi de catéchiste. Il l'exerça dignement jusqu'à sa mort, durant près de trente ans, avec des fruits qui faisaient la joie et l'admiration de nos plus illustres missionnaires. Dans la seule prison où se consumèrent les trois dernières années de sa sainte vie, le Bienheureux Frère enleva au démon, parmi les malfaiteurs enchaînés avec lui et parmi ses gardes, plus de quatre-vingts idolâtres qu'il baptisa de ses propres mains. Ce généreux captif de Jésus-Christ s'était livré lui-même, comme religieux de la Compagnie, au gouverneur idolâtre de Nagazaqui, pour arrêter les recherches inquiétantes que provo-

quait alors le bruit de l'arrivée d'un autre de nos Pères. Or, parmi ses compagnons de captivité, se rencontrèrent, disent les Actes de son martyre, treize vaillants chrétiens qui le choisirent pour le père de leurs âmes; et grâce à ses conseils et à ses exemples, leur étroit cachot se changea en un véritable sanctuaire, où nul ne songeait qu'à se préparer aux saintes joies de la croix et du bûcher. Tous les jours ils priaient et méditaient ensemble durant plusieurs heures, et cinq heures entières le vendredi, en l'honneur des cinq plaies de Jésus crucifié. Tous jeûnaient et se flagellaient, au moins trois fois chaque semaine, et faisaient ensemble, chaque mois, l'exercice des Quarante Heures, pour obtenir de Dieu leur commune persévérance et celle de tous leurs frères dans la foi. Le Bienheureux n'avait, pour ainsi dire, qu'à modérer ses héroïques disciples, prédestinés à le suivre dans son triomphe. Mais l'amour divin l'emportait lui-même au delà de toutes les bornes. Un témoin oculaire, Don Louis Martinez de Figueiredo, assura que dans ses visites il l'avait trouvé plus d'une fois se jouant avec des charbons embrasés, qu'il maniait comme des fleurs, et répétant avec transport: « Oh! qui me donnera de mourir dans les flammes pour Jésus-Christ? Combien de temps me faudra-t-il encore attendre ce bonheur? » Cependant les persécuteurs, indignés du zèle et des conquêtes apostoliques de Kimura jusque dans les fers, lui assignèrent un autre cachot, vrai sépulcre, si bas que même assis il en touchait la voûte de sa tête. Laissant à la garde de Dieu ses chers compagnons, il demeura là seul une année entière, redoublant encore ses austérités, et sans interrompre sa prière. Enfin la veille de sa mort, conduit au tribunal du gouverneur, et condamné au supplice du feu pour avoir prêché le nom de Jésus, le serviteur de Dieu ren-

dit hautement grâce à Notre-Seigneur et à ses juges, en présence de tout le peuple. La sainte colline arrosée, vingt-deux ans plus tôt, du sang de Paul Miki, devait être aussi le théâtre du triomphe de Kimura et de quatre autres Bienheureux associés au même holocauste. Plus de vingt mille spectateurs, au témoignage unanime des historiens, accoururent à ce spectacle. Toute la mer, en face des bûchers, était littéralement couverte de barques, amenant les chrétiens des plages voisines. Toute crainte semblait avoir disparu du cœur de cette innombrable multitude. Tous invoquaient à grands cris les noms sacrés de Jésus et de Marie, et s'animaient mutuellement au désir d'une mort semblable. Quand l'ardeur de la flamme eut entr'ouvert le premier nuage de fumée qui déroba d'abord la vue des martyrs, on vit avec stupeur le Bienheureux Léonard Kimura, dont les liens étaient déjà consumés, étendre les mains comme pour saisir et attirer à lui les jets de feu les plus ardents; et dans un ineffable ravissement, on l'entendit s'écrier d'une voix distincte: « Qu'est-ce donc que ce feu qui ne brûle pas et dont je ne puis ressentir la douleur? » Alors les petits enfants des congrégations de la sainte Vierge, dont plusieurs devaient donner aussi leur sang pour la foi, réunis dans des barques, et se rapprochant du rivage, entonnèrent des hymnes et des cantiques; et ce fut, dit l'auteur d'une de nos vieilles relations, aux doux accents de ces chœurs angéliques, dont retentissaient au loin toute la plage et la sainte montagne, que ces cinq bienheureux Martyrs rendirent avec la plus douce sérénité leur âme à Dieu.

Acta Beatific. CCV MM. Jap. — *Rerum memor. in regno Japoniæ gest. litt. ann.* 1619-1622, *p.* 14, 23, 28. — *Hist. de ce qui s'est passé au Japon*, 1619-

1621, *p.* 16. — Bartoli, *Giappone, l.* 4, §§ 17, 18. — Boero, *Relaz. della. glor. mort. di CCV BB. MM., p.* 25. (*Aubert, les* 205 *MM. du Japon béatifiés par Pie IX, p.* 30.) — Cardim, *Fascicul. Japp. Flor., p.* 63. — Guerreiro, *Cor. Glor., p.* 501. — Cordara, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 1, *p.* 207. — Nadasi, *Mart. Ill., p.* 314. — Id., *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 293. — Nieremberg, *Vidas Exempl., p.* 676. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang. mil., p.* 282. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* 2, *p.* 322. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon, t.* 2, *p.* 234. — Drews, *Fast. Soc., p.* 466. — Patrignani, *Menolog.*, 28 *nov., p.* 197.

N. B. — Nous n'avons point parlé, dans cette notice, des charbons ardents dont le Bienheureux se serait fait une couronne avant d'expirer. La gloire du saint martyr est assez éclatante pour se passer de ce détail, adopté, il est vrai, par la plupart de ses historiens, mais qui, d'après le P. Bartoli, n'aurait pour fondement qu'une simple erreur de traduction, et dont on ne trouve aucune trace dans la relation originale écrite en portugais.

XIX NOVEMBRE.

—

Le dix-neuvième jour de novembre mourut en 1601, parmi les novices d'Evora, le jeune Frère Scolastique Simon Alvrès, âgé de seize ans. Sa première enfance avait inspiré d'assez vives craintes à ses vertueux parents et à ses maîtres, tant il était ardent et emporté; ses fréquents accès de colère cédaient à grand'peine aux plus sévères châtiments. Mais, grâce à l'excellence de son cœur et à sa ferveur dans la prière, il conserva la pureté d'un ange; et quand il se fut donné tout à Dieu, son ardeur à se vaincre le fit parvenir en peu de temps à un degré de perfection vraiment merveilleux. Novice à l'âge de quinze ans, il s'appliqua d'abord à l'oraison, à la présence habituelle de Dieu, et à toutes les saintes pratiques du renoncement le plus absolu. Chacune de ses communions, dit son biographe, semblait littéralement le transfigurer; et rien qu'à le voir ou à l'entendre, on pouvait dès la veille deviner sans peine que son unique pensée était de recevoir le lendemain le corps du Sauveur. Il n'avait, disait-il, qu'un seul regret, dont il faisait néanmoins volontiers le sacrifice à l'obéissance : c'était que la faiblesse de son tempérament ne lui permît pas d'obtenir tout ce qu'il désirait et demandait en fait de pé-

nitences corporelles, bien qu'il égalât presque en ce genre les plus robustes. Mais il était merveilleusement ingénieux à y suppléer: se laissant mordre comme à plaisir par les insectes de toute espèce, qui parfois lui mettaient le visage en sang. Bien qu'il fût saintement ingénieux à dissimuler la plupart de ses sacrifices, dont il ne voulait que Dieu pour témoin, sa préférence pour ce qui répugnait le plus à la nature était si connue, qu'un autre jeune religieux, voulant un jour justifier ses plaintes de quelques aliments trop mal assaisonnés : « En vérité, dit-il, Simon Alvrès lui-même n'en mangerait pas! » La mort de cet angélique fils de saint Ignace fut en tout digne de sa vie; et Notre-Seigneur daigna révéler que presque au même instant il l'avait accueilli dans sa gloire. Car la nuit même où Simon Alvrès rendait le dernier soupir à Evora, un de nos Pères, alors fort éloigné de cette ville, eut une vision merveilleuse : « J'aperçus, dit-il, une grande troupe d'esprits célestes, qui montait de la terre au ciel, et au milieu d'eux la très-sainte Vierge tenant un jeune homme par la main. Je m'enhardis alors à lui demander quelle était cette âme qui recevait d'elle un pareil honneur; et elle me répondit : « C'est un jeune Frère d'Evora qui vient de traverser comme un éclair les flammes du purgatoire, et que je vais présenter à mon divin Fils! »

FRANCO, *Imag. de virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 750. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 681. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 178.

La même année mourut saintement à Coïmbre le Père Antoine Carvalho, digne, par son admirable obéissance, d'être placé au premier rang parmi ceux que notre bienheureux Père nomme les vrais et légitimes enfants de la Compagnie. Son zèle et ses talents lui inspiraient un vif désir de se consacrer tout entier à la prédication; et il éprouvait intérieurement une répugnance non moins vive, et toujours croissante avec l'âge, pour l'enseignement. Or jamais, durant dix-huit années qu'il passa dans une chaire de théologie, on ne le vit donner un signe de déplaisir, ni témoigner le plus léger désir de changement. « Quelle ne serait pas mon affliction, disait ce saint homme à l'heure de sa mort, d'avoir passé dix-huit ans de ma vie à faire autre chose que le bon plaisir de l'obéissance! » Dès ses premières épreuves dans la Compagnie, chaque fois qu'un dégoût naturel ou la pensée de quelque nouveau sacrifice s'offrait à lui, surtout par rapport aux dispositions de ses supérieurs, il se mettait en oraison jusqu'à ce qu'il se sentît réellement prêt à tout pour l'amour de Dieu. Et pas une seule fois, ajoutait-il, je ne me rappelle avoir eu recours à Notre-Seigneur, sans trouver près de lui, non-seulement la force de me vaincre, mais encore une intime et très-douce consolation. » La pénitence et le dépouillement de toute chose lui étaient aussi d'un puissant secours pour entretenir dans son cœur un si généreux amour de la croix. A peine laissait-il passer une seule nuit sans se flageller. Il recherchait à la lettre, pour son usage, tout ce qu'il pouvait trouver de plus vil; et comme on lui offrait un jour quelques livres moins pauvres que ceux dont il avait coutume de se servir : « Les plus pauvres, répondit-il, si nous aimons vraiment la pauvreté, ne sont-ils donc pas pour nous les meilleurs? » Mais pour achever le portrait de cet admirable re-

ligieux, si dur à lui-même, le biographe du Père Carvalho ajoute que nul n'était plus aimable avec ses frères; et durant le temps des récréations, ou lorsqu'on allait chercher près de lui un éclaircissement ou un conseil, on se sentait pénétré de ce charme indéfinissable, qui ne s'exhale que des lèvres et de la personne des saints.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t. 2, p.* 574. — Id., *Ann. Glor., p.* 296. — Id., *Synops. Annal., p.* 177.

XX NOVEMBRE.

—

Dans la nuit du vingtième au vingt et unième jour de novembre mourut à Lisbonne, en 1651, le jeune Frère Scolastique Emmanuel Gameyro, âgé de vingt-trois ans, dont il avait passé près de huit dans la Compagnie. Or à peine eut-il rendu le dernier soupir, que, pour ne pas laisser perdre la mémoire de ses héroïques vertus, on recueillit sous la foi du serment les dépositions de nombreux témoins qui l'avaient connu dès sa plus tendre enfance, et le jugeaient digne des honneurs rendus par la sainte Eglise aux élus de Dieu. Issu d'une pieuse et noble famille, où le service et l'amour de Notre-Seigneur passaient avant tout le reste, Emmanuel Gameyro crut qu'il ne pouvait commencer trop tôt à imiter les exemples des saints. Dès avant l'âge de dix ans, non content de jeûner tous les samedis en l'honneur de la très-sainte Vierge, il observait le carême entier dans sa plus extrême rigueur, et s'était fabriqué de ses propres mains de rudes instruments de pénitence, entre autres une ceinture d'un tissu d'épines et de ronces, pour lui tenir lieu du cilice qu'il n'avait pu se procurer; et quand il obtint dans la suite d'en avoir un conforme à ses désirs, il traça sur le

rebord ces mots du Sauveur : *Jugum meum suave est ; Mon joug est doux ;* pour témoigner sa joie de se crucifier. Cet amour de la croix ne s'affaiblit jamais jusqu'à sa mort; et dans un petit recueil où le fervent jeune homme notait les grâces particulières qu'il avait reçues et les pratiques de dévotion qu'il offrait chaque semaine à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère, il avait écrit, à propos de quelques actes extraordinaires d'humiliation et de mortification : *J'ai fait ceci avec une joie extrême; Feci summo gaudio.* Pour mieux conserver le souvenir des douleurs de Jésus, il se rappelait d'heure en heure les mystères de la Passion qui s'étaient accomplis au même moment ; et grâce à cette pieuse industrie, rien ne semblait triste ni difficile à l'ardeur toujours croissante de son amour. Mais, plein d'une humble défiance de ses propres forces, et craignant de se relâcher en peu de temps, s'il était exposé au genre de vie plus libre des colléges, il sollicita comme une grâce de rester parmi les plus jeunes de ses frères à peine sortis du noviciat, jusqu'au terme de ses études, pour y mener une vie plus dépendante et plus recueillie. Sa prière fut exaucée, moins pour le préserver du relâchement que pour l'édification des juvénistes; et il obtint pareillement de consacrer plusieurs fois le temps des vacances à quelque pieux pèlerinage, sans viatique, à pied, faisant le catéchisme aux petits enfants des villages qu'il traversait, mendiant son pain de porte en porte, et prenant la nuit son repos sur la terre nue ou sur une planche, pour se préparer, disait-il, à la rude vie des missionnaires, objet de ses vœux les plus ardents. Ce fut là surtout que se révéla le don admirable qu'il avait reçu, de parler des choses de Dieu. Le seul attrait de sa conversation tout apostolique faisait renoncer, rien que pour l'entendre, aux jeux de hasard et aux spectacles; et

elle inspirait le désir du ciel et l'amour des vertus chrétiennes avec un charme irrésistible. Enfin ses supérieurs venaient de le désigner pour les Missions de l'Orient; et il n'attendait plus que le départ de la flotte des Indes : heureux de consacrer les derniers mois de son séjour en Portugal à quelques petits écoliers de la plus humble classe de grammaire. Mais il était mûr pour le ciel : saisi tout à coup d'une fièvre ardente, il annonça, sans hésiter, que sa dernière heure approchait. Durant les vingt jours qu'il vécut encore, les plus violents assauts de la douleur ne lui arrachèrent que ces paroles : « Béni soit Dieu Notre-Seigneur ! qu'il fasse de moi tout ce qui lui plaît ! » Il ressentait un vif désir d'expirer à terre, en vrai pénitent; mais, sur le refus de son supérieur, il demanda que du moins son désir demeurât secret : tant il avait horreur de toute louange, fût-ce après sa mort. Dieu ne permit pas toutefois que la sainteté du Frère Gameyro demeurât dans l'ombre. Son corps, tout parsemé de fleurs, fut enseveli, par honneur, devant l'autel de saint Louis de Gonzague, après avoir reçu, durant de longues heures, tous les témoignages de vénération qu'on ne rend qu'aux saints; et le récit de ses vertus fut envoyé à toute la Province de Portugal, pour lui susciter des imitateurs.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 556. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 697. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 302.

XXI NOVEMBRE.

Le vingt et unième jour de novembre de l'an 1572, mourut à Goa le Père Antoine de Quadros, en si haute réputation de prudence, de zèle et de sainteté, qu'au bout d'un siècle on doutait encore si l'Orient avait vu son pareil depuis la mort de saint François Xavier. Entré à l'âge de quinze ans dans la Compagnie, profès à vingt-trois ans, avec les Pères Gonsalve de Silveyra et Vaz de Mello, dont le Père Natal reçut en même temps les vœux en présence du roi de Portugal Jean III; Provincial des Indes à vingt-sept ans, il terminait à quarante-trois ans sa sainte et glorieuse carrière, après treize années entières de gouvernement. Antoine de Quadros était avant tout un homme de Dieu, détaché de toute affection et de toute vue tant soit peu humaine. Presque dès ses débuts, il était parvenu à consacrer huit heures chaque jour à la contemplation et à la prière. Il s'appliquait aussi et aimait à citer cette parole d'un pauvre fou, qu'il avait regardé comme l'oracle de Dieu par rapport à lui, dans une de ses premières missions: « Père, si tu veux prêcher avec fruit, il faudra ne jamais te mettre en peine ni de bon pain ni de bon vin. » Mais, au témoignage de ses biographes, il n'a-

vait pas besoin d'une pareille invitation; car le seul reproche envoyé à Rome contre lui du fond de l'Orient, n'eut pour objet que la rigueur avec laquelle il maltraitait son corps. Comme les plus braves de ses compagnons s'étonnaient de sa merveilleuse sérénité parmi les écueils et les tempêtes : « Je me suis embarqué, leur répondait-il, également prêt à vivre et à mourir, selon qu'il plairait à Notre-Seigneur. » Et dans une autre circonstance où l'archevêque de Goa et le Vice-Roi cherchaient à le détourner de la très-pénible et très-périlleuse visite des plus lointaines missions de la Compagnie : « Dussé-je, leur dit-il, y trouver plus de croix encore que vous ne m'en faites prévoir, du moins j'aurai vu de mes yeux, et goûté durant quelques jours, ce que souffrent tant de mes frères depuis des années, jusqu'à la mort; et je sentirai mieux tout ce que je dois faire pour les secourir et les consoler. » Nommé, sur l'ordre exprès du Roi, membre du Conseil royal de conscience, il y fit toujours prévaloir les intérêts de Dieu; et son avis semblait celui d'un ange, disait l'Archevêque de Goa. Tout en rendant hommage aux saints désirs de quelques zélés missionnaires, « ce qui les empêchait, » leur écrivait-il, « de triompher de bien des oppositions, c'était, dans l'emploi des moyens, un certain mélange de passion et d'impétuosité trop humaine, au lieu d'unir, à l'exemple de la Providence, la force à la patience et à la douceur ». Les services que rendit le Père de Quadros, durant le siége de Goa par une innombrable armée d'infidèles, dépassent presque toute croyance. A lui seul il nourrit quatre cent cinquante soldats pendant plus de cinquante jours, et distribua des vêtements à six cents pauvres à peu près nus, veillant avec plus de sollicitude encore au salut des âmes sous le feu de l'ennemi. Aussi quand ce grand homme, épuisé de forces, fut sur le point de rendre

l'âme, la ville de Goa présenta un spectacle presque sans exemple. Pour faire au ciel une sainte violence, durant les douze jours de sa maladie, toutes les maisons religieuses, et en particulier celles de saint Dominique et de saint François, ne cessèrent d'offrir d'ardentes prières et un redoublement de pénitences inaccoutumé; beaucoup de familles entières, pères, mères, enfants, jeûnaient comme si c'eût été la semaine sainte; quatre de nos Pères et Frères demeuraient constamment nuit et jour en adoration devant le Très-Saint Sacrement, publiquement exposé dans notre église. Seul le Père de Quadros sentait approcher avec joie la dissolution de son corps; et lorsqu'on lui apporta le saint viatique, voyant fondre en larmes tous les assistants: « Mes enfants, leur dit-il en empruntant les paroles du Sauveur, si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez; car je vais à mon Père qui est dans les cieux. »

Epistolæ P. Ant. Quadrii (*Epist. Ind. de stup. et præcl. rebus, p.* 226-333). — Souza, *Orient. conquist., t.* 2, *p.* 65-74. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 747. — Id., *Ann. Glor., p.* 693. — Bartoli, *Asia, l.* 7, §§ 45-47. — Id., *Uom. e Fatt., t.* 4, *l.* 4, *c.* 15. — Tellez, *Chron. da Comp., t.* 2, *p.* 545, 562. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 363. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Port.*, 21 *nov.* — Sacchinus, *Hist. Soc., Part* 3, *p.* 40, 141, 306, 422. — Patrignani, *Menolog.*, 21 *nov., p.* 150.

XXII NOVEMBRE.

—

Vers le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1639, mourut à Montes-Claros, près d'Evora, le savant Père Sébastien de Couto, l'un des auteurs de la *Philosophie de Coimbre*, homme de conseil et de vertu encore plus que d'étude et de science. Les plus hauts personnages du Portugal et le Roi Jean IV lui-même avaient souvent recours à ses avis, dans les circonstances les plus délicates, qui intéressaient souverainement tout à la fois le bien de l'Etat et de l'Eglise; et ce prince aimait à répéter que nul religieux ne s'était acquis plus de droits à la reconnaissance de la famille royale et de la patrie. Toutefois les palais des grands offraient bien moins de charme au Père de Couto que le pauvre peuple qui se pressait à ses sermons et à ses catéchismes, ou la foule des mendiants, objet le plus ordinaire de sa charité. Ces malheureux, dont il avait tant de fois adouci et sanctifié toutes les douleurs, furent même le plus bel ornement de ses funérailles, lorsqu'on rapporta son saint corps de Montes-Claros à Evora. Un jour que ce zélé serviteur de Dieu et de la très-sainte Vierge exaltait avec une ferveur extrême le mystère de l'Immaculée Conception, une pieuse femme d'Evora, Eléonore

Rodriguez, célèbre par l'éclat des dons surnaturels dont Notre-Seigneur la comblait, assura qu'elle avait vu, durant ce sermon, le Père de Couto assisté à droite et à gauche par saint Ignace et saint François Xavier; et dans une autre circonstance où l'on recommandait à ses prières la santé gravement compromise de ce fidèle disciple de Jésus-Christ : « Ne vous opposez pas, répondit-elle, à l'accomplissement des desseins de Dieu sur notre Père : car il lui prépare en ce moment, pour récompenser sa patience, une si brillante couronne, que l'éclat nous en réjouira et nous fera bénir Notre-Seigneur durant toute l'éternité. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 514. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 696. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 276.

XXIII NOVEMBRE.

—

Le vingt-troisième jour de novembre, mourut à Lisbonne en 1662, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le Père François Valente, sans que le poids de la vieillesse eût pu ralentir son ardeur pour la perfection. Il observait encore, bien peu de jours avant sa sainte mort, les plus assujettissantes pratiques de la vie commune, sans vouloir accepter aucune dispense; et ce lui fut une très-douce consolation, à ses derniers moments, que d'avoir toujours aimé tendrement les moindres observances de la Compagnie. Recteur des deux colléges d'Angra et de Braga, et supérieur de la Maison Professe de Lisbonne, il n'avait rien eu plus à cœur que d'inspirer ce même amour des règles à ses inférieurs; et en repassant devant Dieu ses soixante-huit années de vie religieuse, il avouait ne pas se rappeler que jamais un motif humain lui eût fait omettre ou retarder volontairement ce que réclamaient de sa part l'amour et le service de Notre-Seigneur. Aussi goûtait-il une joie si douce et si pure sur son lit de mort, qu'elle lui semblait, disait-il, comme l'avant-goût du bonheur dont il espérait bientôt entrer en possession dans la paradis.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 864. – ID., *Ann. Glor.*, *p.* 700. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 333. — SOTUELLUS, *Bibl. script. Soc.*, *p.* 263. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 279.

Vers le même jour, à Evora, mourut en 1712, victime de sa charité pour les malades, le jeune Frère Scolastique Emmanuel de Almeyda. Son amour pour la chasteté lui avait fait imiter à la lettre, avant son entrée dans la Compagnie, l'exemple du saint patriarche Joseph, et s'échapper, en laissant son manteau, et le visage en sang, des piéges tendus à son innocence. Il était si maître de son amour-propre que, loin de se troubler ou de répliquer aux paroles mordantes qu'on lui adressait : « Bénie soit la langue de mon frère ! » disait-il alors en souriant. Si la délicatesse de sa conscience lui reprochait l'ombre d'un oubli, qui eût pu faire de la peine à qui que ce fût, il courait aussitôt en demander humblement pardon. La maladie qui l'emporta fut très-douloureuse, et exigea de cruelles opérations. Mais il assurait que ces douleurs, étant pour lui le fruit de la charité fraternelle et de l'obéissance, remplissaient constamment son âme d'une très-douce consolation.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 716. — ID., *Synops. Annal*, *p.* 442.

XXIV NOVEMBRE.

—

Le vingt-quatrième jour de novembre de l'an 1669, mourut dans la Maison Professe de Lisbonne le Père Ignace Mascarenhas, dont la pieuse aïeule, Eléonore Mascarenhas, avait reçu de Notre Bienheureux Père le nom de mère de la Compagnie. Dès l'âge de quinze ans, le jeune Ignace avait renoncé à tout ce que lui promettaient ici-bas la haute position et les alliances royales de sa famille, pour suivre fidèlement Jésus humble et pauvre; et l'attrait de toute sa vie fut l'apostolat le moins relevé aux yeux des hommes, parmi les enfants et les ignorants, le peuple des campagnes, les hommes de peine et les esclaves. Recteur du collége de Lisbonne et supérieur de la Maison Professe, il inspirait le même amour à tous les religieux placés sous ses ordres, et mettait surtout en honneur l'enseignement de la doctrine chrétienne. Ce fut cette humble charité du Père Mascarenhas qui changea et ravit le cœur d'un des plus généreux bienfaiteurs de la Compagnie en Portugal, Ferdinand Gomès de Gama, plein de préventions jusqu'alors contre les fils de saint Ignace. Averti qu'un de ses esclaves noirs venait d'être surpris d'un accident mortel en pleine nuit, Gomès avait envoyé en toute hâte

frapper à la porte de plusieurs maisons religieuses, pour réclamer un prêtre. Mais Dieu permit que pas un seul ne voulût ou ne pût venir à pareille heure. Il fallut donc, en désespoir de cause, mais non sans répugnance, recourir à la Maison Professe de la Compagnie; et le Père Ignace Mascarenhas accourut sur-le-champ. Or, quand Gomès vit de ses yeux, dans le pauvre et infect réduit des nègres, un homme du sang et de l'âge de Mascarenhas, à genoux près du moribond, lui prodiguant ses soins et ses consolations avec la tendresse d'une mère, il devint à l'instant et pour toujours l'admirateur et l'ami dévoué d'un Ordre qui inspirait à ses enfants un pareil esprit de charité, de zèle et d'oubli d'eux-mêmes. Ce fut encore au Père Mascarenhas que la ville de Lisbonne dut la Confrérie des Agonisants, établie dans l'église de la Maison Professe, sous le patronage et l'invocation de *Notre-Dame de la Bonne Mort*. Et plus d'un demi-siècle après la mort du serviteur de Dieu, elle comptait encore, au témoignage du Père Franco, un grand nombre d'excellents prêtres et de laïques dévoués, de tout rang, qui par leurs prières, leurs pénitences, leur assiduité au chevet des agonisants, obtenaient des miracles de conversion, et ouvraient le ciel à des milliers de pauvres abandonnés.

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 701. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 347. — BARBOSA MAÇHADO, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 544. — FRANCISCO DE SANTA MARIA, *Ann. Hist. Diar. Port.*, 24 *nov.*

XXV NOVEMBRE.

—

Le vingt-cinquième jour de novembre de l'an 1586, mourut au Brésil, en se rendant du collége de Bahia à celui de Rio-Janeiro, le Père Grégoire Serram, très-humble et laborieux serviteur de ses frères durant plus de trente ans, au témoignage du Vénérable Père Anchieta. Il semblait ne penser à lui que pour s'abaisser et se fatiguer toujours davantage; et l'on eût dit qu'il enviait le nom et la condition des esclaves. Il avait rempli, d'abord à Coïmbre, puis à Lisbonne, le pénible emploi d'infirmier, infirme lui-même, et néanmoins veillant et travaillant comme les plus robustes; mais l'épuisement de ses forces ayant fait juger aux médecins que le seul climat du Brésil pouvait lui assurer quelques années de vie, Grégoire Serram accueillit avec joie l'espérance de se dépenser plus complétement encore au delà des mers, parmi les colons et les sauvages, au service de Notre-Seigneur. Ses infirmités, qui se prolongèrent sans interruption durant plusieurs années, ne l'empêchèrent pas de remplir, avec le même dévouement, l'office de pourvoyeur universel et de cuisinier, dans le pauvre collége naissant de Piratininga; puis celui de maître d'école et de catéchiste, dans une réduction de sauvages, où

il n'avait qu'une fois par semaine la consolation de voir un prêtre et de communier. Ce ne fut qu'après de si dures et longues épreuves que, sans avoir fait entendre une plainte, l'humble serviteur de Dieu fut élevé enfin au sacerdoce. On découvrit alors, avec admiration, les dons singuliers de prudence surnaturelle et de talent pour gouverner les âmes, dont Notre-Seigneur l'avait enrichi. Procureur du Brésil à Rome, Recteur du collége de Bahia, ne faisant servir qu'à l'honneur de Dieu, à la liberté des Indiens, au soulagement de toutes les misères du corps et de l'âme, en particulier à la protection et à la subsistance des orphelines, le crédit sans bornes dont il jouissait auprès des riches, des officiers du roi et des évêques, ce saint homme avait, disait-on, ravi tous les cœurs. La délicatesse de sa conscience allait, il est vrai, jusqu'au scrupule, et le faisait se traiter lui-même avec une extrême rigueur; mais, ajoute encore à sa louange le Père Anchieta, jamais il ne ressentit aucun scrupule d'avoir poussé trop loin la charité; et ce fut dans l'exercice même d'une œuvre de miséricorde et de zèle des âmes, qu'il eut le bonheur de contracter la maladie dont il mourut.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t. 2, p.* 217. — Id, *Ann. Glor., p.* 707.

Parmi les compagnons du Père Grégoire Serram morts en odeur de sainteté, après d'incroyables travaux pour le salut des pauvres sauvages, l'histoire des apôtres du Brésil cite au premier rang le Père Emmanuel de Chavès, l'un des douze glorieux disciples du Père Anchieta

dans la mission de Piratininga. Son saint maître le regardait comme une vraie merveille d'humilité, et l'Ange de Paix des plus barbares tribus de ces contrées. Armé de sa seule confiance en Dieu, il pénétrait sans crainte au milieu de leurs guerriers; et Notre-Seigneur lui donnait une telle puissance pour les fléchir, qu'il revenait bien souvent, comme en triomphe, accompagné d'une troupe de captifs, hommes, femmes, enfants, destinés à la servitude ou à d'horribles repas de chair humaine, mais dont les infidèles n'osaient lui refuser la liberté. Le récit de sa sainte mort, arrivée en 1590, nous le montre épuisé de forces, mais parcourant encore, presque chaque jour, pieds nus, à l'âge de quatre-vingts ans, les réductions de ses chers sauvages, semées autour de Piratininga, où sa mémoire, après plus d'un demi-siècle, au témoignage du Père Simon de Vasconcellos, était encore en bénédiction.

Vasconcellos, *Vida do V. P. Jos. de Anchieta, p.* 41. — Id., *Breve catal. dos var. insign. da Comp. na Prov. do Brazil, n.* 5. — *Litt. Ann. Soc., A.* 1590-91, *p.* 268. — Sacchini, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 1, *p.* 537.

La même année 1590, mourut à Rome le Père Gaspard Gonçalvès, appelé dans la capitale du monde chrétien par le Père Claude Aquaviva, pour y travailler à la rédaction du *Ratio Studiorum*, et désigné par le Souverain Pontife Sixte-Quint pour prendre part à la révision de la Vulgate. C'était en effet l'une des gloires de l'Université d'Evora, et l'un des plus savants hommes de son temps. Les plus hauts personnages du royaume, les princes et princesses de la famille

royale, les deux rois eux-mêmes, Don Sébastien et le cardinal Don Henri, recouraient souvent à ses conseils et le vénéraient comme l'organe de l'Esprit-Saint. Sous sa direction, l'angélique infant Don Edouard parvint à une sublime perfection, et mérita que Notre-Seigneur lui demandât s'il voulait renoncer à la couronne de Portugal et mourir à la fleur de l'âge, pour aller au ciel. Les prédilections du Père Gonçalvès étaient néanmoins pour l'apostolat du plus humble peuple. Il profitait, chaque année, des quelques semaines que lui laissaient les travaux de l'enseignement, pour aller évangéliser les habitants d'une ou deux petites villes mal famées, dont il faisait, disait-on, un vrai paradis. Le Père Franco nous a conservé en particulier les merveilleux détails des missions de Serpa et d'Olivença, dont le récit fut envoyé à tous les colléges de la Province, dans l'espoir d'embraser de la même ferveur et du même zèle un grand nombre d'enfants de la Compagnie. Dans une de ces deux villes, on comptait jusqu'à plus de vingt meurtres en une année: tant les haines étaient ardentes! Or la parole de Gonçalvès fut si puissante sur ces cœurs altérés de sang, que les ennemis s'embrassèrent et se demandèrent pardon à genoux, en pleine église et en pleine rue. On vit, pendant qu'il prêchait, au nom de Jésus, contre le luxe insensé du monde, des femmes mondaines se dépouiller des insignes de leur vanité, pour ne les reprendre jamais. « Si nous pouvions le suivre et l'entendre toujours, disaient un grand nombre de ses auditeurs, vraiment nous serions assurés de vivre et de mourir en saints. » Enfin des malfaiteurs presque incorrigibles, qu'il visita dans leurs prisons, et qu'il instruisit de la loi de Dieu, ne purent résister à l'ardeur de sa charité et de son zèle. Ils s'engagèrent solennellement à ne plus jurer, à réparer tout jurement même

involontaire qui leur échapperait, par un *Ave Maria* au pied d'une image de Notre-Dame; et tous ensemble, à genoux, ils demandèrent humblement pardon à un pauvre vieux laboureur, prisonnier comme eux, dont ils s'étaient fait longtemps un jouet.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 509. — Id., *Ann. Glor., p.* 456. — Id., *Synops. Annal., p.* 82, 98, 110, 136, 138, 154. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc., p.* 277. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t.* 2, *p.* 354.

XXVI NOVEMBRE.

—

Vers les derniers jours de novembre, mais on ne sait au juste à quelle date, moururent glorieusement au Brésil, en 1554, le Frère Scolastique Pierre Correa et le Frère Coadjuteur Jean de Sousa, massacrés ensemble par les Cariges, tribu voisine de la Serra do Mar et du cours supérieur de l'Uruguay. Jean de Sousa, par sa pureté angélique, son mépris de lui-même et la rigueur de ses austérités, faisait l'admiration du Vénérable Père Anchieta, qui ne connaissait pas, disait-il, parmi ses compagnons, d'âme plus généreuse à suivre Jésus humble et crucifié. Pierre Correa, l'un des conquérants portugais du Nouveau Monde, avait d'abord partagé tous leurs excès. Il n'était guère, pour les sauvages, d'aventurier plus redoutable. Suivi d'une audacieuse troupe de pillards, il fondait tour à tour sur les parties de la côte les plus accessibles, forçait les indigènes dans leurs forêts ou dans leurs montagnes, comme des bêtes fauves, et les ramenait par troupeaux, pour les vendre aux planteurs, à la honte du nom portugais et du nom chrétien. Mais ramené à Dieu par les premiers apôtres de la Compagnie au Brésil, Pierre Correa n'eut plus d'autre désir que de réparer, s'il était possible, les crimes d'une vie

qui désormais lui faisait horreur ; et après avoir consacré toutes ses richesses au soulagement des pauvres esclaves, il résolut de se dévouer tout entier lui-même au salut éternel des pauvres barbares qui ne connaissaient pas encore Jésus-Christ. Il s'offrit donc au Père Emmanuel de Nobréga ; et l'éclat de son changement, la ferveur de sa pénitence, le firent juger digne de devenir le premier novice de cette Province, mère de tant d'apôtres et de martyrs. Durant les cinq années qu'il vécut encore, Pierre Correa fut envoyé à plusieurs reprises, de Saint-Vincent et de Piratininga, chez les tribus des Tupis et des Cariges. Les Tupis, renommés pour leur férocité et leur perfidie, tentèrent plusieurs fois de le faire périr : une fois entre autres, en l'écrasant par la chute soudaine d'arbres sciés à ce dessein, le long d'un sentier de leurs forêts. Mais l'intrépide serviteur de Dieu, loin de s'effrayer, allait baptiser les captifs destinés à d'horribles festins de cannibales, jusque sous le couteau et sous la massue. Il venait d'arracher à l'enfer de nouvelles dépouilles, et regagnait la colonie de Saint-Vincent, avec Jean de Sousa, après une dernière course apostolique chez les Cariges, lorsqu'un malheureux Espagnol qui lui devait la vie et la liberté, mais qu'aveuglait la rage de s'être vu enlever une Indienne, victime de ses débauches, résolut d'assouvir sa vengeance par la mort des deux serviteurs de Dieu. Il répandit le bruit que toute la tribu allait périr, si elle ne se mettait pour toujours à l'abri du retour de ses visiteurs portugais ; et quelques sauvages trop crédules, s'élançant aussitôt à la poursuite de leurs apôtres, les assaillirent d'une grêle de flèches, que l'un et l'autre accueillit à genoux, en bénissant Notre-Seigneur, et en le priant pour ses bourreaux.

VASCONCELLOS, *Chron. da Comp. p.* 145-154. — ID., *Vida do V. P. Joseph de Anchieta, p.* 34. — ID., *Vida do P. Joam d'Almeida, p.* 57-63. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr., p.* 12. — *Du Jarric, Hist. des choses plus mémor. ez Indes, t.* 2, *p.* 272. — *Avvisi dall' India, t.* 1, *p.* 239. — TELLEZ, *Chron. da Comp., t.* 2, *p.* 501. — ORLANDINUS, *Hist. Soc., Part.* 1, *p.* 485. — NIEREMBERG, *Firmam. Relig., p.* 489. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 438. — BARTOLI, *Uom. e Fatt., t.* 3, *p.* 32. — D'OULTREMAN, *Eloges des pers. plus sign. de la Comp., p.* 403. — NADASI, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 341. — GUERREIRO, *Cor. Glor., p.* 306. — PATRIGNANI, *Menolog.,* 16 *nov., p.* 117. — GUZMAN, *Hist. de las Miss., l.* 3, *c.* 44. — MAFFEIUS, *Hist. Ind., l.* 16.

XXVII NOVEMBRE.

—

Le vingt-septième jour de novembre de l'an 1590, fut reçu en triomphe par tout le peuple d'Évora, le corps du Vénérable Père Louis Alvrès, empoisonné deux jours auparavant par les judaïsants de la petite ville d'Avis, en haine de son zèle à prêcher contre eux la divinité de Jésus. Il étudiait la théologie, à l'âge de vingt ans, dans l'université de Coïmbre, et ne songeait alors à rien moins qu'à embrasser la vie religieuse, lorsque, subjugué en un moment par un subit et irrésistible appel intérieur de l'Esprit Saint, il écrivit sans retard à sa mère : « Demain, ma chère mère, j'entre dans la Compagnie de Jésus : bien malgré moi, je vous assure; mais il m'est impossible de résister à la volonté de Dieu qui m'appelle; et je ne sais vraiment jusqu'où il voudra me mener! » Il s'offrit donc à suivre Jésus-Christ, sans reculer jamais devant les opprobres de la croix : offrande si sincère qu'elle mérita d'être exaucée de la manière parfois la plus étrange. A la nouvelle de son entrée au noviciat, Jean Soarès, évêque de Lisbonne, ne put retenir cette exclamation : « Voilà un merveilleux poisson pris dans le filet des apôtres » : tant il avait une haute idée des talents et surtout de l'éloquence du jeune Alvrès!

Les succès et le fruit de son apostolat surpassent en effet toute croyance. Le bruit s'en répandit jusqu'au delà des mers. « Quel est donc ce nouveau Paul, que Dieu vous a donné en Portugal, et dont on me raconte tant de merveilles ? » demanda un jour le souverain Pontife Pie V à saint François de Borgia. Partout où il devait prêcher, on voyait accourir, souvent dès le milieu de la nuit précédente, des multitudes innombrables, dont le flot remplissait les plus vastes églises, dès que les portes étaient ouvertes. Ceux qui n'avaient pu y trouver place, appliquaient des échelles contre les fenêtres, et y demeuraient debout des heures entières, pour avoir le bonheur d'entendre, de là, l'homme de Dieu. Mais ces triomphes inouïs ne l'enivraient pas. Il se fiait moins, pour les obtenir, à son génie naturel, qu'à la prière, et à l'effusion de son sang aux pieds de Jésus crucifié, avant chacun de ses sermons. Comme son Père saint Ignace, il ne se résignait à être honoré que pour l'honneur de Dieu. Les mépris les plus imprévus et les plus sensibles le trouvaient toujours prêt, toujours tressaillant d'une vive joie, à chaque nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur. « Oh ! que nous comprenons peu, disait-il parfois comme hors de lui, la doctrine, la vie et la mort de Jésus ! Quelle incomparable grâce que d'être méprisé ! Et non pas seulement par les mondains, par les ennemis de Jésus, mais par ceux qui l'aiment et le servent, par nos frères mêmes et nos supérieurs, sans l'avoir mérité par aucune faute ! » Cette grâce, Dieu ne la refusa pas au P. Alvrès. Quelques personnages puissants, irrités de sa liberté à tonner contre les scandales et les désordres, l'accusèrent auprès du Père Provincial. Dans un élan véritablement prophétique, Alvrès avait annoncé du haut de la chaire aux dames portugaises, que le jour était proche où, en expiation de

leur luxe effréné, il faudrait vendre leurs parures pour racheter leurs époux et leurs fils. Bientôt le désastre de Don Sébastien devait montrer que l'Esprit Saint avait parlé par la bouche d'Alvrès. Mais, en attendant, le Père Provincial avait cru devoir céder à l'orage. Alvrès fut relégué dans la petite résidence de San-Fins sur les bords du Minho, et enfermé prisonnier dans une tour. Il ne manquait pas cependant d'amis et d'intercesseurs. Après d'inutiles démarches pour sa délivrance, quelques-uns des premiers seigneurs de la cour vinrent une nuit forcer sa prison, lui promettant, s'il voulait les suivre, de le soustraire à l'obéissance de la Compagnie et de le faire élever par le Souverain Pontife à l'épiscopat. « Vous faites une œuvre de démons, leur répondit ce vrai fils de saint Ignace. Allez, et sachez que j'aime bien mieux être de la Compagnie de Jésus au fond d'un cachot, que m'asseoir sur n'importe quel trône d'évêque, parmi tout ce que l'univers m'offrirait de plus éclatant! » — « Si j'avais le malheur, ajoutait-il, d'être chassé quelque jour de la Compagnie, j'irais me faire une pauvre hutte de branches, près de la porte où se réunissent les mendiants, pour recevoir l'aumône après le dîner; et je ne consentirais pas à en bouger, que l'on ne me reçût de nouveau, n'importe à quel prix. » Rendu, peu après, à la liberté et à ses travaux apostoliques, le P. Alvrès reparut en chaire avec la même ferveur à prêcher la plus pure doctrine de Jésus-Christ. Mais enfin, comme il se rendait, pour une dernière mission, à la petite ville d'Avis, Notre-Seigneur lui révéla que, pour prix de son zèle, il allait cueillir cette fois la palme du martyre. Son compagnon lui ayant demandé pourquoi il semblait plongé dans une méditation plus profonde qu'à l'ordinaire : « Je songe, répondit Alvrès, à l'éternité où je vais entrer. » Dès son arrivée, les judaïsants d'Avis parvinrent à lui faire savoir

que s'il parlait contre eux, il était mort. L'homme de Dieu n'en fut que plus animé à prémunir le pauvre peuple contre les séductions de leur perfidie. Peu de jours après, il ressentait, à n'en pouvoir douter, les mortelles atteintes du poison, et rendait avec joie son âme à Notre-Seigneur, au milieu des pauvres de l'hôpital. La ville entière d'Évora s'émut au bruit de cette mort. Elle exigea que les restes du saint apôtre lui fussent rendus comme son trésor le plus précieux. Toutes les confréries avec leurs insignes, le clergé de la cathédrale et des paroisses, l'université, le chapitre, le tribunal du saint Office, les ordres religieux, au milieu d'une foule immense, allèrent en procession solennelle le chercher hors des murs de la ville, au couvent des Carmes ; et chose merveilleuse, ajoute le narrateur de cette pompe triomphale, toute question de préséance parut oubliée : tant chacun tenait à donner cette dernière marque d'honneur et d'affection à celui que jamais nul n'avait vu chercher sa propre gloire, mais le salut des âmes et l'honneur de Dieu !

Franco, *Imag. da virt. em. o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 208-229. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 703. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 153. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 527. — Nadasi, *Ann. dier memor.*, *Part.* 2, *p.* 290. — Alegambe, *Mort. Illustr.*, *p.* 153. — *Litt. Ann. Soc.*, *A.* 1591, *p.* 798. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 462. — Patrignani, *Menolog.*, 25 *nov.*, *p.* 175. — Barbosa-Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 52.

XXVIII NOVEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de novembre de l'an 1654, mourut saintement à Braga le Père Emmanuel Mascarenhas, éprouvé comme l'or dans la fournaise, par les plus cruelles épreuves qui puissent atteindre un religieux dans son honneur et dans sa liberté. Entré à l'âge de quatorze ans au noviciat de Coïmbre, il y donna dès ses débuts d'admirables exemples de renoncement et d'amour de sa vocation. Le bruit courut à Lisbonne que le père et les frères d'Emmanuel venaient de périr dans les flots, après un vaillant mais funeste combat naval contre les Maures des côtes d'Afrique. C'était l'anéantissement de sa famille; et son aïeule, dona Maria Mascarenhas, lui adressa aussitôt une lettre pleine des plus vives instances pour l'engager à relever et à perpétuer le nom et le sang de ses ancêtres. Rien ne put toutefois ébranler la constance du jeune novice. « Si j'étais encore ébloui par les charmes du monde, répondit-il, ce triste et subit accident ne m'en ferait-il pas comprendre la fragilité, comme l'ont si bien comprise avant moi le B. François de Borgia et le B. Louis de Gonzague! Croyez-moi, devant Dieu et dans l'autre vie, mon père et mes frères se trouveront mieux des prières, des jeûnes, des disciplines

et des cilices, que mes compagnons et moi nous offrons ici, pour l'expiation de leurs péchés et l'adoucissement de leurs peines. » Le Père Mascarenhas se trouvait en Espagne, quand éclata inopinément à Lisbonne la révolution qui restituait le trône de Jean III à la famille de Bragance. Ce fut pour lui un titre de proscription aux yeux des Espagnols; et ils le jetèrent en prison. Mais, rendu peu après à la liberté et de retour dans sa patrie, il y partagea la disgrâce de sa famille, dont plusieurs membres, étrangers au grand mouvement national en faveur de Jean IV, s'étaient retirés à Madrid. Le Père Emmanuel se vit donc derechef emprisonné, puis relégué par ordre royal au collége de Braga, d'où il ne lui fut plus permis de sortir. Il prit alors cette belle devise, à laquelle il demeura fidèle jusqu'à sa mort : « Souffrir, accepter, mourir, et me taire! » Sa conformité à la volonté de Dieu, parmi de si dures épreuves, lui avait donné le goût et l'intelligence du bonheur caché dans la croix. Aussi un des témoins de sa sainte vie disait-il : « Ce qui fait mon admiration, ce que j'envie au Père Mascarenhas, c'est son incomparable patience. » Frappé d'un accident subit qui l'enleva en quelques heures, et voyant que les médecins hésitaient à lui avouer la vérité : « Oh! ne craignez rien, leur dit-il : grâce à Dieu, je suis prêt à tout. Car voilà trente-six ans que je suis entré dans la Compagnie de Jésus pour y mourir. »

Franco, *Imag. da virt. em. o novic. de Coimbra, t. 2, p.* 629. — Id., *Ann. Glor., p.* 711. — Id., *Synops. Annal. p.* 191. — Sotuellus, *Biblioth., Script. Soc., p* 311. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t. 3, p.* 306. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Port.*, 24 *nov.*

XXIX NOVEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de novembre de l'an 1616 mourut, au collége de Coïmbre, le P. Antoine de Moraès, surnommé par les étrangers et par ses frères le saint aveugle ou le nouveau Tobie. Il était entré à dix-huit ans dans la Compagnie ; et la promesse qu'il avait faite à Notre-Seigneur, durant les Exercices de saint Iguace, de le suivre fidèlement parmi les humiliations et les opprobres, ne s'effaça jamais de son esprit. Il demandait avec instance à ses supérieurs les plus obscurs et les plus pénibles emplois, les dernières classes dans nos colléges, les maisons dont la pauvreté, l'insalubrité, ou le peu d'éclat, semblaient pouvoir inspirer plus de répugnance à la nature. Son application aux études que l'obéissance exigeait de lui, jetait déjà cependant un très-vif éclat sur son enseignement, à l'université de Coïmbre; lorsque soudain, dans la fleur de l'âge, le deux juillet 1598, au moment où il descendait de l'autel, il se trouva complétement privé de la vue. C'était le plus dur sacrifice qui pût lui être demandé : le renoncement à ses espérances les plus légitimes de travailler à la gloire de Dieu. Il l'accepta-sur-le champ et sans hésiter, d'un cœur véritablement héroïque. Non content

de ne se permettre aucun murmure, il appliqua toute l'énergie de sa volonté à se conformer filialement à celle de Dieu. Sa lutte intérieure fut toutefois longue et violente. « Durant huit années, disait-il plus tard humblement, je sentais encore en mon cœur quelques regrets involontaires de ne pouvoir plus dépenser ma vie au salut des âmes et au service de la Compagnie. » Mais il en vint à tressaillir de joie, à chanter comme un perpétuel cantique d'action de grâce, bénissant le Seigneur de lui avoir fermé les yeux du corps, pour lui ouvrir, disait-il, les yeux de l'âme. Dans cette conviction intime que désormais il n'était bon à rien, il refusa l'honneur de la profession solennelle des quatre vœux; et l'ordre formel de ses supérieurs put seul faire violence à son humilité. « Tout au plus pourrais-je, disait-il, et je le ferais bien volontiers, tourner une meule ou la roue d'un puits, comme les vieux chevaux privés de la vue; à moins que l'on ne daignât m'accorder, comme à tant de pauvres mendiants aveugles, un petit chien, qui me conduirait vers les hameaux et sur les grandes routes, pour enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants. » Mais Dieu lui réservait un apostolat plus fécond, au milieu même de ses frères. La plupart d'entre eux, et en particulier le saint et savant Père François Suarez, lui confiaient le soin de leurs âmes, assurés qu'il les conduirait à une très-haute perfection. Notre-Seigneur lui communiquait parfois merveilleusement le secret des cœurs. Un de ses pénitents se trouvant un jour en proie à de cruelles angoisses, le P. de Moraès lui apparut tout à coup et le remplit de joie par ces paroles: « Mon fils, vous ne serez pas confondu éternellement ». Quinze jours environ avant d'aller recevoir lui-même sa récompense, ce saint homme connut par révélation que l'heure de sa délivrance

approchait; et comme, la veille de sa mort, on disait près de lui qu'il ne passerait pas la nuit suivante : « Non, reprit-il, ce n'est pas cette nuit, c'est demain matin seulement que je vous quitterai pour aller voir mon Dieu ».

FRANCO, *Imag. da virt. em. o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 114. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 713. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 217. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 54. — NADASI, *Ann. Dier. Memor.*, *Part.* 2, *p.* 296. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 29 *nov.*, *p.* 205.

XXX NOVEMBRE.

—

Le trentième jour de novembre de l'an 1623, mourut à Angola, moins de deux ans après son entrée dans la Compagnie, le Frère Coadjuteur Gaspard Alvrès, insigne bienfaiteur des missions de l'Afrique Equatoriale, auxquelles il avait consacré ses biens et sa vie. Habile et riche commerçant des côtes de la Guinée, il jouissait paisiblement d'une fortune et d'une considération noblement acquises. Mais la méditation des biens éternels lui inspira le saint désir d'abandonner tout ce qu'il possédait, pour l'offrir à Dieu, et de s'offrir lui-même à la Compagnie, pour la servir jusqu'à la mort dans les humbles et laborieux emplois de nos Frères. Dieu le récompensa de ces héroïques sacrifices par la bénédiction la plus chère aux saints ici-bas, celle de la croix. Le gouverneur portugais de Loanda, homme de sang et de rapine, n'avait pas trouvé de plus sûr moyen pour s'enrichir en peu de temps, que de donner libre carrière à l'affreuse traite des nègres. Pour alimenter cet odieux commerce, il allait jusqu'à tolérer l'anthropophagie des tribus sauvages, alliées ou sujettes des Portugais. Or comme ses adversaires les plus redoutables lui semblaient être les apôtres de ce pauvre peuple, il fit saisir

par ses esclaves, envelopper dans une sorte de filet, et transporter dans un vaisseau partant pour Lisbonne, ceux de nos Pères qui se trouvaient alors sous sa main. Puis, enflammé d'une haine plus ardente encore pour Gaspard Alvrès, leur novice et leur bienfaiteur, il donna l'ordre de le lui amener enchaîné, déclarant qu'il lui ferait trancher la tête par le bourreau. Alvrès eût subi volontiers cette exécution; mais elle ne put avoir lieu qu'en effigie. Car le Père Edouard Vaz était parvenu à le soustraire en temps opportun à toute recherche, et l'avait conduit dans la capitale du Congo, où ils demeurèrent quelques mois, jusqu'au départ de leur persécuteur. Le saint Frère survécut peu à son retour parmi ses compatriotes; mais il eut le temps de consolider la fondation du collége de Loanda, et d'assurer par de nouveaux bienfaits un avenir, à l'abri de tout péril pour l'âme et pour le corps, aux pauvres orphelines de la colonie.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 717. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 228, 236, 238.

Le collége fondé à Banza-Congo ou San-Salvador, avec une partie des biens d'Alvrès, eut pour premier supérieur l'un des plus dévoués missionnaires de ces contrées barbares, le Père Mathieu Cardozo, qui ne survécut au Frère Gaspard qu'un peu moins de deux ans. Avant lui, nul n'avait su traduire dans l'idiome du Congo les éléments de la doctrine chrétienne. Le Père Cardozo profita de la persécution qui le renvoyait captif à Lisbonne, pour y publier, dans les deux langues, des indigènes et de leurs apôtres, ce précieux opuscule, auquel

des milliers d'âmes durent leur salut, même après l'expulsion de la Compagnie.

Franco, *Synops. Annal.*, *p.* 228, 236, 241, 244 (*Cf. p.* 247, 253, 256, 280). — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 446.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

I DÉCEMBRE.

—

Au commencement du mois de décembre de l'an 1601, mourut saintement au Japon le Frère Julien de Sacaï, fervent religieux qui dès sa plus tendre jeunesse avait tout sacrifié, sans hésitation, pour suivre Jésus-Christ. Il était né dans la ville de Sacaï, d'où il reçut son nom, et appartenait à une famille toute dévouée aux dieux de l'empire. Mais parvenu à sa treizième année, ayant entendu prêcher l'Évangile, il résolut d'obéir à la voix de Dieu, au prix de n'importe quel dénûment et, s'il le fallait, de la mort. Après une ardente lutte contre les séductions et les violences de sa mère, l'héroïque enfant quitta en fugitif la maison paternelle, se fiant à la Providence de celui qui nourrit les oiseaux du ciel. Accueilli

dans un des séminaires fondés au Japon par le P. Alexandre Valignani, et dont la ferveur, au témoignage des plus saints apôtres du Japon, ne le cédait en rien à celle des noviciats d'Espagne et de Portugal, Julien ne démentit pas les espérances que donnaient de pareils débuts. En peu d'années il mérita d'être élevé au rang de catéchiste, et après la violente persécution de 1587, où six religieux de la Compagnie moururent de misère, il fut jugé digne de prendre leur place parmi les novices. Mais au bout de douze années seulement de vie religieuse, épuisé par l'excès d'un travail incessant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il rendit saintement son âme à Notre-Seigneur, encore dans la fleur de la jeunesse, ne cessant de prier et de donner les plus touchants exemples, dit la relation de sa mort, qu'au moment où il expira.

Litt. Soc. Jesu e Sinis, Molucis, Japone datæ, A. 1602 *et* 1603. *Cf. Cartas do Japaõ* (*Coll. de D. Theotonio*), *t.* 1, *p.* 459; *t.* 2, *p.* 125.

Vers la fin de l'année 1554, mais on ne sait au juste à quelle date, mourut en odeur de bénédiction, au collége de Coïmbre, un autre saint Frère japonais, Bernard de Cangoxima, le premier fidèle baptisé, et le premier novice admis dans la Compagnie au Japon par le grand apôtre de l'Orient. Avec la grâce du baptême, Bernard sembla recevoir dans leur plénitude les dons de l'Esprit-Saint. Brisant, comme sans effort, tous les liens du sang et de la patrie, méprisant tout péril et toute souffrance, il se mit aussitôt à la suite et à la disposition de Xavier, lui servit de guide fidèle en

son pénible voyage de Méaco, partagea ses épreuves, ses persécutions et son dénuement, durant deux années, au Japon et hors du Japon, toujours vigilant à ne rien perdre des paroles et des exemples de son saint maître. De retour à Goa, d'où il allait repartir pour la Chine, Xavier jugea bon de faire voir à ses frères d'Europe et à son père saint Ignace ce que la grâce de Jésus-Christ opérait dans ces âmes, régénérées à peine depuis quelques jours, et donna l'ordre à Bernard de partir pour Rome. Il espérait d'ailleurs qu'après avoir vu de ses propres yeux le Vicaire de Jésus-Christ, les plus vénérables monuments du christianisme, les innombrables œuvres de zèle, de sanctification et de charité de la sainte Eglise, et puisé, à sa source la plus pure, le véritable esprit de la Compagnie, Bernard serait plus à même de travailler à la gloire de Dieu et au salut de ses compatriotes. Mais Dieu en avait disposé autrement. La première partie des vœux de Xavier fut seule accomplie. Rome admira dans Bernard de Cangoxima un de ces vrais chrétiens de l'Eglise naissante, sur lesquels l'Esprit-Saint était descendu visiblement au jour de la Pentecôte. Notre Bienheureux Père saint Ignace surabonda de joie, et bénit le Seigneur de lui avoir amené un tel fils des extrémités de l'Orient. Pour le plus grand service de Dieu et des âmes, il désirait le faire initier aux sciences humaines de l'Occident; et Bernard étudia par obéissance, avec la simplicité de la colombe. Mais son esprit n'était ouvert qu'aux choses du ciel. Les plus savants docteurs étaient saisis d'étonnement quand il parlait de Dieu, de la Jérusalem céleste, des saints et des anges, et surtout de la sainte Eucharistie; ou quand il expliquait ce que le Saint-Esprit lui faisait trouver, par exemple, en chaque demande et en chaque mot de l'Oraison Dominicale. Le saint fondateur pensa donc qu'une âme si étrangère aux choses ter-

restres, mais si merveilleusement éclairée des choses divines, n'avait pas besoin d'en apprendre plus ; et le Frère Bernard venait de repartir de Rome pour le Japon, lorsque, à peine arrivé en Portugal, il sentit, à l'épuisement de ses forces, que Notre-Seigneur l'appelait au ciel. Sa vue toutefois et les saints exemples de ses derniers jours devaient être encore une semence d'apostolat, parmi les jeunes religieux du collége et du noviciat de Coïmbre. Aussi fut-ce bien moins un deuil qu'un avant-goût de la joie éternelle de voir expirer ce saint Frère, ne pensant qu'à Dieu, n'aspirant qu'à Dieu, et rayonnant, jusqu'après son dernier soupir, d'une ineffable sérénité.

S. Franc. Xaverius, *Epist.*, *l.* 4, *Ep.* 18. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 451. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 710. — Ginnaro, *Saverio Orient.*, *Part.* 2, *p.* 31, 37, 48, 332. — Andrade, *Var. Ilustr.*, *t.* 5, *p.* 60. — Du Jarric, *Hist. des choses plus mémor. ez Indes Orientales*, *t.* 1, *p.* 248. — Patrignani, *Menolog.*, 8 *apr.*, *p.* 70.

II DÉCEMBRE.

—

Le second jour de décembre de l'an 1615, mourut dans la fleur de l'âge, à Goa, près du tombeau de saint François Xavier, le Père Laurent Ribeyro, invité par le grand apôtre des Indes à venir célébrer sa fête dans le paradis. Admis très-jeune encore au noviciat d'Evora, mais d'une complexion trop frêle et qui donna bientôt les plus vives craintes, Laurent se vit contraint, au bout de quelques mois, de regagner la maison paternelle et d'y poursuivre le cours de ses études. Mais le peu qu'il avait déjà entrevu et goûté de la vie religieuse lui avait totalement ravi le cœur; et ses condisciples eux-mêmes ne lui donnaient plus que le nom d'ange. Aussi, quand il sollicita une seconde fois la grâce d'être reçu parmi les novices, à l'âge de vingt ans, les supérieurs s'empressèrent d'exaucer ses vœux; et une nouvelle maladie, non moins inquiétante que la première, ne put les décider à lui refuser le bonheur, sinon de vivre et de travailler, du moins de souffrir et de mourir dans la Compagnie. En cet état, le P. Ribeyro parvint bientôt à un très-haut degré d'humilité, d'obéissance, de perpétuelle union de cœur avec Dieu, et de conformité absolue à sa très-sainte volonté. Tel était son amour

des abaissements que, durant sa trop courte vie religieuse, tout ce qui pouvait blesser et crucifier en lui l'amour-propre était, à ses yeux, comme une pluie d'or, qu'un avare chercherait bien plus à recueillir qu'à éviter. Peu à peu cependant Notre-Seigneur lui rendit les forces du corps; et il sentit aussitôt un très-vif désir de suppléer, par les douleurs de la pénitence, à celles de la maladie, qui lui avaient paru pleines de charmes. Il soumit donc son attrait à ses supérieurs, qui, après un mûr examen, y reconnurent tous les caractères de l'esprit de Dieu. Alors, en dépit des fatigues de l'enseignement et de l'étude, Laurent Ribeyro se traça le plan d'une vie toute crucifiée avec Jésus-Christ, et y demeura fidèle jusqu'à sa mort. Il n'eût pu se résoudre à monter jamais au saint autel, sans s'être mis en état de victime et revêtu des plus rudes armes des saints pénitents. Tous les jours consacrés au souvenir de la Passion, il s'ingéniait véritablement à ne laisser aucun de ses membres sans quelque nouvelle souffrance; et si l'un ou l'autre de ses amis semblait s'en étonner: « Comment, leur répondait-il humblement, oserais-je flatter mon corps, en me rappelant mon Seigneur couvert de plaies et cloué à la Croix? » Huit ans avant sa mort, à l'âge de vingt-cinq ans, Ribeyro se crut assez fort pour demander les missions des Indes; et dès lors une de ses préoccupations les plus ordinaires fut d'imiter en tout, autant qu'il le pourrait, le grand modèle des hommes apostoliques de la Compagnie, saint François Xavier, comme il s'était appliqué jusqu'alors à imiter saint Louis de Gonzague. Sa classe fut le champ de son apostolat; et l'on ne tarda pas à voir et à dire publiquement que ses petits écoliers avaient pour maître un véritable apôtre. Parmi ses pieuses industries, l'une des plus salutaires, dit son biographe, était d'animer ses élèves au

travail et à la vertu par quelques traits choisis des saints de chaque jour. Mais il s'efforçait surtout de leur inspirer une extrême horreur pour la moindre offense contre Dieu. Son zèle à l'égard de ses frères n'était pas moins ardent. Après avoir gagné leur cœur par sa charité, il les amenait sans peine à toutes les saintes industries de la vie intérieure et d'un renoncement complet à eux-mêmes. Mais ce n'était là encore qu'un prélude à ce que méditait le Père Ribeyro pour glorifier Dieu; et il s'embarqua pour l'Orient dans les premiers mois de 1615, ne se doutant pas que l'heure de sa récompense approchait. Pendant la traversée, son dévouement auprès des malades et de l'équipage eut bientôt par malheur épuisé ses forces. Consumé d'une fièvre ardente, il arriva mourant au port de Goa. Mais, pour prix de son héroïque ardeur à suivre les traces de Xavier, Notre-Seigneur l'avait prédestiné à reposer près de la tombe du saint apôtre, et à partir le même jour que lui pour le ciel; après en avoir reçu l'assurance expresse, qui combla de joie ses derniers moments.

Franco, *Imag. da virt. em. o novic. de Evora*, *p.* 542-554. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 720.

Le même jour, au même lieu, et dans des circonstances toutes semblables, mourut en 1714, à l'âge de vingt-cinq ans, le Père Gaétan de Abreu. Durant ses dix années de vie religieuse, il avait donné de grands exemples de renoncement et de zèle. Dès son noviciat, se trouvant un jour assailli d'une tentation terrible, il eut aussitôt recours, pour en triompher, à une pénitence si rigoureuse,

que jamais dans la suite le démon n'osa lui livrer un pareil assaut. Dans sa dernière maladie, près du tombeau de saint François Xavier, le saint lui apparut à deux reprises différentes, et lui adressa ces paroles : « Gaétan, voudrais-tu guérir pour aller au Japon ? » — « Mon Père, lui répondit le malade, je ne veux que ce qui plaira le plus à Notre-Seigneur. » — « Prépare-toi donc à mourir bientôt », reprit le saint ; et le jour même où Xavier était mort, il vint recevoir le dernier soupir de ce saint jeune homme et présenter son âme au trône de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra. t.* 2, *p.* 684. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 721.

Le même jour encore, moururent saintement à Pékin, le Père André Pereyra, en 1743, après vingt-huit ans, et le Père André Rodriguès, en 1796, après trente-sept ans d'apostolat.

Membre du tribunal des mathématiques, et à deux reprises différentes Vice-Provincial des missions de Chine, André Pereyra était regardé comme une des colonnes de la foi dans ce vaste empire. A la cour, son renom de science, joint à une prudence consommée, lui avait gagné l'estime et l'affection des plus hauts mandarins, et de plusieurs princes de la famille impériale. Parmi les néophytes et parmi ses frères, sa charité ravissait tous les cœurs. On trouvait près de lui, dit le Père Walter, un baume pour toute douleur du corps et de l'âme. Les funérailles du Père Pereyra furent un des derniers triomphes de la foi chrétienne à Pékin, au milieu

des persécutions du dix-huitième siècle. Il semblait que la ville entière fût accourue pour contempler ce glorieux cortége, organisé par ordre de l'empereur, où brillait, ajoute en son naïf langage le pieux narrateur allemand, parmi les plus grands personnages de la capitale, « l'image du Sauveur, de sa très-sainte Mère et de nos chers Saints ».

Stoclein, *Veltbott*, *Br*. 526, 683.

André Rodriguès, digne émule du saint Père Bernard de Almeyda, et non moins illustre par son zèle, ses vertus héroïques et ses miracles, fut éprouvé, comme l'or, dans le feu des persécutions et des maladies. Mais les humiliations et les douleurs lui semblaient le riche salaire d'un homme apostolique et d'un vrai disciple de Jésus mourant sur la croix. Consumé du désir de ne pas laisser s'éteindre la foi aux extrémités de l'Orient, dans un temps où la Compagnie était déjà frappée à mort en France, en Espagne et en Portugal, ce vaillant ouvrier prenait sur son repos le plus indispensable pour former de jeunes élèves à la science et à la vertu, dans l'espoir de donner en eux, à la Chine, des prêtres instruits et dévoués, et de vrais fils de saint Ignace. Heureux enfants, écrivait le P. Cipolla, qui, sous la conduite d'un tel homme de Dieu, se préparaient dignement à devenir les successeurs des grands apôtres de leur patrie!

Lettre du P. Aloys Cipolla, Pékin, 1 *décembre* 1773. (*Cf.* 12 *novembre.*)

III DÉCEMBRE.

—

Le troisième jour de décembre, fête de toutes les colonies et missions portugaises dans le monde entier, aborda au port de Lisbonne, en 1760, un convoi de cent onze Religieux de la Compagnie, véritables martyrs de leur vocation, derniers déportés des Provinces du Brésil et du Maragnon. Le soir même, au nom de Pombal, on venait leur offrir, avec la liberté, la faveur du roi et de son ministre, s'ils voulaient abjurer la règle de saint Ignace. Mais ils se montrèrent inébranlables, et furent aussitôt désignés, les uns pour l'exil, les autres pour une captivité plus dure que la mort dans les trop fameuses prisons d'Azeitaô. Plusieurs avaient succombé, au milieu même de l'océan, à toutes les horreurs d'une traversée dont nous avons déjà retracé le tableau, en racontant leur sainte mort; et tous les survivants avaient épuisé le même calice, quel que fût leur âge et leur état d'épuisement ou d'infirmité. Parmi eux, l'histoire nous signale le Père Emmanuel dos Reys, qui, malgré ses quatre-vingts ans, se vit jeté dans un des cachots de Pombal, et après y avoir langui huit années entières, n'en fut retiré, aveugle et paralysé de tous ses membres, que pour être enfermé dans un monastère, où il vécut

encore trois ans. — Malgré son étroite captivité, le Père Jules Pereyra, ancien Provincial du Maragnon, parvint, à force d'industrie, à l'aide d'un dévoué laïque portugais nommé Ignace Rodriguès, à faire connaître au Père Laurent Ricci et au Souverain Pontife l'état des pauvres prisonniers; et Clément XIII leur accorda, comme suprême consolation, de pouvoir garder perpétuellement sur eux la sainte Eucharistie. Mais en 1767 cette correspondance fut interceptée par l'Espagne et révélée à Carvalho: Ignace Rodriguès fut flagellé publiquement par la main du bourreau, puis condamné pour le reste de ses jours aux travaux forcés; et le Père Jules Pereyra, dont la première prison sembla trop douce, enseveli dans celle de Pedroso. Enfin le plus illustre peut-être des prisonniers d'Azeitao fut le Père Antoine Paès, vieux missionnaire de soixante et dix ans, d'un zèle et d'une intrépidité à toute épreuve. Une étrange aventure l'avait rendu fameux dans tout le Brésil dès les débuts de son apostolat. Par une nuit profonde et orageuse, un mulâtre inconnu était venu le chercher pour un mourant, et courait devant lui à pas précipités, à travers des chemins affreux, lui criant, lorsqu'il le sentait défaillir: « Retourne en arrière, si tu le veux ». Mais, pour sauver une âme, Paès était prêt à mourir. Arrivé près d'une misérable hutte, le mulâtre en ouvrit la porte et disparut. Le mourant n'avait point demandé un prêtre. Il voulait mourir dans l'impénitence, s'étant donné au démon, disait-il, depuis seize années. Sa seule pratique de dévotion, parmi ses longs désordres, avait été de saluer une image de Notre-Dame, en disant *Salve Regina*, chaque fois qu'il passait devant les deux églises de Saint-François et de la Compagnie. Gagné par la charité du Père Paès et réconcilié avec Dieu, le pauvre pécheur revint à la vie; et plus tard, dans ses

courses apostoliques, recevant une fraternelle hospitalité dans un couvent de Saint-François, Paès eut la joie de reconnaître, en un humble Frère convers qui lui baisait les mains avec tendresse, le pénitent que la très-sainte Mère de Dieu avait ainsi arraché au démon. Privé de la vue par accident, mais encore dans toute la vigueur de l'âge, le Père Paès ne montra pas moins d'énergie, en accompagnant à pied, dans un long voyage, ou plutôt dans une perpétuelle mission de plusieurs mois, le Père Gabriel Malagrida, chargé de visiter et d'évangéliser toutes les stations disséminées de Pernambuco à Para. Puis, nommé directeur du célèbre Refuge d'Ijacuru, fondé par son saint compagnon, il y alluma, au témoignage du Père Jean Breider, parmi les pauvres repenties, le feu d'amour divin de sainte Madeleine. Cependant l'âge et le travail avaient redoublé ses infirmités, sans ralentir son zèle et son ardeur pour la pénitence. Quand on le conduisit par la main au vaisseau où les émissaires de Pombal entassaient leurs victimes, pâle d'épuisement, et avec ses orbites vides, il ressemblait moins à une homme vivant qu'à un squelette. Mais toutefois il conserva jusqu'à son dernier souffle, parmi tant et de si cruelles souffrances, une amabilité et une sérénité incomparables ; et peu de semaines après son entrée dans la prison d'Azeitao, il expira de froid et de misère, en une merveilleuse paix.

Joannes Breider, *Annot. rer. quæ Relig. S. J. contigerunt in Brasil. et Lusit.* 1759-1777. — *Anecdotes du Ministère. de Séb. Jos. Carvalho, p.* 376, 87. — Carayon, *Prisons de Pombal, p.* 91, 251, 252. (*Cf.* 15 *mai et* 27 *août.*)

IV DÉCEMBRE.

—

Le quatrième jour de décembre de l'an 1623, mourut glorieusement au milieu des flammes, dans la ville de Yeddo, le bienheureux Frère Simon Yempo, Japonais. Né dans le royaume de Fingo, et dès son enfance élevé dans un monastère de bonzes, il eut le bonheur, à seize ans, de connaître la vanité du culte des idoles, et d'embrasser avec un de ses maîtres la foi et le culte de Jésus-Christ. Deux ans plus tard, et dans le temps où la persécution venait de crucifier nos premiers martyrs, Simon demandait et obtenait le périlleux honneur de prêcher à son tour le nom de Jésus. Or, grâce au talent de la parole, qu'il possédait en un très-haut degré, le fervent catéchiste devint bientôt l'un des plus utiles auxiliaires des vaillants apôtres du Japon. Durant à peu près vingt-cinq ans, il partagea toutes leurs épreuves. Avec eux en 1614, il fut déporté à Manille, mais ne tarda pas à revenir au péril de sa vie; et alors commença pour lui cette vie errante et souffrante, dont la glorieuse ère des deux cent cinq Bienheureux Martyrs Japonais nous a déjà offert tant d'exemples. Compagnon du Bienheureux Jérôme de Angelis dans les chrétientés désolées du nord

de l'empire, durant les six dernières années de sa vie, Simon Yempo pouvait encore se dérober à la rage des persécuteurs. D'intrépides néophytes lui offraient une retraite sûre. Mais chaque jour les bourreaux faisaient subir d'affreuses tortures aux fidèles qu'ils soupçonnaient de connaître l'asile d'un missionnaire; et pour mettre fin à ces cruautés, le Père de Angelis avait résolu de se livrer au gouverneur de Yeddo. « L'enfant suivra son père, lui dit alors avec une sainte liberté le Frère Simon, et ne l'abandonnera ni dans les fers ni dans les flammes ! » Ils se présentèrent donc tous deux ensemble au tribunal, et à leur grande joie furent condamnés au même supplice. On leur refusa toutefois la consolation de se préparer ensemble à la mort. Enfermé à part, avec des bandits de la pire espèce, Simon Yempo n'oublia pas, dans son cachot, qu'il s'était consacré au salut des âmes. Il y gagna, en peu de jours, à la foi chrétienne quarante malfaiteurs qui lui demandèrent le saint baptême; et même en marchant au supplice, disent les actes de son martyre, même au milieu des feux qui le consumèrent, il annonçait encore à haute voix le nom de Jésus.

Act. Beatific. CCV MM. Jap. — *Lett. Ann. del Giappone, A.* 1624, *p.* 17. — Bartoli, *Giappone, l.* 4 §. 62-64. — Boero, *Relaz. della glor. mort. di CCV BB. MM.* (Aubert, *les* 205 *MM. du Japon béatifiés par Pie IX, p.* 134. — Cardim, *Fascicul. e Japp. Flor., p.* 105. — Guerreiro, *Cor. Glor., p.* 509. — Cordara, *Hist. Soc., Part.* 6., *t.* 1, *p.* 459, 462. — Nadasi, *Mort. Illustr., p.* 351. — Id., *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 356. — Drews, *Fast. Soc., p.* 476. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sang., p.* 309. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* 2, *p.* 423, 432. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon, t.* 2, *p.* 295. — Patrignani, *Menolog.,* 4 *dic., p.* 50.

V DÉCEMBRE

—

Dans les premiers jours de décembre de l'an 1552, mourut à Lisbonne le Père Jean de San Miguel, un de ces vaillants chasseurs d'âmes qui donnèrent à saint Ignace la joie de voir tous ses enfants honorés par le peuple portugais du surnom d'Apôtres. Il vécut à peine dix ans dans la Compagnie, mais en grande réputation de sainteté. Pour attirer sur lui et sur ses travaux de plus abondantes bénédictions, il avait coutume de se préparer à chaque mission nouvelle par les Exercices de Notre Bienheureux Père : sainte pratique, à laquelle l'histoire de ces premiers temps attribue, en grande partie, les fruits de salut et de perfection vraiment merveilleux, qu'il opérait dans toutes les âmes accourues pour l'entendre ou le consulter. Surpris, au milieu de ses travaux, d'une maladie de poitrine, bientôt déclarée mortelle par les médecins, le Père de San Miguel sentit un vif regret, non pas de mourir, mais d'avoir encore si peu fait, disait-il, pour le service de Notre-Seigneur. Mais la très-sainte Reine du ciel daigna se montrer à lui, toute rayonnante de gloire, et le guérit. L'homme de Dieu en profita pour se livrer avec une nouvelle ardeur à la vie intérieure et au salut des âmes.

La seule vue du Sauveur dans la sainte hostie le jetait dans un ineffable transport ; et quand il sortait de l'oraison, il semblait n'avoir plus rien de terrestre. Parvenu au terme de sa carrière, dont il fut instruit par révélation, le vénérable mourant promit d'avertir en temps opportun ceux de ses frères qui lui manifestaient leur inquiétude de ne pas se trouver présents à sa dernière heure ; et il leur tint parole. « Peu avant sa mort, lisons-nous dans une lettre du Père Louis Gonçalvès, il me demanda si je n'avais rien appris de nouveau des œuvres et des succès de nos Pères et Frères ; car c'était là son plus doux entretien : et au ton si affectueux de cette demande, je ne pus m'empêcher de m'écrier intérieurement : Oh ! que ce saint homme aime la Compagnie bien autrement que moi ! » Aussi quand, à son agonie, le Père Provincial Michel de Torrès le pria de ne pas oublier ses frères lorsqu'il serait devant le trône de Dieu : « Mon Père, lui répondit-il en levant les mains et les yeux au Ciel, ma plus vive joie à cette heure est de mourir compagnon de Jésus ; et si mes yeux ont le bonheur de voir Celui qu'ils désirent tant, cette sainte Compagnie peut être sûre que je ne l'oublierai jamais. »

TELLEZ, *Chron. da Comp., t.* 1, *p.* 108 ; *t.* 2, *p.* 49. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 2, *p.* 393. — ID., *Ann. Glor., p.* 724. — ID., *Synops. Annal., p.* 36.

VI DÉCEMBRE.

—

Le sixième jour de décembre, mourut glorieusement pour la foi, en 1616, le Père Jean Métella, massacré par les Chingalas de Candia, dans l'île de Ceylan. Il était parti pour les Indes à l'âge de dix-huit ans, et n'en avait pas encore trente-deux lorsqu'il cueillit la palme du martyre. Chargé, avec un de ses compagnons, des deux importants districts de Mateigama et de Macandore, il y cultivait une florissante chrétienté ; et la vie toute sainte de ces deux héroïques serviteurs de Dieu inspirait tant de respect et de confiance au roi idolâtre de Candia, qu'il les avait en quelque sorte choisis pour arbitres de la paix entre lui et le vice-roi de Goa. Mais une troupe de Chingalas, ne respirant que haine et vengeance contre ces ennemis implacables de leurs idoles, s'engagea par serment à leur donner la mort ; et quatre de ces infidèles, ayant abordé le Père Métella, lui percèrent le corps de leurs lances, lui tranchèrent la tête, la portèrent comme un trophée au temple de leurs dieux, et la consumèrent dans les flammes, pour en disperser jusqu'aux cendres.

Franco, *Imag. da virt. em. o novic. de Coimbra, t. 1, p.* 206. — Id., *Ann. Glor., p.* 727. — Nadasi, *Mort. Illustr., p.* 306. — Id., *Ann. dier. memor.*,

Part. 2, *p.* 309. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 478. — GUERREIRO, *Cor. Glor.*, *p.* 262. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 277. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 61. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 6 *dic.*, *p.* 61.

Vingt et un ans plus tard, en 1637, le sang d'un nouveau martyr de la Compagnie, le Père Antoine Soeiro, arrosait encore l'île de Ceylan. Après plus de trente années d'apostolat et de privations presque surhumaines, il faisait partie d'une expédition portugaise, en qualité d'aumônier militaire; et depuis peu, dit la relation de son martyre, Dieu venait de glorifier ses mérites. en renouvelant, à la prière de son serviteur, le prodige de la verge de Moïse dans le désert. Au saint nom de Jésus, Antoine Soeiro avait fait jaillir d'un rocher une source vive, pour désaltérer sa petite armée mourante de soif. Mais, quelques jours après, dans une rencontre où les infidèles eurent le dessus, ils s'emparèrent de sa personne, le traînèrent aux pieds de leur chef, et sur les reproches de ce barbare, de le lui avoir amené vivant, ils le percèrent à coups de lances, l'offrant en victime à leurs dieux.

BARRETTO, *Relat. delle Miss. che appart. alla Prov. di Malavar*, *p.* 101. — NADASI, *Mort. Illust.*, *p.* 461. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.*, *p.* 384. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 11 *Genn.*, *p.* 106.

Le même jour, mourut en 1662, à Lisbonne, le Père Antoine Leyte, célèbre par sa dévotion envers l'immaculée Mère de Dieu, et par les dons de sainteté qui en furent la récompense. Durant

tout le cours de sa longue vie, ce vrai serviteur de Notre-Dame n'épargna rien pour la faire honorer. Il lui avait voué sa plume et sa voix, lui consacrait toutes les heures libres de ses journées, et souvent même une partie notable de ses nuits. Ce fut ainsi qu'il trouva le loisir de publier l'histoire et les miracles de Notre-Dame de Lapa et d'écrire un savant traité sur l'Immaculée Conception. Par ses soins fut gravé, sur une magnifique table de marbre, dans une des chapelles de l'Université de Coïmbre, le serment solennel, prononcé par tous les docteurs de cette grande école, de défendre jusqu'à la mort ce privilége de la Reine des Anges. Parvenu à plus de quatre-vingts ans, le Père Leyte se préparait, avec un redoublement de ferveur, à célébrer encore une fois la fête de Marie conçue sans péché, lorsqu'il sentit ses forces défaillir et lui annoncer sa mort prochaine. Il l'accueillit avec l'humble confiance des saints; et deux jours en effet après qu'il eut rendu le dernier soupir, il apparaissait rayonnant de gloire à l'un de ses plus chers amis, et le comblait de joie par ces consolantes paroles : « Mon cher Père, aujourd'hui, fête de Marie Immaculée, j'entre en paradis. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 659. — Id., *Ann. Glor., p.* 728. — Id., *Synops. Annal., p.* 333. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 304. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Port.* 6 *dec.*

VII DÉCEMBRE.

—

Le septième jour de décembre, mourut en 1630, dans la Maison Professe de Lisbonne, après plus d'un demi-siècle de vie religieuse, le Père Benoît Fernandès, l'illustre interprète de la Genèse, un des plus saints et des plus savants hommes de son temps et de son pays. Le zèle des âmes qui le consumait, avait persuadé à ses supérieurs de lui ouvrir la carrière de l'apostolat, malgré l'éclat de son enseignement dans l'université d'Evora. Il devint en effet l'apôtre de Lisbonne, et surtout des plus humbles classes de cette grande ville. Le nom de Père des pauvres et des ignorants lui était mille fois plus cher que celui d'oracle des docteurs. Pourvu que la gloire de Dieu n'en souffrît point, il choisissait toujours de préférence les emplois obscurs et où l'amour-propre ne pouvait trouver aucun aliment. Ce fut ainsi qu'il obtint en partage le soin des prisonniers, des condamnés à mort, des nègres esclaves et des captifs de guerre mahométans. Il y joignait, trois ou quatre fois par semaine, le catéchisme dans les rues et sur les places publiques de la capitale. A lui seul, dit son biographe, il faisait le travail d'un collége entier, sans jamais refuser, sur le moindre désir de ses supérieurs, une

corvée nouvelle; et, chose incroyable! pour ne laisser stérile aucun des dons qu'il avait reçus de Dieu, au milieu d'une vie si laborieuse, il trouvait encore assez de loisir et de vigueur pour l'oraison et la composition de ses admirables commentaires. Peu d'œuvres de ce genre, au témoignage des meilleurs juges, offrent unies en un pareil degré la science sacrée et l'onction de l'Esprit-Saint. On y voit briller en particulier son incomparable dévotion pour la très-sainte Mère de Dieu. Pas un chapitre, nous dit le Père Pinéda, pas même un verset, ajoute-t-il, n'est expliqué par Benoît Fernandès, dans ces trois volumes, sans quelque louange donnée à Marie et sortant, d'un jet tout spontané, de la plénitude de son cœur [1]. Il avait demandé à Notre-Dame, comme une très-douce récompense, la grâce de rendre le dernier soupir en un jour consacré à cette divine Mère, au moins, disait-il, un samedi; et ce fut en effet le samedi 7 décembre 1630 qu'il lui remit doucement son âme, à peu près au moment où la sainte Eglise commence l'office de l'Immaculée Conception.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora. p.* 496. — ID., *Ann. Glor., p* 729. — ID., *Synops. Annal., p.* 258. — TELLEZ, *Chron. da Comp., p.* 214. — BARBOSA MACHADO, *Bibl. Lusit., t.* 1, *p.* 501. — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc., p.* 108. — CORDARA, *Hist. Soc., Part.* 6, *t.* 2, *p.* 390. — NADASI, *Ann. dier. memor., Part.* 2, *p.* 314. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 8 *dec. p.* 74. — *Epist. Joannis de Pineda Adm. R. P. Benedicto Fernandio* (*præf. t.* 3 *Comment. in Genesim*).

1. Sed quid tandem non possis adjutrice Diva Virgine, præsentissima indigentium auxiliatrice? Cui et te et tua omnia sacrasti; a cujus laudibus opus incipis, et in cujus præconiis terminas non singula tantummodo capita, sed et singulas sectiunculas, particulas, versiculos... Quem illuminatrix illa cordium favoris suæ luce circumfudit... quem erudit, quem instruit Magistra evangelistarum, Doctrix gentium, Informatrix nostræ Religionis.

Le même jour, à Evora, l'an 1676, mourut âgé de vingt et un ans, après une jeunesse tout angélique, le Frère Scolastique Jean Machado. Son Maître des novices, le célèbre Père Jean de Fonseca, le proposait à tous ses compagnons comme une merveille d'innocence, de mortification et d'humilité. A la première annonce de sa mort prochaine, loin de donner quelque signe de trouble, Jean Machado se mit à entonner le *Gloria in excelsis Deo!* et parmi de vives souffrances, quand la charité de ses frères s'ingéniait à le soulager : « Mon soulagement le plus doux, leur répondait-il, est de pouvoir redire avec Jésus : Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne ! »

FRANCO, *Ann. Glor.*, *p.* 730. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 361.

VIII DÉCEMBRE.

—

Le huitième jour de décembre de l'an 1588, mourut au collége d'Evora le Père Ferdinand Coutinho, prévenu longtemps à l'avance par Notre-Seigneur que son bienheureux départ pour le Ciel aurait lieu en la fête de l'Immaculée Conception. On retrouva en effet parmi ses écrits, après qu'il eut rendu le dernier soupir, une précieuse et touchante note des anniversaires qu'il célébrait depuis bien des années avec un redoublement de ferveur. Tel jour y figurait, comme la date de son baptême; tel autre, comme celle de son entrée au noviciat, de sa première messe, de ses derniers vœux ; enfin on y lisait, à la date du huit décembre : « jour de mon entrée dans l'Eternité ». Les rares talents et l'application du Père Coutinho semblaient promettre à la Compagnie de Jésus un de ses théologiens les plus éminents. Mais de cruelles infirmités, et en particulier la perte de la vue, lui interdirent la carrière de l'enseignement. Ce qui faisait dire au célèbre Père Louis de Molina : « Vraiment la pesante croix dont Notre-Seigneur afflige le Père Coutinho, est un grand sujet d'affliction pour la Province tout entière. Ne serait-elle pas une punition de nos péchés ? » Les pensées de Dieu sur son serviteur étaient toutefois bien diffé-

rentes. Il le destinait à guider un grand nombre d'âmes dans les voies d'une sublime perfection, et à devenir lui-même un vrai saint, un homme d'oraison perpétuelle et d'abnégation à toute épreuve, un prodige d'obéissance et de patience. Averti de sa mort prochaine : « Vraiment, s'écria-t-il en témoignant au médecin sa reconnaissance, vous ne pouviez me donner plus douce nouvelle » ; et se tournant vers Notre-Seigneur : « Le pauvre s'abandonne à vous » : *Tibi derelictus est pauper*, ajouta-t-il. Or, bien qu'il sortît à peine, depuis long-temps, de son confessionnal ou de sa cellule, il était en si grand renom et si vénéré dans la ville d'Evora, que tout le peuple, à l'annonce de sa mort, disait hautement : « C'est le saint Père du Collége qui vient d'expirer ! »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 329. (*Cf. o novic. de Evora*, *p.* 352.) — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 731. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 148.

Le même jour, au collége de Braga, mourut en 1619 le Frère Coadjuteur Antoine Dias, célèbre dans les annales de sa Province pour sa dévotion envers Notre-Dame. C'est à lui que la belle Congrégation, érigée sous le titre et la protection de *la Vierge des Rois*, doit son origine. Portier du collége de Braga, où se trouvait une pieuse image de ce nom, Antoine Dias avait persuadé à quelques jeunes écoliers de la saluer tous les jours, au sortir de la classe ; et tel devint peu à peu leur nombre et leur ferveur, que le serviteur

de Marie eut, avant sa mort, la joie de voir son œuvre, autrefois si humble, approuvée canoniquement et enrichie des faveurs de la sainte Eglise. Vrai fils de saint Ignace, le Frère Dias était d'une obéissance incomparable, ne s'excusant jamais, n'apportant jamais le moindre prétexte pour se soustraire à une corvée, prêt à recommencer, avec le même empressement, la course ou le travail qu'il venait de faire ; car une seule chose lui tenait au cœur : le bon plaisir de Dieu et de tous ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Aussi, après sa sainte mort, tous les religieux du collége assurèrent-ils que jamais, ni en actes ni en paroles, ils n'avaient vu le Frère Dias commettre une faute vénielle, une infraction à la moindre de nos règles. A ses derniers moments, un des religieux qui l'assistaient, lui ayant dit : « Mon Frère, désireriez-vous encore quelque chose ? » — « Une seule, répondit-il avec la douce confiance des prédestinés : mourir et m'en aller au ciel ! »

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 732. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 225.

Le même jour encore, à Evora, l'an 1708, mourut très-doucement, après dix années de vie religieuse, le Frère Scolastique Ignace Manoel. Il aimait tendrement Jésus crucifié ; et rien ne lui semblait plus doux que de souffrir et de se vaincre. Miné par une maladie de langueur, et ne pouvant s'appliquer aux études, il demandait à partager du moins, selon ses forces, les humbles travaux de nos Frères coadjuteurs. On eut lieu de croire, dans ses derniers jours, que ce

saint jeune homme avait su par révélation la date de sa bienheureuse mort, et que durant une longue nuit d'insomnie la Reine des Anges avait daigné le visiter elle-même et le consoler.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 733. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 432.

IX DÉCEMBRE.

—

Le neuvième jour de décembre de l'an 1676, mourut au collége d'Evora le P. Jacques Rodriguès, homme d'une droiture de cœur exemplaire, et qui visiblement ne cherchait que Dieu. La Compagnie lui avait confié le soin des novices durant de longues années; et il leur inculquait cette même droiture, comme un des traits caractéristiques de leur vocation : tout mélange de vues humaines étant, disait-il, incompatible avec la plus grande gloire de Notre-Seigneur. Absolument mort à lui-même, il ne laissait échapper ni un mot ni un signe, même involontaire, de préférence naturelle, de répugnance, ou de passion. La sainte Eucharistie était pour lui la source inépuisable de toute lumière et de toute force. Il y recourait sans cesse, et ne trouvait pas de plus doux repos qu'au pied du tabernacle. Enfin tel était son amour pour Jésus souffrant que, sans la vigilance de ses supérieurs et la merveilleuse ponctualité de son obéissance, il eût sans aucun doute abrégé ses jours par son excessive rigueur à se crucifier.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 734. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 362.

La même année 1676, mourut dans le même collége le Père Louis Lopès, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé plus de soixante-quatre dans la Compagnie, et près de quarante dans le gouvernement de ses frères. Bien avant d'embrasser la vie religieuse, et dès ses premières études, il s'était consacré à Notre-Seigneur par le vœu perpétuel de chasteté. Novice à l'âge de quatorze ans, il s'éprit aussitôt du plus filial amour pour saint Ignace. Chaque parole, chaque trait de la vie de son Bienheureux Père était l'objet habituel de ses réflexions et de ses efforts pour mieux imiter le Sauveur lui-même, suivant l'esprit de notre vocation; et dès lors on ne l'appelait que la règle vivante. A peine eut-il achevé ses études, que les supérieurs de sa province lui confièrent l'emploi si délicat de Maître des novices. Dans cette nouvelle carrière, ainsi que dans les charges de Recteur et de Provincial, François Lopès eut plus constamment encore, s'il était possible, les yeux fixés sur son admirable modèle, pour apprendre de lui à gouverner les âmes de ses inférieurs, et à procurer en eux et par eux la plus grande gloire de Dieu. Rien n'était plus touchant que sa sollicitude à les consoler, à les former aux vertus religieuses, à leur inspirer un vrai désir d'être des saints selon leur vocation. Il avait coutume de résumer en ces deux mots, tout-puissants sur leurs cœurs, les observations paternelles qu'il leur adressait : « Mon cher Frère, soyez donc fidèle à Notre-Seigneur, et à la Compagnie dont vous êtes l'enfant. » Sa générosité à l'égard des pauvres et des malades était inépuisable. « Doublons nos aumônes, et Dieu doublera nos revenus », répondit-il à un procureur inquiet; et celui-ci en fit l'heureuse expérience. Un religieux infirme sollicitant de lui l'autorisation de se procurer quelque aumône, pour les frais nécessaires à sa guérison : « Mon

Père, lui répondit aussitôt Lopès, vous avez usé vos forces pour la Compagnie; je dois donc moi-même être prêt, et je le suis en son nom, de très-bon cœur, à toute dépense utile pour vous soulager. » Le dévouement de ce saint homme au bien de ses Frères ne s'arrêtait jamais devant aucune considération de respect humain, dès qu'il s'agissait de conserver dans son intégrité l'observation parfaite de toutes les règles. A l'un de ses compagnons qui, sous ses yeux, achevait l'adresse d'une lettre après le signal de l'examen : « Quel est donc, dit-il, le signal qu'on vient de donner? — Celui de l'examen, Mon Révérend Père ». — « Laissons donc, reprit-il, la lettre commencée, pour obéir à la voix de Notre-Seigneur ! » S'il lui semblait parfois que saint Ignace eût cru devoir, pour le plus grand service de Dieu, user de rigueur, il n'hésitait pas davantage. Le Père Alphonse de Sylveira, qui devint plus tard un saint religieux, bénissait hautement, sur la fin de sa vie, le vrai père de son âme, Louis Lopès, d'avoir, non sans peine, obtenu de lui par sévérité, ce que n'avait pu longtemps obtenir la plus charitable condescendance. Enfin Lopè n'apportait pas moins de vigilance à ne laisser introduire parmi ses inférieurs aucune nouvelle coutume, même sous prétexte de piété. Dans la visite d'un collége, s'étant aperçu que tous les samedis la porte du réfectoire demeurait fermée plus tard qu'à l'ordinaire, il en demanda la raison; et comme le Père Ministre lui répondit que tous les Pères et Frères jeûnaient ce jour-là par dévotion en l'honneur de la sainte Vierge : « Si chacun d'eux, reprit-il, le fait en particulier de bon cœur, avec la bénédiction de l'obéissance, je ne prétends point les blâmer. Mais que la porte soit ouverte; et que chacun soit libre de faire autrement. » Du reste, plus d'une fois, Notre-Seigneur parut autoriser par des faveurs miraculeuses la manière

d'agir de son serviteur; et le Père Franco assure que des témoins dignes de toute confiance le virent en extase, élevé de terre, pendant qu'il s'entretenait avec Dieu. Devenu vieux et sourd, et retiré au collége d'Evora, le Père Lopès ne voulut jamais accepter aucune exemption de la vie commune. A sa prière, un Frère Coadjuteur venait seulement l'avertir, au moment de chaque exercice de communauté. Il ne pouvait plus, à la vérité, travailler, par la prédication ou la confession, au salut des âmes; mais se trouvant encore assez de vigueur pour l'oraison et la mortification, il se traça un plan de vie à peu près conforme à celui des Exercices de saint Ignace. Il obtint même, à force de prières, peu avant sa mort, la restitution de son cilice, qu'on avait fait disparaître de sa chambre durant une de ses dernières maladies : car il voulait que la fin de sa vie fût la seule fin de sa pénitence. Mais lorsqu'il sentit l'heure de sa délivrance approcher, la pensée qu'il allait paraître devant Dieu ne lui fit éprouver, dit-il ingénûment, aucune peine; car il semblait depuis longtemps, comme l'attesta son confesseur, véritablement confirmé en grâce; et il lui fallait remonter bien loin dans le passé, pour retrouver quelque faute légère qui pût servir de matière à l'absolution.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 180-198. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 128. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 361.

X DÉCEMBRE.

—

Le dixième jour de décembre de l'an 1571, mourut à Evora le Père Marc Jorge, très-saint religieux, que nos premiers Pères portugais, si célèbres eux-mêmes par leur amour pour toutes les humiliations de la croix, citaient comme un vrai prodige d'humilité. Plus Notre-Seigneur permettait qu'il fût abaissé, plus il surabondait de joie. « Non, je ne suis pas venu dans la Compagnie, disait-il, pour y vivre plus honoré que je ne devais l'être dans le monde, en exerçant, comme mon père, le métier de manœuvre et de maçon. » Aussi les emplois obscurs et pénibles étaient-ils les plus chers au Père Jorge. Mais il s'en acquittait avec une telle perfection, pour la plus grande gloire de Dieu, qu'il ne pouvait bien souvent, malgré ses désirs, se dérober à l'admiration et à la louange. Professeur de théologie morale au collége de Lisbonne, il vit accourir à ses leçons tout le clergé de cette grande ville. A ses instructions familières se pressaient en foule, mêlés au peuple, les plus hauts personnages du royaume. Enfin il a droit de partager avec le célèbre Père Ignace Martins le beau titre de catéchiste du Portugal et des missions portugaises dans le monde entier. Car le premier opuscule

publié par la Compagnie naissante dans ce royaume, et surnommé le Livre d'or, est le petit catéchisme du Père Jorge, composé en forme de dialogue, pour l'instruction des enfants et des ignorants, semé à profusion dans tout le royaume aux frais du cardinal Roi Don Henri, revu après la mort du serviteur de Dieu par le Père Ignace Martins, et traduit dans les langues les plus sauvages de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 572. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 92. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 127. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 374; *t.* 2, *p.* 332. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc. p.* 580. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 407.

L'année suivante 1572, mourut à Goa l'un des plus grands apôtres du Japon, le Père Gaspard Villéla, fondateur des belles chrétientés de Méaco et de Nagazaqui. Saint François Xavier avait passé à peine quelques jours dans les murs de Méaco, sans pouvoir y gagner à Jésus-Christ une seule âme; et durant plus de huit années, cette grande ville était demeurée comme inaccessible au zèle de ses premiers successeurs; lorsque, en 1559, le Père Villéla tenta de nouveau d'y pénétrer. L'entreprise était pleine de périls, capables d'effrayer une âme moins apostolique. « Je m'embarquai, dit-il, au port de Funaï, sur un vaisseau rem« pli d'idolâtres, comme une victime vouée à la mort. Les dan« gers d'une mer infestée de pirates et l'attachement des matelots « au culte de leurs dieux me firent croire, plus d'une fois, que « c'en était fait de ma vie. » Il n'y eut, en effet, sorte de menaces,

de traitements indignes et barbares que l'équipage ne fît subir à Villéla et à son compagnon, le Frère Laurent. On les battit à plusieurs reprises, comme des esclaves ; on les laissa plusieurs jours entiers sans nourriture ; et pour obtenir des démons un vent favorable, il fut question de les jeter tous deux à la mer. En cette extrémité, où s'était rencontré lui-même, plus d'une fois, le glorieux apôtre de l'Orient, il descendit tout à coup du ciel pour consoler et animer son intrépide imitateur. « Je le vis près de moi, écrit Vil-« léla ; et d'un air riant, il me promit de nous venir en aide. « C'en fut assez pour calmer à l'instant toutes les agitations de mon « âme ; et, plein d'une ineffable joie, je n'appréhendai plus aucun « péril. » Parvenu au terme de son voyage, le serviteur de Dieu choisit pour premier asile dans Méaco une misérable masure en ruines. Il y demeura dix jours entiers sans paraître en public, se préparant, par la prière et par toutes les saintes rigueurs de la pénitence, au rude combat qu'il allait livrer à l'enfer. Puis il se mit à prêcher avec confiance, dans les rues et sur les places de Méaco, la loi de Jésus-Christ. Cependant, au bout de quarante jours, pas un infidèle ne s'était rendu à sa voix. L'épreuve était cruelle, mais n'ébranla pas sa confiance, et il attendait l'heure de Dieu, lorsqu'enfin, par une soudaine effusion de la grâce du Saint-Esprit, presqu'en un moment, quinze bonzes, cent gentilshommes des premières familles de la capitale, et plusieurs centaines d'hommes et de femmes, de toute condition et de tout âge, vinrent lui demander le saint baptême. Mais pour contrepoids à la joie d'un pareil triomphe, Dieu permit que son hôte, zélé sectateur des idoles, le chassât aussitôt de sa pauvre demeure, menaçant, le sabre à la main, de lui fendre la tête s'il ne se hâtait. Une étable à peu près sans toit, ouverte à la neige et à tous les vents, devint alors son unique refuge durant

plusieurs semaines d'un froid excessif. « Elle me rappela, écrivait ce saint homme, l'étable bénie de Bethléem. » Il n'avait pour lit que la terre glacée, et, quand il sortait, des troupes de petits enfants idolâtres le poursuivaient souvent à coups de pierres et le couvraient d'ordures. Quatre ans plus tard, son successeur, le P. Louis Froès, écrivait aux Pères de Goa : « Ce que Gaspard Villéla est venu à bout de réaliser, nous « montre bien que rien n'est impossible à un vrai cœur d'apôtre, qui « ne se rebute d'aucune épreuve, et dont l'inébranlable espoir est en « Dieu seul. Outragé, lapidé, dénué de tout, il a fondé autour de « Méaco sept églises très-florissantes, et grâce à lui, toute la contrée « brûle d'un merveilleux désir de connaître le nom et la loi de Jésus. » Après Méaco, Nagazaqui, la ville des martyrs, devait être aussi, entre plusieurs autres, la conquête du P. Gaspard Villéla. Deux années lui suffirent pour y exterminer presque entièrement le paganisme. Et après un si glorieux apostolat, quand, pour obéir à ses supérieurs, il alla chercher un peu de repos à Goa, près du tombeau de saint François-Xavier, d'où il devait bientôt partir pour le ciel, il avait à peine quarante-cinq ans.

Souza, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 707, 714, 724; *t.* 2, *p.* 379, 397, 446. — Franco *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 174-201. — Id., *Ann. Glor., p.* 234. — Ginnaro, *Saverio Orient., Part.* 2, *p.* 227-241. — Sacchinus, *Hist. Soc., Part.* 2, *p.* 76, 110, 221, 262, 298, 335; *Part.* 3, *p.* 43, 80, 143, 422. — Bartoli, *Asia, l.* 8, §. 14-19, 37. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc., p.* 283. — *Cartas do Japao* (*Coll. de D. Theotonio*), *t.* 1, *f.* 30, 54, 68, 69, 89, 112, 137, 139, 140, 190, 193, 301, 304, 317, 319. — Guzman, *Hist. de las Miss., l.* 5, *c.* 28, 32; *l.* 6, *c.* 2, 8, 31; *l.* 7, *c.* 2, 10, 17. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon, t.* 1, *p.* 212, 228, 273, 287, 339. — Charlevoix, *Hist. et Descr. du Japon, t.* 1, *p.* 142, 157, 236. — Cardoso, *Agiol. Lusit., t.* 2, 19 *april.* — Patrignani, *Menolog*, 2 *dic., p.* 30.

XI DÉCEMBRE.

—

Le onzième jour de décembre de l'an 1668, mourut dans la Maison Professe de Lisbonne le Père Michel Tinoco, laissant un merveilleux renom de science, de prudence et de charité. Après avoir enseigné la théologie dans l'Université d'Evora, il y remplit l'office de chancelier. Notre-Seigneur mit alors la patience de son serviteur à une rude épreuve en permettant que le fruit de ses études pérît subitement dans un naufrage. Mais sa vertu était à la hauteur de ce sacrifice. Appelé au gouvernement de ses frères, en qualité de Recteur, de Vice-Provincial et de Provincial, le Père Michel Tinoco fit admirer en lui, dans un degré très-rare, ce que saint Ignace appelle la splendeur de la charité. Chacun de ses enfants lui ouvrait son cœur sans défiance, sans lui cacher aucune de ses tristesses ou des maladies de son âme, sûr de trouver en lui un accueil, une discrétion, une tendresse toute maternelle, qui rendaient doux et aimable le joug du Seigneur aux plus affligés. Aussi était-ce une grande joie pour cet homme selon le cœur de Jésus, de pouvoir dire dans sa vieillesse: « Béni soit Dieu qui m'a donné de ne renvoyer aucun religieux de la Compagnie, sans manquer, je l'espère, à

ce que je devais à son honneur et à la perfection de notre Institut ! »

Franco, *Ann. Glor., p.* 735. — Id., *Synops. Annal., p.* 346. — Lopez de Arbizu, *Catal. Script. Soc. Jesu Prov. Lusit., p.* 195.

L'année suivante (1669), mourut au collége de Coïmbre le Frère coadjuteur Antoine Cardozo, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il avait rempli dans cette maison l'office de portier, offrant à tous les étrangers l'image d'un parfait religieux de la Compagnie. Sous prétexte qu'il ne savait pas lire couramment, il avait coutume de prier ceux qui attendaient à la porte, de lui lire quelques versets de l'*Imitation*, ou d'un autre pieux opuscule sur le mépris des choses humaines ; et il en profitait pour les amener doucement au désir de servir Dieu plus fidèlement. A mesure que l'âge et l'épuisement de ses forces le contraignaient, bien malgré lui, à donner moins d'heures au travail, il en consacrait plus à la prière ; et quand l'excès de sa faiblesse le réduisit à une inaction presque absolue, il demeurait toute la matinée en oraison, près du saint tabernacle, et assistait avec une touchante piété à toutes les messes qui se célébraient dans notre église. Notre-Seigneur lui avait révélé le temps et jusqu'à l'heure précise de son bienheureux départ pour le ciel. A l'âge de soixante-dix-sept ans, se trouvant présent à la mort d'un de ses compagnons : « Ce sera », dit-il avec assurance, « mon tour dans deux ans » ; et le matin du jour où il expira : « Ce soir », reprit-il joyeusement, « à trois heures, nous partirons pour notre patrie. »

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 2, *p.* 469. — Id., *Ann. Glor., p.* 214. — Id., *Synops. Annal., p.* 347.

XII DÉCEMBRE.

—

Le douzième jour de décembre 1683, mourut au collége d'Evora, après quarante-deux ans de vie religieuse, le P. Emmanuel de Mattos, très-zélé pour la perfection de ses inférieurs, dans les charges si importantes de Père spirituel, de Maître des novices et de Recteur des colléges d'Angola, de Portalegre, d'Elvas et de Porto. Il était saintement ingénieux pour dilater les cœurs, sans ouvrir la porte au relâchement. Les touchants exemples de sa pauvreté, la rigueur avec laquelle il traitait son corps, avaient bien plus de puissance encore que ses paroles, pour inspirer le désir de la perfection; et l'on eut lieu de croire que ses austérités avaient hâté l'heure de sa sainte mort.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 161. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 736. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 375.

Au moment où expirait le P. de Mattos, le P. Emmanuel Pereyra, Recteur du collége, était lui-même à l'agonie et ne survécut que deux jours. Sa charité pour tous les membres souffrants de Jésus-Christ

était sans bornes. Un de ses délassements les plus habituels et les plus doux était de parcourir humblement les rues de la ville en mendiant de porte en porte, pour les indigents, les malades, et surtout les pauvres prisonniers. Sa compassion pour les âmes du purgatoire lui fit introduire à Evora la congrégation de Notre-Dame de la Bonne-Mort, qui par ses soins devint très-florissante; et l'on crut que, pour le récompenser de son zèle en faveur de ces saintes âmes, la Reine du ciel lui avait obtenu la grâce de faire ici-bas son purgatoire. En proie à de très-cruelles douleurs, il ne dit pas un mot, ne donna pas un signe d'altération, témoignant bien plutôt sa joie de souffrir tout ce qui plairait à Dieu. Puis, quand il eut achevé sans doute de satisfaire la justice divine, il passa ses trois derniers jours dans une paix si délicieuse qu'elle semblait comme un avant-goût du paradis.

Franco, *Synops. Annal.*, *p.* 375. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 333. — Lopez de Arbizu, *Catal. Script. Soc. Jesu in Prov. Lusit.*, *p.* 81.

XIII DÉCEMBRE.

—

Le treizième jour de décembre de l'an 1682, moururent, dans l'espace de quelques heures, au collége d'Evora, le Père Ignace Carvalho, le Frère Jean de Seixas et le Père Emmanuel Luis, emportés par une maladie contagieuse, qui enleva, dans la même maison, quatorze de leurs compagnons en moins d'une année.

Le Père Ignace Carvalho était un brillant professeur, et passait pour l'un des littérateurs les plus distingués de sa Province ; mais, dans son enseignement et dans ses études, il ne cherchait, selon sa vocation, que l'honneur de Dieu : âme religieuse si droite et si pure, qu'on lui appliquait la parole du Sauveur à la vue de Nathanaël : « Voici un véritable Israélite qui ne connaît pas la duplicité ! » Frappé à mort, Ignace Carvalho ne pensa qu'à Dieu, sans aucune peine de quitter la terre, sans aucune frayeur de l'éternité. « Oh ! que j'embrasserai de bon cœur, dit-il, et comme un ami vraiment fidèle, celui qui m'annoncera ma dernière heure ! » Il s'entretenait filialement avec Dieu, comme face à face ; plus d'une fois on l'entendit avec admiration s'écrier au milieu des plus vives douleurs : « Mon Dieu, plus de douleur encore, mais aussi plus de patience ! » Et l'on peut dire à la lettre qu'il s'endormit dans la paix du Seigneur.

Le Frère Scolastique Jean de Seixas avait failli perdre sa vocation, durant les épreuves du noviciat. Mais la charité de son Père Maître le rendit vainqueur de la tentation. Car ce saint homme, après avoir conjuré le jeune novice de ne pas être infidèle à la grâce de Dieu, s'infligea pour lui, sous ses yeux, une si cruelle flagellation, qu'il sembla vraiment l'avoir racheté au prix de son sang. Jean de Seixas comprit alors la tendresse maternelle de la Compagnie; et quand il fut arrêté par la mort durant ses études, encore presque à ses débuts, il était déjà devenu, dit le Père Franco, également cher à Dieu et aux hommes et promettait un parfait religieux.

Le Père Emmanuel Luis avait gouverné les trois colléges d'Elvas, de Lisbonne et d'Evora. Son biographe nous le peint en ces deux mots : c'était un homme d'un grand cœur, supérieur à toute adversité, à toute considération humaine, et d'une incomparable affabilité. Jamais les tempêtes ne le troublèrent; jamais aucun triomphe ne l'exalta. Rien n'altérait la joie sereine de cette âme très-parfaitement soumise à Dieu. De sa part, disait-on, toute prière était un ordre, tout ordre était une prière, tant l'expression de ses moindres désirs avait de douceur et de puissance. Il aimait tous ses inférieurs d'un même et souverain amour; et l'on allait jusqu'à prétendre qu'il n'avait jamais parlé à aucun homme, sans gagner son cœur.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 737.—Id., *Synops. Annal.*, *p.* 374.—Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 533 ; *t.* 3, *p.* 298. — Lopez de Arbizu, *Catal. Script. Prov. Lusit.*, *p.* 74, 122.

XIV DÉCEMBRE.

—

Le quatorzième jour de décembre de l'an 1676, mourut au collége de Porto le Père Pierre Tavarès, l'un des plus surprenants exemples de ce que peut faire en un saint la divine folie des âmes et de Jésus-Christ. Nous ne connaissons en effet rien de plus touchant, dans les annales de l'Église, que l'apostolat de cet homme vraiment incomparable, parmi les nègres de la Guinée. Il s'y était préparé, sans le savoir, par cette humilité de cœur, ce renoncement sans réserve à tous les désirs de la nature, qui seul prépare à Dieu des instruments dignes de lui. Après quelques années d'études au collége d'Evora, l'humble écolier s'était offert à la Compagnie en qualité de Frère coadjuteur; et durant près de dix-huit mois, il remplit le pénible office de boulanger, n'y apprenant plus d'autre leçon que de se dévouer avec joie pour son Seigneur. Mais peu avant la fin de son noviciat, les supérieurs de Pierre Tavarès décidèrent qu'après ses vœux, il se remettrait aux études, et il obéit. Cinq ans plus tard, il s'embarquait pour les colonies portugaises des côtes d'Afrique. Les petits royaumes nègres, le long des rives du Bengo, furent le premier théâtre de son zèle. Peu de contrées offraient autant

d'obstacles. Les souffrances du corps, si rudes cependant et souvent mortelles, n'étaient à ses yeux que le moindre. Comment faire goûter ou même écouter les choses de Dieu à ces natures stupides et sensuelles? Pierre Tavarès implora le secours de Celui qui est mort pour tous les hommes, et le supplia de lui ouvrir l'accès des oreilles et du cœur de ces pauvres gens. Pour se former un auditoire, il pénétrait dans les villages en chantant, en dansant, en imitant avec la bouche le son des divers instruments, avec les doigts celui des castagnettes. « Que voulez-vous, mes Frères? écrivait-il: l'amour enseigne bien des choses. J'ai vu venir ainsi vers moi bien des milliers de noirs, qui jusqu'à présent s'enfuyaient à la seule approche d'un blanc. » Quand il les avait amusés, il leur chantait la doctrine chrétienne, et les transformait peu à peu d'une façon si prodigieuse que, devenus enfants de Dieu par le saint baptême, beaucoup d'entre eux, visités de nouveau par Tavarès ou quelqu'un de ses compagnons, n'offraient pas matière d'absolution dans des confessions de plus de six mois. Cette inépuisable charité de l'homme de Dieu semblait se surpasser encore, s'il s'agissait de l'âme d'un mourant. « Mes enfants, disait-il et répétait-il en toute rencontre, pour un mourant, quel qu'il puisse être, appelez-moi jour et nuit, à toute heure : à celles des pluies torrentielles comme aux plus brûlantes ; n'importe en quel lieu : j'irai de bon cœur, pieds nus s'il le faut, et, s'il le faut même, sur mes genoux » : promesses que l'on savait n'être pas vaines et qui l'entraînaient quelquefois à deux ou trois jours de distance, à travers les sables et les marais, ou les forêts peuplées de bêtes sauvages. Il s'accusait humblement, à la vérité, de ne les avoir pas toujours parcourus sans un frémissement involontaire, au voisinage des lions ou des éléphants, des hippopo-

tames ou des crocodiles; mais on ne l'avait vu jamais reculer. De plus cruelles épreuves lui venaient encore des Portugais chasseurs de nègres; de quelques bandits qui, pour échapper à la juste peine de leurs crimes, s'étaient créé comme des repaires inexpugnables, d'où ils désolaient toute la contrée; enfin, par-dessus tout, des prêtres simoniaques de Loanda, qui, sans s'exposer à aucun péril, prétendaient s'enrichir du travail des hommes apostoliques. Un d'entre eux eut l'audace, dans une occasion solennelle, où Pierre Tavarès allait baptiser six mille noirs, d'accourir de la côte, et de disputer publiquement à l'homme de Dieu le droit de régénérer et de marier ces pauvres infidèles: ce droit n'appartenant qu'à lui, disait-il, comme au pasteur de l'église la plus voisine. Des rives du Bengo, le Père Tavarès s'était transporté à celles du Lifune, du Dande, du Coanza, et aux tribus voisines du lac Quiço. Près du Lifure seul, il gagna cinq mille âmes à Jésus-Christ, « au prix », dit son biographe, « de sueurs de sang. » Mais, loin de s'attribuer la moindre part dans les succès que Dieu accordait à son zèle: « Voilà, mes frères, disait-il avec une humble et profonde reconnaissance, le fruit des prières que la Compagnie offre avec tant de ferveur, dans tout l'univers, pour les travaux des missionnaires et la conversion des infidèles! » Dans le but d'étendre plus loin encore le règne de Notre-Seigneur, il avait formé à ses industries, et pour ainsi dire à son image, un grand nombre de catéchistes et même d'enfants, dont Dieu bénissait aussi les efforts. Cet apostolat, que l'épuisement du Père Tavarès ne lui permit pas de prolonger au delà de cinq ans, mériterait d'être plus connu. Nous n'avons pu en donner ici que la moindre part. Avec celui de son glorieux prédécesseur le Père Balthasar Barreyra, il forme, croyons-nous, l'une des plus belles

pages, mais l'une des plus généralement ignorées, des conquêtes de Jésus-Christ, dans les royaumes et sur les côtes de l'Afrique occidentale, qui vit en eux, on peut l'affirmer sans crainte, les dignes émules de saint François Xavier.

FRANCO, *Imag. de virt. em o novic. de Lisboa*, *p.* 714-743. — *Id.*, *Ann. Glor.*, *p.* 738. — *Id* , *Synops. Annal.*, *p.* 258, 350. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 536. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 14 *dic.*, *p.* 128.

XV DÉCEMBRE

—

Le quinzième jour de décembre, mourut à Lisbonne, en 1766, après plus de quarante ans d'apostolat aux extrémités de l'Orient, et quatre années d'une lente agonie, à fond de cale ou dans les souterrains du fort Saint-Julien, le P. Etienne Lopès, un des derniers missionnaires portugais de la Cochinchine et du Tonkin. Nous avons peu de détails précis sur sa carrière apostolique. Un de ses compagnons, le P. Siebert, nous signale seulement parmi les plus belles œuvres de la mission, « la congrégation des petits bergers, ou, comme on « l'appelle ici, ajoute-t-il, la sainte armée des jeunes enfants, fon- « dée par le P. Lopès, notre supérieur. Il lui a donné, en effet, « le nom et la forme d'une armée, avec ses jeunes chefs de diffé- « rents grades. » La loi suprême de cette touchante milice était que chacun travaillât avec le plus grand zèle à son avancement dans la vertu et au progrès de ses compagnons. Dans leurs réunions de chaque dimanche, le missionnaire traitait des armes à employer dans le combat spirituel contre les démons et les infidèles, pour défendre la foi et détruire le paganisme. Or, au témoignage du P. Siebert, beaucoup de ces enfants avaient une connaissance si complète de la doctrine

chrétienne, qu'elle égalait celle des catéchistes chargés d'instruire publiquement tous ceux qui aspiraient au saint baptême. Trois lettres du P. Etienne Lopès nous font entrevoir aussi les épreuves dont fut semée sa vie de missionnaire. Les souffrances du corps n'en étaient, à ses yeux, que la moindre part. Presque à son début : « Ma plus « plus vive douleur, écrivait-il, est de ne pouvoir travailler en « toute liberté au salut des âmes. » Il lui fallait souvent se tenir caché. Un de ses frères, Emmanuel Quintao, qui ne l'avait précédé que d'un an, venait d'être pris et appliqué trois fois à la torture. Mais un calice bien plus amer, et qu'il épuisa jusqu'à la lie à plusieurs reprises, fut celui de la calomnie. « Notre consola- « tion, ajoutait-il, est de penser alors aux saints apôtres. N'est-ce pas « à la patience que Jésus promet la couronne ? » Or, l'héroïque patience de ce vrai disciple de la croix devait être exercée jusqu'à sa mort. A soixante-dix ans il se voyait réduit en captivité, non par les idolâtres, mais par les magistrats catholiques de Macao. Durant vingt et un mois de déportation, qui ne furent qu'un long martyre, et dont nous avons déjà tracé le tableau, il vit succomber tour à tour, à l'excès de douleurs et de privations vraiment inouïes, beaucoup de ses chers compagnons. Et enseveli tout vivant au fond des cachots de Pombal, il y survécut deux années entières, traité comme un excommunié indigne des derniers secours de l'Eglise, sans autre consolation que celle de souffrir pour le nom de Jésus.

STOCKLEIN, *Weltbott, Br.* 314, 315, 317, 707. — MONTÉZON, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin, p.* 277, 388. — CARAYON, *Prisons de Pombal, p.* 123, 247.

XVI DÉCEMBRE.

—

Le seizième jour de décembre de l'an 1567, mourut en odeur de bénédiction, à Coïmbre, le Frère Coadjuteur Ignace Vogado. Son enfance avait offert les plus beaux traits de l'enfance des saints. Toutes les délices du monde étaient dès lors pour lui bien peu de chose auprès des saintes joies de la prière, et surtout du bonheur d'assister chaque jour au saint Sacrifice. Dans l'espoir de monter lui-même à l'autel, il avait déjà reçu les Ordres mineurs. Mais, éclairé merveilleusement par le Saint-Esprit, sur l'amour de Dieu pour les âmes humbles, il sollicita la grâce d'être admis en qualité de Coadjuteur parmi les novices de Coïmbre. Peu de mois après, Simon Rodriguès recevait de Jean III l'ordre d'envoyer en Afrique deux de nos premiers Pères, pour prodiguer leurs soins aux Portugais captifs des Barbaresques, et s'occuper en son nom de leur délivrance. Le choix tomba sur Jean Nunès et Louis Gonçalvès da Camara, qui reçurent pour compagnon le Frère Ignace Vogado. L'humble serviteur de Jésus-Christ allait trouver là de quoi satisfaire tous ses désirs. Quatre années dans la colonie de Ceuta, sept au milieu des Maures de Tétuan, et les deux dernières sans autre secours, sans autre appui

que celui de Dieu, devaient faire éclater tout l'héroïsme de sa vertu. Gonçalvès et Nunès s'étaient vus contraints l'un après l'autre de regagner le Portugal. Resté seul dans cette sentine de tous les vices des infidèles et de toutes les misères de leurs esclaves, pour y exercer, à l'égard des corps et des âmes, toutes les œuvres de miséricorde, Vogado eut un cœur à la hauteur d'une pareille tâche. Soigner de ses mains les malades, ensevelir les morts, vêtir les nus, nourrir les affamés, ramener à Dieu les apostats, consoler les désespérés, soutenir contre la menace de flagellations horribles et de la mort ceux dont la pudeur ou la foi étaient en péril, faisait l'occupation de toutes ses heures. Aussi le Père Sacchini ne craint-il pas de dire : « Assurément, cet humble Frère aura une belle place au dernier jour, parmi ceux auxquels le Sauveur Jésus adressera ces douces paroles : *Venez, les bénis de mon Père !* » Tant de charité fit d'abord frémir les sectateurs de Mahomet. Les plus vils outrages furent prodigués à l'homme de Dieu. Les soufflets, les ordures, les coups de pierre ou de bâton étaient son salaire de chaque jour. Peu à peu cependant, la plupart d'entre eux se déclarèrent vaincus par sa patience. Ils en vinrent à se dire les uns aux autres : « S'il peut y avoir, parmi les chrétiens, un homme aimé de Dieu, c'est bien celui-là. » Quelques-uns l'engageaient à porter ses plaintes au gouverneur de Tétuan, contre l'insolence de ses insulteurs. Mais il redoubla leur étonnement par cette réponse : « En vérité, je ne suis pas venu ici chercher autre chose. » Si l'obéissance ne l'eût rappelé, il y fût volontiers resté jusqu'à la mort. Instruits de tout ce qu'il avait fait et souffert pour Dieu, et se rappelant le souvenir des premières études de son enfance, ses supérieurs lui offrirent, à son retour, de se préparer au sacerdoce. Mais

l'humilité du bon Frère n'avait fait que s'affermir, lui devenant toujours plus chère au milieu des ignominies ; et l'on ne put lui refuser de rester, jusqu'au dernier jour de sa vie, dans le degré qu'il regardait comme un de ses plus précieux trésors.

Franco, *Imag. da virt. em. o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 489. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 741. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 25, 80. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 380, *t.* 2, *p.* 730. — Godignus, *De Abass. reb.*, (*l.* 2, *de Joanne Nonio Barreto*), *p.* 262, 274, 286. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 330, 434. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 3, *p.* 138. — Patrignani, *Menolog.*, 16 *dic.*, *p.* 132.

XVII DÉCEMBRE.

—

Vers le milieu du mois de décembre, mourut en 1666, au Maduré, parmi les néophytes de Tottiam, le Père Antoine de Proensa, digne précurseur du B. Jean de Britto. Son biographe portugais n'hésite pas en effet à l'appeler « un des glorieux ouvriers de cette très-sainte mission », qui passait alors pour une des plus rudes du monde entier. Antoine de Proensa lui consacra treize années de sa vie, parmi toutes les alternatives d'épreuves, de travaux, de victoires sur l'idolâtrie, de persécutions et d'ignominies, si ordinaires alors dans ces contrées. Sa plus cruelle souffrance était celle du cœur. Les périls des âmes et leurs défaillances, les traitements barbares infligés aux chrétiens, surtout aux catéchistes, lui semblaient la plus rude croix pour un missionnaire. Les autres toutefois ne lui manquaient pas. Une de ses lettres nous apprend comment un gouverneur permit aux payens de lui donner la chasse comme à une véritable bête fauve et, s'ils le découvraient, de lui couper le nez et les oreilles. Rendant compte des outrages qu'il eut à subir au tribunal d'un de ses juges, durant une séance de plusieurs heures : « Je n'entrerai pas, écrivait-il, dans le détail des opprobres qu'on me prodigua. Mon âme en fut rassa-

siée. » Cet homme de Dieu se consacrait, avec un redoublement de zèle, au salut des castes inférieures ; et pour en réunir les membres, il était obligé parfois de séjourner longuement dans des lieux malsains, sans aucun des soulagements les plus indispensables. Ce fut là qu'au sortir d'une maladie qui avait entièrement épuisé ses forces, ramené trop tôt par sa charité, il se sentit frappé à mort, au bout de quelques jours à peine. Et comme le Père da Costa, accouru près de lui, le pressait de se laisser transporter ailleurs pour y prendre un peu de repos : « Non, répondit Antoine de Proensa ; je n'aurai plus désormais de repos qu'au ciel ! » Contraints par la crainte des Brames, les néophytes du Père de Proensa durent l'enterrer publiquement sur les rives du Coloram. Mais quelques-uns des plus fervents tentèrent, au bout de vingt-sept jours, de rapporter secrètement ses restes vénérés dans son église. Leur plus vive inquiétude était de les retrouver en proie aux horreurs de la corruption du tombeau ; d'autant plus que la vie pénitente et laborieuse de cet homme apostolique n'avait pu lui ôter un embonpoint dont il était le premier à plaisanter. Mais Notre-Seigneur voulut que son saint corps fût retrouvé intact, comme endormi d'un sommeil paisible ; et de nombreux miracles attestèrent la puissance de son intercession auprès de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 661. — Id., *Ann. Glor., p.* 738.— Bartrando, *Mission du Maduré, t.* 3, *p.* 41, 76, 100, 119, 158, 171-184, 212. — Patrignani, *Menolog.*, 14 *dic.*, *p.* 127 Barbosa Machado, *Bibl.*, *Lusit.*, t. 1, *p.* 362.

Dans les missions des Indes Portugaises, moururent aussi quelques années plus tôt, mais on ne sait à quelle date, plusieurs religieux de la Compagnie dont nous ne saurions nous résoudre à laisser perdre le souvenir. Le voici, tel que nous le transmet le biographe de l'admirable Frère Coadjuteur Pierre de Basto.

Le Père Georges de Fonséca et le Frère de Basto eurent ensemble, aux Indes, à peu près les mêmes rapports que les BB. Alphonse Rodriguez et Pierre Claver à Majorque. Georges de Fonséca était encore novice, lorsqu'il fut envoyé en 1624 au collége de Cochin. Comme il priait avec ferveur, peu de jours après, prosterné devant le Saint-Sacrement, l'humble Frère portier lui vit tout à coup le visage merveilleusement illuminé, et reconnut, à ce divin éclat, le haut degré de son amour pour Dieu et de son angélique pureté. Appliqué aux études, le jeune Scolastique y fit peu de progrès; sans jamais céder néanmoins au dégoût d'un travail stérile en apparence, mais que l'humilité et l'obéissance lui faisaient aimer. Or, quand vint le jour décisif de ses examens, Pierre de Basto lui annonça, de la part de Notre-Seigneur, que deux anges l'assisteraient, lui suggérant toutes ses réponses; et elles jetèrent en effet ses examinateurs dans un profond étonnement. Les supérieurs de ces deux saintes âmes avaient donné un plein assentiment à leur union, qui n'avait que Dieu pour objet. Pierre de Basto exhortait donc et instruisait son fidèle disciple à répondre aux desseins de Dieu dans toute leur étendue, et lui découvrait les piéges des démons, qui s'en vengèrent souvent et cruellement sur sa personne. Entre autres pratiques de piété, il lui suggéra une dévotion très-affectueuse pour le mystère de l'*Ecce Homo*, ajoutant qu'il devait en avoir constamment l'image à son oratoire. C'était le résultat de plusieurs visions

merveilleuses où Dieu le lui fit voir, toujours sous la forme d'*Ecce Homo*. Sa première pensée, à cette vue, fut que Gaspard de Fonséca partagerait un jour, par le martyre, la flagellation, les épines, les opprobres de Jésus présenté au peuple. Mais ce martyre, comme l'Esprit-Saint le lui révéla, devait être un martyre de l'âme : martyre de désolations surnaturelles du côté de Dieu ou des démons ; de calomnies, de faux jugements, d'humiliations intimes de la part des hommes. Tel en devait être l'excès, que le Père de Fonséca en vint à n'avoir plus de repos ou de trêve, ni jour ni nuit. Il porta néanmoins sa croix toujours en silence, non-seulement avec une résignation poussée jusqu'à l'héroïsme, mais avec cette surabondance d'amour qu'avait entrevue, dans sa vision, le Père de Basto. Car, transfiguré en *Ecce Homo*, Fonséca lui avait paru, disait-il, surabondant de joie.

Un autre religieux du même collége, aidé pareillement par le saint portier, fut le Père Pierre Paul, alors Scolastique, et plus tard Recteur et Provincial. Pierre de Basto lui enseigna comment une générosité de cœur sans bornes, durant ses études, devait le préparer à faire et à souffrir tout ce que la gloire de Dieu réclamerait de son courage, dans toute la suite de sa vie. Ce fut aussi pendant son Rectorat que le Frère Pierre, pour le consoler et l'encourager, lui raconta comment il avait vu les anges, et le Sauveur lui-même, durant le temps de la récréation, se joindre à ceux de nos Pères et Frères qui s'entretenaient et se délassaient suivant l'esprit de leur vocation, et disparaître un jour dès les premiers mots d'une conversation peu religieuse.

Enfin Pierre de Basto vit, entre plusieurs autres, dans la gloire des Bienheureux, le Père Gaspard de Andrade et le Frère Louis

Froès. Le premier, disait-il, « avait été honoré par Notre-Seigneur de ses plaies sacrées : faveur dont l'avaient rendu digne ses hautes vertus » ; et le second, durant son agonie, lui avait été montré comme un agneau couché parmi des roses, que plusieurs saints de la Compagnie venaient chercher et emportaient dans le paradis.

FERN. DE QUEYROS, *Hist. da Vida do Ven. Irm. Pedro de Basto, p.* 234, 238, 243, 244.

XVIII DÉCEMBRE.

—

Le dix-huitième jour de décembre de l'an 1643, mourut saintement à Evora le Père Jacques Pereyra, Recteur du collége. On admirait en lui ce cœur doux et humble des vrais disciples de Jésus-Christ, si puissant sur les âmes pour les soumettre à Dieu. Jeune professeur, il avait inspiré à ses élèves un amour filial pour la très-sainte Vierge, dont il célébrait avec eux toutes les fêtes, après les y avoir préparés durant plusieurs jours par de ferventes exhortations. Appelé au gouvernement de ses frères, il exerça sur eux une influence encore plus salutaire, ne cessant de leur inculquer la vraie perfection de la Compagnie. Dans sa dernière maladie, croyant s'apercevoir que le Père Ministre lui faisait prodiguer des soins extraordinaires : « Non, dit-il aussitôt avec son humble et douce fermeté, je ne veux rien de plus pour moi que pour le dernier de nos malades ». Une âme de grande vertu, priant pour ce saint homme, peu après sa mort, le vit soudain devant elle, rayonnant de lumière, déjà en possession de la gloire des Bienheureux.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 743. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 285.

Vers le même jour, le Père Barthélemi Castanho, né à Santarem, mourut à Mexico, l'an 1672, avec la réputation d'un vrai saint. Il était à la fleur de l'âge, ne songeant point à se donner à Dieu, lorsque Notre-Seigneur lui fit entendre distinctement cette parole : « O Barthélemi, si tu le voulais! » Cet appel divin, si plein de douceur, le changea soudain en un autre homme. Il se résolut à vouloir désormais tout ce que Dieu voudrait de lui. Bientôt il embrassait courageusement la règle de saint Ignace, partait pour le Nouveau Monde, sollicitant l'apostolat des tribus sauvages du Mexique, et, après avoir prouvé qu'il en était digne, portait le premier l'Evangile dans la Sonora. L'histoire de cette florissante mission nous montre le Père Castanho gagnant à Jésus-Christ, dans l'espace d'une seule année, quatre mille adultes parmi ces barbares, sans compter un nombre presque infini de petits enfants, partis pour le ciel aussitôt après leur baptême. Rappelé à Mexico par ses supérieurs, le Père Castanho y consacra les vingt-six dernières années de sa vie au salut du peuple de cette grande ville. La célèbre congrégation dite « du Sauveur et des catéchismes » fut en particulier confiée à son zèle ; et jamais peut-être elle ne donna des fruits plus consolants. Persuadé qu'il fallait, avant tout, traiter avec Dieu l'œuvre de la sanctification des âmes, il passait tous les jours au moins trois heures en oraison, aux pieds de Notre-Seigneur ; « et jamais, disait-il, je n'ai eu recours à ce saint exercice, durant tant d'années, sans y puiser abondamment la lumière dont je ressentais le besoin ».

OVIEDO, *Menol. de la Prov. de Nueva España, p.* 213.

XIX DÉCEMBRE.

—

Le dix-neuvième jour de décembre de l'an 1658, mourut à Evora, huit jours après ses premiers vœux, le Frère Coadjuteur Emmanuel Gomès, victime de sa charité pour un de ses Frères atteint d'une maladie contagieuse. Il avait passé sa jeunesse à garder les troupeaux, et menait une vie si pure, aimant et priant Dieu du cœur le plus filial, que son confesseur l'appelait un véritable Abel; et souvent il lui répétait : « Mon fils, tu n'es pas fait pour demeurer ici. Va trouver les apôtres (ainsi nommait-on les Pères de la Compagnie), et prie-les de te recevoir à leur service. » Emmanuel obéit ; et dès que le Père Alphonse de Castillo, Maître des novices d'Evora, eut découvert les trésors de vertus cachés dans cette âme si simple, il en fut ravi d'étonnement, et rendit à Dieu mille actions de grâces. On l'entendit même affirmer plus tard, après la mort de son jeune disciple, qu'Emmanuel Gomès eût pu faire en place publique la confession générale de toute sa vie, avec bien plus de crainte d'être applaudi que d'être humilié. Depuis l'heure de son entrée au noviciat jusqu'à sa bienheureuse mort, il n'avait pas eu à s'accuser d'une seule faute volontaire, et de l'infraction d'une

seule règle, qui offrît la simple apparence d'un péché véniel. Pour s'animer de plus en plus à la perfection, ce fervent novice avait consigné parmi ses sujets ordinaires de méditation quelques maximes spirituelles, dont il s'était senti plus vivement frappé; celle-ci entre autres : « Si nous tenons pour très-précieuse toute relique de la sainte croix, combien devons-nous estimer et aimer toute croix vivante, que Jésus nous offre lui-même, en tout ce qui déplaît aux inclinations de notre nature! » et cette parole de saint Bernard, vraiment écrite, ajoutait-il pour les Frères Coadjuteurs de la Compagnie, et qui le faisait tressaillir de joie : « Dans l'Eglise de Dieu, il n'y a pas seulement les martyrs du sang, mais aussi les martyrs de la sueur, versée de bon cœur, tous les jours et jusqu'à la mort, en travaillant sans relâche pour Dieu.

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora, p.* 510. — ID., *Ann. Glor., p.* 744. — ID., *Synops. Annal., p.* 320.

Le même jour, mourut pareillement au collége d'Evora, l'an 1706, le Frère Scolastique Ignace Carvalho, âgé de dix-neuf ans. Son caractère ardent et impétueux était pour lui l'objet de luttes incessantes; mais il en triompha avec une rare énergie : réprimant les saillies de la nature par l'exercice de la présence de Dieu et d'une mortification portée jusqu'à l'héroïsme. Il regardait comme une grâce insigne de Notre-Seigneur un état de santé qui lui laissait toujours ressentir au moins quelque malaise. C'était, disait-il ingénûment, un faible mais assidu mémorial de la croix du Sauveur, et de la

fragilité d'une vie dont il ne faut rien perdre pour l'éternité. Réduit à un épuisement irremédiable, Ignace Carvalho demeurait, à peu près du matin au soir, assis sur un humble escabeau, le rosaire à la main, sans un mot de murmure ou d'impatience. « Je ne veux que ce que Dieu veut », avait-il coutume de répondre à ceux qui lui témoignaient leur peine de ne pouvoir le soulager; et il avoua que les larmes dont son visage était souvent baigné n'étaient que des larmes de joie, à la douce pensée qu'il verrait bientôt Jésus et Marie, sans avoir désormais à craindre d'offenser Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 843. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 744. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 426.

XX DÉCEMBRE.

—

Le vingtième jour de décembre, mourut en 1636 le Père Alvare Camello, pieux et savant professeur de théologie à l'Université d'Evora. L'étude à laquelle il se livrait pour la seule gloire de Dieu, n'avait point desséché son cœur. L'amour divin, porté jusqu'au plus complet mépris de lui-même, semblait le rendre inaccessible aux misères et aux petitesses de l'amour-propre; et l'on n'en surprenait en lui ni les réserves ni les détours. Aussi était-il également cher et vénérable à tous ceux qui le connaissaient. Il ne s'en traitait pas moins sans pitié, comme le dernier des pécheurs. Mais on assure que Notre-Seigneur avait récompensé son humilité par des grâces insignes, et qu'il lui révéla, plusieurs jours d'avance, le temps de son bienheureux départ pour l'éternité.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 245. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 268.

Vers les dernières semaines de l'an 1587, mais on ne sait au juste à quelle date, moururent au Japon, de pure misère et dans le dénûment le plus absolu, le Frère Coadjuteur Jérôme Vaz, Portugais, et les deux Frères Scolastiques Damien de Xicugen et Thomas Xiqui, Japonais. On peut à bon droit les considérer comme de vrais martyrs. Car l'excès des douleurs et des privations de tout genre auxquelles les réduisit la persécution de 1587, fut la seule cause de leur mort. Le plus ancien et le plus renommé des trois était le Frère Damien, du royaume de Xicugen, voué d'abord au service des missionnaires, puis au salut de ses compatriotes, durant vingt-six ans. Il n'avait que vingt ans, lorsque le Père Côme de Torrès le jugea digne d'être associé aux travaux de l'apostolat; et dès l'année suivante, dans la ville de Facata, il gagnait à Jésus-Christ, en soixante jours, un des plus grands personnages de l'empire et cent de ses meilleurs sujets. Dès lors aussi le saint Frère Jean Fernandès disait de lui : « Pour l'obéissance, la modestie, l'amour de la mortification, le catéchiste Damien est un vrai religieux. » Très-versé dans toutes les sciences du Japon, il fut bientôt chargé de la première école foudée par le Père de Torrès; et les payens eux-mêmes avouaient qu'en dix mois les petits élèves de Damien faisaient plus de progrès que ceux des bonzes en trois ans. » Mais ses succès ne l'éblouissaient pas. « L'humilité de Damien, écrivait le Frère Louis d'Almeyda, lui a mérité de devenir comme le héraut de la loi de Dieu dans ces contrées »; et l'on cite en effet, de lui, des conversions admirables. Une vieille payenne, mère de la nourrice du roi d'Arima, fut une de ses conquêtes les plus surprenantes. Forcée, par ordre royal, d'écouter une seule fois le Frère Damien, elle s'y était préparée par une nuit de larmes et d'adoration, au

pied d'un autel d'Amida, jurant de lui être fidèle jusqu'à la mort. Mais la pénétrante parole du serviteur de Dieu lui changea tellement le cœur, qu'elle se hâta de briser ses dieux, pour obtenir la grâce du saint baptême.

Ginnaro, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, *p.* 349-354; *Part.* 3, *p.* 283-286. — *Cartas do Japao* (*Coll. de D. Theotonio*), *t.* 1 *f.* 77; *t.* 2, *f.* 49, 187.

Parmi les compagnons du Frère Damien, mourut dans le Ximo, en 1595, après environ vingt-huit ans de vie religieuse, le Frère Côme de Méaco. Dès l'âge de seize ans, il avait montré tout ce qu'il était capable de faire et de souffrir pour Jésus-Christ. Fils d'un sectateur passionné des dieux du Japon, il eut le bonheur d'assister à quelques prédications du Père Froès, et mérita bientôt la grâce du baptême. A cette annonce, la fureur de son père ne connut pas de bornes. Il l'enferma d'abord dans un couvent de bonzes et l'y retint prisonnier une année entière, sans parvenir à ébranler sa foi; puis il le rappela chez lui, espérant le dompter à force de privations, et le livra, en désespoir de cause, à un juge idolâtre, pour le châtier, dût-il expirer sous les coups. Au bout de deux ans d'épreuves semblables, Côme vint à bout de s'enfuir, et vécut encore une année, errant çà et là, dans une profonde misère. Notre-Seigneur lui fit retrouver alors le Père Froès, qui le reçut au nombre des novices. Cependant, toujours plus irrité, son père le déshérita solennellement, et imposa de plus à tous les membres de sa famille le serment de

ne plus prononcer son nom. Côme reçut encore ce coup sans s'émouvoir, et répondit comme saint François d'Assise : « C'est maintenant que je puis vraiment dire : Notre Père qui êtes au cieux. » Aux plus belles vertus d'un religieux et d'un apôtre, ce saint Frère joignait un rare talent de se faire écouter avec bienveillance par les seigneurs et princes japonais. Il en gagna plusieurs à Jésus-Christ ; et l'une des conversions les plus délicates et les plus célèbres dans les annales du Japon, celle de Dona Gracia, reine de Tango, fut décidée par un seul entretien de cette princesse avec le Frère Côme. Enfin pour combler la joie de son serviteur, et comme juste récompense de son dévouement et de ses fatigues, Notre-Seigneur lui accorda, au bout de quatorze ans, les âmes de son père et de ceux qui, par l'ordre de son père, l'avaient maudit.

Ginnaro, *Saver. Orient.*, *Part.* 2, *p.* 363. — *Cartas do Japao* (*Coll. de D. Theotonio*), *t.* 1; *f.* 306, 307, 343; *t.* 2, *f.* 9, 17, 221. — Crasset, *Hist. de l'Egl. du Japon*, *t.* 2, *p.* 30.

XXI DÉCEMBRE.

—

Le vingt-et-unième jour de décembre de l'an 1584, mourut saintement au Brésil, après trente-huit ans de vie apostolique, le Père Emmanuel de Païva. Avant son entrée dans la Compagnie, il avait déjà reçu les Ordres sacrés, bien qu'il eût à peine étudié les premiers éléments de la grammaire. Mais l'esprit de Dieu l'animait en un si haut degré, qu'on l'admit avec confiance au noviciat de Coïmbre. C'était bien en effet un saint qu'on y admettait. Rien, dans les vies des Pères du désert, ou les annales des Ordres religieux, ne surpasse la simplicité de cœur, l'humilité en quelque sorte infuse, et l'obéissance aveugle d'Emmanuel de Païva. Le vénérable Père Anchieta nous en a transmis quelques traits, qui le jetaient lui-même dans la stupeur. Un novice chargé, selon la coutume, de veiller aux besoins des retraitants, n'avait oublié qu'un seul point : celui de pourvoir à la nourriture d'Emmanuel. Celui-ci ne songea pas même à en parler, et crut que c'était une épreuve. Mais le troisième jour, sentant que ses forces l'abandonnaient, il se dit que le noviciat était trop pauvre sans doute pour le nourrir, et pria le novice de vendre ses gants pour lui procurer un peu de pain. Plus tard, au Brésil, où nos premiers Pères eurent quelque temps à souffrir le plus absolu dénue-

ment, rien ne parut plus naturel au Père de Païva que d'être vendu, pour soulager la misère de ses compagnons. Il parcourut donc, durant plusieurs jours, les rues de Bahia, avec un des crieurs publics qui annonçaient les ventes d'esclaves. Or un Portugais presque aussi simple, et qui aurait été bien aise, disait-il, d'avoir un aumônier, se présenta pour l'acheter au prix de cent vingt cruzades. Mais le Père de Nobréga, qui avait trouvé bon de laisser voir jusqu'où pouvait aller l'humble dévouement de l'homme de Dieu, intervint alors hautement, et déclara que lui et tous ses frères étaient résolus de grand cœur à mourir de faim, s'il le fallait, plutôt que de se séparer jamais d'un si charitable compagnon. Dans plusieurs autres circonstances, Dieu témoigna visiblement combien lui était cher ce serviteur fidèle, qui s'oubliait toujours, pour ne s'occuper que des intérêts de son maître ; et durant une périlleuse expédition contre les Tamoyos, où le Père de Païva servait d'aumônier aux Portugais, ces pauvres barbares se demandaient quel était cet homme invulnérable, toujours au premier rang, la croix à la main, et contre lequel toutes les flèches étaient sans force, s'arrêtant dans leur vol et tombant à ses pieds.

TELLEZ, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 492. — FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 212. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 745. — SACCHINUS, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *p.* 271. — VASCONCELLOS, *Vida do V. P. Jos. Anchieta*, *p.* 46. — ID., *Vida do P. J. d'Almeida (Brev. catal. des Var. insign. do Brazil*, *n.* 9*)*. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 18 *lugl.*, *p.* 152.

XXII DÉCEMBRE.

—

Le vingt-deuxième jour de décembre de l'an 1562, mourut au collége de Goa Jean Nunès Barreto, le Père des esclaves de Tétuan et le premier Patriarche catholique d'Ethiopie. Né à Porto, d'une riche et noble famille, il eut sous les yeux, dès son enfance, d'admirables exemples de vertu. L'Esprit-Saint répandit de si abondantes bénédictions sur les soins de son père et de sa mère à élever leurs huit enfants dans la crainte et l'amour de Dieu, que trois de leurs fils embrassèrent la règle de saint Ignace, et leurs quatre filles la règle de sainte Claire. Cependant la vie pénitente et contemplative eut les premières préférences de Jean Nunès. L'abbaye de Freiriz était sous le patronage de sa famille; il en fut pourvu, très-jeune encore; et durant ses études théologiques à Salamanque, on ne l'appelait que le saint Abbé. A peine élevé au sacerdoce, il se retira dans cette abbaye, bien résolu d'y devenir en effet un saint: et il y mena quelque temps une vie angélique, n'ayant d'entretiens qu'avec Dieu, domptant son corps par le jeûne et les veilles, et suppliant avec ferveur la Reine du Ciel de lui faire connaître comment il pourrait plaire parfaitement à son divin Fils. Or, par deux

fois Notre-Dame lui apparut, accompagnée du B. Pierre le Fèvre; la première fois pendant son sommeil, la seconde à l'autel pendant qu'il y célébrait le saint sacrifice; et elle lui ordonna de se rendre à Coïmbre, d'y chercher Pierre son serviteur, et de lui obéir fidèlement. Le Bienheureux fit alors comprendre à Nunès comment il pourrait, dans la Compagnie, unir en un très-haut degré de perfection la vie active et la vie contemplative; puis il lui dévoila les piéges des démons, l'aguerrit contre leurs attaques, et le reçut au nombre des novices. Quatre ans plus tard, Jean Nunès partait pour l'Afrique. Il allait y consacrer à peu près le tiers de sa vie religieuse au salut et au soulagement des chrétiens esclaves. Ce qu'il souffrit au milieu d'eux, surtout près des malades et des mourants, dépasse, pour ainsi dire, toute croyance. L'horreur d'aucune des immondices, où ces pauvres gens croupissaient, n'était capable de l'éloigner. Il y demeurait les journées entières. Parfois il passait une partie des nuits dans les plus durs travaux, par exemple à tourner la meule, sachant quelles sanglantes flagellations attendaient d'ordinaire, pour le jour suivant, ceux dont la tâche serait trouvée imparfaite. Bientôt ces séjours de malédiction ne retentirent plus, grâce à lui, que de pieux cantiques et de la plus pure louange de Dieu. A ce spectacle si nouveau, beaucoup de renégats se convertirent. Les vieux Musulmans et les Juifs eux-mêmes donnèrent à Nunès des marques de la plus profonde vénération. Il vit ainsi échapper à ses vœux cette perspective si douce au cœur d'un apôtre, de donner sa vie pour Jésus-Christ, qui lui avait fait écrire naguère : « J'espère bien que, pour salaire, ce grand et libéral Seigneur m'accordera la grâce, objet de mes plus ardents désirs : que le chérif de Tétuan me fasse flageller et mourir par le glaive ».

Pour activer le rachat de deux cents captifs, il s'était décidé à une absence de quelques jours; et rentré à Lisbonne, comme en triomphe, avec trente jeunes enfants, les seuls dont il avait pu payer la rançon, et dont l'innocence ou la foi étaient plus en péril parmi les infidèles, il allait repartir; quand, à sa profonde douleur, il apprit que le roi l'avait désigné pour patriarche d'Ethiopie Ni ses larmes, ni ses prières, ni ses lettres à saint Ignace ne purent le soustraire à cet honneur. Il lui fallut courber la tête, et ce fut sa plus rude épreuve. Aussi ne craignait-il pas de dire dans l'intimité : « Oh! que j'aimerais bien mieux être paré des chaînes de mes pauvres esclaves de Tétuan que des insignes de patriarche ! » Contraint de rester à Goa, durant les dernières années de sa vie, Jean Nunès voulut constamment y être traité comme le dernier des religieux. Ne pouvant pénétrer en Ethiopie, ni se donner une autre mission que celle qu'il avait reçue du Saint-Siége, il ne lui restait, disait-il, rien de mieux à faire que de partager les humbles travaux des Frères Coadjuteurs. Le voyant décidé à les servir, les Pères de Goa lui persuadèrent d'accepter plutôt les fonctions de Père spirituel, et ce fut pour tous un bonheur de lui confier le soin de leurs âmes. Mais enfin, vers les premiers jours de décembre de l'an 1562, averti, par un mystérieux pressentiment, que l'heure de sa mort approchait, il se retira pour quelques semaines dans la petite île de Choram, s'y livra aux saints exercices de la prière et de la pénitence avec un redoublement de ferveur; puis s'étant fait reporter à Goa, déjà presque mourant, il s'affaiblit de plus en plus jusqu'à la fête du glorieux apôtre saint Thomas, sans cesser de s'entretenir doucement avec Dieu, et lui rendit le lendemain son âme, après les plus touchantes actions de grâces du bienfait de sa vocation.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 243-261. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 747. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 25, 43. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 1, *p.* 199, 378; *t.* 2, *p.* 507, 527, 652-665. — Id., *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 150, 166, 187. — Godignus, *de Abyssin. reb.*, *l.* 2 (*De Joanne Nonio Barreto Patriarcha*), *p.* 228-343. — Souza, *Orient. Conquist.*, *t.* 1, *p.* 886. — Orlandinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 1, *p.* 139, 247, 330, 434, 447, 481, 494, 524, 556. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 2, *p.* 8, 34, 258. — Bartoli, *Uom. e Fatt.*, *l.* 3, *c.* 9. — D'Oultreman, *Tabl. des Personn. sign. de la Comp.*, *p.* 118 — Nieremberg, *Ideas de Virt.*, *p.* 174-197. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 333. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 498. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 2, *p.* 710. — Patrignani, *Menolog.*, 23 *dic.*, *p.* 194.

XXIII DÉCEMBRE.

—

Le vingt-troisième jour de décembre de l'an 1671, mourut à Mullipari, dans le Maduré, le Père Emmanuel de Britto, victime de sa charité pour le salut de ses néophytes. Il n'était entré que depuis six ans dans cette glorieuse mission. Mais on peut juger de son héroïsme par ce seul mot emprunté aux lettres de ses compagnons : « Pas un missionnaire de ces contrées n'avait tant souffert en si peu de temps! » Le Père Antoine de Proensa, qui nous a conservé lui-même le souvenir de si saints apôtres, appelait, dans ses relations, Emmanuel de Britto, la perle de la mission du Maduré. Sa charité le faisait surnommer par les Indiens leur père et leur mère. Il en était venu à ce degré d'amour pour la croix qui rend le cœur des saints insatiable de souffrances. Or ni les ennemis de la foi ni Dieu lui-même ne les lui épargnèrent. Toutes les horreurs du martyre, à l'exception seule de la mort, lui furent prodiguées tour à tour, et dans des circonstances presque incroyables. Les satellites d'un Brame de Tanjaour s'emparèrent une fois de sa personne, dans un temps où il ne pouvait pas même se tenir debout ; et en cet état ils le souffletèrent, le couvrirent de plaies des pieds à la tête, le mirent à

la torture du chevalet, puis le retinrent quinze jours agonisant dans un cachot si infect et si brûlant qu'il ne craignit pas de l'appeler un enfer véritable, « mais où la bonté de Notre-Seigneur, ajoutait-il, daigna me faire trouver un paradis ». Ces douceurs toutefois n'étaient pas de longue durée. Après tant de travaux, d'exils, de maladies, de tourments et d'outrages, Dieu, avant de le couronner, voulut que, durant une année entière, Emmanuel de Britto fût en proie sans relâche à toutes les désolations d'une âme qui se croit réprouvée à jamais; et cependant il allait toujours, uniquement fortifié par l'obéissance, ne cherchant qu'à gagner de nouveaux adorateurs à Jésus-Christ. Peu de semaines avant sa mort, comme il était épuisé de forces, ses catéchistes le détournèrent d'une périlleuse expédition, où il lui faudrait traverser toute une région empestée. « Si je meurs, Dieu saura bien me remplacer », leur répondit-il. Il y mourut en effet; mais, dans les derniers jours, tous ses tourments intérieurs se dissipèrent; et il rendit sa sainte âme à Notre-Seigneur dans la plus douce paix.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 581. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 750— Bertrand, *Mission de Maduré*, *t.* 3, *p.* 189, 215...

XXIV DÉCEMBRE.

—

Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1554, mourut saintement à Bahia l'un des premiers novices du Brésil, l'admirable Frère Coadjuteur Dominique Pécoréla. Cinq années d'un travail et d'un dénuement excessif, pour le seul amour de Jésus-Christ, avaient complétement épuisé ses forces. Mais cette mort d'épuisement le faisait tressaillir de joie ; car il n'était pas venu, disait-il, chercher autre chose dans la Compagnie. Il s'était regardé, dès le premier jour, comme un esclave acheté, non à prix d'argent, mais au prix du sang de Jésus ; et il eût rougi de voir, dans Bahia, un seul Indien se livrant pour son maître à des travaux plus humiliants et plus durs que lui pour le service de ses frères et de son Seigneur. Les premiers apôtres du Brésil manquaient bien souvent, en ce temps-là, du strict nécessaire. Pécoréla, tête nue et nu-pieds, allait chercher pour eux le bois à la forêt et l'eau à la rivière, ployant sous le faix. Puis, quand le pain manquait, ce qui n'était pas rare, ajoute le Père Simon de Vasconcellos, il allait mendier, bien loin quelquefois, parmi les sauvages, un peu de maïs, ou des racines et des fruits du pays, pour nourrir la

communauté. De retour à peine d'une corvée, il était toujours prêt à repartir de bon cœur pour une autre. Un esclave l'eût fait par force; il était par amour l'esclave de Dieu. Cette foi et cette incomparable simplicité du Frère Dominique, surtout quand il s'agissait d'obéir, fit ajouter à son nom de baptême, par les habitants de Bahia, ce touchant surnom de Pécoréla, le seul sous lequel il nous soit aujourd'hui connu. Nos vieilles annales du Brésil ne lui en ont point conservé d'autre. C'était l'expression de toute sa vie. Enfin il ne soupçonnait pas plus le mal dans autrui qu'il ne l'eût souffert en lui-même; et quand il épanchait son cœur, dans quelque entretien familier, sur les moyens de servir plus fidèlement Notre-Seigneur, nul ne pouvait songer à voir dans ses discours l'ombre d'un reproche ou d'une censure, mais la charité ravissante d'une âme qui ne voyait et n'aimait que Dieu.

VASCONCELLOS, *Chron. da Comp. do Brazil, p.* 157.

XXV DÉCEMBRE.

—

Le vingt-cinquième jour de décembre de l'an 1628, mourut glorieusement au Japon le Bienheureux Michel Nacaxima, consumé par les sources de feu et de soufre du Mont Ungen, pour le très-saint nom de Jésus. Depuis quatre mois ce saint martyr subissait tous les raffinements de la barbarie japonaise. Huit affreuses flagellations n'en avaient été que le début. Ses bourreaux lui infligèrent ensuite, à plusieurs reprises, la torture de l'eau, qu'ils lui faisaient tour à tour avaler avec un entonnoir, et rejeter mêlée avec son sang, en l'écrasant de tout leur poids. Exposé aux rayons brûlants du soleil, comme ils lui semblaient presque intolérables, écrivit-il humblement au Père Borgès, il se tourna vers Dieu et lui adressa cette prière : « Seigneur, ce soleil est votre créature, soumise à votre volonté en toutes choses : je vous prie de me délivrer de ses ardeurs. » Or sur-le-champ une nuée légère s'éleva sur sa tête ; et une brise très-douce le rafraîchit ; ce qui lui faisait ajouter, en rendant compte de cette faveur et de quelques autres : « D'où je vois clairement que souffrir toutes ces douleurs et n'être pas vaincu, c'est en moi le pur effet de la grâce, et non de ma constance ! » Enfin, pour

tenter contre lui un dernier effort, on le conduisit aux sources brûlantes du Mont Ungen, appelées *les bouches d'enfer*, et il reçut l'ordre d'y entrer pieds nus. A peine eut-il fait quelques pas, que ses pieds, dit la relation de son martyre, furent en un moment dépouillés de leur peau comme d'une chaussure. Il y attendit néanmoins très-paisiblement l'ordre d'en sortir, sans même que la sérénité de son visage en fût altérée. Alors les bourreaux le dépouillèrent de ses vêtements, puis se mirent à lui arroser les épaules de ces eaux ardentes, jusqu'à ce que tout son corps ne fût qu'une plaie; et de temps en temps ils recommençaient à en verser sur les plaies elles-mêmes. Vers le soir, comme il ne pouvait plus faire un seul pas, on le transporta sur une civière à quelque distance, et on le jeta sur un peu de paille, où le froid de la nuit n'exerça pas de moins cruels ravages sur ses chairs vives. C'était la sainte nuit de la naissance du Sauveur. Le Bienheureux la passa tout entière en cet état. Le lendemain, au lever de l'aurore, il était ramené à la bouche d'enfer, et, durant deux heures de suite, arrosé de nouveau de ces mêmes eaux embrasées, sans pousser un gémissement. C'était un spectacle affreux, même pour les bourreaux, que ces lambeaux se détachant l'un après l'autre sous l'action du soufre et du feu. Le martyr seul demeurait paisible, offrant, du ton le plus affectueux, la dissolution de son corps à Jésus et à sa très-sainte Mère; et il leur remit enfin sa bienheureuse âme, en invoquant une dernière fois leurs noms bénis.

Act. Beatific. CCV MM. Jap. — Cardim, *Fasc. e Japp. Flor., p.* 149. — Bartoli, *Giappone, l.* 4, § 116, 117. — Boero, *Relaz. della glor. mort. di CCV MM.* (Aubert, *les* 205 *Martyrs du Japon béatifiés par Pie IX, p.* 195.) — Nierem-

BERG, *Vid. Exempl.*, *p.* 728. — CORDARA, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 2, *p.* 231. — ALEGAMBE, *Mort. Illustr.*, *p.* 398. — GUERREIRO, *Glor. Cor.*, *p.* 524. — TANNER, *Soc. Jesu usq. ad sang.* , *p.* 332. — CHARLEVOIX, *Hist. et Descr. du Japon*, *t.* 2, *p.* 345, 360. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 343. — DREWS, *Fast. Soc.*, *p.* 506. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 25 *dic.*, *p.* 212.

Le même jour, à Frémone en Ethiopie, mourut très-saintement, l'an 1582, le Père Emmanuel Fernandès, appelé au ciel par Notre-Seigneur et sa sainte Mère pour y célébrer la fête de Noël, comme il l'avait prédit à ses compagnons. Depuis vingt-cinq ans, il cultivait cette terre ingrate, presque sans autres fruits que ceux de la croix. Mais elle ne lui en était que plus chère; comme l'écrivait à saint Pie V l'héroïque patriarche André Oviedo, labourant de ses propres mains pour nourrir son petit troupeau et refusant une mission moins laborieuse : « Car, en attendant l'heure de Dieu, nous avons du moins, disait-il, le bonheur de souffrir et l'espoir de mourir pour Jésus-Christ ! » Esclaves tour à tour des schismatiques et des sectateurs de Mahomet, parqués dans un désert, errants sans abri et sans ressources, réduits à un tel dénuement qu'après de longs jeûnes ils ne trouvaient pas toujours quelques grains d'orge pour apaiser leur faim, pas un des six premiers fondateurs de cette église n'eût pu se résoudre à l'abandonner. Fernandès avait déjà vu quatre de ces hommes apostoliques mourir au milieu de tant de misères, lorsque l'Esprit-Saint lui révéla que l'heure de sa récompense était arrivée. Il venait de visiter et de consoler les catholiques dispersés dans le royaume de Dambea, et se mit aussitôt en route pour Frémone. A ceux qui le suppliaient de demeurer près d'eux

quelque temps encore : « Laissez-moi partir, disait-il ; car il faut que je sois enseveli là où reposent les ossements de mon grand et saint Père André Oviedo. C'est là que je dois naître à la vie du ciel, le jour où Jésus est né pour notre salut sur la terre. » Il y arriva en effet, mais épuisé de vie ; et ne pouvant plus se tenir debout à l'autel, il reçut des mains de François Lopès, son dernier compagnon, le corps du Sauveur, dans l'humble église de Frémone, le matin du jour de Noël. Puis adressant les plus touchants adieux à cette fervente chrétienté, accourue tout entière pour célébrer avec son vieil apôtre la fête du divin Enfant de Bethléem : « Mes chers enfants, ajouta-t-il, que chacun de vous retourne maintenant dans sa demeure ; mais tout à l'heure, après avoir réparé vos forces, revenez ici. » Or, dès qu'il fut demeuré seul avec François Lopès, levant soudain les yeux au ciel : « O ma sainte Reine ! ma sainte Reine ! » s'écria-t-il ; et comme Lopès lui demandait la cause de cet ineffable transport : « Voici Notre Dame, reprit Fernandès, toute rayonnante de gloire ! Elle m'appelle ! Laissez-moi la suivre ! » Et à l'instant même il expira.

Tellez, *Hist. Ger. da Ethiopia*, *p.* 168, 177, 194, 203. — Id., *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 327, 689. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 269, 520. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 753. — Godignus, *De Abyss. reb.*, *p.* 360, 409. — Souza, *Orient. Conquist.*, *t.* 2, *p.* 596, 619. — Du Jarric, *Hist. des choses plus memor. ez Indes Orient.*, *t.* 2, *p.* 223... — D'Oultreman, *Eloges des pers. plus sign. de la Comp.*, *p.* 184. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 263. — Nieremberg, *Hon. del gran Patr.*, *p.* 606. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 343. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 506. — Patrignani, *Menolog.*, 3 *Genn.*, *p.* 30.

N. B. Quelques historiens placent la mort du P. Fernandès au 3 janvier 1583 ; mais ils auraient dû remarquer que la réforme du calendrier Grégorien n'était pas introduite en Ethiopie.

XXVI DÉCEMBRE.

—

Durant l'octave de Noël de l'an 1596, mourut très-saintement, au noviciat d'Arona, l'un des plus illustres théologiens et commentateurs de l'Ecriture Sainte au seizième siècle, le Père Emmanuel de Sà, né en Portugal, dans le diocèse de Braga. Sa mère était une femme du plus noble cœur et d'une foi antique. Lorsque Emmanuel, bien jeune encore, la quitta pour aller poursuivre ses études à l'Université de Coïmbre: « Va, mon fils, lui dit-elle, et que je n'apprenne de toi rien de médiocre. Plaise à Dieu qu'il te rende digne d'être admis un jour parmi les apôtres! » A pareille école, on n'est pas surpris qu'Emmanuel de Sà fût dès lors tenu pour un ange; et telle était sa ferveur dans la prière, que la Reine du Ciel et le divin Enfant de Bethléem avaient daigné lui apparaître et l'encourager. Bientôt le double vœu de sa pieuse mère allait être exaucé, bien au delà même de ses espérances. A quinze ans, le jeune écolier avait terminé ses études, avec un éclat prodigieux. A dix-sept ans, après ses premiers vœux, il montait dans la chaire de philosophie, à l'Université naissante de Gandie, fondée par François de Borgia, et comptait le saint parmi ses élèves. A vingt-sept ans, par l'ordre et

sous les yeux du Père Laynez, il expliquait à la fois les prophètes et la Somme de saint Thomas devant l'imposant auditoire du Collége Romain. Quelques mois plus tard, il présidait, durant huit jours entiers, aux thèses soutenues par les plus doctes de ses élèves, devant la plupart des membres du Sacré Collége, et tout ce que renfermait alors de savants illustres la capitale du monde chrétien. Enfin, quand le grand et saint Pontife Pie V eut formé le projet de publier une édition plus correcte de la Vulgate, il désigna lui-même, pour ce travail si important aux yeux de toute l'Eglise, Emmanuel de Sà. Mais en nous transmettant ces précieux détails sur les services, les talents, la haute réputation du Père de Sà, nos vieux historiens ont soin d'ajouter que, formé à l'école et selon le cœur de saint Ignace, il ne négligeait rien pour être encore plus cher à Dieu que savant et illustre devant les hommes. C'était pour Dieu seul qu'il travaillait, des seuls intérêts de Dieu qu'il parlait; et ses auditeurs admiraient bien moins la force et la clarté de ses raisonnements, ou les trésors de doctrine et d'érudition qu'il leur prodiguait, que l'onction pénétrante du Saint-Esprit, dont ses lèvres semblaient répandre la surabondance. Dans les derniers mois de sa vie, une de ses plus chères occupations, malgré le poids de l'âge et des infirmités, était de faire le catéchisme aux petits enfants des villages, autour d'Arona. Il leur inspirait en particulier, avec un charme incomparable, cette filiale tendresse pour la très-sainte Vierge, qu'il n'avait laissé jamais s'affaiblir en lui, depuis les jours de sa première enfance; et l'on assure que cette miséricordieuse Reine du Ciel lui apparut de nouveau, peu avant sa mort, avec Notre Bienheureux Père saint Ignace, dont il avait si fidèlement suivi les leçons.

Juvencius, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 2, *p.* 792. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 193. — Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 388, 624. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 766. — Nieremberg, *Hom. del gr. Patr.*, *p.* 620. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 361. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist. Diar. Lusit.*, 30 *dec.* — D'Oultreman, *Eloges des pers. plus sign. de la Comp.*, *p.* 207. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *Part.* 2, *p.* 350. — Drews, *Fast. Soc.*, *p.* 513. — Patrignani, *Menolog.* 30 *dec.*, *p.* 239.

XXVII DÉCEMBRE.

—

Le vingt-septième jour de décembre de l'an 1670, mourut à Lisbonne le Père Christophe de Azévédo, un de ces vaillants ouvriers de Dieu qui se croient nés pour la fatigue, et n'attendent d'autre repos que celui de l'éternité. Tel est le court mais expressif éloge que lui donne son biographe. Tout travail pour Dieu lui était bon, n'importe à quel poste et en quel lieu. Que l'obéissance lui assignât le soin des colons et de la garnison de Mazagan, ou les plus brillantes chaires du Portugal, le gouvernement des colléges de Madère, de Porto et d'Evora, ou le pénible et obscur labeur du saint tribunal de la pénitence, il était prêt à tout et s'y dépensait tout entier, en dépit d'une santé souvent chancelante. A l'oubli complet de lui-même, ce saint homme joignait un intérêt très-vif pour les travaux de ses frères; et la nouvelle de leurs succès semblait le reposer de ses propres fatigues, tant elle lui causait de joie.

Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 758.

Le même jour, mourut en 1718 le Père Emmanuel Fialho, saint vieillard dont la vie humble, pénitente et laborieuse, était pour tous un grand sujet d'édification. Il travaillait avec une extrême ferveur au salut des âmes, et dirigea longtemps à Evora la congrégation de la Bonne Mort. Mais en dehors des œuvres du saint ministère, on était sûr de le trouver toujours dans sa cellule, occupé à l'étude ou à la prière. Pour donner plus de temps à ce saint exercice, il avait obtenu d'y consacrer la plus grande partie du temps destiné au sommeil, prolongeant ses veilles le soir, et se levant deux ou trois heures avant la communauté. La rigueur de ses autres austérités n'était pas moindre. Deux fois chaque jour, il se flagellait longuement avec un instrument armé de pointes de fer; et dans sa dernière maladie, tout épuisé de force et à demi paralysé, il priait instamment le Frère infirmier de lui rendre encore le même service.

Lopez de Arbizu, *Catal. Script. Prov. Lusit.*, *p.* 70. — Franco, *Synops. Annal.*, *p.* 459.

Le même jour encore, moururent saintement, à Coïmbre, le Père Pierre Gonçalvès en 1629, et en 1646 le Père Simon Caldeyra.

Le Père Pierre Gonçalvès fut longtemps chargé de l'administration des biens du collége, situés parfois à plusieurs journées de distance. C'était pour lui la source de bien des fatigues, et d'embarras de toute nature. L'âme n'y était pas exposée à moins de souffrances que le corps. A la distraction ordinaire des choses temporelles, se joignaient, de la part de hauts personnages, des refus, des injures, des pro-

cès, et jusqu'à des menaces de mort. Gonçalvès ne voyait que les droits sacrés dont Dieu lui ordonnait de prendre la défense. Il les soutenait avec une inébranlable fermeté, mais en vrai religieux, sans irritation, et sans blesser jamais ses adversaires, qui en étaient eux mêmes dans l'admiration. Il faisait tous ses voyages si uni à Dieu, qu'il ne perdait jamais le calme de son âme. Apercevant un jour une troupe de gens armés, qui l'attendaient pour se saisir de lui et le maltraiter, il marcha vers eux sans le moindre trouble, et se contenta de dire à leur chef: « Puis-je passer en paix? » Sérénité d'âme si merveilleuse, qu'elle lui valut à l'instant même l'amitié sincère de ce redoutable ennemi. Pour éviter des piéges plus perfides et plus dangereux, Pierre Gonçalvès ne laissait passer aucun jour sans se mettre, dès le matin, sous la protection spéciale de la très-sainte Vierge et des saints anges, et sans se flageller avec une extrême rigueur. Aussi conserva-t-il jusqu'à la mort une pureté angélique. Mais cet homme de Dieu, si dur pour lui-même, et d'un cœur si ferme contre toutes les injustices, avait une tendresse toute maternelle pour les pauvres, et un incomparable renom de charité.

Franco, *Ann. Glor., p.* 756. — Id., *Synops. Annal., p.* 255.

Enfin le Père Siméon Caldeyra, insigne amateur de la pauvreté religieuse, du recueillement intérieur, et de la vie commune dont il suivait encore toutes les observances à l'âge de quatre-vingt-trois ans, avait mérité qu'on lui appliquât la parole de saint Jacques: *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est*: « Celui qui ne pèche pas en parole, est

un homme parfait. » Car durant ses soixante-quatre ans de vie religieuse, dit le Père Franco, nul ne se rappelait avoir jamais entendu de sa bouche une seule parole de passion, de plainte, ou dont la charité la plus délicate pût être offensée.

Franco, *Ann. Glor., p.* 757. — Id., *Synops. Annal., p.* 291.

XXVIII DÉCEMBRE.

—

Le vingt-huitième jour de décembre de l'an 1656, mourut en odeur de sainteté, dans la Maison Professe de Lisbonne, le Père Jean Nunès, très-célèbre dans les annales de sa Province, et comme aumônier militaire, et comme maître des novices, et comme confesseur de la vertueuse reine Louise de Gusman. Durant les exercices de son troisième an, l'énergie de son caractère et de sa vertu l'avait fait choisir, à l'improviste, pour aumônier de l'expédition qui allait combattre au Brésil la flotte et l'armée hollandaises. Nunès aussitôt partit avec joie, sans autre viatique, pour franchir les mers, que son bréviaire et son crucifix ; et dans les diverses rencontres avec l'ennemi, il fit l'admiration des plus intrépides, par son zèle et son calme au milieu des balles. Il trouva largement, dans ce rude genre d'apostolat, tout ce qu'il avait jamais désiré souffrir pour Notre-Seigneur. Son vaisseau ayant fait naufrage, il fut, durant plusieurs jours et plusieurs nuits, le jouet des vents et de la mer, sur un débris de planche auquel il s'était attaché, sans autre adoucissement à ses angoisses qu'une image de Notre-Dame, qu'il tint constamment dans ses mains. Rentré en Portugal, puis nommé peu après Maître des

novices, il exerça pendant de longues années cette importante charge, d'abord à Coïmbre, puis à Lisbonne ; et sous sa direction également douce et vigoureuse, beaucoup de jeunes religieux parvinrent à une très-haute perfection. Une de ses industries les plus familières était de remplir lui-même à leur place l'office pour lequel il voyait en eux trop de répugnance. Par là il les amenait bien vite à redemander ce qui leur avait inspiré le plus d'aversion. Voyant un jour l'un de ses plus jeunes enfants presque au désespoir, des luttes qu'il lui fallait soutenir contre d'incessantes tentations : « Mon fils », lui dit-il avec bonté, en se découvrant la poitrine et lui faisant toucher le rude cilice dont il était constamment revêtu, « mon fils, de plus âgés que vous ont encore besoin d'armes et de luttes pour repousser les traits de l'ennemi ». Et ce peu de mots lui suffit pour consoler et rendre invincible son jeune disciple. Le recueillement, la prière, le mépris d'eux-mêmes et de leurs aises étaient, avec l'obéissance, les vertus qu'il leur inculquait plus assidûment. Tout en modérant l'excès de leur ferveur pour la pénitence, il n'hésitait pas à exaucer plus libéralement leurs pieux désirs, à l'approche des fêtes de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère : tant une longue expérience lui avait fait voir, disait-il, le fruit de ces pieuses pratiques, trop courtes pour offrir un péril sérieux. Cependant Dieu, qui destinait aussi Jean Ñunès à devenir l'apôtre de la Cour, lui fit confier le gouvernement de la seconde Maison Professe du royaume, fondée à Villavissosa, dès 1601, par les ducs de Bragance. Sa réputation de sainteté l'y avait précédé ; mais en vain le prince et la princesse mirent-ils tout en œuvre pour jouir souvent de sa présence et de ses entretiens : jusqu'à provoquer même l'intervention du Père Provincial. « Mon Révérend Père, lui répondit l'humble religieux, je ne

crois pas m'être jamais fait attendre jusqu'à ce jour, lorsqu'on m'appelait au palais pour y assister quelque pauvre esclave malade ou mourant. Mais quant à converser avec Leurs Altesses, je n'y entends rien, et suis bien plutôt homme d'hôpital qu'homme de cour. » Il passait en effet de longues heures au chevet des pauvres ; leur portait, à travers la ville, des vivres, des paillasses et des vêtements ; les ramassa plus d'une fois eux-mêmes au milieu des rues, et les emportait dans ses bras ou sur ses épaules ; et comme s'il eût été coupable de quelque négligence à leur égard, il leur baisait encore humblement les pieds, avant de les quitter. Néanmoins il lui fallut bien paraître à la cour, lorsque Louise de Gusman, parvenue au trône, voulut l'avoir pour confesseur. Le serviteur de Dieu obéit alors, mais sans rien changer à sa vie humble et pénitente, ni cesser de faire en public, partout où se trouvait la reine, le catéchisme aux pauvres et aux ignorants. Il ne tarda guère du reste à être consolé de l'honneur qui lui était fait, par la docilité de sa royale pénitente à embrasser les exercices de la vie parfaite. Les premières dames du palais, naguère encore esclaves de la vanité, entrèrent aussi avec tant d'ardeur, sous la direction de Nunès, dans les voies de la perfection et même des austérités les plus surprenantes, qu'il avait, disait-il, bien moins à les stimuler qu'à les retenir ; et bientôt la reine dut permettre à cinq des plus ferventes de quitter son service, pour aller chercher dans les cloîtres de quoi satisfaire leurs désirs d'une vie pauvre et crucifiée avec Jésus-Christ. De leur côté, plusieurs grands du royaume confièrent aussi le salut de leurs âmes à cet homme de Dieu, et formèrent en peu de temps une florissante congrégation. Mais jamais un d'entre eux, ni la reine elle-même, ne put faire accepter à l'humble religieux, pour venir au palais, ni une voiture, ni même

une mule : bien que l'épuisement de l'âge, du travail et de la pénitence lui rendît à la fin toute course à pied très-pénible. Enfin telle était la vénération dont jouissait cet héroïque serviteur de Dieu, qu'à sa mort, huit des plus illustres seigneurs du royaume ne voulurent céder à personne l'honneur de porter son saint corps, et réclamèrent ensuite comme leur salaire ses instruments de pénitence. La reine se réserva une croix armée de pointes que Nunès portait et pressait habituellement sur sa poitrine; et le jour de ses funérailles, elle ordonna que toutes les messes de Lisbonne fussent célébrées pour le repos éternel de l'homme de Dieu.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 426-467. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 758. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 314. — Cassani, *Glor. del segl.*, *t.* 2, *p.* 624. — Patrignani, *Menolog.*, 28 *dic.*, *p.* 226.

XXIX DÉCEMBRE.

—

Le vingt-neuvième jour de décembre de l'an 1688, mourut à Evora le Père Louis Dias, après une longue et sainte carrière de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé plus de soixante-cinq dans la Compagnie. Il semblait avoir, entre tous les saints, choisi saint Joseph pour modèle; et on le vénérait comme un religieux d'une perfection consommée. Les offices de ministre et de procureur, ou les plus humbles fonctions de l'apostolat, remplirent tour à tour la plus grande partie de sa vie. Il y porta dans un si haut degré l'oubli de lui-même, une charité si délicate, une si perpétuelle union de cœur avec Dieu, que sa seule vue inspirait l'amour des choses célestes. Telle était, en particulier, son humble et complète indifférence pour tout objet créé, pour tout ce qui pouvait blesser ou flatter la nature, qu'on le comparait, en riant, à ces crampons de fer auxquels on peut suspendre indistinctement ce qu'il y a de plus précieux ou de plus vil. Qu'un Père ou un Frère Coadjuteur vînt à manquer pour remplir un office, Louis Dias se trouvait toujours prêt, s'offrant de bon cœur à les suppléer, sans croire qu'il eût fait rien d'extraordinaire. Après sa mort, deux de ses Provinciaux, confidents de tous

les secrets de cette sainte âme, déclarèrent que le bienheureux chef de la sainte famille honorait depuis bien longtemps Louis Dias de sa plus intime familiarité, et qu'il suffisait d'un simple désir de l'humble religieux, pour qu'il trouvât presque sur-le-champ saint Joseph prêt à lui parler, comme un ami à son ami.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Lisboa, p.* 586. — Id., *Ann. Glor., p.* 763. — Id., *Synops. Annal., p.* 382.

Le même jour, mourut à Lisbonne, en 1711, dans un âge plus avancé, le Père Pierre de Amaral, qui peu avant sa mort, et à sa soixante-seizième année de vie religieuse, suivait avec toute la fidélité de sa jeunesse les moindres observances de la vie commune. Un mot échappé de son cœur, dans un entretien familier, révéla combien l'âme de ce saint vieillard était pure. Il célébrait, selon sa coutume, l'anniversaire de son baptême; et s'adressant à quelques-uns de ses plus jeunes Frères : « Priez aujourd'hui pour moi, leur dit-il dans un transport, afin que Notre-Seigneur m'accorde la grâce de porter sans tache à son tribunal l'innocence qu'il a daigné me donner jadis à pareil jour ! » Il avait annoncé dès son enfance un si rare talent et tant de ferveur pour le salut des âmes, que, bien avant son élévation au sacerdoce, à l'âge de vingt-trois ans, il fut envoyé à la célèbre mission de Castelbranco, pour y partager les travaux de l'apostolique Père Antoine Bandeyra; et il s'y montra digne d'un pareil maître. Or, soixante ans plus tard, Pierre de Amaral prêchait encore avec la même ardeur et les mêmes fruits; et

quand ses forces épuisées ne lui permettaient plus de monter en chaire, les membres d'une florissante Congrégation *de Notre-Dame de la Doctrine chrétienne* l'y portaient eux-mêmes dans leurs bras. « J'ai demandé à Notre-Seigneur de me laisser trois choses, pour les employer à son service jusqu'à la mort », disait-il dans sa plus extrême vieillesse : « mes yeux, pour lire chaque jour l'office divin; mes oreilles, pour entendre les pauvres pécheurs ; ma voix, pour parler aux âmes des choses divines. » Ce triple vœu fut exaucé ; et ses désirs de travailler, jusqu'à son dernier jour, à la sanctification des âmes, lui donnaient encore assez de vigueur pour publier son savant commentaire sur le *Magnificat*, à l'âge de quatre-vingts ans.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra*, *t.* 2, *p.* 695.— Id., *Ann. Glor.*, *p.* 764. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 439. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 557. — Lopez de Arbizu, *Catal. Script.*, *Prov. Lusit.*, *p.* 200.

XXX DÉCEMBRE.

—

Le trentième jour de décembre de l'an 1583, mourut à Coïmbre le saint et savant Père Emmanuel Alvarès, l'auteur de la célèbre grammaire latine qui, de l'aveu même des Protestants, a dignement soutenu durant trois siècles l'honneur de l'enseignement de la Compagnie. Un seul mot, au-dessus de tout soupçon et de toute critique, suffit pour nous donner une juste idée de sa sainteté : « Si l'Eglise avait aujourd'hui besoin d'un homme de miracles, disait saint Ignace, et que Notre-Seigneur voulût choisir un enfant de la Compagnie, je n'en connais pas de plus digne qu'Emmanuel Alvarès. » Et lorsque Bernard de Cangoxima, cet humble Frère si merveilleusement éclairé par le Saint-Esprit, vint, à son retour de Rome, mourir au collége de Coïmbre : « Après notre Père Ignace, disait-il, je n'ai vu, ni en Portugal, ni en Italie, un homme comparable pour la sainteté au Père Emmanuel. » Né à Madère, Alvarès allait atteindre sa vingtième année, quand Notre-Seigneur lui fit rencontrer, à l'hôpital, un de nos premiers Pères partis pour les Indes, qu'un mal subit et redoutable avait contraint de s'arrêter dans l'île. Les saints exemples du malade, et ce qu'il dit à son jeune visiteur du but de la

règle de saint Ignace, ravirent le cœur d'Emmanuel, et il partit aussitôt pour Lisbonne, où Simon Rodriguès l'admit, en 1546, dans la Compagnie. La gloire de Dieu par l'obéissance parut être dès lors l'unique objet de ses pensées et de ses efforts. « Ne savons-nous pas, disait-il souvent, que notre saint ange compte jusqu'au moindre de nos pas faits par obéissance ! » Il ne concevait pas même qu'on pût avoir d'autres désirs. « Mon Dieu, mon âme et ma classe », répétait-il encore, lorsqu'il fut chargé d'enseigner les éléments de la grammaire. Comme on l'invitait à remettre un jour une leçon d'hébreu, parce qu'au signal accoutumé il n'était arrivé que deux ou trois élèves : « La sainte obéissance, répondit-il, ne me dit pas de compter mes élèves, mais d'aller faire ma leçon. » Une autre fois, comme on lui demandait « quel poste il choisirait dans la Compagnie, s'il était libre de choisir » : « Aucun », reprit-il ; et « comment il voudrait se préparer à une sainte mort, s'il devait mourir dans quelques instants » : « en continuant à faire ce que je fais pour obéir à Dieu. » Ce qu'il avait étudié tour à tour avec un pareil dévouement au bon plaisir de Dieu, il le possédait et l'enseignait si parfaitement, que les plus habiles docteurs le consultaient comme leur oracle. Mais ni l'éclat de son enseignement, ni son élévation aux premières charges de sa province, n'altérèrent en rien la simplicité de son âme. Recteur de Coïmbre et d'Evora ou supérieur de la Maison Professe de Lisbonne, il fut uniquement, partout et toujours, l'homme de la sainte volonté de Dieu. Il ne semblait oublier que lui-même. Deux fois par jour, il visitait tous les malades de sa communauté. Un jeune professeur était-il souffrant, il le suppléait aussitôt, avec une humilité si simple et si cordiale, que toute corvée de ce genre semblait lui revenir de droit. Mais les âmes sur-

tout de ses inférieurs lui étaient chères, et il les aimait de cet amour qui ne se puise qu'au cœur de Dieu. Sachant qu'un de nos Frères, coupable d'une grave désobéissance, allait être renvoyé de la Compagnie, il alla le trouver, se mit à genoux devant lui, le supplia humblement de ne pas perdre le bien que Dieu lui avait fait trouver dans sa vocation ; et étant enfin parvenu à lui persuader d'obéir : « Oh! si l'on comprenait, ajouta-t-il, ce qu'il en a coûté à Notre-Seigneur pour tirer une âme du monde et l'attirer à la vie religieuse, jamais nul ne croirait pouvoir en faire trop pour la conserver! » Enfin l'on recueillait jusqu'aux moindres paroles de cet homme admirable, comme on eût recueilli les perles les plus précieuses, dit son biographe. Nous n'avons pu en citer qu'un bien petit nombre. Elles portaient toutes l'empreinte d'un cœur plein de Dieu. En voici une encore. Quand le bréviaire de saint Pie V devint obligatoire en Portugal, plusieurs se plaignirent de sa longueur. Or, comme Emmanuel Alvarès témoignait y prendre un plaisir extrême, quelqu'un lui en ayant demandé la cause : « C'est, reprit-il avec son admirable simplicité, que Notre Saint-Père le trouve bon ». Après tant de services rendus partout où l'avait placé l'obéissance, Alvarès eût pu désirer un peu de repos : le poids de l'âge et des infirmités semblait lui en donner le droit. Mais les supérieurs de la Compagnie songeaient à compléter l'organisation de ses études ; et nul ne fut jugé plus capable qu'Emmanuel de formuler l'enseignement de la langue latine, pour tous les élèves de nos colléges. Il obéit encore avec le même élan qu'au premier jour. La belle et touchante préface placée en tête de sa grammaire atteste avec quels soins et dans quel esprit; l'histoire littéraire de la Compagnie proclame également avec quel succès. Au sein même de l'hérésie, les plus doctes critiques ne lui refusèrent pas

leurs éloges; et l'un des humanistes les plus distingués du dix-huitième siècle ne craignait pas d'appliquer à l'œuvre d'Alvarès le vieux proverbe grec à l'honneur des chefs-d'œuvre de l'esprit humain : « Rien qu'à voir l'ongle, on peut mesurer le lion. »

Franco, *Imag. da virt. em. o novic. de Coimbra*, *t.* 1, *p.* 94-104. — Id., *Ann. Glor.*, *p.* 767. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 137. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 188. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, *t.* 3, *p.* 170. — Tellez, *Chron. da Comp.*, *t.* 2, *p.* 20. — Sacchinus, *Hist. Soc.*, *Part.* 5, *t.* 1, *p.* 93. — Francisco de Santa Maria, *Ann. Hist.*, *Diar. Lusit.*, 30 *dec.* — De Backer, *Bibl. des écriv. de la compt*, *t.* 1, *p.* 108 (Cf. *Adagia Manutiana*, *Florentiæ*, 1575, *p.* 380.)

N. B. La notoriété du P. Emmanuel nous a fait préférer la forme de son nom telle que nous la trouvons dans Barbosa, bien qu'ici comme ailleurs le P. Franco n'emploie jamais que celle d'Alvrès.

XXXI DÉCEMBRE.

—

Le trente et unième jour de décembre de l'an 1618, mourut à Lisbonne, après plus de quarante années d'apostolat dans cette grande ville, le Père Emmanuel Correa. Dieu sembla ne le dérober au martyre de la charité, durant la lamentable peste de 1569, que pour le salut éternel d'un plus grand nombre d'âmes. Il avait vu périr autour de lui, victimes du fléau, quatorze de ses frères, dont pas un ne s'était plus vaillamment exposé à la mort. Chargé de cinq paroisses, dans le quartier désolé de l'Alfaua, il y opéra des prodiges de zèle et d'héroïsme, dont le récit forme une des belles pages de nos annales. Nous en avons parlé ailleurs, à propos de la mort de ses compagnons. Lisbonne lui en garda un long souvenir. Elle se remit tout entière, pour ainsi dire, entre les mains de l'homme de Dieu. Au nombre de ses pénitents, il comptait à peu près, dit le Père Franco, tout ce que la cour et la noblesse offraient alors de plus illustre ; l'archevêque, Georges de Almeyda, ne voulait pas lui-même d'autre guide. Aussi beaucoup d'œuvres de zèle et de charité, entre autres l'hospice des Incurables, furent à bon droit regardées comme le fruit de sa direction et de ses conseils. Les

missionnaires de la Compagnie et de tous les Ordres religieux durent pareillement au Père Correa l'une de leurs plus grandes consolations. Il ne leur avait pas été permis jusqu'alors de célébrer sur mer le saint sacrifice. Durant ses longues traversées, Xavier lui-même avait été privé de ce bonheur. Correa consulta les hommes de mer ; puis, s'étant assuré par leurs témoignages que l'on pouvait bien souvent, dans les jours de calme, consacrer sans péril le sang de Notre-Seigneur, il rédigea sur ce sujet un savant mémoire ; et il eut la joie, avant de mourir, de voir sa pieuse demande exaucée.

Franco, *Imag. da virt. em o novic. de Coimbra, t.* 1, *p.* 610. — Id., *Ann. Glor., p.* 770. — Id., *Synops. Annal., p.* 222.

Le même jour et dans la même Maison Professe, mourut de pure défaillance, en 1625, le Frère Coadjuteur Jean Fernandès, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Toute sa longue et sainte vie avait offert le plus parfait modèle des vertus de nos Frères ; et Rome le jugea digne d'avoir son nom inscrit dans nos annales. Il fut en effet constamment homme de travail et de prière, se dévouant avec d'autant plus de courage à toute fatigue, qu'il le faisait pour Dieu, et sous le regard de Dieu. Toute excuse, toute réserve, à plus forte raison toute plainte, ne se présentait pas même à son esprit. Parmi les plus humbles emplois, sous les plus lourds et les plus vils fardeaux, il semblait goûter perpétuellement une joie céleste, dont le rayonnement frappait tous les yeux. Aussi un ancien vice-roi des Indes, le comte de Vidigueira, disait à nos Pères de Lisbonne qu'il ne portait envie qu'à un seul homme sur la

terre, au saint Frère Jean Fernandès : car on ne pouvait, ajoutait-il, le voir nulle part, mais surtout au milieu de sa basse-cour, sans lui envier la paix de son âme, et parmi les fonctions les plus abjectes, son aimable et joyeuse sérénité.

Cordara, *Hist. Soc.*, *Part.* 6, *t.* 1, *p.* 601. — Franco, *Ann. Glor.*, *p.* 773. — Id., *Synops. Annal.*, *p.* 243.

Enfin le dernier jour de l'an 1701, mourut non moins saintement, à Villa-Nova-de-Portimam, le Père Barthélemi Duarte, âgé de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-huit dans la Compagnie, et plus de quarante au collége même de Villa-Nova. Sa mère était une vraie sainte; chaque fois qu'elle recevait le corps de Notre-Seigneur, son visage brillait d'une joie si douce et si surprenante, que beaucoup de personnes pieuses assistaient en même temps qu'elle au saint sacrifice, rien que pour en être témoins. Barthélemi suivit de bonne heure de si beaux exemples; et lorsqu'il fut prêtre, on accourut également pour le voir à l'autel, tant il paraissait plein de Dieu. Telle était la réputation de vertu dont il jouissait, qu'à sa mort, le Père Provincial Michel Dias ordonna une enquête auprès de tous ceux qui l'avaient connu, voulant que sa vie servît de modèle à tous les religieux de sa Province. Jamais en effet le Père Duarte ne semblait avoir vécu pour lui-même. Jeune professeur, dans un des colléges les plus incommodes et les plus pauvres du royaume, il était resté, quinze années de suite, chargé d'une petite classe de grammaire, à peu près oublié, même pour ses derniers vœux, sans dire un seul mot en sa faveur. Sous un climat

dont l'humidité engendrait par millions des insectes presque intolérables, nul ne se rappelait l'avoir vu, en quarante années, faire un mouvement pour s'en délivrer : genre de martyre, ajoute son biographe, bien difficile à supporter patiemment pendant une seule heure. Mais ce renoncement absolu à tout intérêt propre s'alliait admirablement dans son cœur à toutes les tendresses de la charité fraternelle. Recteur du collége de Villa-Nova, il en répara les bâtiments, et fit si bien, sans franchir les limites de la pauvreté religieuse, que le séjour en devint doux et agréable à tous ses inférieurs. Il souhaitait qu'en eux la sainte pratique de la mortification et du dénuement fût bien plutôt embrassée par amour qu'imposée par force. A ceux qui l'accusaient de prodigalité : « J'ai constaté moi-même, disait-il, en parcourant les livres de compte de cette maison, que Dieu a toujours augmenté ou diminué nos revenus, dans la mesure exacte de la charité ou de la parcimonie des supérieurs. » Aussi tous les pauvres de la ville savaient qu'ils pouvaient recourir à lui avec une entière confiance, et qu'il avait vraiment un cœur royal. Enfin c'était un proverbe dans Villa-Nova, que tout homme tenant à sa réputation devait bien se garder de mal parler du Père Barthélemi, tant il y était vénéré. Dieu voulut que le démon même lui rendît hommage. Cet esprit superbe s'était emparé du corps d'un pauvre paysan, et semblait se jouer de plusieurs exorcistes, qui travaillaient en vain à le chasser. On eut recours alors au Père Duarte; et comme il entrait dans la cabane du pauvre possédé, le démon s'enfuit en criant : « Oh ! pour celui-là, je suis sans force contre lui ! »

FRANCO, *Imag. da virt. em o novic. de Evora*, *p.* 824-832. — ID., *Ann. Glor.*, *p.* 771. — ID., *Synops. Annal.*, *p.* 411.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

ASSISTANCE DE PORTUGAL.

(DEUXIÈME PARTIE.)

JUILLET.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

POITIERS. — TYP. DE H. OUDIN FRÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE GÉOGRAPHIQUE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MISSIONS.

AFRIQUE.

AMÉRIQUE.

ASIE.

POITIERS. — TYP. DE H. OUDIN FRÈRES.

2

